

Les Chroniques de St Mary - t2 D'Echo en Echos

Jodi Taylor

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JODI TAYLOR

LES CHRONIQUES DE ST MARY

D'ÉCHO EN ÉCHOS

LIVRE 2



HC
éditions

JODI TAYLOR
LES CHRONIQUES DE ST MARY

D'ÉCHO EN ÉCHOS

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CINDY COLIN KAPEN

HC
éditions

© 2013, Jodi Taylor, pour l'édition originale parue sous le titre
A Symphony of Echoes chez Accent Press

© 2018, Éditons Hervé Chopin, Paris pour l'édition en langue française

Directrice éditoriale : Isabelle Chopin
Conception de couverture : ACCENT PRESS
Adaptation de la couverture : Philippe Arno-Pons
Maquette : Point Libre

ISBN 9782357203778

© Éditions Hervé Chopin
164, rue de Vaugirard – 75015 Paris
www.hc-editions.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Ce livre est pour Connie et Martin qui y ont cru.
Pour Dani qui l'a fait.
Et pour Christine.

*Je remercie :
Toute l'équipe d'Accent Press pour leur soutien et leurs
encouragements.*

*Ahmet pour son assistance technique et pour m'avoir
patiemment expliqué que les miettes de pain dans votre
ordinateur sont Une Mauvaise Chose.*

Mike et Jan pour leur hospitalité.

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Dramatis Bidulae

Prologue

Un

Deux

Trois

Quatre

Cinq

Six

Sept

Huit

Neuf

Dix

Onze

Douze

Treize

Quatorze

Quinze

Seize

Dix-sept

Dix-huit

Dix-neuf

Épilogue

DRAMATIS BIDULAE

DIRECTION

Dr Edward Bairstow

Directeur de St Mary.

Mme Partridge

Assistante de direction à temps partiel. Muse de l'Histoire à temps plein.

TECHNICIENS

Chef Leon Farrell

Directeur technique.

Dieter

Technicien.

HISTORIENS

Madeleine Maxwell

Directrice des opérations.

Tim Peterson

Directeur de la formation.

Kalinda Black

Agent de liaison à l'université de Thirsk.

Mary Schiller

Historienne.

Greta Van Owen

Historienne.

M. Clerk

Historien.

SERVICE INFORMATIQUE

Polly Perkins

Responsable informatique.

SÉCURITÉ

Commandant Ian Guthrie

Responsable de la sécurité.

M. Markham

Agent de sécurité et prestidigitateur amateur.

M. Randall

Agent de sécurité.

M. Evans

Agent de sécurité.

RECHERCHE ET DÉVELOPPEMENT

Professeur Andrew Rapson

Chef du R&D. Unique habitant de la planète Rapson.

Docteur Octavius Dowson

Bibliothécaire, archiviste, au bout du rouleau.

AUTRES

Mme Theresa Mack

Reine des cuisines.

Mme Mavis Enderby

Responsable des costumes.

Mme Shaw

Assistante de Peterson et fournisseuse de biscuits au chocolat.

M. David Sands

Gardien de la plus mauvaise collection de blagues « toc toc, qui est là ? » au monde.

Mlle Rosie Lee

Un cauchemar.

ÉQUIPE MÉDICALE

Docteur Helen Foster

Réfractaire aux autres.

Mlle Diane Hunter

Infirmière. Bénéficiaire de l'affection de Markham.

LES MÉCHANTS

Ronan

Problème venu du futur.

Isabella Barclay

Ordure de compétition.

EN PROVENANCE DU FUTUR

Pinky

Directrice technique.

Katie Carr

Infirmière malchanceuse.

Evan

Seul historien ayant survécu.

Mme Partridge

Incroyable mais vrai.

Assortiment de dodos

Ne cherchez pas à comprendre.

PERSONNAGES HISTORIQUES

Jack l'Éventreur

Très méchant garçon.

Thomas Becket

Prêtre turbulent.

Marie Stuart

La Putain écossaise.

Comte de Bothwell

Le sex-appeal incarné.

Divers courtisans et soldats assyriens

ÉQUIPE DU RED HOUSE

Docteur Alexander Knox

Charmant et mortel.

Docteur Joanna Trent

La dame aux sourcils parfaits.

PROLOGUE

Un des aspects les plus excitants de notre travail est la possibilité qui nous est offerte, en supposant que nous ayons la chance de vivre assez longtemps, de choisir notre dernier saut.

Un de ses aspects les plus frustrants est que, jusqu'à présent, personne n'a vécu assez longtemps pour choisir son dernier saut.

Le dernier saut est censé être une récompense, un moment paisible, la possibilité de vivre un de ses événements historiques préférés – visiter Azincourt peut-être, ou voir Antoine et Cléopâtre descendre le Nil en bateau, ou encore entendre Élisabeth I^{re} s'adresser à ses troupes à Tilbury. Être témoin d'un événement clé de l'Histoire que l'on aura choisi. Réaliser un rêve, une ambition.

Pour résumer, c'est supposé être une expérience agréable.

Nous ne sommes pas censés être entraînés dans un tourbillon cauchemardesque de sang, de douleur et de terreur.

Nous ne sommes pas censés assister à des scènes de carnage, mutilation, décapitation, ni nous faire arracher la moitié du visage.

Nous ne sommes pas censés mourir dans une capsule inondée de sang, piégés avec un monstre pour l'éternité.

Nous ne sommes pas censés devoir abréger les souffrances de notre meilleure amie, dont le corps lacéré jusqu'à l'os gît sous nos yeux horrifiés.

Nous ne sommes pas censés être abandonnés sans le moindre espoir de revoir un jour le soleil.

Nous ne sommes pas censés vivre quoi que ce soit de ce genre.

UN

Dieu seul savait où nous avions atterri, car la visibilité était parfaitement nulle. Une vraie purée de pois.

— Tu sais où on est ? ai-je demandé.

— Bien sûr, a répondu Kal. Nous sommes à Whitechapel, au bon endroit au bon moment. Il est environ 23 heures, dans la nuit du 8 novembre 1888. Pas mal, hein ? Beaucoup plus précis que je l'imaginais. Je propose qu'on se replie dans un pub et qu'on attende de voir ce qui se passe. On dit que cette nuit est celle de sa dernière victime. C'est peut-être parce qu'il aura la chance de nous croiser dans une allée sombre.

— On ne peut pas le tuer, ai-je répliqué avec inquiétude.

— Non, mais on peut certainement lui foutre la trouille de sa vie.

J'ai réfléchi. Ça semblait être une bonne idée.

Je m'étais documentée sur le sujet. Jack l'Éventreur est célèbre pour avoir terrorisé Londres au cours de l'été et l'automne 1888. Il y a eu onze meurtres en tout, bien que seuls cinq lui soient généralement attribués : Mary Nichols, Annie Chapman, Elizabeth Stride, Catherine Eddowes et Mary Kelly. Cette dernière a été assassinée et horriblement mutilée aux premières heures du 9 novembre 1888, et bien qu'il y ait eu d'autres victimes par la suite, elle est généralement considérée comme sa dernière. Elle vivait à Miller's Court, sur Dorset Street, et c'était précisément là que nous nous dirigeons.

Contrairement à la croyance populaire, nous, les historiens, ne sommes pas complètement stupides. Certes, Kal et moi ressemblions à deux naïves petites ouvrières, mais la quantité d'armes que nous avons réussi à cacher sur nos personnes était impressionnante. Cela dit, si les forces combinées de la division H, de la police de la ville de Londres et de Scotland Yard n'avaient pas été fichues de mettre la main sur l'Éventreur, les chances que nous y parvenions étaient

maigres. Pour Kal, c'était une ambition de longue date, et son dernier saut. Pour moi, c'était juste une nouvelle aventure. Je crois que ni l'une ni l'autre ne s'attendait vraiment à le rencontrer.

Nous avons pris la direction du Ten Bells, le pub où Kelly était censée avoir passé sa dernière soirée. Elle était partie faire le trottoir tard dans la nuit, en quête d'un homme à ramener dans sa petite chambre. Son corps avait été découvert le lendemain matin par Thomas Bowyer, venu percevoir son loyer.

Nos espoirs se sont évanouis dès que nous avons franchi les portes du pub. L'endroit grouillait de monde, et une bonne vingtaine de jeunes femmes correspondaient à sa description. Impossible de retrouver la véritable Mary Kelly, d'autant que nous ne voulions pas attirer l'attention en posant trop de questions.

Malgré la fraîcheur du mois de novembre, l'air à l'intérieur du pub était chaud, humide et chargé d'une forte odeur de mâle et d'alcool. Nous avons chacune commandé un gin et nous sommes calées dans un angle, où nous avons fait la connaissance d'un monsieur très jovial du nom de George Charretier.

— Charretier de nom et de renom ! s'est-il exclamé avec entrain. Et voici ma femme, Dolly.

Il se trouvait qu'il connaissait les deux hommes qui avaient découvert le corps de Mary Nichols.

— Une sale affaire, a-t-il dit avant de vider son verre et s'essuyer la bouche. Je peux vous offrir quelque chose, mesdames ?

Nous avons poliment décliné, mais le bonhomme avait encore beaucoup à dire au sujet de ce que les journaux avaient appelé l'« automne de la terreur », et a entrepris de tout nous raconter en détail, non sans un certain plaisir.

— Enfin bon, toute cette histoire est terminée à présent, a-t-il ajouté avec autorité, faisant claquer ses mains énormes sur ses gros genoux. – Nous n'avons échangé aucun regard. – Y a tellement de flics dans le coin qu'on peut pas péter sans en rameuter au moins trois. Faut dire qu'avec moi, ils ont du boulot, ahahah !

Notre petit groupe s'était considérablement agrandi, d'autres personnes s'étant jointes à nous pour partager leurs propres théories, et nous avons tous ri de bon cœur.

La soirée était bien avancée lorsque nous avons décidé de mettre les voiles. C'était un type bien, ce George Charretier. Sa femme lui a

décoché un coup de coude et il a dit :

— Allons, mesdames. Vous n'avez pas peur de rentrer toutes seules ? Sinon, il y a Jabez, ou mon fils Albert, ou Jonas Allbright ; tous des bons gars. Ils travaillent pour moi et vous pouvez leur faire confiance pour vous raccompagner chez vous en un seul morceau. Je sais qu'il n'y a pas eu de victimes depuis quelques semaines, mais je suis moi-même père de plusieurs filles et je ne les laisse pas sortir seules en ce moment. Vous n'avez qu'à demander.

— C'est très gentil de votre part, monsieur Charretier, a répondu Kal. Mais nous habitons tout près. Au coin de la rue, juste après... — Elle a marqué une pause, à la recherche d'un nom. — Castle Alley.

— Eh bien, si vous êtes sûres, nous vous souhaitons une bonne nuit.

Ayant échangé de bruyants au revoir et promesses de se retrouver bientôt, nous nous sommes éloignées d'un bon pas, avec à peine un signe de la main.

— Bon sang, a soufflé Kal en prenant appui sur un mur et en s'éventant. Y avait quoi dans ce gin ?

— Encore plus de gin ? ai-je hasardé.

Le goût qui me restait en bouche suggérait que le patron l'avait fabriqué dans sa baignoire, et y avait peut-être lui-même macéré un peu.

— Tu n'as pas trop bu, hein ? Tu sais que ça ne te réussit pas.

— Juste quelques gorgées. J'ai arrêté quand j'ai commencé à ne plus sentir mes lèvres.

— Je vois, a-t-elle répondu en se redressant. Alors, allons...

À ce moment-là, une silhouette a émergé du brouillard en silence, rapide, imperceptible. J'ai cru apercevoir, l'espace d'une seconde, un long visage blanc et des vêtements noirs. Et une odeur désagréable flottait dans l'air, ce qui n'avait toutefois rien d'inhabituel dans le quartier à une heure pareille. Et puis, plus rien.

Nous avons échangé un regard.

— Tu penses que... ? ai-je dit. Quelle heure est-il ?

— Deux heures passées. Ça aurait pu être lui, j'imagine. Il ne m'inspirait pas confiance.

— Pareil, ai-je répondu lentement en tentant de percer les tourbillons de brouillard. Pas du tout.

— Alors, viens.

Et nous sommes parties en courant.

Enfin, nous avons essayé. Difficile de courir sur des pavés mouillés et glissants quand on ne voit même pas sa propre main devant son visage, mais nous avons progressé aussi vite que possible dans la rue jonchée de déchets, tout en regardant dans les allées et sous les porches des maisons. À la recherche de Jack l'Éventreur.

Et puis nous l'avons trouvé. Ou plutôt, il nous a trouvées.

Nous avons couru. Mon Dieu, nous avons couru.

Nous avons tellement couru que j'ai bien cru que mes poumons allaient exploser. Nous avons couru dans des ruelles sombres, étroites et répugnantes, glissant et dérapant sur Dieu sait quelles immondices. Nous avons couru dans des rues pavées désertes graissées par la pluie et la circulation. Mes jupons stupides n'arrêtaient pas de s'enrouler autour de mes jambes. Mon bonnet était en train de se faire la malle. Et ces saletés de corsets et tournures que nous avons dû enfiler afin d'arborer une authentique silhouette en forme de S allaient très certainement me tuer.

Whitechapel était déjà équipé de l'éclairage au gaz, mais les lampes y étaient tellement rares et espacées que nous n'y voyions presque rien, chacune ne diffusant qu'une lueur timide qui luttait pour percer l'épais brouillard. Nous avons buté contre des piles de bois ou de déchets, des cageots, parfois même l'une contre l'autre. Nous avons trébuché sur des volées de marches invisibles. Nous avons foncé tête baissée dans des rues désertes qui auraient dû, à en croire les journaux de 1888, grouiller de policiers de la division H. Les battements effrénés de mon propre cœur martelaient mes oreilles. Ce n'était pas une panique aveugle, car nous sommes des historiennes et nous ne succombons pas à ce genre d'émotions. Mais nous n'en étions pas loin.

Et c'était notre faute. Nous l'avions bien cherché. C'était le dernier saut de Kal. L'ambition d'une vie : voir Jack l'Éventreur. Gorgées de suffisance et de vanité, et fermement convaincues qu'aucun monstre du XIX^e siècle ne pourrait faire de mal à deux historiennes modernes armées d'audace, de curiosité et d'un sens surdéveloppé de leur propre immortalité, nous nous étions lancées à sa recherche.

Et nous l'avions trouvé. Une silhouette a tout à coup surgi du brouillard ; proche, beaucoup trop proche ; une forme aux contours mal définis, puant le sang et la pourriture, et prête à bondir sur nous.

Soudain, la chasse a commencé et nous avons couru. Couru pour sauver notre peau, même si nous ignorions à ce moment-là que ce n'étaient pas seulement nos vies qui étaient en jeu.

Les chasseurs venaient de devenir les proies.

Nous avons dévalé le labyrinthe de rues et ruelles de Whitechapel, monté et descendu des escaliers, convaincues que nous parviendrions rapidement à le semer dans cette purée de pois suffocante qui nous râpait la gorge. Mais nous avions tort. Où que nous allions, il semblait être là avant nous. Une forme dans le brouillard apparaissait, nous contraignant à faire marche arrière, à la recherche d'une autre issue. Nous pensions qu'il nous suffisait de nous réfugier dans notre capsule pour être en sécurité, mais nous étions loin d'être aussi malignes que nous l'imaginions. Car tandis que nous courions, trébuchions, foncions tête baissée vers notre refuge, nous n'avions pas la moindre idée de ce qui était réellement en train de se passer.

Alors que nous pensions fuir le danger, nous foncions en réalité droit dessus.

Sans jamais cesser de courir, nous regardions et écoutions autour de nous, laissant nos sens fouiller notre environnement. À l'affût du moindre son, du moindre mouvement, du moindre indice pouvant nous donner ne serait-ce qu'une vague idée de l'endroit où il se trouvait. Car il était là. Quelque part, tout près de nous, il était là. Peut-être même assez près pour qu'une main surgisse de l'obscurité et...

Soudain, Kal s'est immobilisée dans un dérapage. J'ai foncé droit sur elle et nous avons plongé sous un porche, où nous nous sommes abritées un instant. Ma poitrine se soulevait lourdement, essayant d'emmagasiner assez d'oxygène pour nourrir mes muscles à l'agonie. Mes jambes tremblaient. Je me suis penchée en avant, j'ai posé mes mains sur mes genoux, et j'ai tenté de reprendre mon souffle dans ce fichu corset.

— On ne peut pas rester, a haleté Kal. Il faut qu'on continue à courir. S'il nous rattrape, on est foutues.

Elle avait raison. Cependant, nous étions toujours en vie, et ce n'était pas rien. En tout cas, Mary Kelly ne pouvait pas en dire autant. J'ai enfoncé la main dans mon manchon et fixé mon pistolet paralysant autour de mon poignet. J'étais également armée d'une

bombe lacrymogène, et j'étais bien décidée à en faire usage.

— Viens, a dit Kal avec urgence. La capsule est par là.

Et nous sommes reparties, plus prudemment cette fois, d'une part parce que nous ignorions à quoi nous avions affaire, mais surtout parce que nous étions épuisées. Kal ouvrait la voie tandis que je surveillais nos arrières.

Arrivées à un croisement, nous nous sommes arrêtées quelques secondes afin de reprendre notre souffle tout en écoutant le silence sinistre et humide. Nous nous tenions dos-à-dos. Je plissais les yeux pour tenter de percer les volutes épaisses de brouillard jaunâtre qui nous enveloppaient.

Et puis, quelque part au loin, nous l'avons de nouveau entendu. Un son minuscule, tout juste perceptible.

Derrière nous.

Aussi silencieusement que possible, nous sommes reparties. Ne craignant plus les incohérences historiques, Kal avait sorti une petite lampe torche, qui ne nous était pas d'une grande aide, le brouillard ne faisant que nous renvoyer la lumière. Épais et jaune sale, il laissait dans ma bouche un goût de vieux charbon, me piquait la gorge et faisait pleurer mes yeux. J'avais entendu parler de cette purée de pois. Des milliers de personnes mouraient chaque année à Londres de problèmes pulmonaires. Et ne me lancez pas sur la Grande Puanteur.

— Dieu sait ce que cette merde fait à nos poumons, a murmuré Kal.

— Heureusement que je n'arrive pas à respirer correctement. Je serais probablement déjà morte sinon.

— Oh, arrête un peu de te plaindre ! Je t'invite à une soirée sympa entre filles et tu n'arrêtes pas de rouspéter.

— Quand je tousserai une demi-tonne de glaires noires demain...

Et de nouveau, ce son. Plus proche cette fois.

— Par ici, a dit Kal, et nous nous sommes retrouvées à l'entrée d'une longue ruelle étroite flanquée de hauts murs sans fenêtre.

Nous allions devoir marcher en file indienne. J'ai senti les poils se hérissier sur ma nuque. La ruelle était très sombre, et je n'avais vraiment, vraiment pas envie de m'y engager.

— Tu n'as pas l'impression que le brouillard est en train de se dissiper ?

Elle avait raison. Je croyais pouvoir discerner une petite tache de

lumière devant nous, qui, si le dieu des historiens veillait sur nous, était peut-être une sortie.

— O.K., prête ?

— Kal...

— Oui, je sais. Mais il est derrière nous et la capsule est dans cette direction. On n'a plus qu'à traverser cette ruelle et on sera à la maison, bien au sec.

Nous avons pris une longue inspiration et elle s'est engagée la première, éclairant notre chemin avec la lampe torche. Je la suivais, les mains posées sur ses épaules, à demi tournée pour regarder derrière nous, équipée de mon pistolet paralysant et d'une forte sensation de malaise.

Bien consciente que ma voix porterait dans ce silence de mort, j'ai murmuré aussi bas que possible :

— Tu es armée ?

— Lampe torche et revolver.

— Tu as apporté un revolver ?

— Pas toi ?

— Non.

— Pas de panique. Il est d'époque. Remington Derringer. On appelait ça un pistolet de manchon.

— Et c'est censé changer quelque chose ?

Le brouillard a frémi au-dessus de nous. Nous avons levé la tête d'un même mouvement. Il n'y avait rien, mais je sentais une présence. Derrière moi, je ne voyais plus la lumière au bout de la ruelle. Quelque chose faisait obstacle. Quelque chose se tenait derrière nous. Quelque chose de gros. Un frisson qui n'avait rien à voir avec la température a couru le long de mon échine. J'ai toujours su qu'un jour, nous aurions les yeux plus gros que le ventre.

— Kal, il y a quelque chose derrière nous.

Son bras est apparu au-dessus de mon épaule, braquant la lampe torche sur l'obscurité, et j'ai eu la vision fugitive d'une forme humide et blanche qui luisait dans le faisceau de lumière. Se déplaçant à une vitesse inquiétante, elle nous a dépassées furtivement, faisant tomber la lampe torche au passage. Elle m'a bousculée, sans toutefois me faire perdre l'équilibre. Je me suis adossée au mur, mon pistolet paralysant braqué de façon à nous couvrir toutes les deux.

— Kal, ai-je dit avec urgence. Ça va ?

— Je suis là, a-t-elle répondu d'une voix faible. Je crois que j'ai reçu un coup de couteau. Je saigne.

Mon instinct me hurlait de ficher le camp de cette ruelle. De fuir. De courir à l'aveugle. N'importe où. Mais sortir d'ici. Loin d'ici. J'ai pris une inspiration aussi longue que le permettait mon stupide attirail victorien. Et une autre.

Les historiens ne paniquent pas.

Enfin, peut-être que si.

Je me suis penchée en avant pour ramasser la lampe et l'ai allumée. Contrairement à toutes les conventions du genre, elle fonctionnait toujours. Éclairant la ruelle de haut en bas, je ne voyais rien aux alentours. Sans trop savoir pourquoi, j'ai même vérifié au-dessus de nos têtes. Devant nous, je pouvais voir la sortie. Plus proche que je l'imaginais. Le brouillard était bien en train de se dissiper.

— Tu peux marcher ?

— Oh, oui. C'est juste mon bras.

Nous avons avancé aussi vite que possible. Kal me tenait par le bras et je comptais sur elle pour me guider car je marchais à reculons. À chaque pas, nos pieds heurtaient des poubelles et des détritux.

Encore une fois, j'ai lutté contre mon envie de prendre mes jambes à mon cou. Cette ruelle étroite était un piège mortel où nous courions le risque de rester coincées, écrasées entre ces murs sans fenêtre, sans aucune chance de s'enfuir.

— On y est presque, a murmuré Kal et, à une vitesse foudroyante, la lumière au bout du tunnel a disparu à nouveau.

À peine avais-je crié « Kal, il est là ! » qu'une forme menaçante apparaissait au-dessus de nous, qui puait le sang et la terre. J'ai tiré une salve et il est tombé en arrière avec un sifflement.

— Vas-y, ai-je dit en la poussant. Cours, cours !

Elle a détalé et je l'ai suivie. Nous avançons en crabe pour surveiller mutuellement nos arrières, essayant de couvrir tous les angles en même temps, le cœur battant à tout rompre, cherchant désespérément à fuir cet espace confiné.

Mourir lors de sa dernière mission. Bonjour le cliché. Hors de question que je laisse un truc pareil lui arriver. J'avais peur, et quand j'ai peur, j'ai tendance à me mettre en colère. Rien n'arriverait à Kal. J'allais la ramener saine et sauve. Je m'en suis fait la promesse.

Nous avons émergé de la ruelle, nous retrouvant dans une rue plus

large. Tous jupons retroussés, Kal brandissait son revolver, moi ma bombe lacrymogène. Nous sommes restées un moment dos-à-dos, perçant la nuit du regard, prêtes à attaquer la chose qui nous traquait.

Mais rien ne s'est produit. Rien ne nous a suivies hors de la ruelle. L'endroit était désert. Quelques lumières brillaient faiblement dans les maisons voisines, mais tous les honnêtes citoyens étaient couchés. Nous étions seules dans la rue. Je suis restée immobile, pantelante, les côtes comprimées par ce foutu corset. Où était-il passé ? Comment avait-il pu se volatiliser ainsi ? La décharge du pistolet paralysant l'avait-elle fait fuir ? Il ne devait pas avoir l'habitude que ses victimes se défendent de la sorte. Nous avons tourné sur nous-mêmes, dos-à-dos. Toujours rien. Nous étions seules. Lentement, ma respiration et mon rythme cardiaque ont retrouvé un niveau acceptable.

— Bon, a dit Kal en replaçant son petit revolver dans son manchon. C'était sympa. Tu crois que c'était lui ?

J'examinais son bras pendant qu'elle continuait à guetter les environs par-dessus mon épaule. La plaie n'était pas profonde, mais ça piquerait un peu le lendemain matin, comme on dit.

— Je ne sais pas. Mais je sais que je n'ai pas aimé son apparence. Ni son odeur. Et quelles sont les chances que deux psychopathes se baladent dans les rues de Whitechapel ce soir ?

— Tu veux dire, autres que nous ?

Malgré ses bravades, elle commençait à trembler. Et je n'en menais pas large non plus. Je sentais la sueur glacer mon visage et mon dos. Nous avons jeté un dernier coup d'œil de chaque côté de la rue. Whitechapel semblait étrangement désert. Avant l'affaire de l'Éventreur, ces rues devaient grouiller d'animation. Même la nuit, toutes sortes de transactions nocturnes devaient avoir lieu. Mais pas ce soir.

— Où est la capsule ? me suis-je enquis en regardant autour de moi.

Comme souvent, j'étais spatialement désespérée.

— Pas très loin, en fait. Juste au coin de la rue. Sur un terrain vague.

Bras dessus, bras dessous, nous nous sommes mises en route, marchant avec détermination au milieu de la rue. L'écho de nos pas ricochait de façon sinistre contre les bâtiments. Une légère brise faisait trembler les rubans de brouillard. Je regardais constamment par-

dessus mon épaule, refusant de croire que nous nous en étions sorties aussi facilement. Nous n'étions pas perdues dans les ruelles labyrinthiques de Whitechapel, mais exactement là où nous étions censées être.

Car nous avions été piégées.

DEUX

Quand j'étais gamine, autrement dit il y a fort longtemps, je me cachais souvent. Je m'accroupissais dans le noir, les yeux fermés, sans respirer ni réfléchir, luttant contre la sensation écrasante d'une présence toute proche. Je ressentais exactement la même chose à présent. Quelque chose n'était pas loin et...

— Là ! a fait Kal. La capsule. Elle est juste là.

Notre bonne vieille numéro Cinq nous attendait précisément là où nous l'avions laissée, ce qui était un véritable soulagement pour quelqu'un qui avait voyagé au Crétacé et assisté, impuissante, au spectacle de sa capsule glissant sur le flanc d'une montagne.

Nous nous sommes élancées vers le terrain vague, dérapant et trébuchant à chaque pas, sans jamais cesser de regarder par-dessus nos épaules, nos armes braquées devant nous. Je voyais du sang noir couler des doigts de Kal. Elle était pâle et courait plus lentement que d'habitude, mais je ne me faisais pas trop de soucis. Dès que je l'aurais mise à l'abri dans la capsule, que j'aurais pansé sa plaie et lui aurais fait boire quelque breuvage alcoolisé, elle reprendrait des couleurs.

Nous y étions presque. Nous nous sommes arrêtées à environ cinq mètres de la capsule. Kal a ordonné l'ouverture de porte et nous avons lentement pivoté sur nous-mêmes, histoire de vérifier qu'il n'y avait aucun danger dans les parages, mais nous n'avons rien vu. Quelle que fût cette chose, elle n'était plus là. Et bon débarras, tiens.

À la fois déçues et soulagées, nous avons lentement reculé vers la capsule. Je braquais la torche autour de nous. La porte n'était plus qu'à quelques mètres, mais à cette allure, il nous faudrait des heures pour l'atteindre. Tous les poils de ma nuque étaient hérissés. Je luttais physiquement contre l'envie de tout laisser tomber et partir en courant.

— Continue, a dit Kal à voix basse en me touchant le bras. On y est

presque.

Et enfin, nous sommes arrivées. La porte de la capsule s'est refermée derrière nous, nous protégeant de la nuit et du monstre. Nous étions enfin au chaud, qui plus est saines et sauvées, et nous aurions une sacrée histoire à raconter à St Mary.

Numéro Cinq était la capsule préférée de Kal. Elles avaient traversé nombre d'épreuves ensemble, auxquelles elles avaient toujours survécu. Contrairement à ma capsule, numéro Huit, qui ne s'était pas encore remise de son extraction d'urgence du Crétacé l'année dernière, et se trouvait éparpillée aux quatre coins du hangar Hawking en attendant que le chef Farrell et son équipe parviennent à la reconstituer.

Dans numéro Cinq, la console et l'ordinateur de bord se trouvaient à droite de la porte ainsi que les deux fauteuils bosselés et inconfortables vissés au sol devant eux. Les toilettes étaient cachées dans un angle cloisonné. Les casiers fixés aux murs renfermaient tout l'équipement dont un historien peut avoir besoin, bien que les seuls objets nécessaires à notre survie fussent la bouilloire assortie de deux tasses et le petit frigo contenant une bouteille de quelque chose de puissant.

Les capsules sont nos centres d'opérations ; ce sont des cabanes solides, en apparence faites de pierres, qui nous transportent dans la période à laquelle nous avons été assignés, et dans lesquelles nous travaillons, mangeons et dormons. Elles sont exiguës, souvent sordides, et en dépit de tous les efforts mis en œuvre par le service technique, les toilettes ne fonctionnent jamais correctement. Numéro Cinq sentait, comme toutes les autres capsules, un mélange d'appareils électriques et d'historiens en surchauffe, de tapis mouillé, de canalisations imprévisibles et de chou.

Des entrelacs de câbles épais longeaient les murs jusqu'au plafond. Des lumières clignotaient au milieu des divers cadrans, jauges et écrans de la console. Les coordonnées étaient déjà saisies, prêtes à initier le saut retour. Le tout donnait une impression de technologie ringarde, usée et déglinguée. À l'image des historiens qui les utilisaient. À l'image de tout St Mary, en fait.

Nous travaillons pour l'institut de recherche historique, basé sur le prieuré de St Mary, près de Rushford. Nous ne faisons pas de voyage dans le temps. C'est pour les amateurs. Car nous ne sommes pas des

voyageurs du temps, nous sommes des historiens. Nous « enquêtons sur les événements historiques majeurs dans leur contexte original. » Beaucoup plus classe. Nous sommes relativement autonomes, mais nous dépendons de l'université de Thirsk pour notre financement. Notre relation est parfois tumultueuse, mais nous avons récemment réalisé un joli coup en sauvant des flammes des milliers de livres de la bibliothèque d'Alexandrie. Pour le moment, Thirsk nous adorait. Ça n'allait pas durer.

J'ai aidé Kal à retirer son manteau. Comme le voulait la mode de la fin des années 1880, il était moulant, même au niveau des manches, ce qui avait permis d'endiguer l'hémorragie. J'ai déchiré la manche de son chemisier en évitant de penser au savon que nous passerait Mme Enderby le lendemain, et j'ai appliqué un bandage stérile.

— Voilà, tu es comme neuve. Assieds-toi. Je m'occupe du rangement. Remets ton manteau, tu vas attraper froid.

Elle s'est exécutée. Elle portait du bleu marine et moi du gris. Nos deux tenues étaient assez modestes mais soignées. Nous avons opté pour un look de jeunes ouvrières pauvres et honnêtes. Nos préparatifs, et plus particulièrement l'essayage de ces maudits corsets, avaient causé l'hilarité de nos barbares de collègues.

J'ai rangé son revolver et sa lampe torche dans son manchon, que j'ai posé sur ses genoux. Elle s'est mise à caresser l'étoffe moelleuse.

— Il y a une bouteille dans le frigo. Qu'est-ce que tu dirais de porter un toast à ma dernière mission ?

J'ai sorti la bouteille et deux tasses, et elle nous a servies.

— Santé.

— Santé, Kal. Je te souhaite le meilleur.

Nous avons vidé nos tasses d'un trait et j'ai commencé à me sentir plus détendue. La nuit avait été éprouvante, mais c'était terminé à présent. Nous pouvions nous relaxer un peu avant de rentrer. Nous nous sommes enfoncées dans nos fauteuils, les pieds posés sur la console.

— Mon Dieu, a dit Kal en me regardant avec un curieux mélange d'euphorie, de surprise et de tristesse. C'était mon dernier saut. J'ai survécu. J'ai vraiment survécu. Tu sais, il y a des moments où j'ai vraiment cru que j'allais y rester. Cette nuit à Bruxelles, après le bal de la duchesse de Richmond, j'ai perdu Peterson dans le chaos et j'ai bien cru que je ne le retrouverais plus jamais, ni la capsule, d'ailleurs. Les

émeutes des Corn Laws. Cette mission avec toi dans la Somme. Tu te souviens, quand on a couru dans toute cette boue ? Ou Alexandrie, quand la dernière idée brillante du professeur Rapson a bien failli tous nous expédier dans l'autre monde ? J'ai survécu à tout ça. J'ai même survécu à Jack l'Éventreur. J'ai réussi. Je n'aurais jamais imaginé que j'y arriverais.

Elle a secoué la tête d'un air incrédule.

— Ouais, que d'histoires que tu ne pourras jamais raconter à tes enfants.

Elle a ri et vidé sa tasse.

Je me suis penchée pour nous resservir.

— Tu crois que ça va te manquer ?

— Oh, Seigneur, oui. Oui, ça va me manquer.

— Alors... Pourquoi ?

Elle a soupiré.

— Ça ne me suffit plus. Je me suis énormément amusée. C'est toujours le cas. Mais je veux autre chose. Tu ne comprendras peut-être pas, Max, mais Dieter et moi... Enfin, peut-être qu'un jour, je voudrai un enfant. Je ne sais pas. Je suis pas sûre de ce que je veux, mais ce que je sais, c'est que ça ne me suffit plus. – Elle m'a souri. – Et peut-être qu'un jour, tu ressentiras la même chose.

— Peu probable.

— Max, tu ne peux pas savoir.

— On verra.

Je ne savais pas quoi dire d'autre. Je refusais de penser à ce que serait ma vie à St Mary sans elle. Elle était mon point de repère, ma confidente, la complice de mes mauvais coups, ma compagne de beuverie et ma sauveuse. Selon les circonstances. Le mot « amie » était loin d'englober tout ce qu'elle représentait pour moi. Je n'arrivais pas à concevoir un monde sans elle. Et elle quittait St Mary. C'était son traditionnel dernier saut. Elle allait devenir notre agent de liaison à l'université de Thirsk. Elle avait été promue.

Comme nous trois.

Tim Peterson était désormais directeur de la formation et, dans un moment de folie inexplicable, le Dr Bairstow m'avait nommée directrice des opérations. Ayant désormais sous ma coupe nos adorables pyromanes du service Recherche et Développement, je ne savais toujours pas si cette promotion était réellement Une Bonne

Chose.

Je m'appelle Madeleine Maxwell. J'ai laissé derrière moi le nom Madeleine en même temps que mon enfance. Contrairement à Tim et Kal, je ne suis ni grande, ni mince, ni blonde. Je suis petite, rousse, et même si on ne pouvait pas dire que j'étais grosse, Leon Farrell, tout en reprenant son souffle et démêlant ses membres des miens, avait un jour déclaré que je possédais « une quantité non négligeable de formes indéniablement exubérantes situées au-dessus et en-dessous de la taille ». J'avais bien essayé de lui demander des explications, mais j'avais alors perdu la capacité de parler et, quelques secondes plus tard, la capacité d'entendre, même si je ne sais toujours pas très bien ce qu'il avait fait pour me mettre dans cet état.

Quand je suis sortie de ma rêverie, Kal me regardait siroter mon vin.

— Donc, de nouveaux défis nous attendent tous. Et toi, Max, en tant que directrice des opérations, tu vas devoir t'assagir un peu. Tu ne peux plus te bourrer la gueule. Ni te faire virer. Ni voler des capsules. Ni séduire le directeur technique. Tu seras *docteur* Maxwell, désormais. Tu auras des responsabilités.

— Aucun problème, ai-je répondu en retirant mon bonnet stupide, que j'ai laissé tomber à côté de mon fauteuil. D'après le Boss, je suis responsable de tout ce qui est arrivé à St Mary depuis que j'en ai franchi les portes. Je te ressers ?

— Et maintenant, tu as une équipe, a-t-elle répliqué en riant.

De fait, j'avais désormais un assistant...

Ça s'était passé après une nuit fort agitée à célébrer nos promotions respectives (et durant laquelle la liste des choses dont j'étais responsable s'est considérablement allongée), je prenais un prudent petit-déjeuner tardif lorsque Mme Partridge était apparue à ma table sans un bruit, comme toujours. C'était peut-être inclus dans la description de son poste. *Recherchons : assistante de direction. Doit être capable de se matérialiser aux moments les plus inopportuns en affichant un air péremptoire.*

— Docteur Maxwell, j'aimerais discuter avec vous de votre assistant.

Je n'avais jamais eu d'assistant. J'ai essayé de trouver au fond de moi un semblant d'enthousiasme.

— Je me demandais si vous vous souveniez de David Sands, a-t-elle ajouté.

— Bien sûr. C'est l'apprenti qui a été victime de cet accident de voiture à la sortie de Rushford. Il est sorti de l'hôpital ?

— Oui, depuis plusieurs mois déjà. Il est prêt à revenir à St Mary. Il est même impatient, à vrai dire. Mais il ne peut plus être historien. Il a fini par l'accepter, assez difficilement bien sûr, mais c'est un garçon très intelligent et d'une grande bonté. La décision finale vous revient, naturellement, mais je me disais qu'il ferait un excellent assistant. Souhaitez-vous le rencontrer ?

— Avec plaisir. Quand ?

— Pourquoi pas maintenant ? a-t-elle répondu en s'écartant.

David Sands était en fauteuil roulant. Je me suis tournée sur ma chaise et lui ai tendu la main.

— Monsieur Sands.

— Docteur Maxwell.

— Je vous laisse un instant, a dit Mme Partridge avant de se volatiliser Dieu sait où.

Nous nous sommes regardés. Ses cheveux étaient plus courts que d'ordinaire pour un historien, puisqu'il n'aurait pas besoin d'une coupe pouvant s'adapter à tous les siècles, et la fatigue et la douleur se lisaient sur son visage émacié.

J'ai essayé de me souvenir du déroulement d'un entretien d'embauche.

— Dites-moi pourquoi vous êtes exactement ce dont j'ai besoin.

— Je suis efficace et intelligent. Je suis comme vous titulaire d'un doctorat. Je connais le fonctionnement de cet endroit. Je sais qui fait quoi. Je peux vous alléger d'une tonne de travail. Je peux effectuer des tâches avant même que vous sachiez qu'il fallait les faire. Je sais comment vous aimez votre thé et je possède une réserve sans fin de blagues « toc toc, qui est là ? »

Il possédait un doctorat. Il aurait pu être embauché par l'université de Thirsk, pour un travail à la mesure de ses qualifications, mais comme nous tous, il avait St Mary dans le sang et il préférait un poste de simple assistant ici à un poste de professeur mieux payé ailleurs.

— Comment vous déplacez-vous dans le bâtiment ? ai-je demandé d'un air perplexe.

— Oh, ce n'est pas un problème. J'utilise l'ascenseur pour les

marchandises lourdes.

J'ai froncé les sourcils.

— Ce n'est pas normal.

— Non, ça ne me dérange pas. L'ascenseur est souvent occupé par le professeur Rapson qui transporte toujours quelque chose d'intéressant, et nous bavardons un peu. Il va essayer d'augmenter ma vitesse maximale.

— Vous allez laisser le professeur Rapson trafiquer votre fauteuil ? Vous allez probablement vous retrouver en orbite. Quel genre d'idiot êtes-vous ?

— J'espère être l'idiot qui travaillera pour vous, docteur Maxwell.

— Moi aussi. Vous semblez trop parfait pour être réel. Quelle est votre opinion sur le chocolat ?

— On ne peut jamais en avoir trop, a-t-il répliqué en sortant une poignée de diverses barres chocolatées d'une poche mystérieusement profonde.

— Vous êtes embauché, ai-je dit. Vous commencez maintenant.

Mme Partridge s'est alors matérialisée derrière nous et a haussé les sourcils.

— Pas un mot.

Avec un petit sourire satisfait, elle est repartie.

Voilà donc ce qui m'attendait à mon retour. Une promotion, mon propre bureau, et un assistant doté de la plus grande collection de blagues merdiques au monde. J'aurais besoin de lui. J'avais une grosse mission à planifier. L'année dernière, nous avions acquis un recueil de sonnets de Shakespeare ainsi qu'une pièce de théâtre parfaitement authentique et jusqu'à présent inconnue, intitulée *La Reine écossaise*. Malheureusement, dans cette pièce, le ^{xvi}e siècle avait négligemment exécuté la mauvaise reine et c'était Marie Stuart, la Putain écossaise, qui avait unifié l'Écosse et l'Angleterre, changeant apparemment le cours de l'Histoire. Dès mon retour, après avoir nettoyé mes cheveux de la crasse de Whitechapel, j'allais devoir me mettre sérieusement au travail. Mon futur était prometteur.

Comme souvent, je me trompais.

— Tout est prêt ?

— Oui, rentrons.

J'ai posé mon manchon sur la console, lissé mes vêtements et

tapoté mes cheveux pour les remettre en place. Les historiens ne rentrent jamais débraillés. Parfois, nous rentrons morts, mais même dans ces cas-là, nous faisons toujours en sorte d'être présentables. Kal a initié le compte à rebours, et le monde est devenu blanc.

Quelques secondes plus tard, nous étions de retour à St Mary. Deux ou trois personnes s'affairaient dans le hangar, les autres devant traîner au bar. Nous avons organisé une petite fête pour Kal. Celle-ci a activé le système de décontamination afin de nous débarrasser de potentiels vilains germes victoriens, et nous avons attendu que la lueur bleue cesse de clignoter. Après quoi, elle s'est tournée vers l'écran pour éteindre la console.

À ce moment-là, par un coup de chance incroyable, je regardais mon manchon, que j'avais négligemment jeté près de la porte. Je l'ai donc vu arriver. En y repensant plus tard, je me suis dit qu'il aurait été tellement facile de rater quelque chose d'aussi minuscule. Nous aurions joyeusement ouvert la porte et qui sait ce qui aurait été lâché dans le monde, uniquement par notre faute.

Le manchon a bougé.

Très légèrement.

Tout seul. Il a bougé.

J'avais les yeux fixés sur lui. Kal aussi l'avait remarqué du coin de l'œil. Pendant une seconde, mon cerveau a cessé de fonctionner, et puis la réalité m'a percutée avec la violence d'un boulet de démolition. La seule explication possible. J'ai senti mon corps se vider de son sang.

Il y avait quelque chose d'autre dans la capsule. Juste là, avec nous. Une chose que nous ne voyions pas mais qui, aussi incroyable que cela puisse paraître, était bien réelle. Une chose qui était si impatiente de sortir qu'elle avait commis une erreur stupide. Nous n'étions pas seules. Nous avons rapporté quelque chose avec nous.

L'air de rien, j'ai tourné la tête vers Kal, qui était pâle comme la mort. Je ne l'avais jamais vue ainsi. Elle était complètement terrifiée. Et si Kal était terrifiée, je ne pouvais que l'être aussi.

Personne ne sortirait vivant de cette capsule.

TROIS

Les gens ont tendance à penser que les historiens de St Mary sont des petits rigolos. Que nous nous baladons dans la chronologie, documentons quelques batailles, à l'occasion une révolution, et que nous revenons tranquillement à l'institut, où nous passons le reste de la nuit au bar. Ce n'est pas entièrement faux. Cependant, quand les choses tournent mal pour nous, elles tournent vraiment très mal. Ç'a été le cas pour mon ami et camarade de promotion, Kevin Grant, tué lors de sa toute première mission. Ou pour Anne-Marie Lower, que je revois assise sur le plancher de sa capsule, hagarde et couverte de sang, regardant son partenaire mourir dans ses bras. Mais ce que nous étions en train de vivre était ce qui pouvait nous arriver de plus terrible. Plus terrible encore que la mort, car notre fin n'allait être ni rapide, ni facile.

Nous étions contaminées.

Ce n'est pas censé arriver. Les capsules ne sont pas censées pouvoir sauter avec un corps étranger à bord. Si, par mégarde, nous emportions un objet parasite dans la capsule, celle-ci refusait simplement de repartir. Aussi simple que ça. Dieu seul sait comment un tel désastre avait pu arriver, mais une chose était sûre, nous étions dans la merde. Les règles étaient très claires. Personne ne sortirait de cette capsule. Jamais.

Nous ne pouvions pas non plus rapporter la chose d'où elle venait. L'Histoire établit très clairement que Mary Kelly est sa dernière victime. Nous savions enfin pourquoi. Après cette nuit, le tueur a disparu, de sorte que ne pouvions pas retourner à Whitechapel et le renvoyer d'un coup de pied au cul continuer son règne de terreur. Et même si nous avions pu, nous ne l'aurions pas fait.

J'ai regardé Kal, qui avait de toute évidence abouti à la même conclusion que moi. Elle m'a adressé un petit sourire triste et, après

une très courte pause, elle a dit doucement : « À toi l'honneur, Max » avant de glisser ses mains dans son manchon.

J'ai activé le haut-parleur externe ainsi que les caméras, afin qu'ils puissent voir l'intérieur de la capsule. Quelle que fut la chose qui était ici avec nous, elle ne devait pas savoir que nous savions, aussi ai-je parlé lentement et calmement.

— Votre attention, s'il vous plaît. Ici la capsule Cinq. Ici la capsule Cinq. Code bleu. Code bleu. Code bleu. Je répète, ici la capsule Cinq déclarant un code bleu. Autorisation Maxwell, cinq zéro alpha neuf huit zéro quatre bravo. Ceci n'est pas un exercice.

Je me suis rassise, laissant le micro allumé.

— Bonne chance, Max, a dit lentement Kal en se levant.

Je me suis levée à mon tour, et nous nous sommes tranquillement dirigées vers la sortie. Puis nous nous sommes tournées face à la capsule, dos à la porte, épaule contre épaule, dans une tentative parfaitement vaine de nous protéger.

Kal a levé la tête et dit d'un ton imposant :

— Montrez-vous. Nous savons que vous êtes là. Montrez-vous.

La chose n'était pas invisible. Mais il existe d'autres moyens de ne pas être vu. Notre perception a changé. Comme lorsque vous regardez ces images en points colorés jusqu'à ce que, soudain, une girafe à vélo apparaisse en trois dimensions. Rien n'a changé, mais d'un seul coup, vous pouvez la voir.

Nous la voyions à présent.

La chose était grande et osseuse. En forme d'homme. Elle avait la pâleur grisâtre et malade d'un corps dépourvu de sang. Sa peau humide brillait sous la lumière agressive de la capsule. Elle me faisait penser à une limace blanche, à cela près que les limaces sont faites de chair. Cette chose n'avait pas la moindre chair en elle. Ses mains, grandes comme des pelles, aux ongles jaunes et épais, étaient couvertes du sang séché de Mary Kelly. Ses longs bras pendaient le long de son corps, lui arrivant aux genoux, les paumes tournées vers l'arrière. Ses yeux étaient sombres et cachés derrière des plis de peau humide. Rien ne s'y reflétait : ils capturaient la lumière sans la réfléchir. Un aller simple vers l'indicible. Les proportions de son visage n'allaient pas. Sa bouche était trop grande et trop haute. Son menton était long, pointu, et asymétrique. Son nez était décentré et dépourvu de septum. C'était une créature qui semblait avoir été créée

de toute pièce, un travail bâclé. Je sentais une odeur de terre moisie. Mon estomac s'est contracté. Je tenais mon pistolet paralysant d'une main et ma bombe lacrymogène de l'autre, mais mon air de défi n'était qu'un masque. Cette créature était le monstre que l'on appelait Jack l'Éventreur, et ses exploits parlaient d'eux-mêmes. Il n'y avait aucune issue. Les choses allaient mal finir.

Kal a de nouveau parlé, d'une voix ferme, dépourvue de peur. Je ne l'ai jamais autant admirée.

— Vous me comprenez ?

Il a baissé le menton.

— Alors, écoutez-moi bien. Je sais qui vous êtes. Je sais ce que vous avez fait. Regardez autour de vous. Vous êtes prisonnier de cette capsule. Vous n'en sortirez jamais. Aucun d'entre nous ne sortira d'ici vivant. Vous comprenez ?

De nouveau, il a baissé le menton.

— Vous avez entendu ma collègue. Elle a déclaré le Code bleu. Cela signifie que nous sommes contaminés. La capsule n'est plus sous notre contrôle. Nous ne pouvons pas ouvrir la porte. Nous ne pouvons pas sortir. Vous ne pouvez pas sortir. Vous comprenez ?

Il a émis une sorte de sifflement.

J'ai désigné l'écran.

— Regardez.

Il s'est penché en avant et j'en ai profité pour avancer d'un demi-pas. Dehors, tous les techniciens avaient disparu. Ils avaient réglé les lumières sur une lueur bleue. Deux rangées d'agents de sécurité vêtus de combinaisons Hazmat cernaient la capsule. La première rangée était à genoux ; la seconde debout. Leurs armes impressionnantes étaient toutes braquées sur nous.

Il a baissé le menton.

— Ils ne peuvent pas entrer, ai-je menti. Cette capsule est imprenable. Ils n'ont qu'un seul but : abattre tout ce qui tente de sortir d'ici. Ils ont une puissance de feu que vous ne pouvez pas imaginer. Si vous parvenez d'une manière ou d'une autre à sortir, ils vous abattront sur-le-champ. Ainsi que moi. Et ma collègue. Tout ce que contient cette capsule est condamné. Vous comprenez ?

Pour la première fois, il a fait non de la tête.

— Je ne pense pas.

Sa voix était profonde, épaisse et sifflante, et teintée d'un léger

accent. Il avait des difficultés à parler. Sa langue était mauve et beaucoup trop grosse pour sa bouche. De la salive jaune et marron formait des croûtes à la commissure de ses lèvres. L'idée qu'elles puissent me toucher m'était insoutenable.

Il a de nouveau parlé :

— Je pense qu'ils ne seront pas très heureux de voir de si jolies filles... souffrir. Je pense que lorsque vous aurez toutes les deux passé une journée à hurler, ils décideront d'ouvrir la porte. Surtout quand ils vous entendront supplier.

Kal a secoué la tête.

— Ça n'arrivera pas. Cette porte ne s'ouvrira plus jamais. Il n'y a ni eau ni nourriture ici. Dans une semaine, nous serons mortes, que ce soit de votre main ou de la nôtre. Les gardes ne bougeront pas. Ils resteront jusqu'à ce qu'ils soient absolument certains que nous ne pouvons plus être en vie. Ce jour-là, ils prendront cette capsule et l'enterrent pour toujours. Ce sera votre tombe. J'ignore ce que vous êtes, si vous pouvez mourir ou non, mais j'espère pour vous que vous pouvez, car dans le cas contraire, vous passerez l'éternité dans cette boîte minuscule, seul dans le froid et l'obscurité. Vous n'auriez pas dû nous suivre ici. Vous avez fait une grave erreur. Vous comprenez ?

Il a baissé le menton.

— Je comprends mais je ne suis pas d'accord. Je propose de faire le test.

Soudain, sans que je voie quoi que ce soit bouger, il était devant nous. J'ai levé mon pistolet paralysant, mais avant même que je ne puisse tirer, le monstre m'a désarmée et projetée au sol d'un même geste. J'ai roulé sur moi-même et entendu Kal crier. Un coup de feu est parti. J'ai vu le bras de la chose monter et descendre, monter et descendre, tailladant et déchirant la chair de Kal, qui hurlait de plus en plus fort. J'ai décroché l'extincteur du mur et l'ai balancé dans le crâne du monstre, qui n'a que légèrement vacillé. Kal a agité le bras et j'ai entendu la bouteille se briser.

J'ai alors tendu la main à l'arrière de mon crâne pour en sortir une longue épingle à cheveux. Je comptais la lui enfoncer dans l'oreille, mais il a tourné la tête au dernier moment, et l'épingle s'est plantée dans son œil. Je n'ai aucun mérite, il a fait ça tout seul. Il a poussé une sorte de gémissement strident avant de basculer en arrière, tentant de se rattraper de ses mains maladroites. J'ai enchaîné avec un

rapide jet de bombe lacrymogène, directement dans son œil percé.

Il a hurlé de plus belle et s'est jeté sur moi. Je n'ai rien vu, mais soudain, mon visage était en feu. Je sentais un liquide brûlant couler sur ma joue, comme s'il m'avait balancé de l'eau bouillante au visage. Son souffle était sur ma peau, sa langue tombant de sa bouche me touchait presque. Je pensais que mon heure était venue lorsque Kal a murmuré d'une voix rauque « Maintenant ! » et enroulé ses bras autour de ses jambes, juste sous les genoux. J'ai poussé de toutes mes forces et il s'est écrasé sur le sol. L'impact a été si violent qu'un des casiers s'est ouvert et, dans un flou, j'ai vu la hache d'incendie.

J'ai saisi l'extincteur et l'ai laissé tomber d'une bonne hauteur sur son visage. Il a rugi, ouvrant et refermant frénétiquement sa mâchoire cassée. Ses bras se sont agrippés au dos de Kal, déchirant le tissu et la chair jusqu'à l'os. Elle hurlait toujours, mais refusait de s'avouer vaincue. Elle s'est enroulée autour de lui, entravant ses mouvements de son mieux. C'était mon amie et elle n'abandonnait jamais.

J'ai cherché à tâtons la hache d'incendie et l'ai abattue frénétiquement sur le monstre.

Malheureusement, trancher la tête de quelqu'un est une tâche beaucoup plus ardue qu'on le croit. J'y voyais si mal que j'ai bien failli trancher mon propre pied. J'ai dû m'y reprendre à onze fois. J'ai compté. Chaque coup. La capsule était gorgée de sang. Notre sang. Celui de Kal et le mien. Kal en était trempée, si bien qu'on ne discernait plus la couleur de ses cheveux. Je n'étais même pas sûre qu'elle soit toujours en vie. Mon torse aussi était rouge d'un sang frais et humide dont j'ignorais l'origine. Je ne savais pas encore que la moitié de mon visage pendait dans le vide.

Au onzième coup, la tête tranchée a lentement roulé sur le côté. Une petite quantité de fluide épais et marronnâtre s'est écoulée lentement du torse, s'est figée presque immédiatement, et a commencé à cailler. L'odeur m'a donné un haut-le-cœur.

Et soudain, le silence.

Un discret gémissement de Kal m'a sortie de ma torpeur. Sans lâcher la hache, j'ai attrapé un oreiller et l'ai placé contre son ventre.

— Appuie fort, Kal, essaie de stopper l'hémorragie.

Bien que pâle comme la mort, elle a mollement hoché la tête. Elle était toujours avec moi.

J'ai fait un pas en arrière, évitant prudemment la flaque visqueuse.

Je me suis adossée au mur, la poitrine comprimée par ce fichu corset, et j'ai essayé de me ressaisir, de réfléchir à mes options. J'aurais pu entrer de nouvelles coordonnées, celles du Crétacé par exemple, et balancer la créature hors de la capsule. Je n'avais aucune envie de passer le peu de temps qu'il me restait à vivre avec cette chose pourrissant à côté de moi. Cependant, je n'avais plus aucun contrôle sur la capsule. Nous allions mourir ici. Nous ne pouvions pas sortir.

Je me suis tournée vers l'écran. L'équipe de sécurité était toujours là ; personne n'avait bougé. Le Boss, Dieter et Peterson devaient nous observer depuis la salle des moniteurs. J'ai eu une pensée pour eux. Et Leon Farrell, que ressentait-il en ce moment ? Je ne pouvais pas me permettre d'y songer. J'ai de nouveau porté mon attention sur la capsule.

Ce que j'ai vu alors dépassait en horreur tout ce que nous avions vécu cette nuit-là.

Sous mes yeux, la tête, qui se trouvait à une bonne cinquantaine de centimètres du torse et qui avait un œil percé par mon épingle à cheveux, a commencé à rouler sur elle-même. En direction du corps. L'œil sain s'est ouvert, m'a repérée, et les lèvres ont faiblement esquissé un sourire.

J'ai vécu des moments assez merdiques dans ma vie, et il y en aurait beaucoup d'autres à venir, mais ce fut sans conteste un des pires, car je venais de comprendre que cette boucherie n'était pour lui qu'un jeu. Et ce n'était que l'entraînement. J'ai regardé autour de moi : la capsule ensanglantée, Kalinda qui gisait inconsciente, peut-être même mourante, à mes pieds – avant de poser de nouveau les yeux sur cette chose impossible à tuer. On y était. En enfer. Il n'y avait aucune issue. Nous étions damnées pour l'éternité. Et ce n'étaient que les quinze premières minutes.

Le revolver. Quelque part au milieu de ce carnage se trouvait le revolver de Kal. Nous n'avions aucun espoir de survie, mais je pouvais rendre nos derniers instants moins pénibles. Je tirerais sur Kal, puis sur moi-même. Après quoi ils enterreraient la capsule, ou la jetteraient au fond d'une mer, et tout serait fini.

J'ai cherché l'arme à tâtons, d'une main et à l'aveugle, refusant de quitter des yeux la chose ou de lâcher la hache. Le revolver était sous mon siège. Un seul coup avait été tiré.

Je me suis positionnée au-dessus de Kal, j'ai vidé ma tête de toute

pensée, et recommandé nos âmes au dieu des historiens.

Quelque chose a crépité et j'ai imaginé une voix dire :

— Max, écarte-toi. Pose le revolver.

Reprenant mes esprits, j'ai serré le poing autour de la crosse et cligné des yeux pour chasser les larmes. Ce n'était pas le moment de faiblir.

C'est alors que la porte s'est ouverte sur quatre gardes vêtus de masques et de tenues de protection, deux debout, deux à genoux. Leurs armes balayaient la capsule de gauche à droite pour en couvrir chaque centimètre.

— Max, c'est moi, Ian, a dit le commandant Guthrie. Pose le revolver.

Il a enjambé prudemment le sang, rejoint les toilettes, et ouvert la porte. Un autre garde a aussitôt pris sa place. Ensemble, ils formaient une barrière hermétique devant la porte. Rien ne pouvait sortir.

Il a crié « La voie est libre ! » et, plaçant son arme sur son épaule, s'est penché sur Kal pour prendre son pouls.

— O.K., on la sort d'ici.

Deux hommes sont entrés, ont soulevé Kal et l'ont sortie de la capsule.

— Attention de ne pas marcher dans le sang du monstre, ai-je voulu dire, mais ils m'ont plus tard expliqué qu'ils n'avaient entendu qu'une série de sons dépourvus de sens.

Ian s'est placé devant moi.

— Max, c'est Ian. Je veux que tu lâches le revolver et la hache.

Je ne pouvais pas m'empêcher de regarder derrière lui. Je ne devais pas quitter la tête des yeux. J'ai essayé en vain de le lui dire.

Finalement, il a demandé : « Quoi ? » et j'ai tenté de lui faire signe avec mes yeux.

— Il est mort, Max, a-t-il dit en se tournant vers la chose. Il ne fera plus jamais de mal à personne.

Et c'est alors que, Dieu merci juste au moment où Ian la regardait, la tête s'est remise à bouger. Un autre mouvement discret. Vers le corps.

Il est resté figé pendant quelques secondes avant de demander, d'une voix très différente :

— Où est la hache ?

Il s'en est saisi et a asséné un, deux, trois puissants coups avec

toute la force de son corps. Nous avons longuement contemplé la tête écrasée, broyée. Je n'étais toujours pas convaincue. Lui non plus.

— Je vais m'en occuper, Max. On va te sortir d'ici. Laisse-moi m'en occuper.

J'ai essayé de dire quelque chose au sujet des risques de contamination, mais il m'a interrompue.

— Laisse-moi faire, d'accord ?

J'ai hoché la tête.

Il m'a aidée à sortir de la capsule puante et m'a accompagnée dans le tunnel de confinement en plastique, avant de me laisser dans une petite salle de traitement dans laquelle flottait un air délicieusement frais.

Kal était branchée à toutes sortes de tubes et compte-gouttes. Je ne la voyais pas derrière tous les secouristes penchés sur elle. Ils semblaient calmes, mais s'affairaient avec urgence. L'oreiller ensanglanté était au sol, encerclé de bandages souillés. Ils étaient en train de découper ses vêtements. Puis des silhouettes cachées derrière des masques et des blouses blanches sont apparues autour de moi, me bouchant la vue. C'était mon tour.

Quelqu'un a dit « Fermez les yeux » et j'ai senti un liquide froid couler sur mon visage.

Quelqu'un d'autre a dit :

— Continuez à irriguer. N'arrêtez pas.

J'ai reconnu notre infirmière, Mlle Hunter. Le docteur Foster devait être avec Kal.

Hunter s'est penchée sur moi.

— Bonjour, Max. Alors, qu'est-ce que tu nous fais ? Tout va bien. Tu es entre de bonnes mains.

Ils ont commencé à découper mes vêtements, et je n'ai pas pu m'empêcher de penser à Mme Enderby, notre chef des costumes, qui allait bien rouspéter en voyant ça. J'ai essayé de leur dire de tout sceller, mais ils ne m'écoutaient pas, et après tout, nous étions dans une tente d'isolation. Il était peu probable qu'ils se contentent de tout jeter à la poubelle. Qu'ils se débrouillent. Je commençais à trembler.

— O.K., on va avoir besoin des compresses chauffantes. Levez ses pieds. Ça va aller, Max.

Des voix allaient et venaient, comme lorsqu'on somnole devant la

télévision.

— Coupures et écorchures sur les avant-bras : probablement des blessures défensives, dont une très profonde. Deux grosses entailles sur la cheville gauche et des coupures sans gravité à l'abdomen. Rien de grave, Max. Tu peux remercier ton corset. En fait, je crois même qu'on va abandonner le kevlar et le remplacer par des baleines.

J'ignore pourquoi les gens qui travaillent dans le médical pensent tous avoir le sens de l'humour. J'étais venue pour un frottis l'année dernière, et Helen avait juré qu'il y avait un écho. Très drôle, hein ?

Retirant ses gants, Helen a remplacé Hunter.

— Kal est toujours avec nous, Max. On l'emmène à l'étage.

J'ai vu ses yeux se poser sur l'infirmière, qui a discrètement secoué la tête.

— Ne t'inquiète pas. Tu as quelques vilaines entailles au visage qu'on est en train de nettoyer. Ensuite, le Dr Bairstow veut te faire transférer au service de chirurgie plastique à Wendower. Tout est sous contrôle. Ne t'inquiète pas pour le reste.

Un voile de brouillard s'est mis à onduler comme de la soie devant mes yeux. Un tyrannosaure a baissé sa tête effrayante, m'a regardée et, ayant jugé qu'il avait mieux à faire, il s'est éloigné, pour être remplacé par le commandant Guthrie qui disait « Ils sont en chemin ; dix minutes », et puis mon père a fait « Bonjour, Madeleine » et je me suis débattue.

Mme Partridge est alors apparue dans mon champ de vision. Elle portait une robe blanche et ses cheveux bruns étaient remontés par une pince argentée. Tout le reste était dans l'ombre, mais je la voyais parfaitement. Si Clio, la muse de l'Histoire en personne, était là, c'est que la situation devait être grave.

— Je suis morte ? ai-je demandé.

— Pas cette fois. Arrêtez de vous débattre. Laissez-les faire leur travail.

Je me suis détendue et j'ai laissé ma tête retomber.

Helen avait disparu.

Quelqu'un a dit :

— Donnez-lui deux peignoirs et des couvertures. Elle est gelée.

Quelque chose de doux et tiède m'a recouverte. S'il y avait des compresses chauffantes, je ne les sentais pas.

— Une autre couverture ici.

Cela ne changeait rien. J'étais si frigorifiée que mes membres tremblaient violemment, de façon incontrôlable. J'ai senti une aiguille s'enfoncer dans le dos de ma main. Des lumières vives se sont mises à serpenter et onduler devant mes yeux. Des voix allaient et venaient. J'entendais mes dents claquer.

Puis un long et puissant grincement s'est fait entendre, un bruit de métal contre métal. Ils étaient en train d'ouvrir les portes du hangar. Quelqu'un a dit :

— Gardez-la au sec.

Ils m'ont fait rouler jusqu'à la sortie du hangar et nous avons tous regardé à l'extérieur. Du vent, de la pluie : un vrai temps de merde. À l'image de la nuit de merde que j'étais en train de vivre.

Soudain, au-dessus de nos têtes, un battement régulier a percé le bruit de la tempête. Les lumières extérieures éblouissantes se sont allumées. Elles me faisaient mal aux yeux. Quelqu'un a couvert mon visage avec une couverture. Le bruit s'est intensifié. Des gens criaient.

Quelqu'un a dit :

— O.K., c'est parti.

Et on m'a fait rouler à toute vitesse à travers la tempête.

— À trois. Un, deux, trois.

On m'a inclinée, tournée, inclinée à nouveau.

Quelqu'un a dit :

— Elle est morte ? en baissant la couverture.

— On y va.

On m'a encore une fois inclinée, puis reposée. Des mains plaçaient des compte-gouttes et démêlaient des tubes. Je tremblais toujours. Le bruit était assourdissant. J'avais peur. Quelqu'un a dit :

— Attendez !

Et Leon, que je n'avais jamais vu avec une mine aussi sombre, m'a touché délicatement la main, a dit quelque chose qui s'est perdu dans le bruit de la nuit, et s'est volatilisé.

Une porte s'est fermée en claquant, filtrant le vacarme, et une silhouette en tenue de vol militaire s'est penchée sur moi.

— Tout va bien, championne, on y est presque.

Le bruit du moteur s'est intensifié, le sol s'est incliné et nous avons décollé.

QUATRE

À mon réveil, je me sentais raide et engourdie. J'étais la seule occupante d'une pièce étrange, meublée de quatre lits. J'étais dans le mauvais, celui près de la porte. Mes avant-bras étaient entourés d'épais bandages. Ma cheville m'élançait. J'avais une pince à linge au bout du doigt, reliée à une machine qui gazouillait. Des données floues clignotaient sur des écrans. Des tubes se balançaient. Je tentais de comprendre ce que je voyais lorsqu'une infirmière rondouillette et souriante est entrée dans la chambre.

— Rebonjour, docteur Maxwell, c'est Tria.

— On se connaît ?

— Oui, mais vous étiez dans les vapes, donc vous ne vous souvenez probablement pas de moi. Comment vous sentez-vous ?

— Ça va. Pourquoi je suis assise ?

Ma voix était rauque et enrouée, mais je ne ressentais pas de réelle douleur. Merci les analgésiques. En passant mes doigts sur mon visage étrangement engourdi, je ne sentais que des pansements.

— C'est pour vous aider à désenfler. Le docteur va bientôt passer vous voir. Il a dit que vous aviez de splendides lacérations et que ç'a été un plaisir de vous recoudre. Il était assez enthousiaste, je dois dire. – Elle a souri. – Il ne sort pas beaucoup. Vous avez besoin de quelque chose ?

— Mon amie. Comment va-t-elle ?

— Vous parlez de Kalinda Black ?

J'ai fait oui de la tête, prudemment. Elle a fouillé dans son dossier et en a sorti plusieurs morceaux de papier.

— Il y a eu beaucoup de messages téléphoniques pour vous. Le docteur Foster... ?

Elle m'a regardée d'un air interrogateur, et j'ai de nouveau hoché la tête, toujours aussi prudemment.

— Le docteur Foster dit que l'opération s'est bien passée. Si elle reste stable assez longtemps, elle devrait se remettre complètement. Apparemment, vous devez être rétablie le plus tôt possible pour qu'elle puisse vous passer un savon... Ce n'est pas très gentil.

J'ai essayé de sourire. Dès que je serais sur pieds, Helen me truciderait.

— Le Dr Bairstow vous transmet ses salutations et vous souhaite un bon rétablissement. J'ai également un message de Tim Peterson, qui désire savoir où vous avez mis le dossier Perkin Warbeck et vous ordonne d'obéir. Et beaucoup de messages d'un certain Leon Farrell. Un par heure, à vrai dire, qui demande comment vous allez. – Elle a marqué une pause. – Il vous embrasse. – Elle a posé les mots sur la table de nuit. – Vous pourrez les consulter plus tard.

— Merci.

J'ai essayé de lui sourire et me suis aussitôt assoupie.

Leon et Peterson sont venus me voir quelques jours plus tard. J'étais occupée.

— Bon sang, Max ! a explosé Tim. On roule toute la nuit pour te rendre visite sur ton lit d'hôpital et quand on arrive enfin, tu es en train de... Qu'est-ce que tu fais, d'ailleurs ?

— Ergothérapie. Je crée un serpent. Si le Dr Bairstow ne veut pas me reprendre, j'envisage de me reconverter dans la danse exotique. Pandora Pudenda et le Python de Pythagore. Vous en pensez quoi ?

— Tu ne veux pas savoir ce que j'en pense. – Tim m'a regardée avant de se tourner vers Farrell. – Il veut te passer un savon, donc je vais prendre un café. À tout à l'heure.

Sur ces douces paroles, il a disparu.

Il y avait une banquette sous la fenêtre, qui donnait sur un petit jardin. Nous nous sommes assis. Il semblait épuisé, ses yeux bleu gris cernés et alourdis par la fatigue.

L'infirmière, Tria, a passé la tête par la porte. En voyant le Chef, elle a dit :

— Je vous apporte du thé.

Et elle est aussitôt repartie, refermant la porte derrière elle.

Il m'a observée un moment.

— Ça va, me suis-je empressée de dire. Ne t'inquiète pas. Le docteur dit que je ne ressemblerai pas à une gargouille. Ce sera

presque comme si rien ne s'était passé.

La tempête a éclaté. Pendant dix bonnes minutes, j'ai eu droit à une dénonciation cinglante de ma personne, ma vie, ma carrière et mon attitude. Je l'ai laissé faire. Je lui devais bien ça.

Il semblait littéralement sur le point d'exploser lorsque Tria est revenue avec le thé. Il s'est levé et s'est tourné brusquement vers la fenêtre. L'infirmière m'a regardée en haussant les sourcils et je lui ai souri. Rassurée, elle m'a décoché un clin d'œil avant de sortir. Le silence s'est fait.

— Viens t'asseoir. Bois ton thé, et ensuite tu pourras te lancer dans le chapitre deux : ma beauté, mon intelligence et la chance que tu as de m'avoir dans ta vie.

Il a réagi aussi bien qu'on pouvait s'y attendre. Dans un soupir, il est venu s'asseoir à côté de moi. Je lui ai tendu son thé.

— Tu sais, ça aurait été beaucoup plus impressionnant si tu n'avais pas téléphoné vingt fois par jour, parcouru cent cinquante kilomètres pour me voir, et... – J'ai tendu le cou pour regarder mon lit. – acheté des chocolats, des fleurs et ce qui ressemble à une boîte remplie de cadeaux. Si tu voulais fulminer efficacement contre moi, tu aurais vraiment dû laisser tout ça dans la voiture.

— S'il y a bien quelqu'un sur cette planète qui mérite...

Il s'est interrompu, la mâchoire serrée.

— Je sais. Si quelqu'un mérite tes fulminations, c'est bien moi.

J'ai eu droit à son petit sourire du coin des lèvres.

— Je suis vraiment content que tu aies survécu, parce que maintenant, je peux te tuer moi-même.

— D'accord, mais n'abîme pas mes points. Certains doivent être enlevés demain et les autres après-demain. Après ça, je suis disponible pour être assassinée ou toutes sortes d'autres abus.

Il a poussé un long soupir.

— Alors, comment vas-tu ?

— Mieux que toi, j'ai l'impression. Je parie que tu n'as pas crié aussi fort sur Kal.

— J'ai l'air de vouloir mourir ?

— Comment va-t-elle ?

— Pas aussi bien que toi, mais elle se remet lentement.

Silence. Le moment était venu.

J'ai pris une longue inspiration et dit à voix basse :

— Il est mort ?

— Oui. Complètement, totalement, définitivement mort. Détruit à tout jamais. Fais-moi confiance.

J'ai opiné. Je lui faisais confiance.

— Alors qu'est-ce que c'était ? Une idée ?

— Non, aucune. Je suis désolé, mon cœur, mais je n'ai pas de réponse à te donner. Le docteur Dowson a fouillé les archives de fond en comble. Il y a des mystères et des rumeurs aussi vieilles que le monde, mais rien qu'il ne puisse identifier avec certitude. Je pense qu'on est tellement habitués à partir en mission et revenir avec des réponses qu'on oublie que parfois, il n'y a pas d'explication. Car il y a certaines choses que nous ne saurons jamais.

— Pourquoi était-il si difficile à tuer ?

— Je ne sais pas. Mais il est mort maintenant, c'est certain.

— Tu es sûr ? Parce que je lui ai coupé la tête et ça ne l'a pas tué.

Une nouvelle fois, des images me sont revenues à l'esprit, de Kal et moi, coincées dans ce piège mortel avec une créature impossible à tuer, simples jouets entre les mains d'un monstre décidé à nous torturer lentement jusqu'à ce que nos corps ne puissent plus le supporter, et puis...

— Arrête ça, a-t-il dit sèchement. Il a été détruit. C'est ce qui compte. Complètement détruit.

J'ai hoché la tête et bu une gorgée de thé.

— Je dois te poser la question, Max. Comment a-t-il réussi à s'introduire dans la capsule ? Il est entré de force ?

— On ne l'a pas vu. On ne pouvait pas le voir. Je crois... Je crois qu'il est comme ta capsule. Tu sais, ta propre capsule. Elle n'est pas toujours visible non plus.

— Non, mais c'est grâce à un système de camouflage informatique sophistiqué. C'était différent.

— Que veux-tu que je te dise ? On ne l'a pas vu. Je crois qu'on a ouvert la porte trop tôt et qu'il a réussi à entrer derrière nous. On ne savait même pas qu'il était là. Et puis, juste au moment où on s'apprêtait à quitter la capsule, le manchon a bougé et on a compris que... – Ma phrase est restée en suspens tandis que je revivais ce moment. – Kal ne t'a pas raconté ?

Il a secoué la tête.

— Elle nous a dit quelques trucs et puis elle s'est... mise en colère.

Et Helen nous a mis dehors.

— Mise en colère ? Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Rien. Rien du tout. Je crois qu'elle était en colère contre elle-même. – Il a marqué une pause. – Elle est un peu comme toi. Quand tu as peur, tu te mets en colère. Et elle a eu très peur.

— Moi aussi, ai-je dit à voix basse, l'admettant pour la première fois. Donc, c'était bien Jack l'Éventreur ? Ils le traitaient de monstre. C'en était peut-être vraiment un.

— Je ne sais pas. Son invisibilité pourrait expliquer la facilité avec laquelle il a échappé aux poursuites. Pourquoi personne n'a jamais rien vu. Et il n'y a pas eu d'autres meurtres attribués à l'Éventreur après cette date. Pour ma part, je pense que c'était lui. Mais dans tous les cas, il est mort maintenant. C'est tout ce qu'on a besoin de savoir.

— Tu imagines ce qui aurait pu se passer s'il était sorti de St Mary ? Le nombre de victimes ? La panique ? Les dégâts qu'il aurait pu causer ?

— Oui, mais ça n'arrivera pas. Il n'est pas sorti de St Mary. C'est précisément la raison pour laquelle nous avons des procédures de décontamination. Et elles fonctionnent. Ne perds pas ton temps à penser à ce genre de choses. Il a été détruit. Le Dr Bairstow a donné des instructions très précises.

— Pourquoi est-ce qu'il nous a laissées sortir ? Pourquoi a-t-il ouvert la porte ? Les règles sont claires.

— Eh bien, en partie parce que nous pensions tous que tu l'avais tué. En partie parce que tu allais prendre les choses en main avec le revolver de Kal. Et en partie parce que vous étiez toutes les deux gravement blessées et aviez besoin de soins urgents, et sûrement aussi parce que... enfin, tu sais bien, Max, il vous apprécie beaucoup, toutes les deux. Je crois qu'il n'était pas capable de... – Il a marqué une pause et, sans se tourner vers moi, a poursuivi. – Je crois qu'il n'était pas capable de vous regarder mourir. Et il l'aurait fait, Max. Il serait resté avec vous jusqu'à la fin, il vous aurait parlé, vous aurait aidées de son mieux, vous aurait montré que vous n'étiez pas seules, il vous aurait regardées mourir lentement de la perte de sang, du choc, de la soif, que sais-je encore. Et moi aussi. Et Dieter. Et Peterson. Presque tout l'institut était entassé dans la salle des moniteurs. D'ailleurs, on t'a tous applaudie quand tu lui as coupé la tête.

— Pourtant ça ne l'a pas tué.

— Certes, mais nous n'en savions rien à ce moment-là. Et il est mort maintenant. Complètement mort. N'y pense plus. On en parlera plus tard.

— Non, finissons-en. Je vais te soumettre mon rapport oralement.

Il a extirpé de son sac un petit dictaphone et je lui ai raconté l'essentiel de la mission, jusqu'à ce que je déclare le Code bleu. Il connaissait la suite. À la fin, j'étais exténuée.

Il a posé sa tasse, m'a pris la mienne des mains, et m'a attirée sur ses genoux. Je me suis installée confortablement.

— Arrête de gigoter, ou je vais nous embarrasser tous les deux.

J'ai inspiré profondément. Je n'avais pas terminé.

— Tu sais que ce n'est pas juste mon visage, hein ?

— Oui, je t'ai vue essayer de trancher ton propre pied. Ta technique n'est pas très au point.

— Tu as vu ça ?

— On a tout vu.

Inconsciemment, il a resserré son étreinte et a ajouté, d'une voix dépourvue d'émotion :

— Quand les hurlements ont commencé et que tu es tombée, j'ai cru que tu étais en train de te faire massacrer. – Il a pris une longue inspiration. – Ce n'était pas... un sentiment agréable. Écoute, ce n'est pas le moment, mais quand tu seras rétablie, il y a quelque chose dont je voudrais te parler. Quelque chose d'important.

— Ça a l'air sérieux. Quel est le problème ?

— Ce n'est pas un problème du tout. Et ce n'est pas urgent.

— Tu as dit que c'était important.

— Ça l'est pour moi. Tu ne seras peut-être pas du même avis.

— Non, dis-moi maintenant. Tu sais comment ça se passe à St Mary. On n'a pas souvent l'opportunité de parler tous les deux. Je veux dire, au sujet de quelque chose sans lien avec les capsules.

— D'accord. Je voulais te dire...

À ce moment-là, la porte s'est ouverte et Peterson est entré. Le moment était passé, et je n'y ai plus pensé.

CINQ

Une semaine plus tard, j'étais libre comme l'air. J'ai empaqueté mes quelques affaires, qui comptaient désormais un serpent écarlate long de trois mètres, confectionné par mes soins à partir de bas rembourrés et cousus ensemble. Il était affublé d'yeux en feutre noir légèrement de travers et d'une grosse langue verte fourchue. C'était la première et très probablement la dernière fois que je m'essayais à la couture, mais je le possède toujours, enroulé sur une étagère dans mon bureau.

Leon est venu me chercher. Nous avons conduit lentement, profitant du trajet pour passer un peu de temps rien que tous les deux.

— Va voir le Boss, a-t-il dit en me déposant devant l'entrée. Il était un peu... inquiet.

C'était bon d'être enfin de retour. J'ai gravi les escaliers avec entrain et trouvé Mme Partridge assise à son bureau.

— Entrez directement. Il attend à la fenêtre depuis une demi-heure.

C'était faux. Il était assis à son bureau, enterré sous une montagne de papperasse. Je me suis approchée en sautillant, rayonnante de santé et de beauté.

— Bonjour, docteur Bairstow.

Il a terminé sa ligne avant de lever les yeux vers moi. Sa ressemblance avec un oiseau de proie me semblait encore plus prononcée que d'ordinaire.

— Docteur Maxwell. Pourquoi portez-vous un boa rouge dans mon bureau ?

— Pardon, monsieur. Dans quel bureau dois-je le porter ?

Silence.

— Il paraît que la profession médicale s'est débarrassée de vous.

— En effet, monsieur. Ils m'ont déclarée parfaite et ne peuvent

plus rien faire pour moi. J'ai été libérée.

— Je préfère le mot « relâchée ».

— Si vous voulez, monsieur. Je ne voudrais pas gâcher ce moment de félicité en vous contrariant.

— Laissez-moi profiter de votre générosité. Service minimum pendant un mois.

— Impossible, monsieur. Ils m'ont dit...

— Êtes-vous en train de gâcher le moment, docteur Maxwell ?

— Dieu m'en garde, monsieur. Je ne fais que réajuster vos perceptions.

— Et lesquelles de mes perceptions ont besoin d'être réajustées, exactement ?

— Tant que je ne soulève rien de lourd, ne me penche pas en avant et ne fais pas le poirier, je peux travailler normalement.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur. Bien sûr, ma vie sexuelle risque d'en pâtir.

Préférant ne pas relever, il s'est plongé dans un rapport manifestement fascinant sur la consommation énergétique des ampoules, d'après ce que j'arrivais à lire à l'envers. Au bout d'un moment, il a levé la tête.

— Toujours là, docteur Maxwell ?

— Non, monsieur, ai-je répondu avant de filer vers la sortie.

Il m'a fallu un temps fou pour atteindre l'infirmerie. J'ai fait une première halte dans le hall, où s'affairaient les membres de mon département. Après avoir fait le point avec eux sur les voyages récents afin de savoir précisément qui était parti où et quand, j'ai eu droit à quelques plaisanteries fort amusantes au sujet de la supposée ressemblance entre ma tête et un ballon de football. Puis je suis passée voir Mme Mack aux cuisines, d'où j'ai rapporté quelques brownies au chocolat pour Kal et moi. Diverses personnes ont passé la tête à travers diverses portes sur mon chemin pour me souhaiter la bienvenue, et je me suis laissée envahir par la chaleur de St Mary.

Ce sentiment agréable s'est estompé dès que j'ai commencé à gravir l'escalier menant à l'infirmerie, ce qui m'a demandé un effort beaucoup plus important que je l'imaginais. Mes jambes étaient lourdes. Mon cœur était lourd. Rien n'avait changé, et pourtant, il y avait quelque chose... Peut-être n'était-ce que la fatigue du trajet en voiture.

Le docteur Foster m'attendait. Rien dans son attitude ne suggérait qu'elle était heureuse de me voir. Les patients valaient un peu moins que de la cire d'oreille dans sa vision des choses. En revanche, j'ai reçu une accolade de Hunter et quelques nouvelles blagues, cette fois en rapport avec ma « tête de hamster ». Si vous avez le malheur de vivre quelque chose d'extrêmement grave ou embarrassant, vous pouvez compter sur St Mary pour vous traiter avec la compassion, la délicatesse et le soutien que vous méritez.

On m'a poussée dans une salle de traitement, où Helen a commencé à m'examiner.

— Très joli, a-t-elle dit, son visage à cinq centimètres du mien.

— Merci, ai-je répondu fièrement.

— Pas toi, tête de nœud. Je parlais du travail du chirurgien. Toi, hélas, tu n'as pas changé.

— Difficile d'améliorer quelque chose qui est déjà parfait. En tout cas, aucun médecin n'en serait capable. Où est Kal ?

— Dans votre chambre habituelle. On envisage de la renommer « Chambre Black et Maxwell ». Tu dormiras ici ce soir. Au cas où ton visage tomberait pendant la nuit.

— O.K., ai-je répondu sans discuter, car je m'y attendais un peu.

— Juste une chose, avant que tu partes.

— Quoi ?

Elle semblait avoir du mal à trouver ses mots.

— Kal n'est pas... Son état ne s'est pas amélioré aussi vite que le tien.

— Ses blessures étaient beaucoup plus graves.

— En apparence, oui. Je ne dis pas que ses blessures étaient superficielles, ce n'est pas le cas, mais ses vêtements et le corset l'ont malgré tout protégée.

Un frisson de malaise m'a parcouru l'échine. J'ai regardé autour de moi sans trop savoir ce que je cherchais. Elle a posé sa main sur mon épaule.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien. Je dis juste qu'elle ne se rétablit pas aussi rapidement qu'elle en a l'habitude. Elle ira sûrement mieux en te voyant. Elle n'a pas arrêté de demander si tu étais arrivée. Le Chef a déposé ton sac. Allons-y.

Quel choc de voir Kal dans cet état. Heureusement qu'Helen m'avait prévenue. Elle était voûtée sur ses oreillers, le visage gris, les

paupières lourdes. Ses doigts trituraient nerveusement les couvertures et son regard ne restait pas en place.

— Hé, crapule, ai-je dit à voix basse. T'as une mine de déterrée.

— Au moins, je n'ai pas l'air d'une idiote, rétorqua-t-elle, faisant un effort visible pour parler. Pourquoi as-tu un boa rouge autour du cou ?

— Tu voudrais qu'il soit de quelle couleur ?

Elle n'a pas répondu.

J'ai tenté une nouvelle approche.

— Tu es dans mon lit. Je prends toujours celui près de la porte.

— Eh bien, c'est le mien maintenant. Tu vas devoir te contenter du coin. Maintenant, tais-toi et laisse-moi dormir.

Helen est intervenue.

— Max, arrête d'embêter tout le monde et mets-toi au lit. Le déjeuner arrive dans une minute.

— Je meurs de faim.

J'ai posé délicatement Pythagore sur la banquette de fenêtre et me suis tournée vers Kal.

— Si tu n'as pas faim, je peux avoir ton assiette ?

— Non. Y a quoi dans le sachet ?

— Des brownies de la part de Mme Mack. Pour moi.

— Pourquoi toi ? Et moi alors ?

— Je reprends des forces. Toi, tu glandes sur ton lit.

Je lui ai envoyé le sachet et elle a pris un brownie. Helen la regardait l'air de rien. Kal a observé le petit gâteau avant de le reposer sans y toucher.

J'ai grimpé sur le lit en voyant le déjeuner arriver.

— Je vois que le service s'améliore. Après toutes ces années, Helen, tu sembles enfin avoir compris comment t'occuper de tes patients. Je suis fière de toi.

— Mange, et ensuite dors, ou des choses terribles vont t'arriver, a-t-elle grommelé en sortant.

Je n'avais pas aussi faim que je l'avais cru, et Kal n'a pratiquement rien mangé. Farrell, Peterson et Dieter sont venus nous voir, mais la déprime et l'apathie de Kal semblaient contagieuses, et je n'étais pas non plus de très bonne compagnie. Encore une fois, j'ai mis ça sur le compte du long trajet en voiture. Ils ne se sont pas attardés. Après leur départ, nous avons un peu regardé la télévision. Ni elle ni moi n'avons

mangé notre dîner. D'un commun accord, nous avons éteint les lumières et essayé de dormir.

Je ne pensais pas réussir à trouver le sommeil, mais je devais me tromper, puisque j'ai rêvé. J'ai rêvé que j'errais dans les couloirs de St Mary. J'étais dans le corridor conduisant au hangar Hawking, qui, comme souvent dans les rêves, semblait beaucoup plus long qu'il ne l'était en réalité. Je flottais tel un fantôme et voyais au travers des murs immatériels les employés vaquer à leurs affaires quotidiennes. Personne ne me voyait. Personne ne me voyait jamais.

J'ai gravi l'escalier en silence, flottant jusqu'en haut des marches, tournant la tête, reniflant l'air, sans jamais cesser de regarder autour de moi. De l'autre côté du hall, tout en haut. Elle était là. Derrière une de ces portes.

J'ai choisi la première porte sur la gauche, en face du bureau de l'infirmière. Celle-ci n'a pas levé la tête. Ils ne lèvent jamais la tête. J'ai franchi la porte en silence. Les deux lits étaient occupés à présent. Le premier par une vieille amie. Je la verrais plus tard. Le second, par celle qui était revenue. Je savais qu'elle reviendrait. Je me suis arrêtée au bout du lit.

Regarde-moi...

Elle a ouvert les yeux et, me voyant, a poussé un hurlement...

... J'ai poussé un hurlement. Bon sang, et quel hurlement. Je n'étais pas la seule. Kal a hurlé aussi. Ils ont dû nous entendre jusqu'à Hawking.

La porte s'est ouverte en grand, et Hunter a enfoncé l'interrupteur avec sa délicatesse habituelle.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

La chambre était vide. Je veux dire, hormis nous trois. Personne ne se dressait au pied de mon lit. Je suis retombée sur les oreillers, pantelante, terrifiée. D'une main tremblante, j'ai attrapé un verre d'eau. Bon sang, sacré cauchemar. Je me suis tournée vers Kal.

— Désolée de t'avoir réveillée. Mauvais rêve.

— Moi aussi, a-t-elle répondu à voix basse.

Et je me suis souvenu de nos cris simultanés.

— Vous avez toutes les deux fait un cauchemar et vous êtes mutuellement réveillées, a dit Hunter. Vous m'avez fait une peur bleue. Je vais préparer du thé.

Dès qu'elle est partie, je me suis tournée vers Kal.

— Un long couloir. À la recherche de quelque chose. Invisible. Silencieux. Debout, me regardant dormir.

— *Oui !* Dieu merci. Oh, Dieu merci. – Elle s’est laissée retomber sur son oreiller. – J’ai cru que je devenais folle. Chaque jour, c’est de pire en pire. Il devient plus fort et il me cherche. Il va me trouver, et je ne pourrai rien faire. Et maintenant, toi aussi ?

— J’ai demandé à Leon, plusieurs fois : il est bien mort ? Vous l’avez détruit ? Complètement ? Et il a répondu oui.

— Oui, ils l’ont détruit. C’est la première chose que j’ai demandée en reprenant mes esprits. Tout a été détruit. La capsule a été entièrement vidée. Les restes de la chose, nos vêtements, ses vêtements, les déchets médicaux : tout a été incinéré.

— On a un incinérateur ?

— Oui, de taille industrielle. Au sous-sol. Guthrie et Farrell ont supervisé l’opération. Ils n’auraient pas bâclé le travail.

Non, en effet. S’il y avait deux personnes au monde en qui j’avais confiance pour faire ça comme il fallait, c’étaient eux. Pourtant, quelque chose clochait. Je suis sortie du lit et j’ai commencé à m’habiller.

— Où vas-tu ?

— Vérifier. Il y a quelque chose qui cloche quelque part.

— Pas sans moi.

Je l’ai regardée. Elle n’était pas en état de se lever. D’un autre côté, elle avait repris un peu de couleurs et il y avait même une lueur de vie dans ses yeux.

— Tu peux marcher ?

— Oui, mais on va voler un fauteuil roulant pour avancer plus vite.

La Kal que je connaissais était de retour. J’ai terminé de m’habiller, l’ai aidée à sortir du lit, et lui ai tendu sa robe de chambre.

— Ça va aller ? Je ne voudrais pas que tu tombes.

— Je vais bien. Moi au moins je n’ai pas une tête comme un ballon de foot et deux trous du cul à la place des yeux.

Aucun doute, elle allait bien.

Nous étions en train de nous faire discrètement la malle lorsque Hunter est revenue.

— Où est-ce que vous pensez aller comme ça ?

— On va juste faire un tour en bas à Hawking. On en a pour une

minute.

— Mon cul, ouais, a-t-elle répliqué d'une voix hargneuse. – Diane Hunter dans toute sa splendeur : blonde, mignonne et plus grossière qu'un chamelier dans le désert. – Retournez vous coucher. Immédiatement.

— Non, désolée, Di. Ça ne va pas être possible. Tu peux venir si tu veux, pour nous surveiller.

— Je n'ai pas le droit de partir, et vous non plus. Nom de Dieu, Max, tu es revenue depuis à peine douze heures et vous êtes déjà en train d'enfreindre toutes les règles de la maison. Retournez au lit.

Nous avons secoué la tête.

— Tu peux me trouver un fauteuil roulant ?

— Tu as perdu la tête ?

— J'y vais dans tous les cas, a dit Kal. Alors si tu ne veux pas que je me ramasse comme une merde, tu devrais essayer de me trouver un fauteuil roulant.

— Et expliquer au docteur Foster comment je vous ai aidées à fuir ? Je ne crois pas, non.

— Di, ai-je fait. Elle n'aura aucun mal à trouver les responsables. Tu te feras peut-être tirer les oreilles, mais c'est nous qu'elle va trucider sur place. Fais-moi confiance.

— Si tu penses que ça peut aider, on peut t'assommer et voler le fauteuil roulant, a obligeamment proposé Kal.

— Oh, bonne idée, Kal. Comme ça, elle n'aura aucun problème avec le docteur Foster. Allez Hunter, lève le menton.

Elle nous a regardées tour à tour.

— Je vous propose un compromis. Il y a un fauteuil dans cette pièce, mais je vous balance au docteur Foster dès que vous avez franchi la porte.

— Marché conclu.

Nous avons filé aussi vite que possible. Je l'entendais parler derrière nous. Nous n'avions pas beaucoup de temps avant qu'Helen nous tombe dessus avec la puissance d'une horde mongole.

Nous avons franchi en trombe les portes de Hawking.

— Fais gaffe ! a crié Kal.

— C'est pas facile, tu sais. Je crois qu'il a une roue tordue.

— La roue n'a aucun problème, c'est la conductrice qui est tordue.

— T'as qu'à te pousser toi-même si t'es pas contente.

Nous avons levé la tête et constaté que tout le monde nous fixait.

— Un problème ? a lancé Kal sèchement.

Un colosse blond et perplexe s'est approché de nous.

— Que se passe-t-il ? a demandé Dieter en posant un regard inquiet sur Kal. Tu as le droit de sortir ?

— On est juste venues jeter un coup d'œil à numéro Cinq.

Il s'est essuyé les mains sur sa combinaison orange et, d'un signe de tête, nous a indiqué la gauche.

— Elle est à sa place.

Nous avons zigzagué à travers le hangar pour rejoindre la capsule. J'ai tiré le frein et Kal s'est extirpée du fauteuil.

— Je ne sais pas ce que vous faites là, a-t-il dit. Il ne reste plus que la carcasse. On l'a entièrement vidée. Regardez par vous-mêmes.

Sans prendre la peine de répondre, Kal a demandé l'ouverture de porte et nous sommes prudemment entrées dans la capsule. Derrière nous, Dieter appelait des renforts. Nous devons faire vite.

Mais il avait raison. Il n'y avait plus rien. Les portes des casiers avaient été démontées et posées contre le mur. Tous les casiers avaient été vidés et récurés. Le plafond avait été retiré, révélant les câbles. Au sol, le revêtement avait été arraché. Les sièges et la porte des toilettes avaient disparu. Les panneaux de la console avaient été également retirés, et l'intérieur était protégé par un film plastique. L'air était chargé d'une désagréable odeur de produits chimiques corrosifs.

Jugeant que le plus simple était de nous séparer, nous sommes parties chacune d'un côté, Kal à gauche, et moi à droite. Nous avons inspecté le moindre recoin, centimètre par centimètre. Nous nous sommes croisées au centre de la capsule, et avons continué, elle vers la droite, moi vers la gauche, pour une seconde vérification, avant de nous retrouver à l'entrée, où Helen, le chef Farrell, Dieter et un groupe de techniciens nous attendaient. Ils semblaient tous passablement contrariés. Avec un soupir, Kal s'est laissée tomber dans son fauteuil tandis que je m'asseyais sur les rails sur lesquels était posée la capsule.

C'est le Chef qui a parlé en premier.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Kal semblait trop fatiguée pour répondre, aussi ai-je dit sèchement :

— Il n'est pas mort. Il est toujours là. Il reste quelque chose.

Il n'a pas discuté. Il n'a pas ri. Il s'est assis à côté de moi.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Il est là. On peut le sentir. Je suis désolée, Chef, mais vous avez dû rater quelque chose.

Il a très bien réagi, appelant immédiatement le commandant Guthrie.

— Ian. Oui, désolé de te déranger. Tu veux bien me rejoindre à Hawking ? Aussi vite que possible. Oui, il y a un problème. Merci. – Il s'est tourné vers moi. – O.K., on va tout passer en revue, d'accord ? Après ton départ, Dieter et moi, vêtus d'une tenue adaptée, avons tout arraché et enfermé dans des sacs. Deux épaisseurs. Rien n'a quitté la capsule sans être dans un sac. Personne n'a été autorisé à pénétrer dans Hawking pendant toute cette période. Tous les vêtements, les nôtres, les vôtres, ceux de l'équipe médicale, ont été emballés. La capsule a été passée au karcher et stérilisée. Après avoir terminé, nous avons recommencé. Les eaux usées ont été récupérées. Helen elle-même a emballé tous les déchets médicaux, et la salle d'opération a été stérilisée deux fois après qu'ils ont soigné Kal.

Lorsqu'il s'est tu, j'ai levé la tête. Ian Guthrie était apparu, affublé d'un jogging et d'un air grincheux. Il a hoché la tête et a pris la relève.

— Lorsque tout a été emballé, le Chef et moi avons transporté les sacs en bas. Nous avons réglé l'incinérateur à la température la plus élevée et nous avons tout brûlé. Les cendres et résidus ont été filtrés et incinérés une seconde fois. Tous les restes ont été emballés hermétiquement. Un ami à moi possède un bateau sur la côte. Nous l'avons sorti dimanche pour aller verser les cendres dans la mer. En revenant, nous avons passé le bateau au karcher, puis nous sommes rentrés à St Mary, où nous avons brûlé nos vêtements avant de nous laver soigneusement. Qu'avons-nous manqué ?

Dit comme ça, qu'auraient-ils pu manquer, en effet ? J'ai regardé Kal, qui a secoué la tête obstinément.

— Il est là. Je le sens.

Guthrie a pincé les lèvres.

— Ian, a dit le Chef. S'il y en a bien qui peuvent savoir ce genre de choses, ce sont elles.

Helen demeurait inhabituellement silencieuse, apparemment perdue dans ses pensées. Soudain, elle a dit :

— Venez avec moi.

Et nous l'avons suivie telle une traînée de comète crasseuse, une curieuse petite procession traversant bruyamment les couloirs.

Le malaise m'a frappée dès que nous sommes sorties de l'ascenseur. J'avais l'impression d'être entrée dans quelque chose de sale. Quoi que ce fût, c'était là. Kal a frissonné et baissé la tête.

Sous le regard interloqué de Hunter, Helen nous a fait signe de la suivre dans un des petits laboratoires au fond de l'infirmerie. Elle a refermé la porte et s'est dirigée vers un des locaux de stockage.

— Reculez tous.

Nous sommes restés près de la porte. Après avoir enfilé un masque et des gants, elle a entré un code et a ouvert un meuble. J'ai reculé avec un gémissement sourd et Kal a tressailli.

Avec la plus grande prudence, Helen a posé un récipient en verre sur la table. Il renfermait une petite boîte de Petri, dont le couvercle avait été cassé par la chose qui grandissait à l'intérieur. Une chose infâme, quelque part entre un morceau de chou-fleur et une vieille plaie croûtée.

Je me suis agrippée au bras de Farrell pour ne pas défaillir, et une violente nausée m'a envahie. Nous regardions tous la chose avec horreur.

Helen a parlé d'une voix rauque.

— J'ai prélevé un échantillon minuscule de fluide, juste au cas où l'une de vos blessures s'infecterait. C'était à peine une trace. Regardez comme elle a grandi !

Sous nos yeux, la chose palpitait étrangement. J'ai fermé les yeux, et lorsque je les ai rouverts, j'avais l'impression qu'elle avait encore grandi. Je me suis placée derrière le Chef pour ne plus la voir.

— Débarrassez-vous de ça, a ordonné Kal sèchement, d'une voix de plus en plus aiguë. Maintenant.

— D'accord, a dit Guthrie. Gardez votre calme. – Il s'est tourné vers le Chef. – Toi et moi. Je m'occupe de le transporter. Tu libères la voie et ouvres les portes.

— Compris, a répondu Farrell. – Il s'est tourné vers moi. – On se voit dans dix minutes.

Il semblait sûr de lui, aussi ai-je hoché la tête. Guthrie a prudemment soulevé la boîte en verre pendant que Farrell ouvrait la porte. Ils sont sortis, et la porte s'est refermée derrière eux.

Personne ne bougeait. Kal était assise en silence, les yeux fermés.

Je regardais mes pieds tandis que les minutes s'égrainaient lentement. Je me sentais piégée. Cette chose allait-elle me hanter pour le restant de ma vie ? Je n'en serai jamais débarrassée. Et un jour, inévitablement, elle me trouverait. Je sentais la panique enfler en moi. Kal s'agitait sur son fauteuil. Je savais qu'elle ressentait la même chose. Mon cœur battait à tout rompre. La nausée ne me quittait pas.

J'étais sur le point de hurler lorsque, imperceptiblement, j'ai commencé à me sentir mieux. Plus légère. J'ai levé la tête. Je me sentais un peu comme quand on se prépare à une session longue et désagréable de violents vomissements et que soudain, la nausée disparaît et on se prend à rêver d'un sandwich au bacon.

Kal m'a souri. J'ai souri à Helen.

— Elle est morte.

— Tu es sûre ?

— Absolument. Elle est morte. Ils ont réussi.

— On est un peu comme Frodon sur le mont Destin, non ? a demandé Kal en regardant autour d'elle. Je meurs de faim. C'est possible d'avoir des pancakes ? Avec de la glace et du sirop d'érable ?

Helen a opiné du chef.

— Oh, oui. Exactement comme Frodon et le mont Destin. Je me souviens maintenant, la première chose qu'il a faite, c'est se goinfrer de pancakes.

Ils nous ont envoyées au lit. Kal a eu ses pancakes.

Je suis passée à la salle de bain, où j'ai pris une longue douche et me suis séchée lentement, prenant mon temps. Je m'attendais à trouver Leon en sortant, mais il n'y avait aucun signe de lui. Kal dormait comme une pierre. J'ai regardé l'heure. Il était parti depuis presque une heure, et il avait dit dix minutes. Je me suis rhabillée, en silence pour ne pas réveiller Kal, et j'ai appelé Leon avec ma radio. Pas de réponse. J'ai réessayé. Toujours pas de réponse. J'ai appelé Hawking.

— Hé Max, comment ça va ?

— Polly, le Chef est avec toi ?

— Non, plus depuis un moment. Il est parti il y a bien trois quarts d'heure. Tu l'as perdu ?

— Apparemment. Tu sais où il allait ?

— Il a dit qu'il te rejoignait.

— O.K., Poll. Merci.

Hunter était en train de lire dans le bureau des infirmières.

— Y a quelque chose qui cloche, ai-je déclaré.

— Encore ?

J'ai fait signe que oui.

— La chose est revenue ? a-t-elle demandé en regardant derrière son épaule.

— Non. Autre chose.

Je l'ai appelé encore une fois. Et encore. Toujours rien. Finalement, à contrecœur, j'ai appelé le commandant Guthrie.

— Nom d'une pipe, tu ne dors donc jamais ?

— Ian, est-ce que le Chef est avec toi ?

— Heu, j'espère que non. Je suis au lit. – Il a marqué une pause. – Il n'est pas avec toi ?

— Non. – J'ai pris une longue inspiration. – Et je n'arrive pas à le joindre. Qu'est-ce qu'il a dit en partant ?

— Qu'il allait à l'infirmerie. Pour te voir. – Je l'entendais cogiter. – Reste où tu es, Max. J'arrive.

Je me suis assise au bureau de Hunter et j'ai essayé de réfléchir. Où pouvait-il être ? Il ne serait jamais parti sans venir me voir. Il s'était passé quelque chose. Guthrie est arrivé une vingtaine de minutes plus tard. En uniforme, cette fois.

— Personne n'est entré ou sorti du bâtiment depuis 19 h 15, à part des techniciens qui arrivaient. Il ne t'a pas dit qu'il ne se sentait pas bien ?

— Non. Je suppose que vous n'avez eu aucun problème pour vous débarrasser de... cette chose ?

— Non, aucun. On l'a regardée brûler. À ma demande, M. Strong a laissé tourner l'incinérateur pendant trente minutes de plus. Ensuite, Farrell a disparu en disant qu'il montait te voir. Je l'ai suivi quelques minutes plus tard, donc je n'ai pas vu dans quelle direction il est parti.

Nous sommes descendus d'un pas traînant au sous-sol, où nous avons trouvé M. Strong.

— Deux fois en une nuit, commandant ?

— Vous me manquiez, monsieur Strong. Est-ce que le Chef est toujours là ?

— Seigneur, non. Il est parti il y a bien une heure maintenant.

Nous sommes remontés et je me suis faufilée dans le local à peinture afin de vérifier qu'il n'avait pas décidé de visiter sa capsule

cachée pour une raison ou une autre, mais elle était vide. Nous avons vérifié sa chambre. Vide aussi. Je commençais sérieusement à m'inquiéter. Mme Partridge n'était pas dans son bureau, mais le Boss était là. Il ne cessait donc jamais de travailler ?

Il a levé les yeux à notre arrivée.

— J'ai l'impression qu'il y a une forte activité dans mon institut ce soir. Commandant ?

Comment savait-il ces choses ? J'ai laissé le commandant Guthrie relater les événements de la soirée. Lorsqu'il a eu terminé, le Boss est resté un moment silencieux.

— Aucune trace de lui ?

— Aucune, monsieur.

— Et vous êtes sûre qu'il avait l'intention de venir vous voir, docteur Maxwell ?

— Il a dit qu'on se verrait dans dix minutes. C'était il y a plus d'une heure.

— Ça ne lui ressemble pas, a dit le Boss. Et il n'y a aucune trace de lui nulle part ?

— Aucune, monsieur.

Il a fixé un moment les documents sur son bureau avant de prendre une décision.

— Très bien. Commandant, placez l'institut en confinement.

— Oui, monsieur, a-t-il dit en quittant la pièce.

— Restez, Max.

Je me suis assise dans un fauteuil et enfouie dans mon manteau, les bras serrés. J'avais froid.

Trois minutes plus tard, toutes les alarmes du bâtiment hurlaient.

SIX

J'ai attendu en silence pendant que l'institut se déchaînait autour de moi. J'avais envisagé de retourner dans ma chambre, mais dans le bureau du Boss, je pouvais entendre les rapports à mesure qu'ils arrivaient, je me suis donc faite discrète, espérant qu'il m'oublie. Raté. Pendant une courte accalmie, il a demandé, sans tourner la tête :

— Vous avez vérifié le local à peinture ?

— Oui, monsieur.

Il a hoché la tête, retournant à ses mystérieuses occupations.

C'était le secret dont on ne parlait pas. Le chef Farrell et lui venaient du futur. Ils avaient été envoyés dans le passé pour créer St Mary et assurer sa sécurité, ainsi que la nôtre, qui représentaient par extension le futur de St Mary. Le Chef possédait sa propre capsule, astucieusement cachée au fond du local à peinture. Il avait maintenant disparu, or sa capsule était toujours là. Il ne serait jamais parti sans elle. J'avais un très mauvais pressentiment.

Des gens entraient et sortaient sans cesse du bureau, mais le constat demeurait le même : aucun signe du Chef. N'ayant rien trouvé dans les zones de travail, ils ont porté leurs recherches sur les salles de pause et les zones privées. Ils ont terminé juste avant l'aube, et dès que le soleil a commencé à se lever, ils se sont concentrés sur l'extérieur. En milieu de matinée, chaque centimètre carré de St Mary avait été passé au peigne fin. Je m'étais assoupie depuis longtemps, et quelqu'un avait posé une couverture sur moi.

Le bruit des voix a pénétré mon sommeil et j'ai ouvert les yeux, découvrant le Boss, Guthrie, Dieter, Peterson et le professeur Rapson assis autour de la table de réunion. Je voyais à leurs visages qu'ils n'avaient rien trouvé. J'ai émergé de sous la couverture.

— Désolée, monsieur. Je m'en vais.

— Non, restez je vous prie. Nous discutons de la prochaine étape.

Je me suis redressée, et quelqu'un m'a fait passer une tasse de thé. J'étais frigorifiée, courbaturée et un peu effrayée.

Le commandant Guthrie a posé sa tasse et s'est penché en avant.

— Je pense... a-t-il commencé à dire avant d'être interrompu par des bruits de pas pressés et des voix dans le bureau de Mme Partridge.

La porte s'est ouverte violemment. C'était Polly Perkins, directrice du service informatique, empourprée et essoufflée par sa course.

— Monsieur, on a trouvé quelque chose !

— Où ? Quoi donc ?

— Dans les toilettes pour hommes de Hawking. Quelque chose d'écrit. Peut-être un message.

Le Boss s'est levé.

— Guthrie, Maxwell et Peterson, avec moi. – Nous nous sommes mis en route. – Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas vu lors des premières recherches ?

— Vous comprendrez en le voyant, monsieur, a répondu Polly.

Il flottait dans la pièce l'odeur caractéristique des toilettes pour hommes. Un peu comme si cent gros matous mouillés étaient venus y mourir. Nous avons regardé autour de nous.

— Où ? a demandé Guthrie.

— Regardez.

Elle a bouché un des lavabos et fait couler l'eau chaude, faisant naître un tourbillon de vapeur. Une fois le miroir couvert de buée, elle a fermé le robinet et nous avons vu apparaître deux rangées de numéros, parfaitement lisibles.

C'est un truc que font tous les gamins. Vous écrivez sur un miroir avec du savon, qui reste invisible jusqu'à ce que le miroir se couvre de buée et révèle votre message secret. Peterson a sorti son bloc-notes électronique de sa poche de genoux et a commencé à saisir les chiffres.

J'ai rejoint la porte et regardé à l'extérieur. Sur la gauche partait le long couloir conduisant au bâtiment principal. Sur la droite, Hawking. En face se trouvait la porte du sous-sol.

Intéressant.

— Une sorte de message ? a demandé Guthrie.

— Les nombres ressemblent à des coordonnées, même si je ne les reconnais pas, a répondu Polly. Il va falloir que je vérifie.

— Je vais vous demander d'attendre un peu, mademoiselle

Perkins, a dit le Boss. Il y a d'autres possibilités que j'aimerais explorer avant. Merci d'avoir porté cela à mon attention. Je vous contacte rapidement.

— Oui, monsieur.

Elle a posé sur nous un regard étrange avant de sortir, et nous sommes restés un moment silencieux.

— Commandant, vos idées s'il vous plaît.

— Eh bien, monsieur, aussi improbable que cela puisse paraître, je pense que le chef Farrell a été enlevé, et que quelqu'un a réussi à griffonner ces chiffres en guise d'indice. S'il s'agit bien de coordonnées, alors nous savons où chercher. Ça me paraît un peu... facile.

Silence.

Peterson a hoché la tête.

J'ai une nouvelle fois rejoint la sortie et regardé dans le couloir. Si je voulais enlever quelqu'un, c'était l'endroit idéal. Mais le Chef s'aventurerait rarement au sous-sol. Quelles étaient les chances que le ravisseur arrive dans cette partie du bâtiment, au moment exact où il s'y trouvait ?

Si la cible n'était pas le Chef, alors qui était-ce ?

Et une fois que le ravisseur s'était emparé de sa cible, celle-ci aurait réussi, Dieu sait comment, à écrire sur le miroir, sans que personne ne remarque quoi que ce soit ? Lui avait-il poliment laissé un peu d'intimité pour qu'il puisse griffonner ces nombres ? Peu probable.

Imaginons que le Chef ait été inconscient et blessé. Bien que cela paraisse un peu capillotracté, les ravisseurs ont pu décider de le traîner jusqu'ici pour nettoyer le sang. Mais dans ce cas, il n'était pas en état d'écrire quoi que ce soit où que ce soit. J'ai examiné les lavabos. Ils étaient tous propres et brillants, il n'y avait aucune serviette mouillée dans la poubelle, et pas la moindre trace de sang.

Donc, ils enlèvent un homme, qui se trouve être le Chef. Comment sont-ils arrivés ici ? Une capsule. Il n'y avait pas d'autre explication. Comme Guthrie l'avait dit, personne n'était entré ou sorti du bâtiment.

Où avaient-ils atterri ? En dehors de Hawking, seul le sous-sol était assez grand et isolé pour permettre l'atterrissage d'une capsule. Comment le savaient-ils ? Facile. Ils connaissaient l'agencement de St Mary. En poursuivant logiquement cette réflexion, ces personnes

auraient très bien pu savoir aussi que le Chef serait là ce soir. Quelqu'un venu du futur le saurait. Dans ce cas, leur cible était bien Farrell.

Donc ils arrivent, s'emparent du Chef dès qu'il se retrouve seul, et repartent aussitôt. Quelques minutes, peut-être même quelques secondes plus tard. Entretemps, ces coordonnées ont été écrites sur le miroir. Pourquoi ? La réponse était assez évidente. Oh, Seigneur, nous étions encore dans le pétrin.

L'année dernière, nous avons affronté une bande de renégats venus du futur de St Mary, menés par un fanatique aigri du nom de Clive Ronan. Nous avons eu affaire à lui lors de deux missions, la première au Crétacé, la seconde à Alexandrie. Dans les deux cas, il en avait pris pour son grade. violemment. Il avait toutes les raisons de nous détester.

— Ce n'est pas normal, a dit Peterson, il y a quelque chose qui cloche.

Guthrie a opiné.

— C'est vrai, mais j'aimerais examiner ces coordonnées avant de prendre une décision.

Le Boss a déplacé son poids sur sa canne.

— Docteur Maxwell, votre opinion ?

— Eh bien, monsieur, pour résumer, c'est un piège.

Ils ont hoché la tête en signe d'approbation. Tout le monde était arrivé à la même conclusion.

J'ai fixé le sol, tandis qu'un millier de pensées tourbillonnaient dans mon esprit. Malgré la confusion, une conclusion s'imposait. De son plein gré ou non, le chef Farrell était retourné dans le futur.

Je ne le reverrais peut-être jamais.

Trois heures plus tard, j'étais épuisée. Mais je ne pouvais pas me permettre de le montrer. Je ne pouvais pas me permettre de leur laisser ne serait-ce qu'une infime impression que je n'étais pas au meilleur de ma forme et prête à me battre. Je venais de leur présenter mon plan pour la seconde fois, et j'avais déclenché une vague de protestations encore plus violente que la première fois. C'était dommage. Car c'était un excellent plan.

— C'est un excellent plan, ai-je rétorqué, sur la défensive, et ils se sont tous remis à tempêter.

Enfin, presque tous. Le Dr Bairstow, tourné vers la fenêtre, était étrangement silencieux. Je n'ai pas bronché. Il valait mieux les laisser faire.

Finalement, le Boss a levé la main.

— Assez. Docteur Maxwell, restez. Les autres, je vous prie de revenir ici dans une heure.

Génial. J'avais raté le petit-déjeuner en roupillant, et voilà qu'on me privait à présent de déjeuner. Les sandwiches d'hier soir me semblaient bien loin.

Peterson est sorti en dernier, posant sur moi un regard appuyé. Je lui ai répondu par un grand sourire. Dès que la porte s'est refermée, je me suis tournée vers le Boss, qui a déplacé quelques objets sur son bureau avant de parler.

— J'ai une légère modification à proposer à votre plan.

Je l'ai écouté avec attention et, lorsqu'il a eu terminé, j'ai hoché la tête. C'était une bien meilleure idée.

— Je ne laisserai pas notre St Mary sans protection, a-t-il déclaré, paroles dont je me souviendrais plus tard. Je ne peux pas. Quels que soient les problèmes auxquels nous sommes confrontés, ma priorité est de protéger cet institut.

J'ai acquiescé d'un signe de tête.

— Mais je pense que vous aurez une meilleure chance de succès en procédant ainsi. Cependant, je dois dire que votre idée ne me plaît pas du tout. — Il a levé la main pour contrer toute objection que j'aurais pu envisager d'émettre. — Je sais. C'est un bon plan. Un plan logique. Et, dans une certaine mesure, c'est jouer leur jeu, mais c'est justement ce qu'ils attendent, et vous exploitez cette faiblesse. Ce qui m'inquiète, Max, c'est vous.

C'était aussi ce qui me préoccupait, et je n'ai pas fait l'erreur de le prendre de haut.

— Je comprends, monsieur. Ce n'est pas une idée qui m'emballe, et croyez-moi, je suis parfaitement consciente des risques. Mais le plan ne fonctionnera pas avec quelqu'un d'autre. C'est moi qu'ils attendent. Et c'est leur faiblesse.

Il a soupiré. Je n'ai rien dit. Il était inutile d'en faire des tonnes. Il avait longuement pesé le pour et le contre. Personne n'avait proposé de meilleure idée. La suggestion de Guthrie de tenter une attaque frontale avait été d'emblée rejetée. Toute proposition laissant St Mary

sans protection était inacceptable. C'était tout ce que nous avions.

— Max...

— Je sais, monsieur. Croyez-moi, je suis loin d'être ravie. Seulement je ne vois pas d'alternative.

— Moi non plus. Mais vous serez complètement à leur merci. J'ai hoché la tête.

— C'est l'idée, monsieur.

— Vous n'êtes pas encore prête.

— Je sais, mais je promets de ne pas jouer les têtes brûlées.

— Ils peuvent vous faire beaucoup de mal.

J'ai opiné. Il avait raison.

— Pas si votre idée fonctionne, monsieur.

— Ils pourraient vous abattre sur-le-champ.

J'ai de nouveau hoché la tête. J'essayais de ne pas penser à cette éventualité.

Il ne semblait toujours pas convaincu.

— Monsieur, c'est de St Mary qu'il s'agit. Nous n'abandonnons pas les nôtres. Ils ne seront pas surpris de me voir. Désobéir aux ordres et organiser une mission de sauvetage toute seule, c'est précisément ce pour quoi je suis célèbre.

Il a hoché la tête.

— Très bien. Commencez à vous préparer. Concertez-vous avec le commandant Guthrie et le docteur Peterson. Voyez avec le docteur Foster pour votre visage. Nous ne sommes pas pressés. Nous avons les coordonnées spatiales et temporelles. Prenez un jour ou deux pour vérifier que vous avez pensé à tout. Tenez-moi informé. De mon côté, je garde la maison. – Il a souri. – Vous reviendrez dans un endroit sûr.

— Oui monsieur, ai-je dit avant de m'éclipser.

Peterson m'a donné pas mal de fil à retordre. Il n'était pas content et, comme beaucoup de gens d'ordinaire faciles à vivre, il était vraiment casse-pieds quand il n'était pas content. En fait, c'est la première fois que je le voyais vraiment en colère. Dix minutes plus tard, il n'avait toujours pas repris son souffle.

Je l'ai interrompu.

— Tim, ça va fonctionner. On ne peut pas organiser une attaque frontale, qui nous laisserait sans défense ici, mais mon plan peut marcher.

Étonnamment, l'aide est venue de Guthrie.

— Elle a raison, a-t-il dit. Je pense que ça peut fonctionner. – Il m'a regardée. – Par contre, est-ce que tu seras toujours en vie à la fin...

— Ça va aller, ai-je dit, en m'efforçant de ne pas avoir l'air trop sûre de moi. – Ou rebelle. Ou terrifiée. – J'ai bien conscience des risques. Mieux que personne. Je vous promets à tous les deux de ne rien faire de stupide.

— Le plan entier est stupide, a grommelé Peterson. Qu'est-ce que je vais dire à Kal ? Parce qu'elle va me faire cracher le morceau en quelques secondes. Et Helen ? Tu n'auras aucun problème toi, tu seras déjà morte. C'est moi qui vais vraiment en baver.

Guthrie lui a tapoté l'épaule.

— Voyez les choses du bon côté, docteur Peterson. Vous ne vivrez peut-être pas assez longtemps non plus.

Nous ne voyageons pas dans le futur. Ce n'est pas une bonne idée. Il est relativement facile de voyager dans le passé, car vous connaissez la date et la destination, mais voyager dans le futur est une tout autre affaire. Vous entrez vos coordonnées, disons pour Londres, cent ans dans le futur ; mais imaginons qu'entre-temps la Terre ait été détruite par une éruption solaire ou une météorite : où atterrissez-vous ? Dans les limbes ? Là où Londres se serait trouvée ? Dans un lieu désert ? Au cœur d'une zone radioactive ? À moins que les protocoles de sécurité se déclenchent et que la capsule refuse simplement de sauter ? Malgré toutes les recherches menées par Cooper/Hofstadter sur le sujet, personne ne semblait vraiment sûr de ce qui arriverait, et nous ne voulions guère le découvrir à nos dépens. Bref, nous ne voyageons jamais vers un futur incertain.

En outre, nous sommes des historiens. Le passé est beaucoup plus intéressant.

C'était donc une première pour tout le monde. Je n'avais pas la moindre idée de ce dans quoi je m'embarquais. Le Boss n'était guère convaincu par le plan. Peterson et Guthrie n'étaient nullement convaincus par le plan. Et je ne pouvais pas leur en tenir rigueur, étant moi-même moyennement convaincue par le plan. Mais nous n'avions pas vraiment de marge de manœuvre.

— Ça va aller, ai-je dit d'un ton encourageant. Vous verrez.

Personne n'a répondu.

Lorsque la capsule du Chef a atterri, ma première réaction a été un immense soulagement. Premier voyage dans le futur, et la capsule n'avait pas fini en traînée de gelée sur la ligne temporelle. Débarrassée de cette inquiétude, je pouvais à présent me concentrer sur la deuxième partie du plan. J'ai consciencieusement vérifié tous les écrans et alertes de proximité, marmonné « Bon, c'est maintenant ou jamais », et activé la porte. Je ne savais pas trop à qui je m'adressais, et comme personne n'a répondu, ça n'avait guère d'importance.

La seule lumière dans le hangar était celle de l'éclairage de sécurité, et je ne discernais que deux autres capsules. La première était posée sur les rails les plus proches de moi. Je n'avais jamais vu ces rails occupés. Jamais. Mon cœur s'est mis à marteler ma poitrine. Ce devait être notre capsule perdue, la numéro Quatre. Une de nos deux capsules volées. Clive Ronan s'était emparé de numéro Quatre et numéro Sept des années avant mon arrivée à St Mary, et avait tué tout l'équipage. Cinq historiens. Si numéro Quatre était là, alors j'étais au bon endroit. Il n'y avait aucun signe de numéro Sept. L'autre capsule était tout au bout du hangar. Numéro Cinq. Ce n'était pas une des nôtres.

Ma capsule était camouflée, mais dans ce recoin particulièrement sombre du hangar, c'était une précaution presque inutile.

L'endroit était désert et tout était éteint ; seules les lumières indiquant la sortie diffusaient une faible lueur au-dessus des portes. Je suis restée un long moment à écouter et à regarder autour de moi, mais j'étais bel et bien seule. La passerelle était vide, tout comme les bureaux de l'autre côté du hangar.

J'ai longé le mur en silence. Le sol sous mes pieds était graveleux. À présent que l'endroit commençait à m'être familier, je remarquais que l'air était rance. Depuis combien de temps le hangar n'avait-il pas été utilisé ? En atteignant la sortie, j'ai regardé par la fenêtre en verre. Les portes blindées étaient déverrouillées. De l'autre côté, il faisait aussi sombre que dans le hangar. Je me demandais à quel moment de la journée nous étions. À mon époque, même aux premières heures du jour, les couloirs de St Mary étaient remplis de gens et de lumière. Je m'attendais presque, en sortant de la capsule, à être accueillie par une rangée de gardes armés, mais il n'y avait personne. Était-ce une bonne

ou une mauvaise chose ?

Le système de sécurité étant désactivé, la porte s'est ouverte facilement. Tout le bâtiment semblait désert. Mon Dieu, j'espérais que non. Si Leon n'était pas là, je n'avais nulle part où le chercher. J'ai entrouvert la porte aussi étroitement que possible, et me suis faufilée dans l'interstice. J'ai senti la porte se refermer en silence derrière moi. Je devais maintenant faire un choix. Continuer tout droit dans le long couloir conduisant au bâtiment principal ? Tourner à droite en direction des réserves et du local à peinture ? Monter les escaliers menant à l'infirmierie ?

J'ai décidé de faire preuve de méthode plutôt que de zigzaguer au hasard dans le bâtiment. D'abord l'infirmierie, ensuite les réserves, puis le bâtiment principal. J'ai commencé à monter les escaliers. Là encore, hormis les éclairages d'urgence, tout était désert et plongé dans le noir.

Ils avaient placé des portes coupe-feu en haut des escaliers depuis mon époque. Croisant les doigts pour qu'elles ne soient pas équipées d'alarmes, je me suis glissée au travers. S'il y avait une alarme, elle était silencieuse. Je n'entendais rien, mais il y avait quelqu'un. Une faible lumière filtrait à travers la fenêtre d'une porte du côté gauche. Ils avaient déplacé le bureau de l'infirmière et avait ajouté de nouvelles salles de soin aux dépens de l'espace de détente, mais en dehors de ça, la disposition était très proche de l'infirmierie que je connaissais.

Je me suis engagée discrètement dans le couloir. Le bureau de l'infirmière était désert. En face se trouvait la porte d'où filtrait la lumière. Cela ne signifiait pas que c'était la seule chambre occupée, aussi ai-je écouté attentivement à chaque porte. Rien. Aucun bip d'appareil électrique, aucun bourdonnement d'aération, aucun bruit médical ne se faisait entendre. Je ne sentais même pas l'odeur de papier brûlé du broyeur de déchets médicaux.

Je suis donc retournée vers la lumière et, me hissant sur la pointe des pieds, j'ai regardé prudemment par la fenêtre. C'était la chambre des hommes, faiblement éclairée par une veilleuse. Une jeune infirmière était assoupie dans un fauteuil, emmitouflée dans une couverture. Et sur le lit, le visage contusionné et assombri par une barbe naissante, dormait le Chef.

Eh bien, ça n'avait pas été si sorcier.

J'ai baissé délicatement la poignée et je me suis introduite en silence dans la pièce. L'infirmière semblait dormir comme un loir. Je me suis approchée du Chef et j'ai touché son visage. Il était froid, mais vivant.

J'ai posé le canon de mon arme contre la tempe de l'infirmière.

— Réveillez-vous, lui ai-je intimé à voix basse.

Elle a ouvert les yeux et, réprimant un hoquet de stupeur, a murmuré :

— Partez. C'est un piège.

J'ai reculé d'un pas, considérant ce qu'elle venait de dire.

— Le chef Farrell est à l'infirmerie, surveillé par une simple infirmière. Qu'est-ce qui m'empêche de le réveiller et de l'emmener avec moi ?

— Il n'est pas endormi. Il est dans le coma. Si vous le déplacez, ça pourrait lui être fatal. Partez tant qu'il est encore temps.

J'ai secoué la tête. Je devais lui soutirer autant d'informations que possible.

— Que se passe-t-il ? Où sont les autres ?

Elle ne m'écoutait pas.

— Vous êtes Maxwell ?

— Oui.

— Alors vous devez partir. C'est vous qu'ils attendent.

— Moi ? Pourquoi ?

— Où sont les autres ? Vous n'êtes pas venue seule, n'est-ce pas ? Où sont les autres membres de votre équipe ?

J'ai pris une longue inspiration. J'ignorais combien de temps j'avais devant moi. Ce que j'avais entendu jusqu'à présent ne me plaisait pas du tout, et, vraisemblablement, ce que j'allais entendre ensuite ne serait guère plus réjouissant.

— Arrêtez, ai-je dit. Calmez-vous et répondez à mes questions. Où sont les autres ?

— Enfermés au sous-sol. Ils m'autorisent à rester ici pour le surveiller. – Elle a désigné le lit d'un signe de tête. – Il n'arrêtait pas de causer des problèmes, alors ils lui ont fait ça pour qu'il se tienne tranquille. Mais ils ne veulent pas me laisser le soigner correctement, et je ne sais pas vraiment quoi faire. J'ai peur qu'il meure, et ce sera ma faute.

Elle était très jeune. Dans d'autres circonstances, elle aurait été

jolie, avec ses yeux noirs et ses boucles brunes, mais son regard était fatigué, et elle était terrifiée, en grande partie à cause de moi. J'ai baissé mon arme.

— Comment vous appelez-vous ?

— Katie. Katie Carr.

Oh, Katie. Elle était vraiment nouvelle dans le métier. Nous ne déclinons jamais notre nom de famille. Nous ne voulons pas rencontrer nos descendants. Et surtout, nous ne voulons pas que nos descendants nous rencontrent.

— Vous devez nous aider. – Elle tremblait à présent, et sa voix était de plus en plus stridente. – Ils les abattent un à un. Ils veulent nos capsules. Vous devez nous aider.

Elle avait changé de refrain, oubliant qu'à peine quelques secondes plus tôt, elle voulait que je parte. Elle a laissé tomber la couverture et s'est approchée du lit pour examiner son patient. Je préférais penser à lui comme à un patient. Ce n'était pas facile de le voir dans cet état, allongé sur ce lit, inconscient, sale et vulnérable. J'ai rejoint la porte pour surveiller le couloir.

— O.K. Katie, commencez au début. Qui sont « ils » ? Quand sont-ils arrivés ? Que veulent-ils ?

— Ils nous ont attaqués il y a environ deux semaines, pendant la nuit. Notre directrice technique et son équipe ont emmené les capsules. Je ne sais pas comment. Je ne sais pas où. Seules quelques personnes connaissent la localisation de la base secrète. Tous les jours, ils traînent quelqu'un dehors et le tabassent. Voire pire. Pour qu'on leur dise où elles se trouvent. Mais on ne peut rien leur dire, puisque personne ne sait. Ils ont tué tous nos officiers supérieurs, sauf notre chef. Ils la gardent en vie parce qu'ils pensent qu'elle leur dira, mais elle refuse de le faire. Personne ne sait ce qui est arrivé à notre directeur. Vous devez nous aider.

— Qu'est-ce qu'ils veulent de moi ?

— Au départ, rien. Mais comme personne ne voulait rien leur dire, cette femme a déclaré qu'il fallait aller chercher le chef Farrell parce qu'il connaissait la base secrète, et que s'ils l'enlevaient, vous finiriez tôt ou tard par venir le chercher, et ils pourraient vous utiliser pour le faire parler.

Bon sang. J'avais raison. Me faire venir ici faisait bien partie de leur plan.

— Katie, est-ce que vous savez combien ils sont ?

— Ils semblaient beaucoup au début, mais finalement, je ne crois pas qu'ils soient si nombreux que ça. Pas plus de dix ou douze, je dirais.

— Donc, je résume : une force hostile occupe St Mary ; le personnel est retenu prisonnier au sous-sol ; les capsules ont été mises à l'abri. Le chef Farrell est dans le coma à l'infirmerie et ils attendent que je débarque dans le but de m'utiliser pour faire pression sur lui afin de récupérer les capsules.

Elle a hoché la tête.

— Bien, dans ce cas je ne vais pas les faire attendre plus longtemps. – J'ai désigné le lit. – Vous pouvez le réveiller ?

— Non, je ne sais pas comment.

— Où est le médecin ?

— Au sous-sol, pour soigner les autres. Ils refusent de les laisser monter tant qu'on ne leur a rien dit.

Et c'était précisément ce qui causerait leur perte. S'ils avaient fait preuve d'un minimum de décence et de compassion en envoyant les blessés à l'infirmerie, ils m'auraient interceptée dès que j'avais passé la porte. Si je ne ferais pas la suite, nous avions peut-être une chance de nous en sortir.

Je suis restée un instant silencieuse pour y réfléchir.

— D'accord Katie. Je vais vous laisser ici un moment pour aller voir ce qui se passe.

— Non, vous ne pouvez pas partir. Pas maintenant.

Pauvre Katie. Elle redoutait de se retrouver seule à nouveau.

— Si, je dois y aller, Katie. Mais je reviendrai, je vous le promets. Prenez soin de vous et de votre patient, vous voulez bien ? Je reviendrai.

J'ai ouvert la porte, examiné le couloir, attendu quelques minutes que ma vision s'adapte de nouveau à la nuit, et je suis repartie.

Ils m'attendaient au bout du long couloir. Je me sentais un peu stupide : ils m'avaient regardée progresser à tâtons dans le noir, centimètre par centimètre, pendant près de cinq minutes, et, juste au moment où je pensais être tirée d'affaire, ils ont allumé la lumière.

Personne n'a crié « Surprise ! »

Je les ai observés en clignant des yeux.

— Vous n'êtes que cinq ? Quelle déception. Je pensais mériter un comité d'accueil plus conséquent.

Pas de réponse. Ils ont pris mes armes, mon gilet et mon casque.

— Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ? ai-je couiné, me composant un air de starlette agacée.

Je n'ai reçu en retour qu'un coup de fusil dans les reins. J'allais en baver un peu, mais tout finit par passer.

Je me suis redressée et ils m'ont poussée jusqu'au hall. J'essayais d'avancer aussi lentement que possible, exagérant ma souffrance pour mieux regarder autour de moi. Nul doute qu'une bataille avait fait rage ici. Et particulièrement violente, à en croire les murs parsemés de traces de brûlure et d'impacts de balle.

Une silhouette familière m'attendait dans l'escalier. Clive Ronan. Ancien historien de St Mary et redoutable assassin. Il paraissait plus âgé que la dernière fois que je l'avais vu, ce que j'imputais à la déculottée que nous lui avons infligée ce jour-là. Ses cheveux bruns étaient presque tous tombés, et ses traits fins étaient marqués par des rides plus profondes. Tout un côté de son visage était déformé par une vilaine brûlure, et son oreille semblait avoir fondu. Nous n'avions pas perdu notre temps en lui foutant une raclée à Alexandrie.

Il s'est campé face à moi. Pas de salutation, pas de jubilation. Ce n'était pas son genre. Je n'obtiendrais aucune information utile de lui. Je savais qu'il me haïssait et qu'il haïssait St Mary. St Mary, car il les tenait pour responsables de la mort de celle qui avait été sa partenaire et son amour de jeunesse, Annie Bessant ; et moi pour la simple raison que dès que les choses sentaient le roussi pour lui, j'étais dans les parages.

— Où est votre capsule ?

J'ai regardé autour de moi comme si je m'attendais à la voir quelque part dans un coin.

— Heu...

Du revers de la main, il m'a envoyée au sol.

Maintenant, c'était personnel. Tout n'était peut-être pas perdu. Debout, Maxwell. Je me suis relevée en chancelant, mais il s'était déjà tourné pour partir.

— Commencez à le réveiller. Je veux qu'il soit conscient le plus tôt possible. Et elle, emmenez-la au sous-sol et offrez-lui votre traitement spécial. Je veux qu'ils sachent tous les deux ce qui arrivera à cette

merdeuse s'il ne coopère pas.

Non, non, non. C'était trop rapide. Bon sang, Maxwell, réfléchis. Réfléchis, réfléchis, réfléchis.

Et puis, soudain, ce n'était plus nécessaire.

Je savais qu'elle n'était pas morte. J'avais dit à Leon qu'elle n'était pas morte. Je savais qu'elle reviendrait un jour. Et pour une fois, j'étais heureuse de la voir.

Isabella Barclay, alias Izzie la Harpie.

Une autre ancienne de St Mary. Qui descendait l'escalier en se pavanant comme si elle était chez elle. Ce qui, en l'occurrence, était le cas. Elle parodiait volontairement la manière dont j'avais descendu ces mêmes marches le jour où je lui avais cassé le nez. Le jour où j'avais prouvé à tout St Mary qu'elle n'était qu'une infâme traîtresse.

D'accord, je n'aimais pas beaucoup Clive Ronan, et j'avais peur de lui. C'était un vrai connard. Mais Barclay, je la haïssais. D'une haine viscérale. Et c'était réciproque. Et c'était personnel. Quand je pensais à ce que j'avais perdu à cause d'elle... Un jour, ce serait elle ou moi. Elle me l'avait déjà dit. Et si ce jour était aujourd'hui, eh bien, tant mieux.

Je savais parfaitement ce qui allait se passer ; tout le monde le savait. J'ai essayé de me convaincre que c'était une bonne chose. Le grabuge attirerait l'attention. Elle s'est approchée de moi, le poing levé. Ils me tenaient les bras, mais ce n'était pas ça qui allait m'arrêter. Je lui ai assené un puissant coup de pied entre les jambes. La manœuvre aurait été plus efficace contre un homme, mais je suis tout de même parvenue à lui arracher un cri de douleur.

L'étreinte de mes gardes venant de se relâcher, je me suis libérée et je suis passée à l'attaque.

Quand vous haïssez réellement quelqu'un, votre jugeote et votre bon sens ont tendance à se faire la malle. Et je haïssais vraiment Izzie la Harpie. Je l'ai attrapée par les cheveux, faite tourner autour de moi et envoyée valser à travers le hall. Elle est immédiatement revenue à la charge, hargneuse, cherchant à me griffer et à me mordre. Je l'ai repoussée avec rage. Elle m'a assené un coup de tête qui m'a fait perdre l'équilibre, mais je l'ai entraînée dans ma chute et nous avons roulé sur le sol jusqu'à ce que je me retrouve à califourchon sur elle. Je lui ai cogné la tête contre le plancher tandis qu'elle tentait de me crever les yeux. Nous hurlions et crachions comme des furies. Finalement, quelqu'un m'a arrachée à elle et éloignée de force. J'ai

écarté mes cheveux de mes yeux, la regardant d'un air féroce, à bout de souffle. Deux hommes l'immobilisaient.

— Assez, a intimé Ronan.

— Tu m'avais promis ! a-t-elle craché, folle de rage.

Il semblait parfaitement indifférent.

— Elle te foutrait une raclée, Isabella. C'est vraiment ce que tu veux ?

Elle a essuyé le sang sur son menton.

— Pas nécessairement. – Elle a désigné la bibliothèque d'un signe de tête. – Vous deux, emmenez-la.

Ils ont d'abord regardé Ronan, m'apprenant ce que je voulais savoir de leur dynamique. Ne restait plus qu'à espérer que je vive assez longtemps pour tirer profit d'une telle information. Il a haussé les épaules et s'est éloigné, pleinement conscient qu'il valait mieux ne pas en faire une affaire personnelle. Malheureusement, elle non. J'allais avoir droit à leur « traitement spécial ». Seul réconfort, ils ne m'emmenaient pas au sous-sol.

Ils avaient dévasté la bibliothèque. Ces enflures s'en étaient même pris aux livres, qui gisaient sur le sol par centaines. Certains étaient carbonisés. Les étagères avaient été arrachées du mur. Allez savoir dans quel but. Du vandalisme gratuit. Les meubles étaient renversés. Le docteur Dowson aurait eu le cœur brisé en voyant ça.

Je n'allais pas leur rendre la tâche facile. Le désespoir me donnait de la force. S'ils avaient eu le bon sens de m'assommer, la chose aurait été expédiée en quelques minutes, mais elle voulait que je sois consciente pour me faire souffrir. Alors je me suis débattue. J'ai donné des coups de pied et de poing, mordu, griffé. Dès que je réussissais à me libérer, je me mettais à courir à travers la pièce, jetant des livres et des meubles autour de moi en agitant furieusement les bras. Je n'ai pas gagné autant de temps que j'aurais voulu et j'ai reçu un paquet de gifles, mais deux hommes ici, c'était deux hommes de moins là-bas. Barclay ne comptait pas.

J'étais à plat ventre sur une des tables lorsque les explosions ont retenti, trois d'affilée, et soudain, leur étreinte s'est relâchée.

J'ai remercié en silence le dieu des historiens.

— C'est quoi ce bordel ? a demandé un des hommes.

— Donnez-moi votre arme, a-t-elle craché en guise de réponse.

J'entendais des cris en provenance du hall. Les deux hommes ont ignoré Barclay et se sont rués vers la porte. Malheureusement, elle les a suivis. Je lui ai flanqué un coup de pied au passage, mais elle m'a frappée avec quelque chose de dur et j'ai vu des étoiles pendant quelques secondes.

Au loin, j'entendais des cris et des coups de feu. J'ai essayé de m'asseoir. Sentant une présence, j'ai recommencé à distribuer des coups de pied à l'aveugle. Quelqu'un a enroulé quelque chose de chaud autour de moi et m'a serrée dans ses bras. Je me suis débattue jusqu'à ce que j'entende la voix de Tim.

— C'est moi, espèce d'idiot. Apprends à reconnaître tes amis.

— Tim ?

— Le seul et unique. Tous ces vêtements t'appartiennent ? Comment arrives-tu à bouger ? Lève les bras.

— Non... Tim...

— Ne t'inquiète pas. La garde-robe féminine n'a aucun secret pour moi. On m'appelle « Tim l'intrépide ». Et l'autre bras. Voilà.

— Tim...

— Ça se met dans quel sens ? Ah oui, je vois. Maintenant on glisse ça là... N'essaie pas de l'attacher, je le ferai. J'ai dit que je le ferai. Tu veux bien m'écouter ? D'accord, d'accord, débrouille-toi.

J'ai levé les yeux vers lui. Il avait éteint la plupart des lumières, de sorte que je ne voyais pas bien son visage. Il tenait mon gilet pare-balle et mon pistolet, que j'ai saisi d'une main tremblante. Finalement, j'étais de nouveau parée.

— Ça va, Tim, ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air. Tu es arrivé bien assez tôt.

— Je sais. Mais c'était un plan de merde, Max.

— Ça a fonctionné, non ?

Il a secoué la tête.

— Tu peux bouger ?

— Et comment.

— Non, tu as fait ce que tu avais à faire. Remonte à l'infirmerie et surveille le Chef. C'est un ordre de Guthrie. Et moi.

— Mais que se passe-t-il ?

— Je te raconterai plus tard. Va protéger le Chef.

Sans discuter plus longtemps, j'ai pris la direction de l'infirmerie. Le hall était désert. J'entendais de temps en temps des coups de feu à

l'extérieur. Le long couloir aussi était vide. J'ai couru aussi vite que mes membres meurtris me le permettaient, les poumons en feu, montant quatre à quatre les marches conduisant à l'infirmerie. Arrivée au sommet, j'ai dû attendre deux ou trois secondes pour reprendre mon souffle. Puis, sans un bruit, j'ai franchi les portes et examiné le couloir.

Et tout s'est arrêté.

Car ce jour-là, j'ai tué Izzie Barclay.

Elle se tenait dos à moi, un pistolet laser à la main. Le gros modèle. Entièrement chargé. Je l'entendais siffler.

Elle avait dépassé les salles de soin et se tenait devant la chambre des femmes. Elle s'est mise sur la pointe des pieds pour regarder par la fenêtre avant de passer à la porte suivante. La chambre des hommes, où se trouvaient Leon et Katie.

Je l'ai regardée poser sa tête contre la porte et écouter. Je l'ai regardée soulever le pistolet laser. Je l'ai regardée poser sa main sur la poignée de la porte et commencer à la baisser.

Je me suis approchée, j'ai braqué mon pistolet et l'ai abattue de deux balles.

Dans le dos.

Dans le silence du couloir, le bruit des coups de feu m'a paru étrangement inoffensif. Pas assez puissant pour causer de réels dégâts. Et pourtant, elle est tombée sur le côté, a glissé le long du mur, et s'est effondrée au sol, immobile.

J'ai couru vers elle, repoussé le pistolet laser du bout du pied, et je l'ai regardée. Ses yeux étaient ouverts. Elle était consciente. Je voulais qu'elle voie que c'était moi. Qu'elle sache qui l'avait tuée.

Je l'ai laissée agoniser tandis que les secondes s'égrainaient, interminables.

Sa bouche était pleine de sang et ses yeux lançaient des éclairs de colère.

— Tu crois... tu crois que tu as gagné, a-t-elle balbutié d'une voix pâteuse. Tu te trompes.

Elle a levé la tête avec effort.

— Laisse-moi... te dire... comment tu vas... mourir.

Assez. Chaque seconde de plus où elle s'accrochait à la vie lui donnait la possibilité de faire du mal à quelqu'un, quelque part.

J'ai levé mon pistolet et j'ai tiré.

Cette fois, elle était morte.

Je me suis appuyée contre le mur, j'ai pris quelques inspirations et, de mes mains tremblantes, j'ai enclenché la sécurité de mon pistolet.

Elle était morte, mais Katie et Leon vivraient. J'ai essayé de ne pas penser à ce qui serait arrivé si j'avais franchi les portes coupe-feu quelques instants plus tard. Ça n'avait été qu'une question de secondes.

Elle aurait franchi la porte. À cette distance, un pistolet laser d'une telle puissance aurait découpé Katie Carr en deux. La chaleur cautérisant les plaies, elle aurait peut-être survécu un certain temps. Peut-être assez longtemps pour voir Leon Farrell partir en fumée. Certes, il était inconscient, mais je ne pouvais pas m'empêcher de me demander si son esprit, dans une certaine mesure, n'aurait pas été capable de comprendre et de sentir ce qui lui arrivait. Sans pouvoir bouger ni même crier... Le corps humain se consume très lentement. Pendant combien de temps aurait-il dû endurer ce supplice ? Dans ma tête, je voyais une silhouette noire, carbonisée sur le lit, les bras repliés dans cette position caractéristique de boxeur...

Je me suis penchée et j'ai placé mes mains sur mes genoux, inspirant autant d'oxygène que possible.

Instinctivement, j'ai levé la tête et vu que Katie Carr me regardait. Je n'ai rien dit. Que pouvais-je dire ?

Elle a disparu, revenant quelques secondes plus tard avec un fauteuil roulant. Je me suis penchée pour soulever le corps, mais elle m'a fait signe de m'écarter, a placé Barclay en position debout et, d'un geste très professionnel, l'a laissée retomber naturellement dans le fauteuil roulant.

Je suis allée appeler l'ascenseur. Elle a incliné le fauteuil et fait glisser Barclay dans la cabine. Je n'oublierai jamais le bruit qu'a produit son corps en heurtant le plancher. Je me suis penchée à l'intérieur et j'ai appuyé sur le bouton du sous-sol.

J'ai regardé les portes se refermer sur Isabelle Barclay.

— Katie... ai-je commencé à dire d'une voix hésitante.

Son visage d'adolescente ne laissait rien paraître.

— Je n'ai rien vu.

Là-dessus, elle est retournée voir son patient.

Isabella Barclay était morte.

Je n'avais aucune idée de la manière dont j'allais annoncer la

nouvelle à Leon. Encore fallait-il que j'en aie l'occasion.

SEPT

Une fois revenue dans la chambre de Leon, j'ai tenté de me ressaisir. Ce n'était pas le moment de penser à ça. Je devais me concentrer sur le présent.

Mon regard s'est posé sur un bassin hygiénique vide, sans doute destiné à mettre en déroute la première personne qui franchirait la porte. Pot de chambre contre pistolet laser. L'issue du combat n'était pas difficile à deviner. J'ai commencé à me sentir un peu mieux. J'appréciais Katie Carr.

— Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

— Tout va bien, ai-je dit. La cavalerie est arrivée.

— Quoi ?

— Je ne suis pas venue seule. C'est ce que tout le monde pensait et ce que j'avais prévu, mais mon Boss a eu l'idée d'envoyer deux collègues avec moi. Ils se sont introduits au sous-sol pendant que je détournais l'attention des méchants en jouant les starlettes mégalos. Ils ont apporté des armes et des explosifs, ont descendu les gardes qui se bidonnaient devant les écrans de surveillance en me regardant me faire passer à tabac. Ils ont libéré vos collègues et les ont laissés faire. Je suis revenue ici pour vérifier que vous alliez bien.

— Mais votre visage... Il est tout gonflé.

— Pour être honnête, il l'était déjà pas mal quand je suis arrivée.

— Donc on est en sécurité ? a-t-elle demandé en me tendant une poche de glace.

— Je pense, oui. Comme vous l'avez dit, ils n'étaient pas si nombreux.

— Et vous n'étiez que trois ?

— Oui, mais on a tous les trois la force de dix hommes. Enfin, surtout eux. Moi, j'en ai l'appétit.

J'ai éteint la lumière et entrouvert la porte.

— Venez m'aider, Katie. Si quelqu'un que nous ne connaissons pas franchit cette porte, je l'abats immédiatement. – Je me suis accroupie et j'ai braqué mon arme sur l'escalier. – Ronan a donné l'ordre de réveiller le Chef. Personne n'est venu ?

— Non, je n'ai vu personne.

J'ai remercié le dieu des historiens, qui était visiblement en grande forme aujourd'hui.

Katie a commencé à sortir des objets des placards.

— Des trousse de secours pour les blessés.

Le silence régnait à présent. Les cris avaient cessé, ainsi que les coups de feu.

Nous avons entendu l'ascenseur démarrer. À côté de moi, Katie s'est raidie. Dès que les portes se sont ouvertes, j'ai braqué mon arme et crié :

— Identifiez-vous !

— Max, c'est Ian. Baisse ton arme. J'ai des blessés.

— Tu peux sortir, Ian. Allez-y, Katie.

Elle s'est hâtée vers l'ascenseur et je l'ai entendue donner des instructions. J'ai refermé la porte avant d'aller m'asseoir dans le fauteuil, tirant la couverture sur moi. Quelques minutes plus tard, Guthrie est entré.

— Tout va bien, Max. Tu peux baisser ton arme.

J'ai souri, repoussé la couverture, et rangé mon arme.

— Debout, a-t-il dit. Montre-moi les dégâts.

— Je vais bien, ai-je répondu, car c'est ce que nous répondons toujours, mais j'ai malgré tout obéi. Tu vois, rien de cassé. Juste quelques bosses et bleus. Aucun dégât permanent. Rien de visible, en tout cas. Je vous avais bien dit que ça fonctionnerait.

— Et avec... ?

— Je te l'ai dit, tout va bien. Tim est arrivé à temps. Elle était vraiment bête comme ses pieds, tu sais. Si elle m'avait simplement assommée et attachée à une table, j'aurais pu avoir de sérieux problèmes, mais elle était tellement occupée à fanfaronner et faire durer le supplice que vous êtes sortis du sous-sol bien avant que quoi que ce soit d'horrible ne m'arrive. Les super méchants n'apprendront donc jamais ? Qu'ils arrêtent de plastronner et tirent !

Soudain nauséuse, je me suis laissée retomber lourdement sur le fauteuil.

Guthrie n'a rien remarqué. Il regardait le lit.

— Le médecin sera bientôt là. Il y a des blessés là-haut, il les soigne en priorité.

— Et les hommes de Ronan ?

— La plupart sont morts. Ils n'ont pas encore trouvé Ronan. Numéro Neuf n'est plus là, donc je pense qu'il s'est encore enfui. Ils n'étaient pas si nombreux finalement, comme tu l'as très aimablement souligné dans ton commentaire en direct. La plupart sont morts, je crois, soit à Alexandrie, soit au Crétacé. On aurait pu croire qu'ils avaient compris le message, hein ? – Il a marqué une pause. – Barclay est morte. On a trouvé son corps dans l'ascenseur. Apparemment, elle essayait de s'enfuir.

J'ai hoché la tête. Il n'y avait rien à ajouter.

Il s'est servi un verre d'eau. Le combat donne soif.

— On a un problème.

— Bien sûr qu'on a un problème, ai-je répondu. On ne serait pas St Mary sinon. Quel genre d'action héroïque devons-nous maintenant accomplir ?

Il a posé le verre.

— Les conditions de vie dans le sous-sol étaient unimaginables, Max. La plupart de leurs officiers supérieurs sont morts. Les survivants sont des gamins. Des apprentis et le personnel le moins expérimenté. Je ne vois pas comment ils vont pouvoir continuer. Ils manquent d'expérience. Et beaucoup n'en ont peut-être même pas envie.

— Ils n'ont pas le choix. Pour commencer, ils doivent récupérer leurs capsules. Leur chef est toujours en vie ?

— Oui. Elle est presque aussi coriace que le nôtre. Ça doit venir de leur espèce.

Je pensais savoir où il essayait d'en venir. Cet institut était en difficulté. Leur directeur était presque certainement mort ; Dieu sait ce qu'ils avaient fait de lui, ou d'elle. Leurs officiers supérieurs avaient presque tous disparu, de même que leurs historiens et employés les plus expérimentés. Même leurs capsules s'étaient volatilisées. S'ils voulaient avoir une chance de survivre, ils avaient besoin d'un chef ; quelqu'un de chevronné, mûr et compétent, un pilier sur lequel prendre appui le temps qu'ils se reconstruisent. Le seul qui en était capable gisait sur le lit en face de moi, inconscient.

C'était inévitable. C'était la personne idéale pour cette mission. Le

seul choix possible.

J'allais le perdre.

Guthrie m'a observée sans rien dire.

— On en reparle plus tard, a-t-il dit finalement. Tu dois être fatiguée.

À ce moment-là, le médecin est entré, qui semblait lui-même avoir besoin d'être soigné. Il avait visiblement été passé à tabac. Il était couvert de sang et semblait épuisé, mais lorsqu'il m'a vue, son visage fatigué s'est éclairé. Dieu sait pourquoi.

— Bonjour, vous devez être Max. On dirait que vous avez fait la guerre.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. J'étais dans cet état en arrivant. Le Chef, vous pouvez le réveiller ?

— Oui, je commencerai le processus de réveil ce soir. Venez le voir demain matin. Ne vous attendez pas à ce qu'il vous reconnaisse. Il ne saura pas non plus qui il est, mais ça passera. Bon, vous voulez bien descendre rassurer les autres ? Ils ont besoin de voir quelqu'un prendre les choses en main.

Je les ai trouvés regroupés dans le réfectoire, recousus, bandés, et d'un calme inquiétant. Je me sentais tellement impuissante, n'ayant pas la moindre idée de ce que je pouvais faire pour eux. Nous nous sommes assis et quelqu'un nous a apporté du thé. J'ai pris une autre poche de glace pour mon visage.

— Que va-t-il nous arriver ? a demandé quelqu'un.

— Rien, c'est terminé.

— Non, je veux dire, que va-t-il arriver à l'institut ?

Ils pensaient déjà au futur, c'était encourageant.

— Eh bien, ai-je commencé, ravalant les craintes que cela m'inspirait. Pour le moment, l'institut doit se reconstruire, récupérer ses capsules, et aller de l'avant.

— Mais comment ?

— Nous y réfléchissons. En attendant, allons manger quelque chose.

— Est-ce qu'ils vont revenir ?

— Non, jamais. Vos collègues se sont assurés qu'ils ne reviendraient pas. Tout le monde est en sécurité à présent.

— Mais il n'y a presque plus personne. Et notre directeur est parti. Qu'est-ce qui les empêche de revenir et de recommencer ?

Ils ont tous regardé par-dessus leur épaule.

— Écoutez, ai-je dit, soudain très fatiguée. Vous ne pouvez pas laisser cet événement définir vos vies.

Ils m'ont dévisagée.

— À cette même heure, le mois dernier, vous profitiez de votre vie, de votre travail, je suppose, et tout allait très bien. Aujourd'hui, ce n'est pas le cas et c'est compréhensible. Mais vous pouvez surmonter tout ça. Pas aujourd'hui. Pas demain non plus, mais un jour. Vous ne pouvez pas laisser cette tragédie mettre fin à St Mary, car c'est ce qu'ils veulent. Si nous ne parvenons pas à aller de l'avant, ils auront gagné, même s'ils sont morts ou en prison pour le reste de leur vie. Vous préférez qu'ils se disent « Héhé, regardez-nous ! C'est nous qui avons anéanti St Mary ! » ou leur montrer que rien de ce qu'ils ont fait n'a eu un impact sur vous et que vous avez tous continué à faire de grandes choses ? Ça ne sert à rien de se morfondre en pensant à ces enflures. Des hommes comme eux prendraient ça pour un compliment. Il vaut mieux les considérer comme un furoncle insignifiant sur le cul de votre succès, vous ne croyez pas ?

Silence.

— Le cul de notre succès ?

J'ai haussé les épaules.

— La journée a été longue. J'ai rien trouvé de mieux, mais vous voyez ce que je veux dire. Bien, venez avec moi.

— Où allons-nous ?

— Manger quelque chose et rencontrer les deux hommes qui vous protégeront jusqu'à ce que vous soyez capables de le faire vous-même.

Les intéressés étaient en train de se goinfrer de sandwiches en buvant du café.

— Les amis, je vous présente Tim et Ian. C'est grâce à eux que nous sommes en vie aujourd'hui. Vous pouvez mettre votre vie entre leur main. Je le fais souvent et ils ne me laissent jamais tomber. Tim, Ian, je vous présente...

Je les ai laissées se présenter et je suis partie en quête de sandwiches. Nous étions là depuis des heures. La nuit était presque terminée. Je mourais de faim.

À mon retour, Peterson disait :

— Oui, mais vous pouvez aussi mettre votre vie entre les mains de Max. Elle nous a tous les deux secourus quand nous étions échoués au

Crétacé, ainsi que l'homme qui est à l'infirmerie. Toute seule, dans une capsule volée. Et elle a repoussé un T-Rex armée d'une simple bombe lacrymogène et de grossièretés. Vous ne pourriez pas être entre de meilleures mains.

Leurs yeux étaient comme des soucoupes.

— Que s'est-il passé ? Racontez-nous.

Tim s'est penché en avant.

— Eh bien, je dois préciser qu'elle n'était pas tout à faire sobre, bien sûr...

Et il a entrepris de raconter toute l'histoire. En brodant un peu, bien sûr, mais il a réussi à leur arracher quelques sourires et même un petit rire. D'autres se sont approchés pour écouter. La tension retombait. Quelque peu gênée, j'ai tenté de m'éloigner, mais Guthrie me bloquait le passage. J'ai donc abandonné et terminé mon sandwich. Et celui de Tim. Ça lui apprendrait à parler autant. Cela dit, son histoire avait eu l'effet escompté, puisqu'ils semblaient tous beaucoup plus gais. Je les fixais tous les deux d'un air renfrogné lorsque Tim a regardé par-dessus mon épaule et dit :

— Ça alors, ça m'en bouche un coin.

— Je veux pas savoir lequel, a répliqué Guthrie d'un ton pince-sans-rire en se tournant pour regarder à son tour.

Mme Partridge venait d'apparaître à l'entrée du réfectoire. Sauf que ce n'était pas notre Mme Partridge. Cette version avait les cheveux blond cendré. Mme Partridge 2.0, en quelque sorte. C'était un vrai soulagement. Si la muse de l'Histoire était toujours là, alors tout n'était pas perdu.

Je les ai considérés tous les deux. Que savaient-ils ? Qu'étais-je censée savoir ? Le plus sage était de ne rien dire.

— Je vous prie de nous excuser, a dit Guthrie, sur quoi Tim et lui ont traversé la pièce pour la rejoindre.

Ils se sont entretenus un moment avant de se tourner vers moi. J'essayais de tenir une conversation tout en les observant d'un œil, car il se passait quelque chose. Ils discutaient de la possibilité de laisser le Chef ici. Je le savais. Je mourais d'envie de les rejoindre pour tirer cela au clair, mais tout le personnel de St Mary s'était regroupé autour de moi, en quête d'un peu de réconfort. Je me suis donc détournée à contrecœur des trois conspirateurs pour me concentrer sur ce qui se passait autour de moi.

Leurs besoins les plus essentiels avaient été satisfaits. Ils avaient à manger, et ils étaient au chaud et en sécurité. À présent, ils avaient besoin de dormir. Dans l'idéal, quelqu'un arriverait rapidement et prendrait les choses en main. Pas le Chef, évidemment. Le commandant Guthrie serait un bon choix. Tim pouvait s'occuper des apprentis, et je pouvais remettre le département d'Histoire sur pied. Je pourrais jeter un œil à leur liste de missions et choisir quelque chose de simple. Pour qu'ils aient quelques missions à leur actif avant d'entreprendre des opérations plus complexes. Une campagne de recrutement finirait par être nécessaire, mais ce n'était pas urgent. C'était faisable. Peut-être que si nous les aidions à s'organiser, ils n'auraient pas immédiatement besoin d'un directeur. Mon cœur s'est serré. Bien sûr que si, ils en auraient besoin.

Autour de moi, St Mary discutait toujours de mes folles aventures préhistoriques. Il y a eu quelques rires. Quelqu'un a dit avec une certaine mélancolie « Ça avait l'air amusant » et j'ai alors pensé : *Amusant. C'est ce qu'il leur faut. Quelque chose d'amusant et stupide. Quelque chose qui remettra un peu de magie dans leur vie.*

— Allez dormir, ai-je dit. Tout va toujours mieux après une bonne nuit de sommeil.

Et je suis partie vers les cuisines pour vérifier qu'il y avait assez de personnel et de provisions pour le petit-déjeuner. À mon retour, Tim et Ian m'attendaient.

— Max, tu as une minute ? a demandé le commandant Guthrie.

— Oui, ai-je piteusement répondu, incapable de penser à une excuse pour me tirer de ce mauvais pas. — Nous nous sommes assis. — Bonjour, madame Partridge. Comment allez-vous ?

— Très bien, je vous remercie, mademoiselle Maxwell. Docteur Maxwell, devrais-je dire.

— Je vous en prie, appelez-moi Max. Alors dites-moi, que puis-je faire pour vous ?

Il y a eu une pause. Je me demandais qui avait été désigné porte-parole. Mme Partridge a remué sur sa chaise.

— Max, nous avons discuté et nous avons élaboré un plan d'action qui, nous l'espérons, vous conviendra. Je ne sais pas comment vous prendrez la chose, mais j'aimerais que vous y réfléchissiez très sérieusement.

C'est vrai que j'étais célèbre pour ma propension à réfléchir

sérieusement.

— Cela ne va peut-être pas vous plaire, mais je pense que vous comprendrez que c'est la seule solution. À vrai dire, vous y avez peut-être vous-même déjà pensé.

Peut-être, mais je n'allais certainement pas leur faciliter la tâche. Ils allaient devoir le dire clairement. Elle s'est éclairci la voix.

— Après y avoir longuement réfléchi, nous pensons qu'étant donnée la confusion qui règne actuellement à l'institut, nous devons nous remettre sur pied avant de chercher un nouveau directeur. Nous voulons que cela se fasse aussi discrètement que possible. La dernière chose dont nous avons besoin, c'est que quelqu'un en profite pour interférer. De toute évidence, nous n'avons personne, à l'heure actuelle, qui soit capable d'occuper ce poste, il faudra donc que ce soit l'un d'entre vous. Et je ne vois qu'une seule personne qui ait l'attitude nécessaire pour aider l'institut à surmonter ses difficultés. Ce que j'essaie de dire, Max, c'est que nous pensons que vous devriez occuper le poste de directrice par intérim ; au moins pour quelques semaines. Qu'en dites-vous ?

Je n'ai pas du tout percuté. J'étais tellement obsédée par l'idée qu'ils voulaient le Chef que je n'ai tout simplement pas entendu ce qu'elle disait. Je l'ai prié de tout répéter avant de retrouver ma voix.

— Mais pourquoi moi ? Presque toutes les personnes présentes dans cette pièce sont plus qualifiées que moi pour ce poste. Vous ne pouvez pas me répéter tout au long de ma carrière que je suis écervelée et irresponsable, et puis me dire que je suis exactement ce dont l'institut a besoin en temps de crise.

Le commandant Guthrie est intervenu.

— Oui, mais c'est justement l'idée, Max. Ils n'ont pas besoin d'un directeur classique. Ils ont besoin de quelqu'un comme toi. Ils s'identifient à toi. Tu es l'une d'entre eux. Tu les as envoyés au lit avec le sourire. Et tu viens d'organiser le petit-déjeuner.

— Dit comme ça, j'ai l'impression d'être leur mère.

— Eh bien, ce n'est pas si loin de la vérité, si ? Ce sont des enfants ; ils sont effrayés, choqués et blessés. Ils n'ont pas besoin d'un Dr Bairstow, ils ont besoin d'une Max.

J'étais sidérée. Directrice ! Moi !

Ce n'étaient pas les responsabilités qui me faisaient peur. J'avais dirigé des missions où tout avait foiré, où nous nous étions retrouvés

seuls et isolés, et je les avais ramenés sains et saufs. Cela ne m'avait jamais fait peur. Mais c'était différent. Ce n'était pas un groupe de personnes qui me connaissaient et me faisaient confiance. Ce n'étaient que des enfants. Des enfants qui avaient vu trop de choses.

Plus personne ne parlait. Je me suis adossée à ma chaise et j'ai commencé à y réfléchir. Ils m'ont attendue, chacun à leur manière. Tim, les jambes étendues et le menton contre la poitrine, s'était assoupi. Guthrie a entrepris d'examiner ses armes. Mme Partridge avait sorti un bloc-notes (de toute évidence d'une autre dimension puisque j'étais quasi certaine que ce tailleur parfaitement coupé ne possédait pas de poches) et attendait d'un air impatient. Je me suis enfermée dans ma bulle afin de mieux réfléchir.

Autour de nous, le bâtiment était plongé dans le silence. Nous avons laissé toutes les lumières allumées pour que les gamins ne fassent pas de cauchemars, mais aucun son ne se faisait entendre.

Je me suis tournée vers Mme Partridge.

— Je vous prie d'avertir tout le monde. Demain, après le petit-déjeuner, disons à 11 heures, aura lieu une réunion pour tout le personnel dans le hall. Je leur expliquerai la situation. Pouvez-vous me fournir une liste du personnel à jour et le planning des missions à venir le plus récent ? Et pendant que j'y pense, avons-nous des historiens actuellement sur le terrain ?

Elle a fait signe que non.

— Je veux savoir avec précision qui est toujours avec nous et quel est leur rôle. La priorité est de les garder ici. Nous nous sommes déjà occupés de leur besoin le plus essentiel : la nourriture. Nous avons de quoi faire tourner les cuisines pendant au moins quelques jours. Mme Partridge, voyez avec le personnel de cuisine pour commander des provisions. Je veux que les employés voient que la machine continue à tourner. Je veux leur montrer que cet institut a un futur. Est-ce qu'on risque d'avoir des difficultés à payer nos factures ?

— Pas ce mois-ci. Après...

Merde. Je n'avais pas pensé à ça. Pas étonnant que le Boss soit toujours aussi mal luné.

— On s'occupera de ce problème en temps voulu. Commandant, notre deuxième priorité est la sécurité. Ce sera votre responsabilité. Nous identifierons les agents toujours en vie à la réunion de demain. Je veux que tout le monde sache qu'ils sont en sécurité à présent.

Rassemblez vos hommes et faites ce qu'il faut.

— Oui, madame la directrice.

Bon sang, c'était moi.

— Tim. – Je savais qu'il ne dormait pas. – Tu t'occuperas des apprentis et de notre seul historien. À moins qu'il ou elle ne soit un abruti fini, nomme-le superviseur. Je veux qu'ils voient une possibilité de carrière. Si les apprentis sont à moins de trois mois de leurs examens finaux, laisse tomber tout ça et valide directement leur formation. Ils pourront apprendre le reste sur le tas. Si nous avons encore des techniciens, ils doivent être chouchoutés. Je veux qu'ils commencent le boulot à Hawking immédiatement. Nous allons ramener les capsules dès que possible. Commandant, nous dirigerons tous les deux les opérations jusqu'à ce qu'une certaine personne émerge de l'infirmerie et prenne le relais.

O.K., ils l'avaient voulu, ils l'ont eu. Je suis passée à la vitesse supérieure.

— Mme Partridge, veuillez déverrouiller le bureau du directeur ; laissez la porte ouverte et les lumières allumées. Je veux que les employés, en se levant demain matin, voient qu'ils ont un directeur et que St Mary fonctionne. Merci de me trouver un uniforme. Je suis historienne, donc bleu. Et trouvez-nous également un endroit où loger. Vous deux, reposez-vous une heure ou deux. Je vais à l'infirmerie examiner les blessés et briefer le médecin. Des questions ?

Ils ont fait non de la tête. J'étais sur le point de me lever lorsque je me suis souvenue du plus important.

— Merci de ne pas oublier les règles de base de toute mission. Ne pas contaminer la ligne temporelle. Ne donner que son prénom. Par ailleurs, Mme Partridge, je veux que vous retiriez immédiatement, s'ils n'ont pas été détruits, les tableaux d'honneur de la chapelle. Je ne veux pas voir les dates de nos morts.

— Bien sûr, madame la directrice.

— Bien, on se voit au petit-déjeuner.

Je me suis prestement levée et éloignée pour ne pas lire sur leur visage la réaction au monstre qu'ils avaient créé.

L'infirmerie était faiblement éclairée. En me voyant arriver, l'infirmière s'est tournée pour appeler le médecin, qui est apparu quelques secondes plus tard. Il m'a fait signe d'entrer dans son bureau.

Je lui ai expliqué la situation. Il semblait satisfait.

Je lui ai demandé son nom.

— Ben, vous pouvez m'appeler Ben.

— Très bien, Ben, quels sont les dégâts ?

Ce n'était guère réjouissant. Tous les membres expérimentés du personnel étaient soit morts, soit portés disparus. Huit étaient gravement blessés, mais se remettraient. Sept autres étaient légèrement blessés et seraient libérés demain, avant la réunion. Il avait assez de personnel et de fournitures médicales pour travailler correctement. Pour l'instant.

C'était un soulagement. Si cela s'était avéré nécessaire, j'aurais envoyé Peterson à notre St Mary chercher des renforts, mais je préférais éviter. D'une part, je ne voulais pas priver mon institut de personnel important si les craintes du Boss d'une contre-attaque se matérialisaient. Ensuite, je voulais qu'ils soient autonomes aussi vite que possible. Cependant, j'entendais déjà le « mais »...

— Mais... ?

— Mais, Max, si la situation n'est pas gérée avec la plus grande attention, il y a de fortes chances qu'ils claquent la porte dès qu'ils auront pris leur petit-déjeuner. Vous avez un plan ?

— Oui. Rien d'extraordinaire. Je vais les nourrir, les payer, les protéger, les faire rire, et les tuer à la tâche. Pas nécessairement dans cet ordre.

Il a esquissé un sourire fatigué.

— Ça devrait suffire.

— Mais il y a quelque chose qui m'inquiète.

— Oui ?

— Comment allons-nous expliquer ça aux autorités extérieures ? Il s'est repositionné sur son fauteuil.

— Les choses ont changé depuis votre époque. Notre relation avec Thirsk est quasi inexistante. Nous ne dépendons plus d'eux financièrement. Nous sommes relativement autonomes, comme vous avez dû vous en douter puisque nous sommes inopérants depuis plus de quinze jours et que personne ne semble l'avoir remarqué. Mais d'où viendra l'argent le temps que nous nous remettions sur pied... – Il s'est levé. – Nous organisons généralement une cérémonie de commémoration. Si vous pouviez y assister en tant que directrice et prononcer quelques mots, nous vous en serions très reconnaissants.

Treize personnes avaient perdu la vie. Nous nous apprêtions à mettre en terre treize membres de St Mary. C'était sans précédent. Ce salaud de Ronan...

— Je hais ces gens, putain, ai-je lâché avec une agressivité qui m'a moi-même surprise.

— Moi aussi, a-t-il répondu. Moi aussi.

Je dois dire que j'étais curieuse de rencontrer leur directrice technique. D'après ce que tout le monde m'avait dit, c'était elle qui avait maintenu la cohésion du groupe au sous-sol, malgré les châtimements répétés et souvent brutaux que tous avaient subis. Têtue comme une mule, selon eux. Et dès que j'ai posé les yeux sur elle, j'ai compris ce qu'ils voulaient dire. Même allongée sur ce lit, dans les vapes, recouverte de bandages et de bleus, il émanait d'elle une hargne pugnace. Elle houspillait l'infirmière, refusant de prendre ses médicaments tant que quelqu'un, n'importe qui, ne lui aurait pas dit ce qui se passait, put... Bref, elle m'a tout de suite beaucoup plu.

De son unique œil en état de marche, elle m'a fusillée du regard.

— Vous êtes qui, put... ?

— Tout va bien, ai-je dit à l'infirmière. Vous voulez bien nous laisser une minute ?

Je ne lui ai pas laissé le temps de poursuivre ses fulminations.

— Bonjour, Chef. Je suis Max. Directrice par intérim, pour mon plus grand malheur. Voici la situation. St Mary a été sécurisé. Demain, non, tout à l'heure, nous commencerons à remettre l'institut sur pied. Mon but est que tout soit prêt pour que vous récupériez les capsules le plus tôt possible. J'ai besoin que vous soyez apte au travail. Aussi, je vous propose un marché. Vous prenez vos médicaments et faites ce qu'on vous dit, et lorsque vous penserez être prête, je vous autoriserai à quitter l'infirmierie. Inutile de vous dire à quel point il serait stupide de partir avant d'être prête, mais c'est à vous de voir.

Elle m'a considérée d'un air suspicieux.

— Mais vous êtes qui, putain ?

Tant pis pour le protocole. J'avais besoin de sa coopération.

— Je suis Maxwell.

— Vous êtes celle qu'ils voulaient.

— Ouais. Ils auraient mieux fait d'y réfléchir à deux fois.

— Comment avez-vous su ce qui se passait ?

— On ne savait pas. On est venus chercher notre Chef et on est tombés sur ce merdier.

— Qui ça, nous ?

— Moi et les deux autres.

— Juste vous trois ?

Elle s'est affaissée sur ses oreillers. Je savais ce qu'elle pensait. À nous trois, nous étions parvenus à réaliser ce que leur institut entier n'avait pas réussi à faire.

J'ai secoué la tête.

— Nous savions que c'était un piège. Nous avons bénéficié de l'effet de surprise. Et si vos collègues n'avaient pas tenu bon si longtemps, nos efforts auraient été vains. Ne vous sous-estimez pas, et ne sous-estimez pas votre équipe.

Elle a cligné des yeux de surprise, puis a hoché la tête et a finalement pris ses médicaments, de guerre lasse.

— Notre directeur, il a disparu. Vous l'avez retrouvé ?

— Non. Aucun signe de lui.

Derrière les bandages et les ecchymoses, je discernais un visage carré, de longs cheveux blond cendré attachés en une épaisse tresse posée sur son épaule, des sourcils touffus, et une mâchoire qui pouvait probablement casser des noix. Elle semblait aussi inébranlable que la grande pyramide. Je comprenais pourquoi Ronan avait dû se servir des autres pour tenter de la contraindre à révéler l'information. Ses collègues étaient morts parce qu'elle avait refusé de céder. Je le savais. Elle le savait. Je le voyais dans l'ombre de ses yeux.

Je me suis assise sur le lit sans rien dire et j'ai attendu.

— Treize morts ? a-t-elle fini par dire.

J'ai acquiescé d'un signe de tête.

— Treize morts.

Elle a poussé un long soupir.

— Oh, Seigneur.

— Oui, ai-je dit. Seulement treize.

Elle m'a regardée avec colère.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Mais c'est ce que moi, je voulais dire. Seulement treize. Si vous leur aviez dit ce qu'ils voulaient savoir, ils auraient aligné tout l'institut contre un mur, vous auraient tous fusillés, et auraient quand même pris les capsules. Ça n'aurait pas seulement été la fin de St

Mary. Je sais ce que vous avez ressenti en voyant vos camarades mourir un à un, je l'ai moi aussi vécu, mais vous avez fait ce qu'il fallait, Chef. Vous avez fait votre devoir. Pleurez vos amis et vos collègues autant que vous voulez, mais vous n'êtes pas responsable de tout ça. Je ne vous tiens pas pour responsable. Personne ne vous tient pour responsable. Alors ne le faites pas.

Elle s'est rallongée sur les coussins, a tourné la tête et regardé par la fenêtre obscure, en clignant des yeux avec colère. Il valait mieux la laisser. Elle ne voulait probablement pas pleurer devant moi. Je me suis levée.

— Je vous laisse vous reposer. Si vous voulez, je peux revenir plus tard.

Elle a opiné, toujours sans me regarder.

J'étais sur le point de sortir lorsqu'elle a dit :

— Il y a un cube de données. Enterré dans le seau de sable derrière la porte de mon bureau. Vous voulez bien me l'apporter ?

— Bien sûr.

— Merci.

— Je vous en prie...

J'ai attendu sans rien dire.

Elle a soupiré.

— On m'appelle... Pinkie.

Sa voix était toujours faible, mais pleine de défi.

M'efforçant de garder mon sérieux, j'ai hoché la tête d'un air solennel.

— Bonne nuit, Pinkie.

HUIT

Je me suis accordé une heure de sommeil avant d'entamer ma première journée en tant que directrice temporaire de St Mary.

J'ai pris un rapide petit-déjeuner en compagnie de Peterson et Guthrie, après quoi nous nous sommes rendus au briefing. Me tenir face à eux ce matin-là m'a paru encore plus difficile que ma présentation à Thirsk, où j'avais au moins pu compter sur le soutien de mes dinosaures et volcans, et du chef Farrell, qui était alors conscient. Sans parler de l'accident de voiture et de la partie de jambe en l'air qui avaient suivi, et auxquels je préférais éviter de penser pour le moment.

J'avais l'habitude de m'exprimer devant un public modérément hostile à St Mary. Même si j'avais déjà réussi à les captiver (beaucoup trop rarement à mon goût), ils pouvaient se montrer franchement difficiles. Je n'avais en revanche encore jamais été confrontée à une telle apathie. Les survivants de l'institut étaient assis, blottis les uns contre les autres, laissant à mon grand désarroi la majeure partie de la salle vide. Mais au moins, ils étaient là. Certains étaient même venus directement de l'infirmerie, ce qui était une bonne chose. J'ignore comment leur directeur menait ses réunions, mais je me suis placée là où le Dr Bairstow avait l'habitude de se tenir, sur le demi-palier dans le hall. De là, ils me voyaient, je les voyais, et j'étais à distance humaine.

— Bonjour à tous. Pour tous ceux qui viennent de reprendre connaissance ou ne m'ont pas encore rencontrée, je m'appelle Max, et j'ai été nommée directrice temporaire pour les semaines à venir. Malheureusement, je ne connais que très peu d'entre vous, je vais donc vous demander de prendre une étiquette sur laquelle vous écrierez votre nom et que vous collerez à un endroit où je peux la voir. Merci de tenir compte de ma taille modeste.

À ma grande surprise, ils ont tous solennellement collé une étiquette sur leur poche de poitrine gauche. Si j'avais donné la même consigne à mon institut, ces idiots l'auraient collée au niveau de l'aine. Cet institut n'avait absolument aucun sens de l'humour.

— J'aimerais tous vous féliciter pour ce que vous avez accompli ces dernières semaines. Vous avez survécu. Vous avez récupéré votre institut et bientôt, vous aurez également récupéré vos capsules. C'est un véritable exploit, et vous pouvez être fiers de vous. St Mary vous remercie pour vos services.

Un léger murmure s'est propagé. Ce qu'il exprimait, je n'en étais pas certaine.

— À présent, je vous demande deux minutes de silence en mémoire des amis et collègues qui ne sont pas ici avec nous aujourd'hui.

Ils se sont levés et, pendant deux minutes, on aurait pu entendre une mouche éternuer. La triste vérité est que le seul moment où St Mary est vraiment silencieux, c'est lorsqu'une tragédie a eu lieu.

Une fois les deux minutes écoulées, je suis entrée dans le vif du sujet.

— Bien, mettons-nous au travail. Notre priorité est de remettre l'institut sur les rails pour que nous puissions récupérer nos capsules. Je vais commencer par passer en revue les détails, et je répondrai à vos questions à la fin.

Mon but était d'éviter toute situation gênante. Je n'entendais pas laisser à quiconque l'opportunité de claquer la porte. J'avais décidé de partir du principe que tout le monde resterait et j'espérais qu'à la fin de mon exposé, ils seraient convaincus.

— Bien. Le premier service sur ma liste est sans conteste le plus important de l'institut. – Ils se sont tous redressés, l'œil brillant et plein d'attente. – Où est le personnel de cuisine ?

Il y a eu un hoquet de stupeur et puis, Dieu merci, quelqu'un a ri. Trois ou quatre personnes se sont levées.

— Tout d'abord, merci pour le petit-déjeuner.

Ils ont souri.

— Tout est prêt pour le déjeuner ?

Ils ont échangé des regards incertains, jusqu'à ce que quelqu'un se dévoue pour prendre la parole.

— Oui, a répondu une jeune femme. Je suis Christine.

— Parfait, Christine. Et pour ce soir ?

Elle a regardé autour d'elle.

— On peut préparer de la soupe et des sandwiches pour ce midi. Et ce soir... – Elle a marqué une pause. – Friands aux saucisses. Lasagne aux légumes. Crumble à la pomme.

J'étais ravie de constater que le menu n'avait guère changé au fil des ans. Hormis l'ajout d'une option végétarienne qui me laissait quelque peu perplexe. Il y avait donc des végétariens ici ?

— Merci, Christine. Réservez-moi une copieuse portion de chaque, s'il vous plaît. Ensuite... – Ils se sont tous redressés à nouveau. – Le service administratif. Vous voulez bien vous lever ?

Cette fois, leur agacement était évident. Je les ai regardés de haut.

— Quoi ? Vous ne voulez pas être payés ?

Silence.

Les membres du service administratif étaient relativement nombreux. Visiblement, Ronan ne les avait pas jugés assez importants pour les tuer.

— Votre priorité est de vous assurer que les salaires soient versés et de rétablir le contact avec le monde extérieur de façon à ce que personne ne sache que nous avons été absents. Mme Partridge, merci de me tenir au courant.

Je les ai regardés et, tel un abîme, ils m'ont regardée en retour.

— L'équipe de sécurité, c'est à vous.

Ils étaient plus nombreux que je l'imaginais, mais ils étaient malheureusement tous dans un piètre état. Deux d'entre eux ne pouvaient même pas se tenir debout.

— J'aimerais vous présenter votre nouveau responsable. Ian, tu veux bien te lever ?

Il s'est exécuté et s'est lentement tourné afin que tout le monde puisse le voir, suintant l'assurance et la compétence par tous les pores.

— Ian vous aidera à entrer dans vos systèmes et à faire fonctionner vos équipements. Ne vous souciez pas de l'extérieur pour le moment, concentrez-vous sur ces bâtiments et Hawking. Inutile de vouloir aller trop vite, les amis. Je vous laisse entre les mains habiles de Ian. Très bien. Les techniciens, je sais que vous êtes là, je vous entends respirer.

J'ai réussi à leur arracher un petit rire. Le département technique était presque intact, Ronan ayant été contraint de les épargner, puisqu'ils étaient nécessaires au fonctionnement des capsules.

— J'ai vu votre chef ce matin et elle continue à se remettre lentement. Elle sera de retour dans quelques jours et vous avez intérêt à ce que tout soit prêt pour qu'elle ramène les capsules. Veillez à tout vérifier minutieusement. Signalez-moi tout problème et nous trouverons la solution ensemble. Laissons-lui juste un jour ou deux, d'accord ? L'informatique, ça vaut aussi pour vous. Si vous avez une quelconque difficulté, n'hésitez pas à me prévenir. Je me ferai un plaisir de venir vous observer, déconcertée et perplexe. Ce qui nous laisse... ah oui, le R&D. Où êtes-vous ?

Quelques individus formant un groupe bigarré et désordonné se sont levés maladroitement.

— Avons-nous un bibliothécaire ?

La réponse était non.

— Un assistant ?

Même réponse.

— Quelqu'un ?

Ils se sont mollement agités en échangeant quelques regards, l'air de dire : « vas-y, toi ». Finalement, une jeune femme a timidement levé la main.

— Je suis Alicia.

— Bonjour, Alicia. J'ai vu la bibliothèque. – Je n'ai pas dit dans quel état, et je ne leur ai certainement pas avoué que j'étais responsable d'une partie des dégâts. – Une tâche énorme vous attend, mais elle est nécessaire. Les archives sont le cœur de St Mary et nous devons les remettre en ordre au plus vite. Si quelqu'un a terminé son travail dans son propre service, ou se voit dans l'impossibilité de le faire pour une raison ou une autre, merci de vous adresser à Alicia qui vous dira si elle a besoin de vous.

Quelques agents de sécurité et techniciens se sont agités. Désireuse de tuer dans l'œuf toute protestation, j'ai rapidement ajouté :

— Je passerai moi-même un peu plus tard pour vous prêter main-forte.

Alicia a hoché la tête et dit d'une voix claire :

— Merci, madame la directrice.

C'est à ce moment-là que l'énormité de ce que j'étais en train de faire m'a vraiment frappée. Le moment où je me suis sérieusement demandé à quoi je jouais. J'ai pris une longue inspiration et j'ai regardé les visages pleins d'attente devant moi.

— Et enfin, les historiens et les apprentis. Où êtes-vous ?

L'institut comptait six apprentis et un seul historien. Ce dernier était un jeune homme visiblement fraîchement diplômé. Il a placé les mains sur ses hanches et regardé autour de lui d'un air furieux et plein de défi avant de poser son regard sur moi. Je lui ai demandé son nom.

— Evan. – Il me dévisageait avec méfiance. – Et vous êtes ?

J'ai vu Tim réprimer un sourire. J'ai placé mes mains sur mes hanches et imité sa position pugnace.

— Max.

— C'est censé nous parler ?

Oh, Seigneur, je me disais bien que c'était trop facile. J'allais devoir faire ce truc de directeur, celui que le Dr Bairstow faisait toujours quand on poussait le bouchon un peu loin. J'ai posé sur lui un regard appuyé et sévère. Le silence s'est prolongé. Longtemps. Je commençais à voir naître la première lueur d'incertitude dans ses yeux. J'allais pouvoir passer à l'attaque.

Et puis, Dieu merci, j'ai eu des remords. Je lui ai souri.

— Vous étiez aussi grincheux au sous-sol ?

— Un peu.

Un de ses yeux était à moitié fermé et un gros hématome recouvrait sa pommette. En dehors de ça, il semblait intact. Il s'en était bien sorti.

— Eh bien, tant mieux pour vous, Evan. Mais dirigez votre colère dans la reconstruction de cet institut. En l'honneur de vos amis.

Il n'a rien dit, mais a conservé son air de défi.

— Tim, tu veux bien te lever, s'il te plaît ? Mesdames et messieurs, je vous présente Tim. – Il s'est levé, grand, détendu, sûr de lui, agréable et parfaitement inoffensif. Ils allaient l'adorer. – Tim dirigera votre département jusqu'à ce que vous soyez autonomes. Sur sa recommandation, Evan, je vous nomme superviseur. Quant aux apprentis, vous pouvez désormais vous considérer comme historiens à part entière. Récupérez vos uniformes bleus dès que possible. Les capsules seront bientôt de retour. J'ai ici une liste de missions. Chacune sera accomplie par trois historiens et supervisée par Tim et Evan. Tim, merci de me faire parvenir les plans de missions d'ici trois jours.

Je voulais qu'ils passent à l'action aussi vite que possible. Les envoyer par groupe de trois leur permettrait de se sentir plus en

confiance. Les faire superviser par Evan lui permettrait à lui de se sentir en confiance, et le faire surveiller par Tim me permettrait à moi de me sentir en confiance. J'espérais vraiment que je savais ce que je faisais.

J'ai transmis la liste à Tim : les sept merveilles du monde antique, que j'avais choisies pour la grande liberté qu'elles offraient. On pouvait les visiter à tout moment de leur existence ou presque. C'était une espèce de sortie dominicale historique. Facile, mais intéressant. Il était important qu'ils aient l'impression d'apporter leur pierre à l'édifice.

J'ai poursuivi.

— À votre retour, vous étudierez vos découvertes selon la méthode habituelle et les présenterez à St Mary avant de les classer aux archives. – Bon nombre d'entre nous trouvait les présentations plus éprouvantes que les missions elles-mêmes, ce qui leur permettrait de se changer les idées. S'inquiéter pour le futur aide à oublier le présent. – Donc, pour résumer : les affaires reprennent, et aussi vite que possible. J'aimerais tous vous remercier d'avance pour la quantité énorme de travail que vous allez devoir fournir. Pour tous ceux qui seront toujours en vie à 19 heures, le premier verre est offert par la maison.

Je veux dire, ce n'était pas mon argent.

Je me suis éclipsée dans mon bureau, oubliant commodément de demander s'il y avait des questions.

Mme Partridge m'a apporté le thé dans un charmant service orné de motifs floraux délicats. Avec deux biscuits au chocolat. Quel boulot de rêve.

J'ai rapidement déchanté en voyant la quantité de paperasse que j'avais à traiter. D'où venaient tous ces documents ? Qui avait besoin de savoir tout ça ? Ne pouvaient-ils pas se trouver une vie ? J'ai fini par m'enfuir pour aller voir Leon.

— Il est réveillé, m'a annoncé Ben. Ne soyez pas vexée s'il ne vous reconnaît pas. Il ne sait pas toujours qui il est en ce moment, et lorsqu'il sait, il finit par oublier. Ne vous inquiétez pas s'il arrête de parler au milieu d'une phrase. Et ne vous inquiétez pas s'il se met à baragouiner de manière étrange. Il n'est pas fou, enfin, pas plus que tous ceux qui travaillent à St Mary, mais il ne sait pas toujours s'il est

éveillé ou s'il rêve.

— D'accord, ai-je répondu en m'efforçant d'avoir l'air calme et sûr de moi.

Il m'a tapoté l'épaule.

— Ça va aller. Pour lui comme pour vous. Allez-y.

— Je viendrai vous voir ensuite.

— Je suis dans mon bureau.

Leon dormait quand je suis entrée, mais c'était un soulagement de le voir propre, rasé et vêtu d'une blouse d'hôpital. Je me suis arrêtée au bout du lit sans trop savoir quoi faire. Au moment où je me disais que je reviendrais plus tard, il a ouvert grand les yeux, les a fixés sur moi sans me voir, et a dit d'une voix rauque :

— Tu dois t'en occuper. C'est le même nom.

Je n'ai rien répondu, lui laissant le temps de reprendre ses esprits. Petit à petit, il est revenu dans le monde réel. Ses yeux ont glissé sur moi, se sont égarés dans la pièce, et m'ont de nouveau effleurée avant de se refermer. J'ai attendu quelques minutes de plus, mais c'était inutile. Je me suis discrètement éclipsée et je suis allée trouver le médecin.

— C'est normal, a-t-il dit en me voyant. Ça prend du temps. Ne vous en faites pas.

J'ai hoché la tête et essayé de ne pas m'inquiéter.

— Comment vont vos autres patients ?

— Pinkie a passé une meilleure nuit et a mangé un peu ce matin. Je ne sais pas ce que vous lui avez dit, mais ça a fonctionné. En réalité, tout le monde fait des progrès.

— Et vous ?

— Moi ? Oh, un peu fatigué mais les choses commencent à se calmer. Je vais vous rendre votre institut, et ensuite je prendrai un jour ou deux de repos. Personne n'a claqué la porte ?

— Pas que je sache. Je cours de service en service pour que personne n'ait le temps de m'annoncer sa démission.

Il a ri.

— Revenez cet après-midi.

Étonnamment, tout se passait plutôt bien. Les cuisines avaient reçu leurs commandes et je n'avais entendu personne crier quoi que ce soit au sujet de factures impayées. Christine m'a apporté une feuille de

papier.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les menus de la semaine, madame la directrice. Pour que vous les validiez.

Pardon ? Sérieusement ? Leur directeur validait le menu de la semaine ? Quel genre de maniaque du contrôle était-ce ? Le premier qui tenterait ce genre de choses avec notre chère Mme Mack aurait immédiatement affaire aux assauts de sa louche de bataille.

Je lui ai rendu son papier.

— C'est votre cuisine, Christine. Je vous fais confiance. Je suis certaine que vous ferez le bon choix.

Elle semblait surprise.

— Vous êtes sûre, madame ?

— Absolument, ai-je répondu fermement. Venez nous voir, moi ou Mme Partridge, si vous avez un problème, mais vous êtes aux commandes désormais.

Ian avait chargé ses hommes de démonter les armes, et les techniciens procédaient à toutes les vérifications nécessaires avant d'initier les procédures de retour.

J'ai retrouvé Peterson dans la zone de formation, qui m'a brandi un planning, a sondé mon visage, et a envoyé ses collègues prêter main-forte à la bibliothèque.

— De quoi as-tu besoin ? a-t-il demandé.

— Qu'Helen sache à quel point tu es merveilleux, ai-je répondu en me penchant sur le coin de sa table.

— Elle sait, a-t-il répliqué d'un air suffisant. Je manifeste ma merveillosité tous les jours. Deux fois par jour le dimanche et les jours fériés. Que veux-tu que je fasse ?

— Tu peux retourner à notre St Mary ? Est-ce qu'ils peuvent se passer de toi pendant quelques heures ?

— Oui. On peut les laisser à la bibliothèque toute la journée si nécessaire.

— Avec un peu de chance, tu seras rentré d'ici ce soir.

— Bien sûr. Est-ce qu'il y a un problème ?

J'ai regardé autour de moi, passant en revue l'institut dévasté et son personnel traumatisé.

— Tu vois ce que je veux dire, a-t-il ajouté.

— J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi.

Il a souri.

— Tout ce que tu veux.

Il a tenu parole, revenant juste avant la fin de la journée de travail. Apparemment, personne n'avait remarqué son absence. J'ai intercepté son regard. Il s'est approché nonchalamment et a marmonné « de nouveau sous la quatrième marche » avant de s'en aller rejoindre ses gens. Un poids énorme avait été retiré de mes épaules.

Je suis allée trouver Ian Guthrie.

— Tu as une minute ?

— Bien sûr, madame la directrice.

Je l'ai regardé d'un œil torve et lui ai fait signe de me suivre. Nous sommes sortis sur les marches, faisant mine de prendre l'air, pendant que je lui exposais ce que je voulais.

— Le Dr Bairstow a remplacé les sonnets sous la quatrième marche pour que nous les « découvriions » à nouveau, ai-je expliqué en mimant des guillemets. Donc nous aurons besoin d'une autorité indépendante comme témoin. Je vais faire venir la SPEH.

Les gens de la Société pour la protection des édifices historiques étaient des ennemis de longue date. Au fil des ans, St Mary avait entretenu une relation longue et palpitante avec le bâtiment historique qui l'hébergeait. La tour de l'Horloge avait participé malgré elle à une expérience impliquant les armes utilisées lors de la charge de la brigade légère et ne s'en était jamais vraiment remise, et divers incendies, explosions, collisions et catastrophes en tout genre avaient marqué à jamais la structure de l'édifice. Lors d'un épisode particulièrement mémorable, des cygnes avaient occupé la bibliothèque pendant deux jours. Des inspecteurs de la SPEH venaient presque chaque mois, et ce qu'ils voyaient parfois leur donnait des sueurs froides.

— Je vais organiser une petite compétition. Chaque département doit inventer et fabriquer une machine volante. Il est important qu'au moins une des machines ne vole pas. Il y aura un petit accident, qui aura pour conséquence une fissure des marches. L'inspection qui suivra révélera la présence des sonnets. La SPEH authentifiera la découverte. St Mary les vendra une fortune. Des questions ?

Il me regardait avec des yeux exorbités.

Avant qu'il puisse reprendre ses esprits, j'ai ajouté :

— Il y a autre chose. J'ai besoin de quelques membres de ton service pour un petit projet de construction.

J'ai une nouvelle fois expliqué mon idée.

Il a gémi.

— Tu peux le faire ?

— Probablement.

— Il faut que ce soit fait avec style et panache.

— Je ne connais pas encore très bien mon équipe. Qui sont-ils ?

— J'ai fait de toi ce que tu es aujourd'hui, ai-je répondu d'un ton sinistre. Je peux te briser.

Il s'est contenté de grogner.

J'ai profité d'une courte accalmie pour retourner voir Leon. Je n'aurais jamais imaginé qu'être le Boss était un boulot aussi difficile.

Je m'attendais à le trouver en proie à Dieu sait quelle crise délirante, mais à ma surprise, il était réveillé, assis et relativement cohérent.

— Hé, m'a-t-il lancé en me voyant entrer.

— Salut, toi. Est-ce qu'il serait possible d'avoir...

Avant même que j'aie terminé ma phrase, Katie est apparue avec une tasse de thé. Je commençais à apprécier mon nouveau poste de directrice.

Il m'a souri, mais son regard était encore alourdi par les médicaments.

— Tu viens toujours me chercher, pas vrai ?

Et sur ses mots, il s'est rendormi.

J'ai ensuite rendu visite à Pinkie, laquelle avait repris du poil de la bête. Je lui ai tendu le cube de données qu'elle m'avait demandé sans poser de questions. Comme toujours, ma tactique a fonctionné.

Elle l'a posé en équilibre sur la paume de sa main et a levé les yeux vers moi.

— Je pensais qu'ils venaient pour ça. Apparemment, je me suis inquiétée pour rien. S'ils avaient su ce que c'était, ils n'auraient pas perdu leur temps à essayer de voler nos capsules.

Elle s'est tue à nouveau.

Je continuais à garder le silence. Je savais qu'elle avait posé des questions à mon sujet. Au sujet de nous trois. Elle essayait de se faire une opinion... Le silence qui s'éternisait ne m'inspirait rien de bon,

aussi me suis-je levée pour partir.

— Max, j'ai eu une idée. Je suis certaine que ça peut fonctionner, et dans ce cas, croyez-moi, ça va tout changer. Pour tout le monde. Je n'ai pas mis grand-chose par écrit, mais il y a des... idées préliminaires sur ce cube. J'étais terrifiée à l'idée qu'ils tombent dessus en cherchant la localisation de la base secrète. Je vous en prie, dites-moi qu'ils sont tous morts.

— Presque tous, oui. Un ou deux ont réussi à s'enfuir, dont Ronan, mais il a d'autres idées en tête pour le moment. Qui d'autre est au courant ? Votre directeur ?

— Non. Ni lui, ni aucun des officiers supérieurs. Pour être honnête, ça paraît tellement fou que j'hésite à en parler à qui que ce soit avant d'avoir exploré le sujet plus en profondeur.

— Eh bien, ce n'est pas par moi qu'ils en entendront parler. — J'étais intriguée, mais je savais qu'il valait mieux ne pas poser de questions. Cela appartenait au futur et ne me concernait en rien. — Alors, quand nous ferez-vous l'honneur de votre compagnie ?

— Peut-être après-demain.

— Parfait. Dans ce cas, continuez à vous reposer et on se voit après-demain.

Le lendemain matin, j'ai annoncé la nouvelle de son retour imminent à la réunion.

— Elle se rétablit très vite, ai-je dit, et je ne veux pas être celle qui lui apprendra que nous ne sommes pas prêts, alors au boulot.

Et nous nous en sommes plutôt bien sortis. Le lendemain, après le déjeuner, elle a émergé de l'infirmerie en claudiquant, accueillie par une salve d'applaudissements de la part de tout St Mary. Les techniciens se sont rassemblés en une sorte d'accolade géante et tout le monde semblait sur un petit nuage. Nous avons programmé le retour des capsules pour deux jours plus tard. L'informatique a protesté, sur quoi Pinkie leur a ordonné de passer à la vitesse supérieure. Des mots ont été échangés, et j'ai assisté avec intérêt aux négociations de paix. Les cuisines ont fait des heures supplémentaires pour pouvoir nous fournir à tous de quoi boire et manger, et finalement, tout le monde a mis la main à la pâte. De justesse, nous étions prêts à recevoir nos capsules.

J'aurais voulu fêter leur retour avec des drapeaux et banderoles,

mais la cérémonie d'hommage aux victimes avait lieu cet après-midi-là. Un accueil trop festif aurait été déplacé, et il n'était pas question de repousser la cérémonie. Je voulais qu'ils puissent aller de l'avant le plus tôt possible, et ils ne pourraient le faire qu'après avoir dit une dernière fois adieu à leurs amis et collègues.

Mme Partridge m'a rapidement communiqué les détails de la vie personnelle des victimes et, assez nerveusement, j'ai parlé. Je leur ai rendu hommage de notre part à tous, et je pense m'en être plutôt bien tirée. Il y a eu des larmes, des mouchoirs ont été tendus et des mains serrées, mais nous avons surmonté cette épreuve. À présent, nous devons penser au futur.

J'ai choisi numéro Trois pour la première mission, consacrée aux pyramides de Gizeh. Les techniciens se sont affairés autour de la capsule comme autant de fourmis orange et l'ont finalement déclarée apte au service. Le saut était prévu pour le lendemain matin.

Tout le monde s'est rassemblé sur la galerie et a accueilli sous un tonnerre d'applaudissements la petite équipe composée de Tim, Evan, et trois historiens tout juste qualifiés et très inquiets. Je les ai accompagnés à la capsule Trois. Nous nous sommes arrêtés devant la porte.

— Bien, a dit Peterson. Est-ce que tout le monde a été aux toilettes ? Personne n'a oublié son déjeuner ?

Evan a ronchonné, mais les trois apprentis se sont autorisés un petit rire. Je leur ai serré la main avant de me replier derrière la ligne de sécurité. Pinkie avait l'air épuisée mais relativement détendue, ce qui me rassurait un peu. Je n'avais pas à m'inquiéter.

Si ce n'est que la capsule ne semblait pas vouloir disparaître. J'ai commencé à paniquer, imaginant nos trois apprentis terrifiés s'agrippant à la porte pour tenter de sortir. Alors que je m'apprêtais à utiliser ma radio, la capsule a finalement disparu, et un soupir collectif de soulagement a soufflé sur le hangar.

J'ai fait en sorte que tout l'institut soit réuni pour leur retour. Je les ai traînés de force hors de leurs bureaux, cuisines, toilettes et autres cachettes où ils se terraient. La passerelle ne pouvant accueillir tout le monde, certains d'entre nous se sont rassemblés derrière la ligne de sécurité, prêts à les acclamer. Peterson et moi avions convenu d'un signal au cas où un désastre serait arrivé, mais tout semblait en

ordre, ce qui ne m'empêchait pas de me balancer nerveusement d'un pied sur l'autre, imaginant le pire, marmonnant dans ma barbe, bref, faisant de mon mieux pour agacer Guthrie.

La porte s'est ouverte et Evan est sorti en premier en agitant la main, un grand sourire aux lèvres. Je n'oublierai jamais le rugissement qui a résonné à travers le hangar et rempli mon cœur de joie. Certains sautaient sur place et applaudissaient. D'autres donnaient des accolades ou serraient des mains, selon leurs compétences sociales. Le R&D a déroulé une énorme bannière sur laquelle on pouvait lire : « Une de moins. Plus que six. » Elle semblait être composée de draps agrafés ensemble et j'entendais déjà les inévitables remontrances du gouvernant général. Je commençais à ressentir une certaine compassion pour le Dr Bairstow.

Peterson les a suivis, se faisant discret, ce que j'appréciais. Il m'a cherchée du regard dans la foule, puis s'est dirigé vers moi.

— Bien joué, Tim. Aucun problème ?

— Non, aucun.

— Pourquoi vous n'avez pas sauté immédiatement ?

— Oh, quelqu'un a pété et la tension nerveuse a provoqué un fou rire général. Il leur a fallu une éternité pour arrêter de ricaner, se reprendre, et lancer le saut.

Je l'ai dévisagé.

— Mais qui a pété ?

Son visage s'est fendu d'un sourire maléfique.

— Je crains que ce ne soit moi.

— Je ne sais pas ce qu'en pense Max, a maugréé Guthrie, mais pour rentrer à la maison, tu feras le voyage tout seul, mon pote.

Après cette mission, tout a été plus facile. Le deuxième saut, à destination du colosse de Rhodes, s'est très bien passé. Le troisième, les jardins suspendus, un peu moins puisqu'ils ne les ont tout simplement pas trouvés. Ce qui était assez intéressant. J'ai ajouté ce mystère à la pile des choses auxquelles il faudrait réfléchir.

Peu à peu, St Mary a retrouvé son niveau sonore habituel. Des gens couraient dans les escaliers en hurlant les uns sur les autres, des portes claquaient de tous côtés. Le R&D a réussi à détruire le réservoir de la troisième cabine des toilettes pour hommes au deuxième étage, sans que nous parvenions à avoir le fin mot de l'histoire.

Nous avons effacé les stigmates les plus visibles de la bataille, et j'ai demandé à Mme Partridge de faire venir les gens de la SPEH pour superviser les opérations afin qu'ils soient témoins de la « découverte » des sonnets.

— En fait, madame la directrice, il ne s'agit plus de la Société pour la préservation des édifices historiques. Il y a quelque temps, ils ont fusionné avec un organisme similaire et sont maintenant connus sous le nom de Société pour la préservation des insignes et monuments anglais.

— Vous voulez rire ? ai-je répondu, atterrée, avant de me souvenir, trop tard, qu'il s'agissait de Mme Partridge.

La température ambiante a chuté.

— Pardonnez-moi, ai-je ajouté immédiatement. J'étais juste un peu... surprise.

— Comme nous tous, a-t-elle répliqué sèchement. Néanmoins, ce sont eux qui doivent superviser nos réparations, je vais donc les contacter dès maintenant. Quelle date vous conviendrait ?

— Dans deux semaines. Nous aurons construit nos machines volantes, merci d'insister sur le fait qu'elles doivent être dirigées à distance, et nous serons alors prêts pour n'importe quoi.

— Il doit bien y avoir un moyen plus simple.

— Sûrement, mais j'apprécie la symétrie de la chose. Et puis c'est beaucoup plus amusant, je trouve. Non ?

Par un bel après-midi ensoleillé, Guthrie a conduit les équipes de chaque département sur le toit pour notre compétition de machines volantes. Son rôle était de veiller à ce que personne ne triche. Ou ne tombe du toit. Peterson était à mes côtés au sol pour vérifier que les choses se déroulaient comme prévu. Des ailes de formes et tailles variées avaient été maladroitement assemblées par les différents départements, dont une monstruosité du R&D, qui semblait aussi aérodynamique que l'île de Wight.

— Ça ne volera jamais, a lancé Evan d'un ton cinglant en caressant la contribution du département d'Histoire, une construction charmante peinte en nuances de bleu et mauve.

— J'espère bien que ça ne volera pas, a marmonné Peterson. Sinon tu vas avoir des problèmes, Max.

Ça n'a pas volé, évidemment. Sous les acclamations du R&D et les

huées de tout le reste de l'institut, l'engin a dévalé le toit telle la confiance du public dans le système bancaire, avant de s'écraser violemment sur les marches en contrebass. Le personnel s'est dispersé. De gros morceaux de pierre et des éclats de bois ont fusé dans toutes les directions, et deux marches ont été lourdement endommagées.

— À toi de jouer, Max, a murmuré Peterson.

Passant discrètement en mode « directrice énervée », j'ai crié en direction du toit.

— À quoi ça sert que je me démène à reconstruire ce putain d'institut si vous recommencez à le détruire avant même que la colle ait séché ? Que quelqu'un descende sur-le-champ et examine les dégâts. Et plus vite que ça !

Les membres du R&D se tenaient au bord du toit pendant que des historiens hilares inspectaient les marches. Quelqu'un a pointé le doigt. Certains se sont penchés pour regarder. Un autre a crié et agité le bras. Finalement, le médecin est arrivé sans se presser.

— Oh ! Seigneur ! Que s'est-il passé ?

— Bon sang, a marmonné Tim.

— Dieu du ciel, qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Achève-moi, a dit Tim. Max, arrête de rire et va voir ce qui se passe.

J'ai rejoint la petite foule réunie autour des marches.

— Quelle est l'étendue des dégâts ?

— Peu importe, madame la directrice, a dit quelqu'un. Il y a quelque chose là-dessous.

J'ai reculé d'un pas et laissé place à l'inspectrice des insignes et monuments qui, contre toute attente, était une dame très gentille qui ne méritait certainement pas ce qui lui arrivait.

— Mademoiselle... hmm... vous devriez peut-être jeter un œil...

Elle s'est agenouillée, a penché la tête et examiné la fissure.

— Effectivement, il y a bien quelque chose. C'est tout à fait excitant. D'autant que ce n'est pas la première fois qu'une découverte importante a lieu à St Mary.

— Bonté divine, a dit Peterson. C'est extraordinaire. Je ne m'en serais jamais douté.

— Oui, oui, et il me semble qu'un membre de notre organisme était également présent ce jour-là. Nous étions la SPEH à l'époque bien sûr, la Société pour la protection des édifices historiques. Je dois

admettre que déjà en ce temps-là, l'institut de recherche historique était bien peu soigneux avec la structure de ce merveilleux bâtiment.

— Quelle chance nous avons que cela se reproduise aujourd'hui, a déclaré Peterson en serrant les mains contre sa poitrine telle une héroïne victorienne. Même si vous nous visitez aujourd'hui en tant qu'inspectrice des... insignes et monuments... et non plus de la SPEH, évidemment.

Je l'ai fusillé du regard.

— Eh bien, oui, en effet, a-t-elle répondu en nettoyant ses lunettes d'un air mélancolique. Ce sera certainement un pied de nez à nos détracteurs. C'est difficile à croire, mais nombreux sont ceux qui remettent en question notre légitimité et notre intérêt.

Soudain, j'ai ressenti une peine immense pour elle. Son boulot consistait à venir régulièrement à St Mary dans l'unique but de constater les dégâts causés par le dernier... incident en date.

— Eh bien, ai-je dit, nous espérons que vous resterez pour assister à cette nouvelle découverte. Imaginez le prestige supplémentaire pour nous si cet artefact pouvait être authentifié par un organisme aussi réputé que la...

Ma voix s'est mise à trembler.

Peterson a tenté de venir à mon secours.

— Oui, effectivement. Un organisme aussi important que la SP... que le vôtre... ne peut qu'accroître la réputation de cet artefact, quel qu'il soit. J'espère de tout cœur que vous superviserez son extraction et nous aiderez à le transporter en lieu sûr, en attendant qu'il soit examiné et authentifié.

Il l'a regardée en souriant, lui faisant monter le rouge aux joues.

— Oh ! Dieu tout puissant ! s'est soudain exclamé Guthrie, qui venait d'apparaître. Il semblerait que leur dispositif leur ait échappé, madame la directrice, et qu'il ait roulé le long du toit, générant assez de vélocité pour détruire les troisième et quatrième marches. Quelle fâcheuse affaire. Oh ! Est-ce un trou ? Se pourrait-il que quelque chose se cache à l'intérieur ?

— On dirait, s'est empressé de répondre Peterson, coupant court à la performance de Guthrie avant que je le traîne à l'écart pour le faire fusiller. Heureusement pour nous, la dame de la... société des monuments est présente et a accepté de superviser l'extraction, nous n'avons donc aucune raison de vous retenir ici plus longtemps. Je

pense que vous pouvez sans risque nous laisser gérer la situation. Nous vous tiendrons au courant dès que possible.

Il a pris le bras de la dame, qui a rougi de plus belle, et nous étions enfin au bout de nos peines.

Je suis montée directement dans le bureau de Mme Partridge.

— Je vois que tout s'est bien passé, a-t-elle dit.

— Oui, ce n'était pas si sorcier finalement, même si certains petits rigolos auraient bien besoin de cours de théâtre. Les communiqués de presse sont prêts ?

Elle me les a remis.

— De la part de cet institut, madame la directrice, j'aimerais vous remercier.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, ai-je dit en les parcourant. C'est le Dr Bairstow. C'est lui qui a replacé les sonnets sous les marches. J'ai simplement eu l'idée.

— Malgré tout, c'est un geste très généreux qui résoudra nos difficultés financières pour un certain temps.

— Certes, mais mon institut a toujours la *pièce*.

De fait, nous avons en notre possession une pièce de théâtre de Shakespeare quelque peu problématique basée sur la vie de Marie, reine d'Écosse (alias la Putain écossaise, comme j'aimais à l'appeler), dans laquelle c'était Élisabeth qui mourait exécutée. Encore un mystère qu'il faudrait que j'éclaircisse en rentrant.

Pas de repos pour les braves.

NEUF

Pour l'heure, nous partions en expédition. Dans le cadre d'une activité visant à renforcer la cohésion d'équipe, rien de moins. À l'instar d'une véritable entreprise.

Et St Mary en mouvement est quelque chose d'assez terrifiant.

— Je ne suis pas sûr que le monde soit prêt pour ça, a grommelé Guthrie en regardant ses collègues s'entasser dans la grosse capsule de transport, TB2.

Elle contenait déjà les cages et les filets, ainsi que plusieurs sacs remplis de fruits qui auraient dû être mangés depuis une semaine. L'odeur était infecte, mais, avec un peu de chance, ça ne durerait pas. Judicieusement, Guthrie, Tim et Leon avaient préféré rester à St Mary. C'était mon tour, mais je pouvais compter sur Mme Partridge pour m'apporter son soutien psychologique et moral.

Nous avons atterri sans heurts et ils se sont réunis par équipe. Les historiens en bleu, les techniciens en orange, la sécurité en vert et le R&D dans ce qu'ils imaginaient naïvement être une tenue de camouflage adaptée à la flore locale.

Je n'avais aucune idée de ce que cette mission allait donner. J'avais (brièvement) envisagé une journée paintball. C'est ce que font les entreprises classiques pour promouvoir la cohésion d'équipe. En réalité, bien sûr, c'était juste une excuse pour emmerder ces connards du management. Hors de question que je leur laisse cette chance, d'où la grande chasse au dodo. Nous avons atterri sur l'île Maurice en 1666. À Londres, le Grand Incendie faisait rage et le lord-maire déclarait avec dédain que le feu était si minime qu'une femme aurait pu l'éteindre en pissant dessus. Il ne serait probablement pas réélu. Et il allait se faire tirer les oreilles par bobonne.

J'avais renvoyé Tim à St Mary pour accomplir deux tâches. La première, celle d'enterrer les sonnets pour que nous les trouvions à

cette époque, avait été, selon les critères de St Mary, un véritable succès. La seconde tâche était de rapporter les plans de la maison des dodos de Dieter. Avec Ian et Leon, lequel se déplaçait de plus en plus facilement, il avait supervisé la construction de notre Centre de recherche du dodo, qui avait plutôt fière allure. Bâti près des étables, à l'abri des regards, il était équipé de quartiers intérieurs et extérieurs, d'un enclos relativement spacieux et de l'eau courante. Nous étions convaincus qu'il satisferait même les dodos les plus difficiles.

Nous savions, depuis une découverte tout à fait fortuite l'année dernière, que les objets menacés de disparition imminente pouvaient être extraits de leur propre ligne temporelle et relocalisés dans une autre. C'est ainsi que nous avons réussi à sauver une partie de la grande bibliothèque d'Alexandrie. À présent, nous allions tenter de sauver quelques dodos. Je n'avais aucune idée de la manière dont ça allait se goupiller (la méthode classique de St Mary) mais la présence de Mme Partridge, assistante de direction à temps partiel et muse de l'Histoire à temps complet, me rassurait. Nous n'allions pas perturber le continuum temporel. Pas aujourd'hui, en tout cas.

La compétition de machines volantes s'étant terminée comme on le sait, nous n'avions pas désigné de vainqueur. J'avais donc une petite coupe à décerner à l'équipe la plus brillante, et une énorme cuillère en bois assortie des railleries de tout l'institut aux perdants. Fidèles à l'esprit de compétition libre et juste cher à St Mary, toutes les équipes se toisaient à présent d'un air menaçant, attendant le signal de départ. Il y aurait des larmes avant le coucher.

Nous nous étions fixé un objectif de douze oiseaux en tout, tous sexes confondus. De toute manière, personne ne savait différencier les mâles des femelles. Le ratio mâle/femelle ne comptait donc pas. Douze très belles cages étaient prêtes. Le moment était venu.

Je leur ai lu une nouvelle fois les règles, sans oublier de mentionner la longue liste des actions pouvant entraîner une disqualification. Au fond de moi, je n'avais pas grand espoir de voir des dodos, encore moins d'en capturer. La date de leur extinction était estimée à 1681 et, même avant cette date, ils étaient très rares. Ils avaient peut-être même déjà disparu. Si nous arrivions à en apercevoir ne serait-ce qu'un, nous serions peut-être les derniers humains à avoir cette chance.

La cohésion d'équipe dans ce qu'elle a de plus bizarre. Mais enfin,

ça occuperait les enfants.

— Souvenez-vous, ai-je dit en me demandant à quel moment j'étais devenue aussi rabat-joie, aucun mal ne doit être fait à ces oiseaux, au risque de se voir immédiatement disqualifié. Ils sont rares, ils sont stupides, et je ne veux pas que le dernier d'entre eux meure parce qu'un énergumène encore plus stupide s'est assis dessus. Compris ? Mesdames et messieurs, à vos filets.

Ils se sont saisis de leurs filets et Dieu sait quels autres équipements de capture de dodo ils s'étaient procurés, et se sont placés en haut de la rampe.

— Vous avez deux heures, ai-je annoncé, convaincue que : a) ils ne verraient aucun dodo et b) ils n'attraperaient aucun dodo. Trois, deux, un, partez !

Et hop hop hop, ils ont disparu.

Je me suis tournée vers Mme Partridge, qui faisait honneur à la beauté de l'île Maurice, vêtue d'une parfaite tenue de vacancière en safari : pantalon chino couleur crème et chemise blanche impeccable.

Nous sommes sorties de la capsule. C'était une journée chaude et boueuse qui, dans une certaine mesure, me rappelait un peu le Crétacé. Sans les lézards carnivores géants, évidemment. J'ai pris un moment pour écouter les bruits de la forêt et regarder le soleil filtrer à travers le feuillage, formant des flaques dorées sur le sol verdoyant. C'était un lieu incroyablement paisible.

— Une tasse de thé, madame la directrice ?

Mme Partridge venait de dresser une table pour le goûter, avec une nappe et des couverts.

— Mme Partridge, ai-je dit en riant.

Elle a souri.

— Nous avons tous été très occupés ces derniers temps, et je sais à quel point vous appréciez votre tasse de thé de l'après-midi.

Je me suis assise et elle a fait apparaître comme par magie un plat de petits sandwiches triangulaires.

— Voyons : jambon, œuf, saumon et concombre. Je vous en prie, servez-vous.

Elle m'a tendu une charmante assiette ornée de fleurs et une serviette en papier. Quand Mme Partridge prépare le goûter, elle ne fait pas les choses à moitié. Les sandwiches étaient délicieux.

Je me suis adossée à ma chaise en soupirant.

— C'est très agréable, madame Partridge. Je vous remercie.

— Votre thé, madame la directrice, avec du citron et trois sucres.

— Merci.

Des voix se sont fait entendre au loin, et quelques secondes plus tard, l'équipe des historiens émergeait des broussailles avec la moitié de la flore de l'île Maurice dans les cheveux.

Evan réprimandait gentiment ses acolytes.

— Je t'ai dit de rester à gauche, espèce d'idiot ! Tu l'as laissé s'enfuir.

— J'étais à gauche.

— Ma gauche.

— Tu n'as pas précisé.

— Parce que c'était évident, tête de nœud ! Comment tu as pu le rater ?

— Eh bien, je le vois maintenant. Il est juste derrière toi. Taïaut !

Ils ont disparu, et la clairière est redevenue silencieuse.

— Alors, comment allez-vous, madame Partridge ?

— Très bien, je vous remercie.

— Et votre sœur, madame de Winter ?

Sa voix s'est faite plus froide.

— Bolivie.

— Bolivie ?

— Bolivie.

— Mais... ai-je commencé à dire, trop abasourdie pour finir ma phrase.

Certes, il m'en faut peu.

Mme de Winter était mon ancienne professeur, mais également chercheuse de tête pour St Mary, et une des douze sibylles. Que faisait-elle en Bolivie ?

— Ça arrive, parfois, a dit Mme Partridge.

— Quoi donc ?

— La Bolivie.

J'étais bien avancée. Le mot Bolivie pouvait faire référence à toutes sortes de choses. Parlait-elle du pays, d'un événement, d'une personne, d'un chat ?

J'ai ouvert la bouche pour tenter une question prudente et elle m'a aussitôt tendu un autre sandwich. J'ai compris le message. Mais quand même... la Bolivie ?

— Eh bien, ai-je fait prudemment. Passez-lui le bonjour de ma part lorsqu'elle reviendra de... Bolivie.

Elle a incliné la tête avec grâce.

— Avec plaisir. Elle regrettera sûrement de vous avoir ratée.

Je venais de percevoir un bourdonnement sourd. Les tasses de thé se sont mises à vibrer. Était-ce un tremblement de terre ? Des sabots martelant le sol ? Le bourdonnement se rapprochait dangereusement.

Je n'étais pas loin, puisqu'il s'agissait des membres de l'équipe sécurité qui couraient comme des dératés, le visage crotté mais plein de détermination.

— Ne le laisse pas s'enfuir !

— Non. Prépare les filets !

— On est prêts. Dis-nous juste quand. On ne voit rien d'ici.

— Maintenant ! Vite !

Trois filets grands comme des nappes se sont agités gracieusement dans les airs, flottant lentement mais sûrement au-dessus des zoologues en herbe qui, soudain, se sont mis à prononcer de mystérieux sons suggérant qu'ils venaient de passer d'un galop effréné à une immobilité totale en moins d'une seconde. Des bras se sont agités dans les airs. Finalement, des mots ont filtré.

— Pousse-toi de là, putain !

— Je peux pas. Tu es sur mon bras.

— Aïe. Bon sang. Attention à ton coude !

— Russell, si tu me touches encore une fois à cet endroit...

— Je ne fais pas exprès. Et tu peux parler. Enlève ta tête de mon...

— Oh mon Dieu, c'est ton... ? Berk, dégoue !

Quelqu'un a réussi à se libérer un bras.

— J'ai libéré un de mes bras. Arrêtez de bouger !

— Sors-moi de là !

— J'essaie. Mais arrête de bouger, bon sang !

Une gifle sonore a retenti.

— Aïe ! C'était en quel honneur ?

— Je t'ai prévenu.

— C'est pas ma faute !

— Regardez ! Regardez par-là. Il est près de l'arbre.

— On est dans une forêt, je te rappelle. Quel arbre ?

Ils se sont remis sur pied et, s'étant plus ou moins extraits de leurs filets, se sont lancés à la poursuite d'une chose qu'ils étaient

apparemment les seuls à voir.

Le silence est retombé.

— Un scone, madame la directrice ?

— Oh, volontiers. Avons-nous de la confiture et de la crème ?

— Bien sûr.

J'ai versé une copieuse quantité de confiture sur mon scone, en prenant soin de capturer un morceau de fraise, avant de surmonter le tout d'une petite montagne de crème. Le cholestérol ne me fait pas peur. On n'a qu'une vie, comme on dit.

— Au fait, je voulais vous demander, a-t-elle dit. Comment va le Dr Bairstow en ce moment ?

— Très bien. En pleine forme, même. Il paraît qu'il a ri le mois dernier.

Elle a esquissé un sourire et ses yeux se sont adoucis.

— Est-ce qu'il vous manque ?

Elle n'a pas répondu immédiatement. Oups. C'était pourtant elle qui avait évoqué le sujet. Elle a soulevé sa tasse et regardé fixement à l'intérieur.

— Oui. Oui, il me manque beaucoup.

Je l'ai observée, assise paisiblement à l'ombre de la forêt, les yeux rivés sur sa tasse de thé, perdue dans ses souvenirs...

— Parfois, ce n'est pas facile... a-t-elle poursuivi, sans me regarder. J'essaie de garder à l'esprit que les êtres humains sont une source renouvelable, mais parfois... parfois il y a quelqu'un de spécial. Parfois, j'en ai presque le cœur brisé.

Un cri a retenti, suivi d'un bruit de branches cassées, et l'équipe technique est brusquement tombée du ciel. Pour laisser à Mme Partridge le temps de se remettre de ses émotions, je me suis dirigée vers eux à grandes enjambées et j'ai dit de ma voix la plus posée :

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez ?

— On cherchait un nid.

— Ils ne veulent pas, espèces d'idiots ! Vous n'avez jamais entendu parler du mot *recherches* ?

Penauds, ils sont repartis et je me suis laissée tomber sur ma chaise.

— Je suis épuisée. Pourrais-je avoir un autre scone, s'il vous plaît ?

— Bien sûr.

C'est lorsqu'elle s'est penchée pour attraper le plat que je les ai aperçus derrière son épaule.

— Mme Partridge, ne faites pas de geste brusque.

— Que se passe-t-il ?

— Les dodos. Ils sont là. Au bord de la clairière.

Elle s'est lentement adossée à son siège et a tourné la tête. Ils étaient là. Nous les avions trouvés.

Enfin, ils nous avaient trouvés.

La première chose qui m'a frappée est qu'ils étaient absolument énormes. Ils m'arrivaient probablement au-dessus de la taille. La deuxième chose, c'est qu'ils étaient vraiment très laids. Le mot « dodo » vient du néerlandais « *dodaars* », qui signifie fesses nouées, sans doute en raison des vilains nœuds de plumes au niveau de leur arrière-train. À l'autre extrémité, leur tête était complètement nue. En bons dodos, ils s'étaient certainement placés du mauvais côté lorsqu'on leur avait attribué des plumes. Ils n'avaient même pas une jolie couleur. Bien que vivant sur une île peuplée d'oiseaux ressemblant à des pierres précieuses, ils arboraient un plumage tantôt marron grisâtre tantôt gris marronnasse. Seul leur bec, long de vingt centimètres, offrait un dégradé de vert, jaune et noir. Ils m'évoquaient un croisement entre une dinde et un tas de compost. Et ils étaient gros. Je suis peut-être injuste ; peut-être emmagasinaient-ils des fruits pendant la saison humide pour tenir pendant la saison sèche. Mais dans tous les cas, ces bestioles étaient grosses.

Personne n'avait bougé. J'ai soudain compris que ce n'était pas nous qu'ils scrutaient, mais notre goûter. Mme Partridge était manifestement arrivée à la même conclusion, puisqu'elle a attrapé une part de *sponge cake*, l'a coupée en gros morceaux et les a lancés dans leur direction. Je n'y avais pas encore goûté, et je n'ai pas pu m'empêcher d'émettre un gémissement.

— C'est pour la science, madame la directrice. Nous devons tous faire des sacrifices.

Un groupe de deux ou trois dodos s'est approché des morceaux de gâteau et les a inspectés, la tête penchée sur le côté. L'un d'eux a mordillé un morceau du bout du bec, a laissé échapper un cacardement satisfait et en a attrapé un autre. S'ensuivit une mêlée générale. Les dodos se sont rués sur le *sponge cake*, jouant des ailes pour s'emparer des précieux morceaux, qu'ils engloutissaient à une

vitesse impressionnante.

— Vite, ai-je dit, soudain frappée par l'inspiration. On va semer des victuailles pour les attirer.

Nous avons entrepris de découper les sandwiches, gâteaux et scones en petits morceaux, et nous sommes dirigées vers la capsule. La horde de dodos nous a observées en silence ; exactement comme dans la scène des *Oiseaux*. Soudain, sans que je ne distingue le moindre signal annonciateur, le troupeau a donné l'assaut, déployant tant bien que mal ses ailes atrophiées et ses cous boudinés, cacardant comme si la vie de chacun en dépendait.

Nous sommes parties à toutes jambes.

— On oublie les cages ! ai-je crié. Je les attire à l'intérieur et vous fermez la porte. On s'occupera des cages plus tard.

Bon sang, ils n'étaient vraiment pas futés. Ils couraient dans tous les sens en cercles désordonnés, engloutissant notre goûter. Comme ils ne regardaient jamais devant eux, ils se percutaient, trébuchaient sur des racines et emportaient leurs voisins avec eux, tandis que ceux qui les suivaient leur tombaient dessus. Si j'avais eu un pistolet, le monde aurait déjà pu perdre une vingtaine de dodos. C'est à peine s'ils n'auraient pas appuyé eux-mêmes sur la gâchette, tant leur instinct de survie était inexistant. Ils se chamaillaient pour une miette de gâteau, essayaient de grimper sur la table pour en dérober d'autres, renversant la théière, échangeant des cacardements indignés. Ayant repéré d'autres morceaux de gâteau près de la capsule, ils ont lancé une nouvelle attaque aéroportée. Malheureusement, ils ont tous décollé du même côté de la table, qui a fini par se renverser tandis qu'ils atterrissaient avec la grâce des hippopotames dansants de *Fantasia*.

S'il y avait bien une espèce condamnée à l'extinction par suicide... J'avais de la peine pour eux. Ce n'était pas comme s'ils étaient beaux ou intelligents, et les opinions étaient très variées quant au goût de leur viande. La seule recette que j'avais trouvée n'avait guère été d'une grande aide.

Tout d'abord, attrapez votre dodo. Faites-le ensuite mariner dans du jus de citron, ou autre liquide fortement acide, aussi longtemps que possible. Idéalement, toute une nuit. Fourrez-le de miettes de pain, d'oignons grossièrement hachés, de sauge, de romarin et de thym. Assaisonnez généreusement, déposez-le sur une grosse planche ou quelque chose de similaire, et faites cuire à foyer ouvert ou au

barbecue jusqu'à ce que le jus soit clair. Séparez soigneusement la viande claire de la viande foncée. Jetez l'ensemble et mangez la planche.

J'ai attendu qu'ils se calment un peu et commencent à chercher de la nourriture. Puis, lentement et ostensiblement, j'ai déposé des morceaux sur la rampe. Ils m'ont suivie en groupe, échangeant des cacardements et se disputant les morceaux. Ils n'étaient pas si différents des membres de St Mary finalement. Une fois dans la capsule, ils ont regardé autour d'eux en poussant de puissants cacardements enthousiastes, ont aperçu les cages et se sont rués frénétiquement à l'intérieur dans un tourbillon de plumes. En quelques secondes, chaque cage comportait un ou deux dodos qui, baissant leur train d'atterrissage, se sont aussitôt mis à l'aise. Ceux qui n'avaient pas la place de rentrer se sont hissés lourdement sur les cages et assis, échangeant des cacardements satisfaits avec leurs voisins.

J'ai reculé en silence et Mme Partridge a fermé la porte. Nous avons redressé la table, jeté la nourriture, et habilement emballé tout le reste dans la nappe avant de nous asseoir pour attendre le retour de notre corps expéditionnaire malchanceux.

L'équipe des techniciens est arrivée en premier, brandissant fièrement une petite boîte qu'elle a ouverte d'un geste théâtral. Nous avons regardé à l'intérieur.

— C'est un pigeon, ai-je constaté.

— C'est un jeune dodo, ont-ils rétorqué.

— C'est un pigeon.

— Vous êtes sûre ? C'est peut-être une nouvelle race de dodo.

— C'est un pigeon.

Ils n'ont pas insisté.

Les suivants étaient l'équipe des historiens, qui rapportaient un paquet étrangement remuant.

C'était un singe. La bestiole a sorti une tête indignée, a mordu quelqu'un, et a filé en haut d'un arbre.

— Faites-vous vacciner contre le tétanos, ai-je dit.

Les membres de l'équipe sécurité ne se parlaient plus. Russell avait un œil au beurre noir.

L'équipe du R&D a rapporté un petit rocher sur lequel elle avait tenté de coller des plumes. Quelqu'un avait aussi dessiné un visage au feutre.

Je les ai regardés d'un air incrédule.

— Vraiment ?

J'ai soupiré bruyamment, réprimant un fou rire.

Ils étaient tous couverts de boue, d'excréments des diverses espèces peuplant les forêts, de feuilles, de fruits écrasés et d'une substance visqueuse que je préfère ne pas mentionner.

— Et maintenant ? se sont-ils enquis.

— Eh bien, je présente le trophée au vainqueur et nous rentrons tous à la maison, où nous prendrons un bon bain avant de nous rendre à la soirée de ce soir.

En apprenant qu'il y avait un vainqueur, ils se sont ragaillardis. Les différentes équipes ont joué des coudes pour avoir la meilleure place devant moi. J'ai soulevé la coupe.

— Pour avoir accompli avec succès notre mission, qui était, je le rappelle, de localiser et capturer douze dodos ; à vrai dire, pour avoir fait plus qu'accomplir notre mission et avoir préparé un excellent goûter, c'est avec un grand plaisir que je décerne ce trophée à... Mme Partridge.

Vous auriez dû voir leur tête.

— Mais... ont-ils balbutié en constatant autour d'eux l'absence manifeste de dodos.

C'est Evan qui, avisant la rampe baissée, a percuté en premier.

— Combien ?

— Dix-sept.

À voir leur réaction, on aurait pu penser qu'ils avaient attrapé les dix-sept eux-mêmes.

Nous avons regagné St Mary et relogé les dix-sept dodos dans leurs nouvelles demeures. Ils ont rapidement pris leurs marques, courant dans tous les sens, se cognant aux murs les uns aux autres, poussant des cacardements stridents. Une cage était déjà occupée par un œuf, que nous avons délicatement placé dans un nichoir. Un des parents l'en a aussitôt ressorti lourdement, le faisant rebondir sur le sol. Contre toute attente, il a survécu. Un dodo anonyme s'est assis dessus et tous les autres se sont mis à tourner autour, se poussant et se bousculant. Je n'ai pas tardé à conclure que leur extinction n'était pas entièrement du fait de l'homme. Les dodos (nos dodos en tout cas) avaient les compétences parentales d'une brique.

Nous avons ensuite rejoint le bâtiment principal, Mme Partridge brandissant fièrement son trophée tandis que les autres se disputaient la garde de la Cuillère des Perdants.

J'ai surpris Tim qui comptait sournoisement les participants.

— Pas la peine. Ils sont tous présents et en bon état.

Son visage s'est fendu d'un grand sourire.

— Je vérifiais juste. Comment ça s'est passé ?

— Bien. Très bien.

— Dans ce cas...

Dans ce cas, le moment était venu pour l'épreuve finale. Les choses sérieuses allaient commencer.

— Tu m'as préparé les détails ?

— Sur ton bureau.

— Qu'as-tu choisi finalement ?

— Thomas Becket.

Je suis restée un moment silencieuse.

— Trop tôt ?

J'ai fait non de la tête.

— Non, c'est parfait. Ils devront affronter des morts violentes tôt ou tard. Autant que ce soit maintenant. Au moins, on saura si on a fait du bon boulot.

— O.K. Je m'en occupe.

L'Angleterre n'est pas connue pour son climat agréable, mais le 29 décembre 1170, il y faisait particulièrement froid. Le givre scintillant s'insinuait dans l'étoffe de mes deux capes, mon épaisse robe en laine, et même mes sous-vêtements thermiques. Je portais également des gants et des bottes, qui n'étaient absolument d'aucune utilité. J'ai donc commencé la soirée frigorifiée, ce qui n'a fait qu'empirer lorsque nous avons pénétré dans la cathédrale de Canterbury, un édifice immense, caverneux et sombre où régnait un froid glacial.

Je ne suis pas quelqu'un de très religieux. Mon seul rapport à la religion est un juron blasphématoire de temps en temps ou une prière expéditive au dieu des historiens dans les situations les plus désespérées, aussi n'ai-je pas une grande connaissance de l'agencement intérieur des églises. Sans parler de mon éternelle crainte de m'embraser au moment où j'en franchis le seuil. Et je sais

que les églises ne sont pas censées être confortables. La plupart des dieux semblent prendre un malin plaisir à voir leurs adeptes souffrir. Curieusement, très peu de cérémonies religieuses ont lieu sur une plage des tropiques où la congrégation pourrait profiter d'une brise chaude et d'un approvisionnement continu en cocktails. Mais jusqu'à présent, je n'avais aucune idée de la différence que pouvaient faire les bancs victoriens et le chauffage moderne pour qui espère vivre assez longtemps pour assister à d'autres services.

Pour commencer, l'intérieur était sombre. Très, très sombre. Certes, les églises le sont souvent, mais il s'agissait là de véritables ténèbres stygiennes. Des bougies vacillantes et de rares lampes formaient des petites flaques de lumière tremblotante. Nous progressions péniblement dans l'obscurité, passant d'un timide halo de lumière à un autre, suivant le flot des fidèles venus écouter l'archevêque célébrer les vêpres.

Et l'air était tellement glacial. J'étais transie. Les pierres humides diffusaient un froid mordant qui s'insinuait sans effort sous mes vêtements et pénétrait mes os jusqu'à la moelle. Je le sentais même traverser les dalles et engourdir mes pieds.

Peterson a jeté un coup d'œil vers moi et remarqué que je tremblais.

— Il ne fait pas si froid.

Parfois, j'ai l'impression qu'il vit dans son propre monde.

Autour de nous, les fidèles remuaient et murmuraient, l'écho de leurs voix rebondissant contre les parois de cette immense caverne, dont les hauteurs et les profondeurs se perdaient dans l'obscurité menaçante. Peterson et moi nous sommes dirigés vers un pilier. Evan et Teresa étaient en face : leur vue était meilleure que la nôtre, puisqu'il s'agissait de la première mission d'Evan. En tant que directeur des opérations, il avait choisi nos positions respectives. Deux personnes étaient postées à l'extérieur pour couvrir l'entrée et la sortie des chevaliers, et les autres étaient éparpillées entre les fidèles afin d'étudier leurs réactions.

J'ai réussi à filmer quelques plans de situation pendant que Peterson me couvrait, mais ma main tremblait tellement que l'informatique allait avoir du boulot pour stabiliser l'image.

Apparemment, l'archevêque n'était pas encore arrivé. Les fidèles attendaient patiemment tandis que des chants religieux discrets

s'élevaient dans l'édifice. Petit à petit, tout s'est figé. Le silence s'est fait, interrompu uniquement par une quinte de toux occasionnelle ou un bruissement de vêtements.

— Plus que quelques minutes, a murmuré Peterson, et j'ai hoché la tête.

Thomas Becket ferait bientôt son entrée, majestueux dans sa splendide chasuble et escorté par une myriade d'ecclésiastiques.

Au Moyen Âge, l'Église était l'institution la plus puissante du monde occidental. En Angleterre, la lutte entre l'Église et la monarchie durerait encore pendant des siècles. Le plus drôle, c'est qu'en fin de compte, aucune des deux institutions n'a gagné. Aujourd'hui, elles sont toutes les deux aussi impuissantes l'une que l'autre. Avec l'émergence du pouvoir populaire, nous avons inventé les politiciens. Nous ne sommes pas très malins.

Mais un épisode crucial dans cette lutte aurait lieu ce soir. Nous étions sur le point d'assister à l'événement du siècle.

Henry II, dont le royaume s'étendait du mur d'Hadrien aux Pyrénées, avait le pouvoir de nommer le chef de l'Église d'Angleterre, l'archevêque de Canterbury, pouvoir dont il entendait se servir pour exercer son autorité contre le pape. Aussi avait-il décidé de nommer à ce poste son grand ami et compagnon de beuverie, le mauvais garçon Thomas Becket, convaincu que ce dernier se plierait à ses règles et l'aiderait à amoindrir le pouvoir de l'Église.

Il se trompait.

Sans que personne ne sache réellement pourquoi, Becket prit son nouvel emploi très à cœur et voua ses talents considérables à l'Église catholique et au service de Dieu.

Henry, évidemment, ne voyait pas la chose d'un très bon œil, et lorsque Becket alla jusqu'à excommunier l'évêque de Londres et Salisbury sous prétexte que quiconque soutenait le roi au détriment de l'Église brûlerait en enfer, Henry perdit son célèbre sang-froid. Exaspéré par ce qu'il voyait comme une trahison de Becket, et comprenant qu'il avait lui-même offert à son ennemi une arme puissante, il prononça ces paroles immortelles :

— N'y aura-t-il personne pour me débarrasser de ce prêtre turbulent ?

Aussitôt ce souhait prononcé, quatre chevaliers échangèrent un regard et quittèrent la salle.

Pour rendre justice à Henry, ce dernier regretta ses paroles hâtives et envoya immédiatement quelqu'un à leur poursuite. Malheureusement, ils étaient déjà en route pour Canterbury.

Et ils n'allaient plus tarder. En fait, ils étaient même déjà arrivés. Dans mon oreillette, j'ai entendu la voix de James.

— Ils sont là. Quatre. Ils se dirigent vers la porte du cloître.

Au loin, dans l'obscurité, la congrégation commençait à s'agiter. Une lumière plus vive approchait. Le rythme des psalmodies a changé.

L'archevêque était en chemin.

Il n'avait plus que quelques minutes à vivre.

— Attention, tout le monde, a dit Evan dans mon oreillette. Nous n'aurons qu'une chance.

Il semblait nerveux mais calme, ce qui était dans l'ordre des choses. Il devait l'être. Ils devaient tous l'être.

Becket était un homme très grand ; il mesurait facilement une tête de plus que tous ceux qui l'entouraient. Son visage, à la fois austère et serein, luisait à la lueur des bougies. Bien que la plupart des tableaux représentant cette scène le dépeignent en habit rouge, il portait en réalité une robe d'un vert émeraude chatoyant sur laquelle était posée une croix blanche formée de deux bandes, l'une reliant les deux épaules et l'autre le col à l'ourlet. Il était tête nue. J'ai pris une longue inspiration et essayé d'oublier que, dans quelques minutes, cet homme serait mort. Et il n'y avait rien que nous puissions faire. Ou que nous devions faire. Le travail de St Mary est d'observer et de consigner. Les apprentis observeraient la scène. Tim et moi observerions les apprentis. C'était leur dernière épreuve. Une mort violente était sur le point d'avoir lieu sous leurs yeux. Comment allaient-ils réagir ?

La procession est passée devant nous, chantant doucement, et s'est mise en position pour les vêpres. Une courte pause chargée d'attente a précédé le début du service puis, dans le silence, une porte a claqué contre un mur en pierre, produisant un fracas inquiétant dans l'obscurité. Des bruits de pas pressés ont suivi.

Les chants ont faibli, mais Becket est resté calme et impassible. Se doutait-il de ce qui se tramait ? Parmi tous les témoignages, dont celui d'Edward Grim, qui avait lui-même été blessé, aucun ne mentionne une tentative de fuir ou de se défendre de la part de Becket. Je me suis souvent demandé s'il n'avait pas choisi délibérément de se sacrifier pour devenir un martyr et porter à Henry un coup dont il ne se

remettrait jamais.

Nous étions sur le point de le découvrir.

Les quatre cavaliers ont émergé des ténèbres comme dans un cauchemar. Ils n'avaient pas encore dégainé leurs armes. Un d'entre eux s'est avancé à grands pas et s'est placé face aux fidèles, la main bien en évidence sur la poignée de son épée, prêt à maîtriser tout débordement.

Deux chevaliers ont saisi Becket et tenté de l'éloigner de l'autel. Il s'est agrippé à quelque chose (l'autel, un pilier, je ne voyais pas très bien) et a crié avec défi, ses paroles résonnant dans l'obscurité.

Le troisième chevalier, vêtu d'une cape rouge, que je supposais être Reginald Fitzurse à en croire l'ours sur son insigne, a rugi un ordre à la suite duquel ils ont une nouvelle fois tenté d'emporter l'archevêque. À ce stade, personne n'aurait su dire s'ils voulaient simplement lui faire des remontrances ou l'écarter du lieu sacré, à l'abri des témoins. La position des chevaliers était délicate, et ils en étaient conscients. Ils savaient qu'il était possible que les fidèles viennent au secours de Becket. Quelqu'un était peut-être déjà parti chercher de l'aide. Le temps pressait.

J'ai vu Fitzurse dégainer son épée, dont la lame scintillait faiblement à la lumière des bougies. Il a marqué une pause, peut-être pour trouver du courage, et a frappé.

Le coup a atteint le bras du moine Edward Grim au moment où celui-ci se jetait devant l'archevêque pour le défendre.

Avec le courage de celui qui n'a pas porté le premier coup, Guillaume de Tracy s'est approché et a frappé plus fort. Cette fois, l'archevêque a vacillé. Tracy a reculé. J'entendais sa respiration haletante. Il attendait, l'épée tendue.

Un hoquet de stupeur a parcouru l'assemblée, mais personne n'a bougé.

On ne pouvait plus revenir en arrière à présent. Du sang avait été versé. Dans un lieu sacré. Un autre coup a mis Becket à genoux, mais il ne cédait pas. Bien qu'il saignât abondamment, il a tourné la tête et tenté de parler, sans que je parvienne à entendre ce qu'il disait.

Le quatrième chevalier, Richard le Breton, qui portait une cotte de mailles sous sa cape marron, manifestement impatient d'en finir, a prestement écarté ses collègues, levé son épée au-dessus de sa tête et frappé de toute ses forces. Le coup redoutable s'est abattu sur Becket,

tranchant entièrement le sommet de son crâne. L'épée s'est fracassée sur les dalles tandis que du sang et de la cervelle jaillissaient dans les airs.

À présent, la foule hurlait et tentait de se précipiter à son secours. Le quatrième chevalier, qui devait être Hughes de Morville, est sorti de l'obscurité et a dégainé son épée. Un cliquetis métallique a retenti dans la cathédrale. Le message était clair. Ils avaient tué l'archevêque. Ils n'avaient plus rien à perdre à présent.

La scène était épouvantable. Trois chevaliers se dressaient au-dessus du corps, immobiles, leurs épées dégoulinant de sang. Leur souffle fendait l'air glacial, formant un halo cruellement ironique autour de leurs têtes. Edward Grim, ce brave homme, essayait toujours de protéger son archevêque. Son bras ensanglanté pendait le long de son corps tandis qu'il appelait faiblement à l'aide.

L'archevêque de Canterbury gisait sur le sol de sa propre cathédrale. Le sang écarlate brillait à la lumière des bougies, se répandant sur les dalles rougeâtres pour former une flaque sombre de plus en plus grande, seul mouvement dans ce tableau figé.

Puis, comme si nous n'avions pas vu assez d'horreurs, un autre homme, un ecclésiastique vêtu entièrement de marron et qui gagnerait le surnom de Hugh le Maléfique, est sorti de l'ombre. Il a placé son pied sur le cou de Becket et a broyé le reste de son visage sur les dalles, répandant encore davantage de cervelle et de sang. Sa voix s'est alors élevée dans le silence :

— Partons, chevaliers. Il ne se relèvera pas.

Sans ranger leurs épées, les assassins ont fait volte-face et ont disparu, rejoignant l'obscurité d'où ils avaient émergé. La porte a claqué derrière eux.

Le spectacle était terminé.

La panique et la confusion régnaient dans la cathédrale. Les fidèles hurlaient et gémissaient. Certains sont sortis en courant, bien que j'ignore si c'était pour poursuivre les chevaliers ou pour diffuser la nouvelle. D'autres ont aidé Grim à se relever. Des larmes coulaient sur son visage. Il était couvert de sang. Le sien et celui de l'archevêque.

Une voix dans mon oreillette a signalé le départ des chevaliers. J'ai vu Evan hocher la tête et répondre. Ils avaient tous gardé leur sang-froid. Tim a soupiré de soulagement. Je lui ai frotté l'épaule et j'ai dit à voix basse :

— Bon boulot, Tim.

Nous avons alors vu les fidèles se jeter sur l'archevêque pour arracher des morceaux de sa robe. J'ai d'abord cru qu'ils essayaient d'étancher le sang avant de voir qu'ils trempaient avec soin les lambeaux de tissu dans la flaque rouge et les conservaient précieusement.

Des légendes avaient commencé à naître.

Tim est parti discuter avec Evan tandis que j'attendais, rassemblant mes pensées, laissant les autres s'agiter autour de moi.

Lorsqu'ils viendraient préparer son corps pour l'enterrement, ils découvriraient qu'il portait un cilice et une culotte en poils, et que les deux vêtements imbibés de sang irritaient et frottaient contre sa peau. Ils découvriraient aussi son corps infesté de vers. Il devait souffrir en permanence. Je ne pouvais pas m'empêcher de comparer cet homme émacié prêt à souffrir pour sa foi avec le compagnon de beuverie du roi, rebelle et jouisseur, qu'il avait été. Pour lui, être archevêque de Canterbury n'était pas un jeu. Il n'avait pas utilisé sa fonction pour vivre dans le luxe comme tant d'autres l'avaient fait et le feraient dans le futur. Il avait trouvé un but à sa vie. J'ai ressenti une légère tristesse en pensant à ma propre absence de foi.

Tim et moi avons attendu qu'Evan rassemble son équipe, fasse le point avec elle, puis nous nous sommes discrètement frayé un chemin à travers les fidèles explorés pour rejoindre la nuit parsemée d'étoiles, et finalement St Mary.

Ils étaient prêts.

Ne restait plus qu'à célébrer dignement notre dernière soirée sur place.

Comme pour chaque fête costumée, Peterson se déguiserait en Robin des Bois. Guthrie optait généralement pour un costume de viking assorti d'un casque à cornes, bien que nous lui ayons répété à maintes reprises que ces ornements n'avaient aucune validité historique. J'étais tellement occupée à préparer mon départ que j'avais oublié de réfléchir à mon propre déguisement jusqu'à ce que Mme Partridge vienne accrocher une splendide robe dorée à ma porte.

J'ai eu un hoquet de stupeur.

— Où avez-vous trouvé ça ?

— Aux costumes, a-t-elle répondu d'un air suffisant. On leur avait

commandé une série sur les Borgia. Ils n'aimaient pas celle-là.

— Mais pourquoi ? Elle est magnifique.

— L'actrice qui jouait Lucrèce Borgia trouvait qu'elle lui donnait mauvaise mine.

— Et c'était le cas ?

— Oh, oui. Mais le problème ne venait pas de la robe, madame la directrice.

— Eh bien, merci, madame Partridge. Je dois avouer que j'avais complètement oublié cette histoire de costume.

Elle a hoché la tête.

— Je m'en doutais.

Je me suis brièvement demandé si elle offrait ce genre de services au Dr Bairstow. Peu probable. Premièrement, le Dr Bairstow n'oubliait jamais rien, et deuxièmement, lors des événements de ce type à notre époque, il venait toujours déguisé en directeur de St Mary. Il avait trouvé son style et il s'y tenait.

— Et vous ? Où est votre costume ?

Elle s'est contentée de soulever un sourcil et je m'en suis voulu. Bien sûr, elle viendrait en divinité de la Grèce antique.

Je n'ai pas pensé une seule seconde à ce que porterait Leon.

La première chose que j'ai découverte est que la robe était si décolletée que le port de tout sous-vêtement (qu'il fut d'époque ou non) était tout bonnement impossible. En théorie, elle était équipée de baleines et lacets, et se portait si serrée que toute structure porteuse supplémentaire était superflue. Tout cela était bien beau, mais après avoir défié les lois de la physique et empaqueté la marchandise, je débordais de tous les côtés. Les dames pudiques pouvaient porter un petit fichu en dentelle ou en mousseline afin que leurs compagnons de sexe masculin ne deviennent pas aveugles avant la fin de la soirée, mais en l'occurrence, même une nappe de la taille de la plaine de Marathon n'aurait pas suffi. J'ai remonté mes cheveux dans un filet orné de pierreries, appliqué un peu de maquillage, et fait mon entrée.

J'ai partagé deux danses endiablées avec Evan et lui ai demandé, en tant que superviseur, de bien vouloir faire le même honneur à tous les membres de son département.

— Même les filles, ai-je ajouté d'un air taquin avant de le laisser pester dans son coin.

J'ai aperçu Leon de l'autre côté du hall. J'ignore qui il était censé incarner. Il portait une ample chemise en lin dont les lacets étaient défaits au niveau de la gorge, une sorte de collant et des bottes en cuir. Il ressemblait à tous les héros du XIX^e siècle, de M. Darcy à Heathcliff en passant par M. Rochester, mixés et versés dans un pantalon couleur crème taillé dans un tissu très, très moulant. Je veux dire, j'ai toujours pensé qu'il avait de belles fesses, mais ce n'était pas seulement... Ce pantalon lui allait... bien... vraiment très bien... Il avait de belles jambes musclées... C'était un pantalon très moulant... qui soulignait vraiment chaque... détail de sa morphologie.

J'ai foncé dans une table.

— Bonsoir, madame la directrice, a-t-il dit calmement, et je savais qu'il se moquait de moi.

— Bonsoir, Leon, ai-je grommelé en me jurant de me venger.

— Comment ça s'est passé avec Thomas Becket ?

— Sans le moindre accroc, ai-je répondu fièrement.

— Bravo, a-t-il répondu sans parvenir à me regarder dans les yeux.

— Hé ! Je suis là-haut.

— Oui, mais on est tous en bas. Tu te joins à nous ?

— Quel genre d'exemple allons-nous donner ?

Il a ri et s'en est allé rejoindre Pinkie tandis que je me mêlais aux invités.

Après ma deuxième margarita, les coins de la pièce sont devenus un peu flous. La soirée commençait à prendre. Le volume de la musique a augmenté considérablement, de sorte que nous devions à présent hurler pour nous faire entendre. Quelque part, quelqu'un a fait tomber un verre. Il y a eu un éclat de rire. J'ai reconnu ce moment.

J'avais vu le Boss agir de la sorte. Il restait pendant environ une heure, montrait qu'il était là, et puis les choses commençaient à dégénérer. Il savait mieux que quiconque qu'il était nécessaire de nous laisser relâcher la pression de temps en temps. On ne le voyait jamais réellement partir, mais on levait la tête et il n'était plus là. Puis les responsables de service se faisaient eux aussi de plus en plus discrets, et la fête passait au niveau supérieur.

Bien sûr, fidèle à lui-même, il prenait toujours sa revanche le lendemain matin en organisant une longue et pénible réunion générale, suivie d'une distribution tout aussi pénible du formulaire « Retenues sur salaires pour détérioration de matériel ». Mais ce que je

voulais dire, c'est qu'il savait quand se faire discret, et moi aussi désormais.

J'ai posé mon verre et reculé discrètement vers la porte. À peine avais-je quitté la pièce que le volume de la musique est monté en flèche.

Il m'a fallu un certain temps pour franchir l'escalier ; entre les talons hauts, la robe longue, l'alcool et mon incapacité à voir mes propres pieds, c'était une manœuvre quelque peu périlleuse. Je m'engageais dans le couloir lorsqu'un bras a émergé de derrière le rideau d'une fenêtre en alcôve et m'a entraînée à l'intérieur.

Je connaissais cette odeur. Je connaissais la texture de cette peau. Mais surtout, je connaissais ce pantalon. Je me suis laissée tomber sans grâce dans ses bras et j'ai trouvé sa bouche. Quelques minutes mouvementées plus tard, des cris assortis de bruits de pas nous rappelaient où nous étions.

— Ma chambre est juste à l'angle, ai-je dit en essayant de mettre de l'ordre dans ma tenue. Tu ne pouvais pas attendre ?

— Estime-toi heureuse que je ne t'aie pas poussée sur une table et prise directement sur les friands aux saucisses.

Une image a soudain traversé mon esprit et je me suis affaissée contre le mur, quelque peu essoufflée, ce qui était uniquement dû au fait que nous étions dans un espace confiné et étouffant. Rien à voir avec les friands aux saucisses.

— Que fais-tu ? a-t-il demandé.

— J'essaie de les ranger.

— Quelle drôle d'idée.

— Je voudrais pouvoir me déplacer décemment dans le bâtiment.

Il a rapidement examiné le problème de son regard d'ingénieur.

— Non, je ne pense pas que ce soit possible.

— Il le faut. J'ai bien réussi à les faire rentrer.

— Tout juste.

— Tu n'aides pas vraiment.

— Pourquoi voudrais-je t'aider ?

— Dans ce cas, je vais devoir passer le reste de ma vie ici. Bonne nuit, chef Farrell.

Il a retiré sa chemise et me l'a enfilée.

— Tiens, mets ça.

En voyant sa large poitrine, j'ai été une nouvelle fois contrainte de

m'adosser au mur.

— Explique-moi comment c'est censé m'aider.

Il a passé la tête par les rideaux.

— Viens.

Sortant prudemment de l'alcôve, nous avons dévalé le couloir à toutes jambes et nous sommes rués dans ma chambre. J'ai aussitôt enlevé la chemise, qui a atterri sur son épaule.

— Il faut que je sorte de cette robe.

— Tu es déjà sortie de cette robe.

Le costume ayant été conçu pour un programme télévisé et non pour une véritable mission, il était équipé d'une fermeture éclair cachée. Le Chef s'est porté à mon secours avec enthousiasme et la robe a lentement commencé à glisser sur le sol dans un murmure soyeux. J'ai tendu le bras et éteint la lumière.

— Tu n'es pas obligée de faire ça, tu sais, a-t-il dit en se figeant.

— Je sais, ai-je répondu. C'est juste que... la prochaine fois, peut-être.

— La prochaine fois, oui, a-t-il fait en reprenant là où il en était.

— Oui, ai-je soufflé, tellement perdue en lui que je l'écoutais à peine. La prochaine fois, ai-je répété en le poussant violemment contre le mur.

— Ne va pas t'imaginer que je n'apprécie pas, mais as-tu pris un quelconque médicament ?

— C'est le pantalon, ai-je répliqué dans une parfaite imitation de Sarah Churchill, duchesse de Marlborough, dont on disait que son mari la satisfaisait sans quitter ses bottes.

Nous nous sommes laissés envelopper par la pénombre chaude et épaisse. Une petite brise soufflait par la fenêtre ouverte, qui ne rafraîchissait néanmoins que ma peau. J'entendais toujours la musique qui palpitait deux étages plus bas, puissante et insistante, trouvant un écho dans cette chambre obscure et chaude. Je sentais mon cœur marteler ma poitrine. Et le sien. Nous étions couverts de sueur. Je sentais son désir, aussi grand que le mien.

— Wow, a-t-il dit en levant la tête. Est-ce qu'il y a une limite de temps ? Est-ce qu'on essaie de battre un record ?

— Je te veux, ai-je répondu simplement. Je te veux maintenant, avant que cette sensation qui brûle en moi s'éteigne.

Il s'est écarté et a posé sur moi ses yeux assombris.

— Vos désirs sont des ordres.

Sur ces mots, il m'a attirée au sol et mon poulx est monté en flèche.

Il s'est endormi comme une masse. Je suis restée allongée quelques minutes, repassant certains moments dans ma tête, avant d'abandonner la poursuite du sommeil pour une occupation plus concrète. J'ai enfilé sa chemise, attrapé la pauvre robe maltraitée et l'ai pendue soigneusement à un cintre. Soit ils avaient baissé la musique, soit la fête était terminée. Le bâtiment semblait silencieux. C'était ma dernière nuit ici. À la même heure demain, je serais de retour à notre St Mary.

Je suis entrée dans ce qui était encore mon bureau pour quelques heures et j'ai commencé à trier et ranger des papiers. Rien d'important. Mme Partridge serait là pour faciliter la transition. J'ai vérifié que je n'avais rien laissé de personnel et je suis retournée dans la chambre. J'ai ouvert l'armoire pour m'assurer que je repartirais vêtue de la tenue dans laquelle j'étais arrivée. Tout était là sauf mes armes. Ian s'en était déjà occupé. Il n'y avait vraiment plus rien à faire.

En entendant Leon bouger, je suis allée m'asseoir à côté de lui par terre.

— Tu t'es endormi tellement vite que j'ai failli me vexer. Tu t'ennuyais ?

— Oui, mais les bonnes manières m'empêchaient de partir plus tôt.

— Il s'est redressé et m'a embrassé la main. — Je dois y aller.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas l'intention de parader dans le bâtiment en bottes et collants à 8 heures du matin, quand tout le monde va prendre son petit-déjeuner.

— Aucun problème. Ta tenue de voyage t'attend dans l'armoire juste là. Ta directrice a pensé à tout.

— Ma directrice pense un peu trop à tout. Tu m'as fait une promesse. Tu as intérêt à la tenir.

— Je tiendrai tout ce que tu veux.

— D'accord, alors que dis-tu de ça : pas demain soir, je serai probablement à l'infirmerie, et tu devrais y être aussi. Mais après-demain. Tu veux qu'on fasse quelque chose de spécial ?

— Pas comme ce soir, donc ?

— Mieux.

— Oh, parfait. Je ne voulais pas me plaindre, mais j'ai bien senti qu'on pouvait faire mieux.

— Oui, tu dois travailler tes cris. Je veux un vrai rugissement la prochaine fois, pas ces couinements de petite fille. Ou peut-être les deux.

— Dit le mec qui arrive tout juste à garder les yeux ouverts.

Il s'est allongé. Il semblait tellement éreinté que j'ai un instant craint de l'avoir cassé.

— Tout va bien ?

Il a murmuré quelque chose que je n'ai pas compris. Inquiète, je me suis penchée sur lui.

— Leon ?

J'aurais dû m'en douter.

— Parfait, a-t-il dit au bout d'un moment. Le rendez-vous est pris alors. Toi, moi, après-demain. Je t'aime, Max. Tu n'as pas à te cacher.

— Tu me verras, ai-je répondu doucement.

Il a fermé les yeux et je me suis blottie contre lui, au chaud et en sécurité. Ce fut une des nuits les plus heureuses de ma vie. J'ai cru chacune de ses paroles.

Quarante-huit heures plus tard, je lui aurais volontiers arraché le cœur à mains nues pour le lui faire bouffer par les narines.

Le lendemain matin, je les ai tous rassemblés pour la dernière fois. Ils avaient marqué l'occasion en portant leur uniforme de cérémonie. J'étais un peu émue. Et triste. Cet institut avait été le mien, même si cela n'avait été que temporaire. Certes, mon travail ici était terminé, mais ils allaient me manquer. Il était impossible de ne pas comparer les jeunes gens au regard brillant et encore imbibés d'alcool aux gamins traumatisés qu'ils étaient quelques semaines plus tôt. Il n'était pas complètement impossible que j'aie fait du bon boulot. Je me demandais si le Boss serait de mon avis. Bien sûr, il pourrait s'imaginer que me retrouver à la direction de St Mary me rendrait plus sage et clairvoyante, mais aussi plus réceptive aux règles et régulations permettant à cet institut de tourner efficacement. J'étais impatiente de décevoir cette attente parfaitement déraisonnable.

Leurs yeux étaient fixés sur moi. Il était temps de commencer.

— Les personnes extraordinaires accomplissent des choses extraordinaires. Vos réalisations au cours des six dernières semaines ont été plus qu'extraordinaires. Je suis pleine d'admiration pour cet institut. Je vous ai vus faire face à vos ennemis et à vos propres peurs, et leur botter le cul à tous les deux. C'est un privilège immense pour moi d'avoir pu apporter ma contribution à ce qui est déjà un institut extraordinaire et qui accomplira, j'en suis sûre, bien d'autres exploits.

Je ne pouvais pas m'empêcher de jeter un œil à Pinkie en me demandant ce qu'elle avait en tête. Qu'y avait-il dans ce cube ? Son visage, comme toujours, ne laissait rien paraître.

J'ai poursuivi.

— Je n'ai plus rien à faire ici. Cet institut est parfaitement fonctionnel. La personne qui s'apprête à me succéder doit désormais décider de la direction que vous allez prendre, et nommer ceux qui seront jugés capables d'accomplir ces objectifs. Mais avant cela, j'aimerais vous demander de vous joindre à moi pour remercier Leon, Tim et Ian pour leur aide précieuse et le travail énorme qu'ils ont accompli. Ils sont beaucoup trop modestes, mais j'aimerais déclarer publiquement que sans eux, aucun de nous ne serait ici aujourd'hui. Tim, Ian et Leon, St Mary vous remercie pour vos services.

Des acclamations et des applaudissements ont retenti dans le hall. Je me suis jointe à eux. Ian a rougi. Et dire que je n'avais rien pris pour immortaliser ce moment. Ils se sont lentement levés et ont adressé à la salle un petit salut de la tête gêné. En tant qu'officier le plus gradé, Leon a dit :

— C'est un honneur et un privilège, madame la directrice.

Et ils se sont rassis.

J'ai dégluti et poursuivi.

— Depuis que je fais ce métier, je ne sais jamais si je dois souhaiter aux gens plein de bonnes choses pour le futur ou pour le passé, je vais donc vous souhaiter les deux. Ce fut un honneur et un privilège de travailler à vos côtés. Je ferai un petit tour parmi vous tout à l'heure pour vous dire au revoir personnellement et vous remercier, mais mon dernier devoir est d'annoncer le nom de la personne qui prendra ma place à la tête de St Mary. J'ai longtemps réfléchi à la question, mais en fin de compte, il n'y avait qu'un choix possible. Une personne parmi vous s'est démarquée quand vous étiez détenus au sous-sol, en maintenant la cohésion du groupe. Une personne n'a jamais

abandonné. La détermination de cette personne guidera votre futur. Madame la directrice, si vous voulez bien me rejoindre.

La nouvelle a été accueillie beaucoup plus positivement que je l'imaginais. Avec une certaine surprise bien sûr, car elle n'était pas historienne. Seul Evan semblait un peu aigri, mais il ne pouvait tout de même pas se considérer comme un candidat potentiel.

Pinkie s'est levée sous les applaudissements enthousiastes et a lentement monté les escaliers pour prendre place à côté de moi. Elle était très élégante, mais derrière son expression solennelle, sa nervosité était manifeste. Je lui ai adressé un clin d'œil et nous nous sommes placées face à face.

Le silence s'est fait dans la salle.

— Je vous relève, madame la directrice.

— Je suis relevée, madame la directrice.

Nous avons échangé une poignée de main. Je m'apprêtais à rejoindre Tim au premier rang lorsqu'elle a placé sa main sur mon bras.

— Un moment, s'il vous plaît. – Elle s'est tournée face à la salle. J'ai senti mon visage chauffer d'embarras dès qu'elle a commencé son discours. – De la part de tout l'institut, je souhaiterais profiter de cette opportunité pour vous remercier personnellement pour tout ce que vous avez fait pour nous. Je sais que vous n'aimez pas être remerciée, mais pour une fois, vous allez devoir endurer l'embarras de recevoir notre gratitude. Sans vous, nous n'aurions pas survécu. Vous avez été notre directrice et nous sommes fiers de vous avoir eue parmi nous. Madame la directrice, St Mary vous remercie pour vos services.

J'ai ravalé ma salive et me suis tournée face au public immobile.

— St Mary, ce fut un honneur et un privilège.

Des applaudissements sans fin ont retenti et, lorsque ma vision s'est éclaircie, j'ai vu qu'ils s'étaient levés et j'ai soudain réalisé à quel point ils allaient me manquer.

Pinkie a parlé pendant quelques minutes. La nomination d'Evan au poste de superviseur a été confirmée. Christine a été placée en charge de sa précieuse cuisine. Alicia a été nommée bibliothécaire. J'étais heureuse qu'elle choisisse les responsables en interne. Son discours a été bref. Je suppose que, sans la moindre méchanceté, elle était impatiente que nous partions pour pouvoir se mettre au boulot. Je ne lui en tenais pas rigueur. J'aurais ressenti la même chose.

Guthrie, Peterson et Leon se sont extirpés de la foule. En remarquant la démarche toujours un peu chancelante de Leon, j'ai essayé de me convaincre que je n'y étais pour rien.

— Il est temps de partir, a annoncé Ian. Nous avons fait nos adieux, je propose que nous nous éclipsions discrètement.

— Je vais rester une heure ou deux, ai-je dit. Je reviendrai ensuite avec numéro Quatre, comme convenu. Personne ne veut rentrer avec moi ?

Apparemment, la réponse était non. Leon voulait utiliser sa propre capsule. Tim irait avec lui au cas où il s'endormirait à un moment inopportun et Ian préférait les accompagner.

— O.K., ai-je fait. Je règle les derniers détails ici et on se voit dans deux heures.

Je les ai regardés partir avant de rejoindre Pinkie. J'ai passé une heure avec elle, puis une demi-heure à bavarder avec Mme Partridge, ce que nous avons toutes les deux apprécié je crois. Malheureusement, je n'ai pas trouvé le courage de demander pour la Bolivie.

Cela fait, j'ai pris la direction de Hawking, ce qui a duré un certain temps puisque je tenais à parler à tout le monde avant de mettre les voiles.

Finalement, j'étais devant numéro Quatre.

— Les coordonnées sont déjà entrées, a annoncé Pinkie, faisant sans le savoir écho aux paroles prononcées par le chef Farrell avant mon premier voyage en solo, il y a si longtemps.

Nous sommes entrées dans la capsule et elle a jeté un coup d'œil professionnel à la console.

— Tout est prêt. Vous n'avez qu'à appuyer sur le bouton.

— Merci, ai-je dit, même si j'aurais voulu lui dire bien plus.

— Je vous en prie, a-t-elle répondu, même si elle aurait voulu me dire bien plus.

— Bonne chance pour tout. Surtout votre nouveau projet.

— Vous aussi. Prenez soin de vous, Max. – Elle est sortie. Avant de revenir aussitôt. – Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de dix-sept dodos ?

J'ai éclaté de rire. Ce n'était pas mon problème !

La porte s'est fermée. Je me suis assise prudemment sur ce siège que je ne connaissais pas et j'ai lancé le compte à rebours.

— Saut initié.

Et le monde est devenu blanc.

DIX

Le lendemain, je suis montée voir le Boss immédiatement après le petit-déjeuner. Mme Partridge était dans son bureau et m'a fait signe d'entrer.

À ma surprise et mon plus grand désarroi, nous nous sommes assis dans les fauteuils. Ça allait être ce genre d'entretien. Selon la rumeur, il avait jadis assisté à un séminaire sur les relations humaines qui avait eu pour fâcheuse conséquence l'achat de ces deux fauteuils. Personnellement, j'étais toujours plus à l'aise lorsque son bureau nous séparait ; une sorte de zone neutre romulienne.

Nous sommes restés un moment à nous regarder.

— Bien, a-t-il fini par dire. Madame la directrice.

Un sourire s'est dessiné sur mon visage.

— Puis-je espérer que cette expérience vous ait ouvert les yeux sur les problèmes quotidiens liés à la gestion de cet institut ?

— Tout à fait, monsieur. De nombreuses choses m'ont été révélées. Mais il y a toujours un aspect de ce métier qui me chiffonne.

— Lequel ?

— Que faites-vous *après* le déjeuner ?

Soutenant mon regard, il a répondu :

— Je m'occupe principalement des problèmes disciplinaires. Étonnamment moins nombreux ces derniers temps. Mais j'imagine que les choses vont très rapidement revenir à la normale.

J'ai jugé plus sage de ne pas relever.

Il a soulevé mon dossier et l'a feuilleté tandis que j'écoutais sa vieille horloge égrainer bruyamment les secondes.

Finalement, il a levé les yeux vers moi.

— Je m'inquiète de plus en plus des conséquences de ce travail sur votre santé. J'aimerais que vous preniez quinze jours de congé.

Eh bien, ce n'était pas si terrible. Je n'allais certainement pas me

faire prier.

— Ces douze derniers mois ont été intéressants. — Je ne pouvais pas le nier. — Mme Partridge m'a informée qu'en dehors de quelques jours de congés maladie, vous n'avez pas pris de vraies vacances depuis votre mission au Crétacé.

Cette chère Mme Partridge.

— J'aimerais donc que vous profitiez de cette journée pour régler les affaires en cours dans votre département, que vous rédigiez un rapport sur vos missions récentes, en attachant une attention particulière à votre expérience de directrice, et que vous preniez tous les arrangements nécessaires pour deux semaines de congé. Vous vous présenterez avec le chef Farrell au centre Redhouse demain matin à 11 heures. Vous n'avez besoin de rien. À vrai dire, ils préfèrent même que vous arriviez sans bagages. Ils vous fourniront tout le nécessaire. J'en discuterai séparément avec le chef Farrell. Ce sera tout, docteur Maxwell.

Bon sang ! Le centre Redhouse, qu'on appelait plus communément le Redhouse, était le lieu où étaient envoyés les membres de la famille royale, politiciens haut placés et capitaines d'industrie qui s'écartaient du droit chemin. La rumeur disait que la princesse Alice y avait passé quelque temps après l'échec spectaculaire de son mariage d'un mois avec une rock star, et le ministre de la Défense y avait été envoyé après avoir couru nu comme un ver dans les couloirs du pouvoir en hurlant « Je suis Titania, la reine des fées ! » Compte tenu du merdier dans lequel lui et son gouvernement avaient mis le pays, il s'agissait probablement de la déclaration la plus sensée qu'il ait prononcée de toute sa vie.

Enfin bref, c'était le lieu où les gens riches et puissants se retiraient quand ils se sentaient « fatigués et émotifs ». Le cadre était somptueux et les employés efficaces, discrets et dignes de confiance. On disait que le responsable, le docteur Knox, possédait tous les secrets de la nation entre ses mains.

Mais surtout, c'était incroyablement, horriblement, terriblement cher : un an de salaire pour un séjour d'une nuit, bien que cela en dise beaucoup plus long sur notre salaire que sur les prix pratiqués par le docteur Knox.

Je l'ai regardé bouche bée.

— Vous nous envoyez tous les deux au Redhouse ? Pour deux

semaines ?

— Oui, il me semble que c'est ce que j'ai dit. Quelle partie n'avez-vous pas comprise ?

— Pouvons-nous nous le permettre ?

Il a souri.

— Je connais Alexander Knox depuis longtemps. Il s'intéresse à l'état de santé du chef Farrell et il est ravi de vous accueillir tous les deux.

— Mais avons-nous une couverture ?

— Le docteur Knox connaît St Mary. Il sait ce que nous faisons ici. Vous pouvez lui parler librement. Le docteur Foster m'a informé qu'elle n'avait pas l'expertise nécessaire pour fournir le meilleur traitement au chef Farrell. Vous y allez officiellement pour vous occuper de lui et officieusement pour vous la couler douce. Les services offerts par le Redhouse sont parmi les meilleurs du pays et j'attends de vous que vous en profitiez. Je veux que vous en ayez pour mon argent. À votre retour, je compte vous épuiser à la tâche, alors profitez-en.

Il s'est levé et le manager bienveillant est rentré dans sa boîte. Je me suis éclipsée avant qu'il commence à parler de retenues sur salaire. Un de ses sujets de discussion favoris.

J'ai passé le reste de la journée à briefer et me faire briefer. J'ai dicté mes rapports à mon assistant, David, pour qu'il les transmette au Boss après mon départ. J'étais ravie de découvrir que le département avait plutôt bien tourné sans moi. Je ne supporte pas ces chefs qui cherchent par tous les moyens à se rendre indispensables. Du reste, j'ai toujours soupçonné mon département de fonctionner légèrement mieux en mon absence. Enfin, ils semblaient malgré tout heureux de me revoir.

Mais surtout, Kal était encore là. Elle partait le lendemain, et j'étais infiniment soulagée de ne pas l'avoir ratée. Elle, Tim et moi avons déjeuné une dernière fois ensemble. Après quoi Tim s'en est allé terroriser ses apprentis, Kal est montée pour finir ses bagages et je suis retournée travailler. David avait organisé une série de réunions. La première était avec Mlles Schiller et Van Owen, que j'avais prévu de faire bûcher sur la pièce.

Notre authentique pièce de théâtre de Shakespeare. Écrite de la

main du dramaturge en personne selon le Dr Bairstow, qui avait lui-même assisté à sa rédaction avant de courir l'enterrer ici. Sous notre quatrième marche, précisément, où elle avait été découverte avec le recueil de sonnets qui seraient désormais utilisés au bénéfice du futur de St Mary. Ce manuscrit n'avait pas de prix. Le seul problème était que nous ne pouvions pas l'exploiter puisque, Dieu sait pourquoi, Élisabeth se faisait exécuter en lieu et place de Marie Stuart.

— Il faut qu'on tire cette affaire au clair, ai-je annoncé. C'est votre priorité. Je veux une étude détaillée. Quelque part dans le texte, il doit y avoir un point où les histoires divergent. Une sorte de moment charnière, si vous préférez. Je veux que vous le trouviez. Quelque part, notre Histoire part d'un côté, et le texte d'un autre. Comparez tous les événements de la pièce avec les événements réels. Trouvez un point de départ. Je veux que nous sachions à quoi nous avons affaire, et quand. Ce sera un travail minutieux et pénible : vous allez devoir tout vérifier dans des sources fiables, et il y a toujours la possibilité que Shakespeare ait pris quelques libertés par rapport aux événements réels, alors pensez-y.

Elles ont hoché la tête, penchées sur leurs blocs-notes. Même si cette période était un de mes domaines d'études secondaires, l'Angleterre des Tudors et des Stuarts était la spécialité de Schiller, tandis que Van Owen excellait dans les travaux de précision.

— Avons-nous un délai à respecter ?

— Non. Je pars en congés pour deux semaines. Je veux que vous preniez votre temps mais que vous soyez pointilleuses. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous tromper. Réquisitionnez toutes les ressources dont vous avez besoin. Allez voir le docteur Dowson en cas de problème. Des questions ?

— Non, ont-elles répondu calmement avant de disparaître en silence.

J'ai aussitôt décidé de les nommer superviseurs.

David m'a ensuite expliqué qui était où et quand. Clerk et Spencer flânaient à Bath pendant la Régence, Yilmaz et Travis étaient partis voir Drake roussir la barbe du roi d'Espagne à Cadix, tandis que Robert et Morgan rédigeaient le rapport de leur dernière mission.

— Est-ce qu'il y a autre chose que je dois savoir ?

— Non, rien de particulier. Le professeur Rapson a terminé sa catapulte et a demandé des volontaires.

— Plaît-il ?

— Il veut voir avec quelle précision il peut envoyer des corps contaminés par la peste derrière les murs d'une ville assiégée.

— Pas cette fois. Des mannequins, des sacs de farine, des pneus, oui. Des gens, non.

— Mais tout le département s'est porté volontaire, a-t-il dit d'un air tragique. Ils vont être déçus. C'est sans danger. Il veut simplement les catapulter dans le lac. Ils sont très motivés, ils avaient même prévu de dessiner sur leur corps des pustules et des plaies ouvertes.

Il n'y a pas si longtemps, j'aurais fait partie des volontaires. À vrai dire, Tim et moi aurions probablement été les premiers inscrits. Soudain, je me sentais très vieille. J'avais vraiment besoin de vacances.

— Je préfère qu'ils souffrent d'une déception que de multiples fractures. C'est non. S'ils vous causent des problèmes, allez voir le commandant Guthrie. Dites-lui que s'il n'arrive pas à les calmer, il a le droit de les fusiller.

— Compris, Max, a-t-il dit avec un grand sourire.

— Autre chose ?

— Toc toc.

— La ferme.

Le lendemain, je me suis levée aux aurores pour voir Kal partir.

Au mépris du règlement de St Mary, Dieter avait garé sa voiture devant l'entrée. Nous pensions qu'à une heure aussi indue, personne ne remarquerait quoi que ce soit. Il était en train de déverrouiller le coffre pour y ranger ses dernières affaires lorsque la porte d'entrée s'est ouverte sur le Dr Bairstow.

Oups.

Kal est allée à sa rencontre sur les marches et ils ont parlé calmement pendant quelques minutes. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient, mais je voyais qu'elle était émue. Il a tendu la main. Elle l'a ignorée, s'est approchée de lui, l'a pris dans ses bras et l'a embrassé sur la joue. Contre toute attente, elle a survécu.

Après nous avoir balayés d'un regard lourd de promesses de vengeance, il a disparu à l'intérieur du bâtiment.

Kal a reniflé et nous a rejoints. Je l'ai regardée dire au revoir à Helen et Leon. Ce n'était pas facile pour elle. Je ressentais moi-même

une horrible sensation de froid. Elle partait. Elle partait vraiment. Finalement, elle s'est tournée vers moi. Je n'avais rien à dire. Je n'avais pas les mots. Elle m'a prise dans ses bras et nous sommes restées un long moment ainsi. Aucune de nous ne voulait lâcher l'autre. Derrière moi, Leon a dit doucement :

— Max...

Je ne pouvais pas la regarder faire ses adieux à Tim, son partenaire depuis si longtemps. Ils étaient tous les deux en larmes. Dieter a dû la pousser dans la voiture. Lentement, elle s'est éloignée. J'ai regardé Tim. Le pauvre allait passer une sale journée. Leon et moi partions après le petit-déjeuner et il se retrouverait seul. Je me suis tournée vers Helen. Au vu de ses capacités relationnelles, je n'étais pas sûre qu'elle comprenne ce que le départ de Kal signifiait pour lui, mais à ma surprise, elle semblait essayer de le réconforter. Qui l'eut cru ?

Farrell a pris mon bras et nous avons monté les marches. Lorsque je me suis tournée, Kal franchissait le portail. Un unique coup de klaxon a retenti, une main s'est agitée par la fenêtre, et elle a disparu.

Deux heures plus tard, nous disparaissions à notre tour dans la voiture de Farrell, lequel, n'ayant pas le droit de conduire, avait été contraint de me laisser le volant. C'était une belle voiture, à la carrosserie noire et brillante, qui se conduisait à merveille. J'ai roulé très, très prudemment. Nous avions convenu que je prendrais le volant et qu'il donnerait les directions. Ainsi, nous avions peut-être une chance d'arriver à destination sains et saufs.

— On ne devrait pas se disputer au sujet des directions ou quelque chose du genre ? ai-je demandé.

— Non, j'ai étudié l'itinéraire hier soir. Je connais le chemin.

— Quel rabat-joie.

— On verra si tu es toujours de cet avis tout à l'heure. En attendant, essaie d'éviter les problèmes.

Il a soufflé d'un air désapprobateur, bien que la voiture ne soit pas une seule fois sortie de la route.

— Hé, c'est pas moi qui fonce dans des arbres.

Je faisais référence à l'épisode tristement célèbre où il avait envoyé la Bentley du Boss dans le décor et où j'avais fini sur le capot, sans jamais revoir ma culotte. Le bon vieux temps.

Nous sommes arrivés peu avant 11 heures. Nous sommes un

organisme de voyage dans le temps. La ponctualité est inscrite dans nos contrats.

Une jeune femme en manteau blanc nous a accueillis sur les marches. Ses cheveux bruns et courts mettaient en valeur la forme parfaite de son crâne et elle avait des sourcils et des pommettes auxquels les simples mortels ne pouvaient qu'aspirer. J'ai essayé de ne pas soupirer.

— Je suis le docteur Joanna Trent. Le docteur Knox est encore avec un patient, il m'a donc demandé de vous accueillir et de vous faire visiter. Donc, monsieur Farrell, docteur Maxwell : je vous souhaite la bienvenue au Redhouse. Si vous voulez bien laisser vos clés à John, il se chargera de garer votre voiture.

Je lui ai tendu les clés. Visiblement, les pensionnaires du Redhouse ne faisaient jamais rien d'aussi trivial que garer leur propre voiture. J'ai senti le soupir de soulagement de Farrell. Il imaginait déjà sa voiture adorée rebondir à travers le parking tel un impala sur un trampoline.

Elle a poursuivi.

— Vous êtes libres d'explorer les lieux à votre guise. Nous sommes très fiers de nos jardins et ils sont là pour que vous en profitiez. Je vous en prie...

Nous avons grimpé les marches et franchi la porte d'entrée. De toute évidence, nous n'étions pas dans un hôpital public britannique. Il y avait de la moquette au sol, qui était étrangement dépourvue de toute trace de sang ou de vomi. Des fauteuils confortables et des tables basses meublaient le hall d'entrée. Un jeune homme était assis derrière un bureau en acajou verni.

— Je vous présente Paul. Il nous rejoindra plus tard pour s'occuper des papiers. Bien, nous nous trouvons ici à une sorte de carrefour. À gauche, vous avez la bibliothèque ; une pièce très agréable, bien fournie, où les invités peuvent également lire une grande variété de quotidiens.

Les invités ! Pas les pensionnaires. Un peu de précision, Maxwell.

— Tant que j'y pense, aucun appareil électronique ou téléphone portable n'est autorisé, a-t-elle ajouté en tendant la main.

Farrell a sorti son téléphone de sa poche et le lui a remis. Elle m'a regardée.

— Je n'ai pas de portable.

Elle a haussé son sourcil parfaitement dessiné d'un air incrédule.

— Non, c'est vrai, a dit Farrell. Elle n'en a vraiment pas.

J'ai secoué la tête pour indiquer qu'il ne mentait pas. Elle ne semblait guère convaincue, mais c'est un regard que j'ai connu toute ma vie. Je commençais à sentir ma vieille aversion pour l'autorité gronder en moi.

— À côté de la bibliothèque, vous trouverez le salon des invités et, tout au bout, la salle à manger des invités. Si vous avez des besoins alimentaires spécifiques, merci de les transmettre à Paul. Il est ici pour vous aider, comme nous tous.

Elle s'est tournée vers la droite et a tendu gracieusement la main.

— Dans ce couloir, nous avons les salles de consultation et de soins, et le bureau du docteur Knox tout au bout. En face, derrière les grandes portes, vous trouverez notre annexe, qui comporte le centre de loisirs créatifs, la salle de sport, la piscine et les spas. Vous êtes libres de les utiliser autant que vous le souhaitez.

J'ai cessé de l'écouter et regardé autour de moi. C'était une pièce véritablement somptueuse, meublée avec goût dans une harmonie de blanc crème et bleu clair, soulignés par quelques touches de rose profond. Tout semblait très coûteux.

En haut des escaliers se trouvaient le bureau des infirmières et plusieurs couloirs disposés en rayons.

— Vos chambres sont juste là. C'est normalement l'aile des dames, mais on nous a demandé de vous loger ensemble, vous avez donc ces deux chambres adjacentes. — Elle a fixé le chef Farrell avec un froncement de sourcils sévère. — Merci d'être discret.

J'ai ricané derrière son dos.

— Bien sûr, docteur, a-t-il murmuré, mais elle avait déjà ouvert la première porte.

— Docteur Maxwell, voici votre chambre.

Je n'avais jamais rien vu de tel. Les rideaux étaient assortis au dessus de lit, qui était lui-même assorti aux coussins, signe d'un esprit dérangé s'il en est. La pièce était meublée d'un grand lit double sur lequel étaient empilés des coussins, de deux fauteuils profonds, d'une coiffeuse faisant également office de bureau, d'une armoire, de moquette *et* de tapis. Le sol était plat. Aucune marque n'altérait la perfection des murs. Les deux rideaux étaient de la même couleur. C'était un monde nouveau pour moi.

Une porte donnait sur la chambre du chef Farrell, qui était bleue et crème, tandis que la mienne était crème et bleue. Nous sommes passés plusieurs fois d'une chambre à l'autre en faisant mine d'être habitués à ce genre de lieux, mais qui pensions-nous duper ?

— Je vous laisse vous installer, a-t-elle dit en ouvrant la porte. Vous trouverez des vêtements dans l'armoire, des articles de toilette dans la salle de bain, une sélection de livres sur la table de nuit, et de l'eau dans le minibar. Le téléphone est relié au bureau des infirmières. Vous n'avez qu'à composer le 0. Il y a encore une règle que vous devez connaître. Entre 14 heures et 16 heures, tous les invités doivent retourner dans leur chambre. Vous pouvez faire une sieste si vous le désirez, mais vous n'êtes pas obligés. C'est ce que nous appelons le « moment détente ». À vrai dire, ce n'est pas tant pour le bien-être de nos invités que pour le nôtre. Cela nous permet de nous détendre un peu, de boire une tasse de thé, de rédiger nos rapports, ou de rattraper du travail en retard. Le carillon sonnera à 14 heures, vous saurez donc que c'est le moment. Le docteur Knox vous recevra dans son bureau à midi. Vous retrouverez le chemin ?

Nous avons fait signe que oui. Leon retrouverait le chemin. Seule, j'aurais probablement fini dans la banlieue d'Aberystwyth.

Elle s'est éclipsée et nous nous sommes regardés.

— J'aime assez l'idée d'un endroit où on peut aller se coucher à 14 heures, a-t-il dit. Je me demande si Edward serait d'accord pour instaurer la même chose à St Mary ?

— Oui, c'est exactement ce dont a besoin St Mary. Une autre excuse pour terminer au lit avec un collègue.

— Je n'ai pas besoin d'excuse, a-t-il murmuré en me poussant vers le lit.

— Il est midi moins dix, ai-je répondu en essayant de me libérer.

— Aucun problème.

— Sérieusement ? Moins de dix minutes ? Tu crois que c'est une performance dont tu peux être fier ?

— Plus tard alors. Il a retiré ses mains à contrecœur.

— Oui, pile pendant notre « moment détente ». Ton célèbre cri de guerre sera du plus bel effet. Je vais me déshabiller maintenant. Il faut que tu partes.

Il a ri.

— Tu as vraiment pensé à tout, hein ?

— Plus tard, ai-je dit en posant mon front contre sa poitrine, entendant son cœur battre.

— Oui, a-t-il murmuré. Tu as promis.

— C'est vrai, j'ai promis.

— Oui, et tu as intérêt à tenir ta promesse. Ne me force pas à venir te chercher.

Ça aurait pu être sympa, mais pas ici.

— O.K. Je te verrai à 14 heures.

— Non, a-t-il dit en se penchant pour m'embrasser. C'est moi qui te verrai. C'est justement le but de la chose.

J'ai fermé la porte derrière lui, ouvert l'armoire et sorti une tenue de jogging qui coûtait probablement une semaine de salaire.

La fin de mon monde était proche et je n'ai rien vu venir.

ONZE

Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Un homme grand et maigre aux cheveux fous et au regard halluciné parlant avec un fort accent autrichien ? En réalité, le docteur Knox était un homme de taille moyenne, mince, aux yeux marron et cheveux bruns commençant tout juste à se parsemer de gris, vêtu d'un costume rayé un poil trop élégant pour l'occasion.

Il s'est approché pour nous saluer et m'a souri comme s'il savait exactement ce que je pensais. J'ai décidé de me montrer plus prudente. Nous nous sommes serré la main et il nous a fait signe d'entrer.

Son bureau au design soigné était calme et rassurant. Il n'y avait pas le moindre signe de chrome, verre ou autre matière moderne. Un tapis de qualité mais légèrement élimé était posé sur le sol lustré. Les meubles étaient sombres et un peu délabrés, avec deux canapés artificiellement vieillis. Rien à voir avec mon propre canapé à St Mary, qui n'était pas tant vieilli qu'au bout du rouleau. Une porte-fenêtre ouverte donnait sur un petit jardin fermé, et des rideaux en mousseline flottaient délicatement dans la pièce. Rien de mal ne pouvait arriver dans un lieu aussi paisible.

Il nous a invités à nous asseoir. Farrell s'est laissé tomber lourdement sur un canapé, manifestement plus fatigué qu'il ne l'imaginait. Je me suis recroquevillée à l'autre bout du canapé. Le docteur Knox a commencé à parler.

— Tout d'abord, je tiens à préciser que je connais Edward Bairstow depuis plusieurs années et que je sais qui vous êtes et ce que vous faites. Nos invités viennent de divers horizons. J'ai appris toutes sortes de choses que je ne devrais probablement pas savoir, de la bouche de toutes sortes de personnes que je n'aurais jamais rencontrées dans d'autres circonstances. Je ne prends pas de notes et je n'enregistre

rien. Après votre départ, je griffonne quelques lignes, mais c'est uniquement pour pouvoir me souvenir de ce que nous nous sommes dit avant notre prochaine session, histoire de ne pas perdre notre temps à répéter plusieurs fois les mêmes choses. Bien, pouvons-nous attaquer ? Monsieur Farrell, j'aimerais commencer avec vous. Juste une session rapide aujourd'hui, ce sera principalement des brouilles administratives, un bref historique et quelques autres petits éléments.

Je me suis adossée au canapé tandis qu'il passait en revue des noms et des dates soigneusement préparés.

— Bien, tout semble en ordre.

Il a laissé tomber le dossier par terre. Son geste, censé être symbolique, m'a surtout semblé très peu naturel. Je n'aimais pas cet homme...

— Donc, un coma artificiel, je vois. Que pouvez-vous me dire ?

— Que voulez-vous savoir ?

— Eh bien, comment vous sentez-vous ?

— Bien. Encore un peu fatigué parfois.

— J'imagine. Comment dormez-vous ?

— En général, très bien. Mais parfois...

Il a marqué une pause.

— Laissez-moi deviner. Vous rêvez.

— Oui, mais pas tout le temps. Et c'est beaucoup moins fréquent maintenant.

— Oui, les rêves très intenses sont un phénomène répandu, que ce soit pendant ou après un coma.

— Très intenses, oui.

— Avez-vous parfois l'impression que ces rêves sont plus réels que la réalité elle-même ? Que les rêves sont réels et que la réalité est un rêve ?

— Oui, exactement. C'est très perturbant.

— Je n'en doute pas. Si cela peut vous rassurer, sachez que c'est tout à fait normal, et qu'ils disparaîtront petit à petit. C'est peut-être même déjà le cas.

— Oui, ils sont beaucoup plus tolérables qu'au début.

— Dites-moi, vous êtes le premier de mes patients à souffrir de ce problème. S'agit-il de rêves narratifs ? Est-ce qu'il y a une histoire ? Un thème commun ? Ou est-ce davantage un assortiment classique d'images et de pensées confuses ?

— Oh, ils sont très narratifs. Je ne dis pas que la narration se poursuit d'un rêve à l'autre, mais il y a bien un thème commun.

— Vraiment ? C'est très intéressant. Et ces rêves, est-ce que vous vous en souvenez un peu ?

— De moins en moins avec le temps, mais il y a quelques moments marquants, si je puis dire, que je n'oublierai jamais.

— Pouvez-vous m'en dire davantage ?

Leon avait le regard perdu dans le vide et sa voix paraissait aussi distante que ses pensées.

— Des lumières. Des voix. De la pluie. Une foule qui crie. Mais pas hostile. Mes vêtements sont raides et lourds. Il y a des gens autour de moi. Je les connais. Du tissu qui scintille. Du brouillard. J'attends. — Il a froncé les sourcils. — Des bâtiments. Une ville.

— Savez-vous où vous êtes ?

— En Écosse.

Le docteur Knox s'est penché en arrière d'un air songeur.

— Comme c'est intéressant. Savez-vous à quelle époque ?

— Je ne crois pas.

Les habitudes ont la vie dure.

— Eh bien, c'est fascinant. Nous allons en rester là pour aujourd'hui, monsieur Farrell, mais nous reprendrons cette discussion très bientôt.

J'étais un peu surprise qu'il ne souhaite pas approfondir la question, mais Leon a hoché la tête, s'est penché en arrière et a fermé les yeux. Quelques secondes plus tard, il dormait. J'ai regardé le docteur Knox, qui a eu un petit rire contrit.

— Suis-je aussi ennuyeux que ça ?

— Ça lui arrive parfois. Il va se réveiller d'ici vingt minutes et reprendra là où il en était.

Il a souri.

— Il a de la chance de vous avoir.

— Enfin ! Un médecin avec lequel je suis d'accord.

— Et si nous sortions un moment ? Le jardin est très agréable, et comme ça nous ne le dérangerons pas.

Il avait raison. Le petit jardin était tout à fait charmant, avec ses bosquets de roses, lavande, géraniums et autres plantes dont j'ignorais le nom. Un étroit chemin en gravier conduisait à une petite fontaine. Le seul bruit qui se faisait entendre était celui de l'eau qui coulait et le

bourdonnement discret d'une abeille.

Nous nous sommes installés à une petite table.

— Oui, j'aime beaucoup mon jardin, et je me disais qu'il serait plus agréable pour nous deux que nous nous chamaillions ici.

— Se chamailler ?

— J'ai eu une conversation téléphonique avec le docteur Foster, qui m'a dit que je ne devais sous aucun prétexte me laisser intimider par vous et, je vous préviens, si vous commencez à perdre les pédales, je vous frapperai avec une chaise. Je voulais juste vous avertir.

— C'est noté.

— J'ai cru comprendre qu'il n'était pas le seul à avoir eu des moments difficiles ces derniers temps.

N'ayant pas entendu de question, je n'ai pas répondu.

— Qu'est-il arrivé à votre visage ?

— J'ai été attaquée. Mais ça va mieux.

— Oui, on ne voit presque plus les cicatrices.

— Et bientôt, on ne les verra plus du tout.

— C'est ce qu'ils vous ont dit ?

J'étais certaine que mon expression n'avait pas changé, même une fraction de seconde, mais j'ai senti la peau se tendre autour de mes yeux. Je n'aimais pas cet homme. Le sourire charmant s'était volatilisé, pour laisser place à autre chose.

Je me suis forcée à sourire.

— Oh, je ne fais jamais l'erreur de croire ce que me disent les médecins.

— Vous avez bien raison, a-t-il dit à voix basse.

Les masques tombaient. Je me sentais un peu tel David face à Goliath, à cela près que Goliath venait de me mettre K.-O.

— Alors, parlez-moi de votre famille.

— Je crains ne pas les avoir vus depuis longtemps.

— Pourquoi le craignez-vous ? Regrettez-vous de ne pas les avoir vus depuis longtemps, ou avez-vous peur de votre famille ?

— Aucun des deux.

— Alors pourquoi utiliser le verbe craindre ?

— C'est une façon de parler, pour amortir le choc.

— Le choc ?

— Vous gagnez votre vie en rétablissant chez vos patients ce que vous jugez être un comportement normal, un métier que je considère

au mieux comme inutile, au pire comme dangereux. Bien sûr, je suis beaucoup trop polie pour le dire, aussi ai-je essayé de communiquer mon... absence de foi en votre profession sans vous blesser.

— Je ne suis pas certain que vous ayez atteint votre objectif, mais vous devez être habituée à l'échec.

— Assez curieusement, avoir pris l'habitude d'éviter les médecins, politiciens, banquiers et individus du même acabit m'a donné une relation très saine avec le succès.

— Vous avez une définition étrange du succès. Vous n'avez aucun contact avec votre famille, vous avez failli être expulsée de votre école à plusieurs reprises, votre dossier compte une quantité impressionnante de feuillets disciplinaires, vous êtes incapable de lier des relations intimes, vous n'avez ni mari ni enfants, pas d'enfants vivants, j'entends, et pourtant, vous considérez que vous avez du succès. Pensez-vous que les autres sont de votre avis ? Le Dr Bairstow, par exemple ?

— Aucune idée. Vous devriez peut-être lui poser la question.

— Et qui vous a envoyée ici ?

J'ai senti le sol s'effondrer sous mes pieds. Le Dr Bairstow n'avait quand même pas... S'il y avait une personne en qui j'avais entièrement confiance sur cette planète... Tout ce que je pensais savoir... Tout ce sur quoi j'avais construit ma vie... On ne se débarrasse jamais vraiment de ses insécurités. Elles se tapissent dans l'ombre, prêtes à bondir sur vous au moment où vous vous y attendez le moins... Et où vous en avez le moins besoin...

Nous nous sommes dévisagés pendant un moment. L'abeille stagnait paresseusement devant nous.

Et puis, après m'avoir incitée à dire toutes ces choses imprudentes et avoir ébranlé les bases de tout mon univers, il a remis son masque, et le médecin au sourire charmeur est revenu.

— Eh bien, vous ne manquez pas de répartie, n'est-ce pas ? Je n'aimerais pas croiser votre chemin dans une allée sombre, a-t-il dit gaiement. Ne vous en faites pas, nous avons terminé.

Lentement, je me suis autorisée à me détendre, m'adossant à mon fauteuil. Je sentais la transpiration couler sur mes reins. J'ai fermé les yeux et profité du soleil chauffant mon visage. Tout était très paisible.

— Est-ce qu'il sait que vous êtes une salope insensible, une meurtrière qui tue ses victimes de sang-froid ?

J'ai brusquement ouvert les yeux et bondi en avant. Il écrivait dans un dossier, un petit sourire aux lèvres. Il a levé la tête.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous venez de dire ?

— J'ai dit, « Ne vous en faites pas, nous avons terminé ». – Son regard s'est posé derrière moi. – Ah, monsieur Farrell, vous êtes de retour parmi nous.

Merde, merde, merde...

Mon sang s'est glacé dans mes veines. Je me suis levée. Il se tenait devant la porte-fenêtre. Il semblait choqué et désorienté. J'ai prié Dieu pour que cela soit simplement dû au fait qu'il venait de se réveiller dans un lieu étrange.

Je devais partir. Détournant le regard, j'ai dit :

— Ça va aller ici, tout seul ?

Il n'a rien dit, mais a hoché la tête.

— Alors, à tout à l'heure.

Il n'a pas répondu, et j'ai commis une énorme erreur. J'ai tourné les talons et je suis partie. J'aurais dû rester et tenir bon au lieu de paniquer, mais c'est facile à dire après coup.

J'ai adressé un signe de tête au docteur Knox, qui me regardait d'un air qui ne me plaisait guère, et j'ai filé aussi vite que possible. J'ai passé une vingtaine de minutes à errer dans les jardins pour me calmer avant de rejoindre le bâtiment principal.

De retour dans ma luxueuse chambre, n'ayant pas oublié les instructions du Dr Bairstow, j'ai décidé de profiter de la salle de bain. J'ai pris une longue douche chaude, me suis généreusement tartinée de tous les onguents hors de prix que j'ai pu trouver, dont quelques-uns étaient en réalité, comme je l'ai découvert trop tard, des bains de bouche. J'ai pris mon temps, savourant ce luxe inattendu et chassant les événements de l'après-midi tout au fond de mon esprit.

De nouveau calme et détendue, j'ai rejoint la chambre dans un nuage de vapeur parfumée, lâché mes cheveux que j'ai brossés lentement et soigneusement sans me presser. J'en ai profité pour repenser à certaines choses, réfléchir à d'autres à venir. De temps en temps, je souriais toute seule.

J'ai jeté un dernier coup d'œil au miroir. Même moi, je devais admettre que je n'étais pas trop mal : le regard pétillant, les joues rosies par la chaleur de la douche, j'étais prête à passer à l'attaque.

À en croire les mouvements que je percevais dans la chambre voisine, il était revenu. J'ai soigneusement arrangé ma serviette de façon à ce qu'elle tombe facilement, puis j'ai inspiré profondément, levé le menton et franchi la porte communicante.

Il lisait allongé sur le lit, appuyé sur des coussins. Nos regards se sont croisés.

J'ai laissé tomber la serviette.

Le silence a duré beaucoup trop longtemps.

Au bout d'un moment, j'ai remarqué que personne ne s'était jeté sur moi. Le doute et l'incertitude m'ont envahie. Il n'avait pas bougé d'un millimètre. Une sensation de froid, qui n'avait rien à voir avec le fait que j'étais nue, s'est emparée de moi. Qu'avait-il entendu ? Ou pire, que voyait-il ?

Soudain, je me voyais à travers ses yeux. Plus aussi jeune. Pas encore vieille, mais certainement pas jeune non plus. Une taille et des hanches épaisses, le corps parsemé de cicatrices, de cellulite et de vergetures.

Nom de Dieu, qu'avais-je dans la tête ?

Il a fini par parler.

— Je ne crois pas que ça soit possible, docteur Maxwell, a-t-il lâché avant de se replonger dans son livre.

Je me tenais toujours devant lui, aussi immobile qu'une statue de sel. Je n'avais pas bougé. Je ne pouvais pas bouger. Je devais bouger. Bouge, espèce d'andouille. Attends-tu qu'il change d'avis ? Bouge !

Aucune puissance sur terre n'aurait pu m'inciter à me pencher en avant et ramasser la serviette. La main serrée sur la poignée de porte, j'ai reculé et refermé derrière moi. Après quelques secondes, je l'ai verrouillée. Après quelques secondes de plus, j'ai pensé à respirer.

Un peignoir était accroché derrière la porte. Doux et épais, comme les serviettes. Je l'ai enfilé, m'enfouissant dans sa chaleur réconfortante. Il y avait une bouteille d'eau dans un petit réfrigérateur. D'une main tremblante, je me suis servi un verre avant d'aller m'asseoir sur le lit. Quelque part dans le bâtiment, une sonnerie a retenti. Quatorze heures. L'heure de la sieste, les enfants ! J'ai commencé à réfléchir, jusqu'à ce que j'entende la voix du docteur Knox dans le couloir. J'ai attrapé un livre et me suis adossée à la tête de lit.

Il a frappé à la porte. Je n'ai pas répondu. Lorsqu'il a frappé une

nouvelle fois, j'ai dit d'une voix endormie :

— Entrez.

Il a passé sa tête dans l'entrebâillement.

— Pardonnez-moi, je vous réveille ?

J'ai souri d'un air candide.

— Non, je commençais tout juste à m'assoupir.

Malgré la crise émotionnelle qui faisait rage en moi, ma voix était parfaitement calme et mes mains ne tremblaient pas.

— Bien, je vous laisse tranquille alors. Vous avez vu M. Farrell ?

— Il me semble l'avoir entendu dans sa chambre il y a une dizaine de minutes.

— Ah, il est donc bien rentré. Dans ce cas, je vous laisse tranquilles tous les deux, nous nous verrons ce soir au dîner.

Sur ces mots, il s'est éclipsé.

J'ai bondi hors du lit, entrouvert la porte, et l'ai regardé s'éloigner à grands pas en parlant au téléphone. J'ai refermé la porte et réfléchi un moment. Je me tirais d'ici ! Ma première pensée a été d'utiliser cette combine avec les oreillers pour faire croire que j'étais toujours au lit, mais ça n'a jamais l'air réel. En outre, nous étions dans un asile de fous. Certes, leur clientèle n'était composée que des leaders religieux, industriels et politiques de notre nation, ils ne devaient donc pas avoir des attentes trop élevées en matière de jugeote, mais je préférais ne pas prendre le risque.

J'ai éparpillé mes affaires dans la pièce, tiré les draps, et posé négligemment le peignoir sur le lit. Puis j'ai caché le survêtement Redhouse dans l'armoire et enfilé mes propres habits. Les clés de voiture étaient posées sur la coiffeuse. Évidemment, ils les avaient rendus au conducteur, et pas au propriétaire. Bien fait pour eux.

Devant la porte, je me suis tournée pour vérifier une dernière fois la chambre. On aurait vraiment dit que je venais de me lever et n'étais pas partie bien loin. Ils perdraient quelques minutes en pensant que j'étais dans la salle de bain, et peut-être quelques minutes de plus à me chercher dans le bâtiment, que je pouvais en toute vraisemblance être partie explorer. Ils me chercheraient peut-être même dans les jardins avant de vérifier le portail. Je sais, nous étions des patients volontaires, mais j'étais prête à parier que lorsque les choses se gâteraient, le docteur Knox trouverait un moyen de me retenir ici, et c'était un endroit charmant – je n'avais pas envie d'y mettre le feu.

Les couloirs étaient déserts, les patients se reposaient, le personnel se détendait devant une tasse de thé. J'ai descendu les escaliers à pas feutrés, les clés de voiture accrochées au bout du doigt, et me suis arrêtée au bureau. Le réceptionniste, Paul, s'était absenté, et la tentation était forte de filer en douce, mais je n'en ai rien fait. Finalement, il est revenu avec un dossier.

— Je peux vous aider, docteur Maxwell ?

— Oui, est-ce qu'il y a quelque chose à signer avant de partir ?

— Vous nous quittez déjà ?

— Eh bien, j'ai attendu qu'il s'endorme. Pendant que j'y pense, vous voulez bien me communiquer les heures de visite ?

Il m'a tendu une petite brochure.

— Les détails sont au dos.

— Merci, c'est exactement ce qu'il me faut.

— Si vous me donnez vos clés, je ferai apporter votre voiture, mademoiselle.

Non, non, non, non...

— Merci, c'est très aimable.

Il a disparu. J'ai entendu des voix.

Allez, allez. Je mourais d'inquiétude.

Il est finalement réapparu.

— Si vous voulez bien signer ici, s'il vous plaît.

J'ai signé et noté l'heure.

— Est-ce qu'il y a vos coordonnées sur cette brochure ?

— Oui, au dos. Vous pouvez nous contacter à toute heure du jour ou de la nuit ; il y a toujours quelqu'un de disponible. Vous ne pouvez pas l'appeler directement bien entendu, puisque nos invités n'ont pas le droit de garder leurs téléphones portables, mais il pourra vous contacter en utilisant l'un des nôtres.

— Excellent.

— Autre chose, mademoiselle ?

— Non, je pense que c'est tout.

Allez, allez. Il suffisait qu'un membre du personnel médical traverse le hall...

— Votre voiture, mademoiselle. Bon retour.

— Merci. À demain.

C'est ça, ouais.

En me tournant pour partir, je l'ai vu presser un bouton sur son

standard, probablement pour demander à la personne au portail de me laisser sortir. Je me suis félicitée de ne pas être partie comme une voleuse, auquel cas je n'aurais jamais pu franchir le portail. J'ai lentement descendu les marches et un employé m'a tendu les clés.

— Merci. À bientôt.

J'ai grimpé dans la voiture, qui a démarré sans difficulté, et je me suis lentement engagée sur le chemin. Mon cœur battait un peu vite, mais le portail s'est ouvert devant moi. Personne ne m'a empêchée de partir. J'ai conduit la voiture sur la route et j'ai quitté ce lieu maudit.

À présent, je pouvais me laisser envahir par l'humiliation brûlante que je venais de subir.

Je ne crois pas que ça soit possible, docteur Maxwell.

J'ai ravalé la bile qui remontait dans ma gorge et pris la direction de St Mary. Je voulais rentrer chez moi, m'envelopper dans la routine réconfortante de l'institut comme dans une vieille couverture, et y enfouir ma tête pour pleurer.

Je m'apitoyais lamentablement sur mon sort lorsqu'une violente secousse m'a soudain ramenée à la réalité. J'avais roulé trop près du bord de la route et percuté un obstacle. Le choc m'a fait réfléchir. Je n'allais pas revenir à St Mary la queue entre les jambes. J'allais faire ce que je fais toujours en cas de catastrophe. J'allais causer quelques dégâts.

J'ai pris la sortie en direction de Rushford et me suis engagée dans le parking à étage. Il y avait un salon de coiffure non loin de la route et oui, ils pouvaient me prendre sans rendez-vous. Je leur ai expliqué ce que je voulais et me suis détendue pendant qu'ils s'affairaient. Trente minutes plus tard, je quittais le salon avec une petite queue de cheval très chic qui se balançait au rythme de mes pas. J'adorais. Les historiennes ont des kilomètres de cheveux. Ça fait partie du règlement. C'était la coiffure la plus radicale que je pouvais me permettre sans être mise à la porte. Je suis sortie de Rushford sans anicroche et j'ai pris la direction de St Mary.

J'ai attendu d'avoir quitté la route principale pour mettre en œuvre la deuxième partie de mon plan, histoire de ne pas me faire arrêter avant d'avoir terminé ce que j'avais à faire. Une fois à l'abri des regards, j'ai conduit la voiture au sommet de l'accotement herbeux en prenant soin d'accrocher au passage toutes les branches et rochers possible, sans toutefois parvenir à infliger de véritables dégâts. Saletés

de voitures allemandes.

J'ai rétrogradé en seconde, enfoncé l'accélérateur, et regardé le compte-tours monter. À ce moment-là, même moi je pouvais entendre le moteur se plaindre. Sans pour autant parvenir à le comprendre puisqu'il gémissait en allemand alors que je l'écoutais en anglais.

Je ne crois pas que ça soit possible, docteur Maxwell.

Deux rochers énormes bloquaient l'entrée d'un chemin forestier. J'ai fait demi-tour et foncé dedans en marche arrière à deux reprises. Pas mal. Plusieurs grincements se sont fait entendre, ainsi que quelques couinements extrêmement satisfaisants. J'ai manœuvré un nouveau demi-tour pour percuter les rochers en marche avant. Nouveaux bruits de ferraille. Je me suis ensuite garée à côté de ces malheureux rochers, contre lesquels j'ai violemment embouti la portière conducteur deux fois. Je commençais à avoir chaud et à fatiguer. Il m'a fallu plusieurs tentatives pour infliger un quelconque dégât à la portière. Saletés d'Allemands !

Je suis sortie et j'ai contemplé le résultat. Les feux étaient éteints d'un côté, le coffre et le pare-chocs avant étaient enfoncés. À en croire la flaque d'eau qui commençait à se former sous la voiture, j'avais bousillé le radiateur. Et la portière conducteur était enfin joliment cabossée.

J'ai froncé les sourcils. Ce n'était quand même pas très impressionnant compte tenu de tous les efforts que j'avais fournis. J'ai ramassé une pierre et l'ai jetée contre le pare-brise arrière, sur lequel elle s'est contentée de rebondir. Incroyable ! Dans un sursaut de colère, je l'ai levée au-dessus de ma tête et l'ai abattue sur la vitre de toutes mes forces. Le verre s'est craquelé. Ça ferait l'affaire.

Mais je n'avais pas tout à fait terminé. Ayant récupéré le plaid sur la banquette arrière, je m'en suis servi pour dévisser le bouchon du réservoir d'huile avant de me remettre au volant. Le moteur a démarré, mais il avait perdu son enthousiasme d'antan. J'ai passé la première et rejoint la route dans un fracas métallique. Sur le tableau de bord, des lumières clignotaient furieusement. Pas mon problème. Je pense avoir perdu une partie du pot d'échappement quelque part sur la route, puisque la voiture se déplaçait désormais avec la discrétion d'un char d'assaut, et j'entendais quelque chose traîner derrière. De temps en temps, une étincelle jaillissait. Des tourbillons de fumée noire et de vapeur s'échappaient en sifflant de sous le capot.

Une drôle d'odeur me chatouillait les narines, qui était peut-être liée au fait que j'étais toujours en seconde.

Tous les habitants de Rushford sont sortis de leur maison sur mon passage. J'ai poursuivi ma route en toute décontraction et finalement franchi le portail de St Mary avec un salut guilleret à l'adresse de M. Strong, lequel m'observait d'un air inquiet. Le moteur forçait de plus en plus pour faire avancer la voiture, qui se traînait péniblement le long du chemin. Le bruit était phénoménal. Enfin, plus que quelques mètres.

Je ne crois pas que ça soit possible, docteur Maxwell.

À ma droite, le match de football du vendredi après-midi venait de s'interrompre, les joueurs et spectateurs s'étant tous tournés vers moi. Même le Boss est sorti sur son balcon. La clinique l'avait-elle appelé ? Je ne voyais pas l'expression sur son visage. Au bout du chemin, je devais tourner à gauche pour contourner le bâtiment jusqu'au parking. J'ai tourné à droite.

La voiture émettait à présent des plaintes légitimes dans un langage que je ne comprenais pas. Je me suis approchée de la terrasse en pétaradant. Quelques personnes étaient installées aux tables et regardaient le match en profitant du soleil. Elles nous ont fixés, la bouche grande ouverte.

J'ai crié : « Poussez-vous, bande d'idiots ! » et les intéressés se sont levés d'un bond pour échapper à une mort certaine.

J'ai guidé la voiture à travers les tables et chaises de jardin, accrochant au passage un objet dans le pare-boue, et j'ai senti le volant s'échapper de mes mains. Nous avons rebondi lourdement sur une grosse jardinière en pierre garnie de géraniums avant de poursuivre notre chemin, fendant la pelouse dans un bruit sourd tout en semant derrière nous divers meubles de jardin plus vite que des promesses électorales le lendemain de l'annonce des résultats. Je n'avais aucune vitesse, mais nous descendions à présent. La voiture a accroché un bouleau argenté au détriment de son rétroviseur latéral, mais c'était le dernier de ses problèmes.

Je ne crois pas que ça soit possible, docteur Maxwell.

On y était presque.

J'ai enfoncé l'accélérateur pour faire monter le compte-tours et, dans un nuage de fumée et de gloire, j'ai conduit la voiture du chef Farrell droit dans le lac.

Le moteur s'est tu et tout est soudain devenu très calme. De la fumée flottait sereinement à la surface de l'étang. En dehors de quelques glouglous et sifflements, tout était étrangement paisible.

Si je n'avais pas commencé à couler, j'aurais pu rester assise là tout l'après-midi. Non sans difficultés, je me suis extirpée de la voiture. L'eau m'arrivait presque à la taille. Je me suis frayée un chemin jusqu'à la rive. Apparemment, tout l'institut s'était rassemblé et m'observait, avec des visages blêmes de surprise. Guthrie, toujours vêtu de sa tenue de football souillée de boue et de sang, a dit :

— C'est quoi ce bordel ? Que s'est-il passé ? Tu es blessée ? Où est le Chef ?

Je mourais d'envie de répondre qu'il était dans le coffre.

— Toujours à l'hôpital.

— Mais pourquoi... Qu'est-ce que... ?

Je l'ai ignoré et me suis dirigée vers la terrasse en sifflotant, mes chaussures pleines d'eau claquant à chaque pas, et j'ai franchi la porte d'entrée. Des visages sont apparus aux fenêtres. Sans ralentir, j'ai grimpé les marches quatre à quatre et, précédée d'une odeur d'eau stagnante et suivie d'une traînée d'écume, j'ai pénétré, dégoulinante, dans le bureau de Mme Partridge, laquelle a levé les yeux avec une expression parfaitement neutre.

— Docteur Maxwell.

— Coucou, madame Partridge ! Vous auriez un de ces formulaires de Retenues sur salaires pour détérioration de matériel ?

Elle a tendu la main derrière elle et attrapé le formulaire en question sur une étagère.

— Réflexion faite, il m'en faudrait deux. C'est un vrai carnage dehors.

En silence, elle m'en a tendu un second. Je les ai signés tous les deux et lui ai rendus d'un air joyeux.

— Et voilà. Ça vous facilitera le travail.

Alors que je m'apprêtais à partir, le Boss m'a interpellée.

— Dix heures demain matin, docteur Maxwell. Dans mon bureau. J'étais trop en colère pour m'en soucier.

— J'attends ça avec impatience, docteur Bairstow.

Je n'ai pas claqué la porte en partant.

Comme je m'y attendais un peu, Peterson est venu me voir dans

ma chambre. Nous sommes sortis par la fenêtre et nous sommes assis sur le toit chauffé par le soleil de la fin de journée, à des années-lumière du traumatisme que je venais de vivre. Il a décapsulé une bière.

— Tu en veux une ?

— Mon Dieu, non.

Nous sommes restés un moment sans rien dire, ni l'un ni l'autre ne souhaitant briser le silence.

Finalement, il a terminé sa bière et écrasé la cannette.

— Donc, ça s'est mal passé ?

Ne sachant pas si je devais hocher ou secouer la tête, je suis restée immobile.

— Hé, c'est moi. Tu te souviens de l'année dernière, toi et moi contre le reste du monde ?

Je ne savais pas quoi répondre, mais je ne voulais pas qu'il parte, aussi ai-je tendu la main et serré l'intérieur de sa manche. Il s'est adossé au mur, les yeux fermés. Tout laissait croire qu'il s'était assoupi.

Je devais me ressaisir, ne pas me laisser engloutir par le sentiment de trahison qui faisait rage en moi, me rongant le cœur. Le ciel bleu, les nuages blancs cotonneux, le pépiement des oiseaux, les voix au loin ; le monde des autres continuait à tourner comme si de rien n'était, indifférent à mon malheur. Peterson ne bougeait pas. J'ai commencé à me lever mais, sans ouvrir les yeux, il m'a retenue.

— Tu veux que je le tue pour toi ? Ce sera lent et douloureux. Il souffrira.

— C'est très gentil de ta part, mais je peux le tuer moi-même. J'ai déjà commencé avec sa voiture.

— Oui, c'était génial, Max. Tu ne me déçois jamais.

J'ai souri avec amertume, mais je n'ai rien dit.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Mon boulot. Aussi bien que possible.

— Je peux faire quelque chose ?

J'ai contrôlé le tremblement de ma lèvre.

— Eh bien, je dois voir le Boss demain à 10 heures. On sait tous les deux pourquoi. J'aurai peut-être besoin de toi. Après.

— Farrell va revenir ?

— Je sais pas. Ça m'est égal.

Je me suis adossée au mur et j'ai fermé les yeux à mon tour. Le soleil a disparu derrière les garde-fous, et les ombres ont commencé à s'étirer, se resserrant autour de nous.

DOUZE

Le lendemain, mon attitude de défi avait laissé place à une désagréable sensation de froid et de vide. Je redoutais mon entretien avec le Dr Bairstow.

Je n'ai pas eu droit au fauteuil douillet cette fois. Il avait rangé son bureau (ce qui n'est jamais bon signe) et me fixait d'un air sombre par-dessus le plateau vide. Il ne m'a pas demandé de m'asseoir. J'étais campée devant lui, dans une tenue légèrement plus soignée que d'ordinaire, prenant peu à peu conscience de la gravité de mes actes.

Il m'a dévisagée en silence pendant ce qui m'a paru une éternité. Tout en bas, au loin, j'entendais les membres de St Mary vaquer à leurs bruyantes occupations. Mais ici, dans ce bureau, tout était atrocement calme.

Finalement, il a parlé.

— Lorsque je vous ai nommée directrice des opérations, docteur Maxwell, je dois avouer que je n'ai pas jugé nécessaire de vous informer du type de comportement que je considère inacceptable de la part des membres dirigeants de mon équipe. Le fait qu'une telle explication aurait été nécessaire me pousse à croire que j'ai fait une grave erreur en vous offrant cette promotion.

Il a marqué une pause. La mâchoire serrée, je regardais derrière son épaule.

— Il semble que vous ayez commis un délit, et si le chef Farrell décide d'engager des poursuites contre vous, je ne m'y opposerai pas. Suis-je bien clair ?

J'ai hoché la tête, tout en me préparant psychologiquement à la question fatidique : pourquoi ? Car je ne pouvais pas lui dire pourquoi. Je ne pourrai jamais dire à personne pourquoi.

— Si je fais pour le moment preuve d'une certaine indulgence, c'est uniquement parce que le chef Farrell m'a appelé hier soir pour

m'informer de votre départ précipité et exprimer son inquiétude à votre endroit.

Je me demandais ce que Farrell lui avait dit. Que savait-il exactement ?

— Je l'ai avisé de la situation ici et il rentrera aujourd'hui ou demain, afin d'évaluer les dégâts et d'agir en conséquence.

J'ai de nouveau hoché la tête, attendant qu'il demande ma démission. Comme toujours, il a lu dans mes pensées.

— Je vais vous dire ce que je lui ai dit. Je n'accepterai pas sa démission, ni la vôtre. J'ignore ce qui se passe entre vous et je ne veux pas le savoir, mais vous allez trouver un moyen de travailler ensemble. C'est un ordre. Me suis-je bien fait comprendre, docteur Maxwell ?

J'ai acquiescé d'un signe de tête, priant pour que le supplice soit bientôt terminé. Je m'étais fait remonter les bretelles à moult reprises dans le passé et pourtant, ses paroles me remplissaient de honte, marquant mon âme au fer rouge. Certes, je lui avais fait quelques misères, mais c'était la première fois que je le décevais.

Je me suis concentrée sur le mur derrière lui.

— Avez-vous quelque chose à dire ?

J'ai levé le menton.

— Je ne regrette pas ce que j'ai fait. J'en accepterai les conséquences, mais je ne regrette rien. Sauf de vous avoir déçu, monsieur.

— Je ne tolère pas ce genre de comportement dans mon institut.

— Je comprends, monsieur.

— Je vous suggère, docteur Maxwell, de passer en revue vos ressources financières. Vos actions d'hier vont vous coûter très cher.

— Oui, monsieur.

— Vous pouvez disposer.

Je me suis empressée de quitter la pièce et de rejoindre ma chambre en faisant un long détour pour éviter autant de monde que possible. Peterson m'attendait avec une tasse de thé et un paquet de mouchoirs. Vingt minutes plus tard, après m'être mouchée un bon coup, j'étais prête, bien que sans grand enthousiasme, à affronter le monde.

Le lendemain, je me trouvais dans la salle à manger, le nez plongé

dans mon déjeuner en me demandant pourquoi les catastrophes personnelles n'influaient jamais sur mon appétit, lorsqu'un murmure s'est propagé dans la salle. Une seconde plus tard, mes collègues se ruaient en masse vers la porte.

J'ai immédiatement compris. Le chef Farrell était revenu.

Sans me démonter, j'ai poursuivi ma conversation animée avec Peterson concernant les missions futures. Derrière la fenêtre, j'ai vu le taxi s'éloigner tandis que le Chef, planté au milieu du chemin, contemplait le lac. Il est resté un moment immobile avant de se diriger vers la pelouse.

Je savais que Dieter avait extirpé sa voiture du lac, puisque David avait insisté pour me faire un compte-rendu détaillé de la manœuvre, et ce malgré mon manque d'intérêt bruyamment exprimé.

Le Chef a disparu de mon champ de vision, et Peterson et moi avons continué à parler. Timidement, mes camarades sont revenus. Je les ai considérés d'un œil noir en espérant secrètement que leur sauce ait figé.

Ni lui ni moi n'avons cherché à établir un contact physique. Nous communiquions par email, radio, ou personnes interposées. J'étais donc quelque peu surprise lorsqu'il s'est arrêté à ma table un midi et m'a tendu un morceau de papier.

Je l'ai saisi sans le regarder. Autour de nous, tout le monde a cessé de parler, s'attendant probablement à me voir tomber dans les pommes, ce qui a bien failli arriver lorsque j'ai lu le montant total. J'aurais pu acheter une maison avec cette somme. Même deux. Voire un petit village. Comment la réparation d'une voiture pouvait-elle coûter si cher ?

Je lui ai tendu la feuille.

— Donne-la à mon assistant.

Il me l'a rendue.

— Nous n'utilisons pas les ressources de St Mary pour des affaires personnelles.

— M. Sands le déposera dans mon courrier entrant pour que je m'en occupe plus tard. Le problème sera traité quand j'aurai un moment de libre.

Je lui ai fourré la feuille dans les mains et il s'est éloigné sans un mot.

Ce soir-là, j'ai ouvert mon ordinateur et vidé tous mes comptes bancaires. J'avais toujours les dédommagements pour mon licenciement abusif et, ayant appris à mes dépens qu'il était stupide de ne pas faire d'économies, j'avais mis un peu d'argent de côté. Si j'additionnais l'ensemble, je pouvais arriver à la somme demandée.

De justesse.

Le solde de mon compte s'élevait à deux chiffres derrière la virgule. Je n'avais plus que quelques centimes à mon nom.

J'ai viré la somme sur son compte bancaire et, tout en me répétant que je ne regrettais rien, je me suis préparée pour regarder le dernier James Bond avec Peterson et Helen.

Le lendemain, la somme est mystérieusement réapparue sur mon compte bancaire.

Imputant la chose à un plantage informatique, j'ai de nouveau effectué le virement, qui m'est revenu une heure plus tard.

À quoi jouait-il, bon sang ?

Je suis entrée en trombe dans mon bureau, où se trouvait David.

— Toc toc.

— La ferme.

Bouillonnant de rage, je me suis installée à mon bureau et j'ai passé vingt minutes à fouiller ses tiroirs inexplorés en quête du chéquier que je n'utilisais jamais.

— Que cherches-tu ? a demandé David alors que je refermais violemment un énième tiroir.

— Chéquier.

— Dernier tiroir à gauche, dans l'enveloppe « Clinique de vénérologie – résultats ».

Il avait raison.

J'ai griffonné un chèque, l'ai fourré dans une enveloppe, et prié David de le déposer dans le casier de Farrell.

Le lendemain matin, une enveloppe m'attendait, dont l'écriture irrégulière m'était familière. Je l'ai ouverte et une centaine de petits morceaux de chèque se sont répandus sur mon bureau.

J'ai donc retiré l'argent en liquide et passé la soirée à sortir les liasses de billets de leurs ganses pour les jeter en vrac dans un sac en plastique. Le lendemain, je suis entrée en trombe dans le réfectoire,

me suis dirigée d'un pas décidé vers la table qu'il partageait avec Dieter et Polly, et j'ai renversé le sac. Les billets ont volé dans les airs, retombant lentement sur ses genoux, dans son jus de viande, son verre d'eau, par terre, et même dans la crème anglaise de Dieter et le café de Polly.

Puis j'ai laissé tomber le sac sur le sol et j'ai quitté la pièce.

Lorsque je suis revenue à mon bureau une heure plus tard, il était enfoui sous un amas de billets sales et visqueux. Certains étaient collés à mon bureau, d'autres traînaient par terre et portaient des traces de chaussures crottées. J'ai identifié de la sauce de viande, de la crème anglaise, du ketchup, de la mayonnaise, du café, du beurre et ce qui ressemblait à de l'huile de moteur.

— C'est ridicule, ai-je dit. À quoi il joue, putain ?

— Tu ne sais pas ? a demandé David.

— Non. S'il ne veut pas du fric, pourquoi il m'emmerde avec la facture ?

— Remets l'argent sur ton compte, a suggéré Peterson, qui venait d'arriver derrière moi.

Je me suis donc rendue à la banque, et croyez-moi, ça n'a pas été une expérience agréable. Rouge de honte, j'ai expliqué que ces billets étaient exactement les mêmes que ceux que j'avais retirés quelques jours plus tôt. Des remarques ont été faites quant à un soi-disant problème d'usure anormale. Je commençais à en avoir ras-le-bol de cette histoire. S'il voulait être remboursé, il n'avait qu'à venir le demander. Sinon, qu'il oublie.

— Ça a marché alors, a dit Peterson. – Je l'ai fixé sans comprendre. – Eh bien, regarde-toi. Tu as chaud, tu es énervée, tu as perdu une demi-journée à la banque et les employés te prennent pour une idiote. Tu es frustrée de ne pas pouvoir soulager ta conscience en lui donnant l'argent. Il voulait t'emmerder et il a réussi. C'est sa façon de se venger. Je sais que c'est difficile pour toi, mais la meilleure réponse est de rester calme et digne, et de laisser couler.

— Tu m'as prise pour le *Titanic* ?

Il est resté silencieux.

— Bon, bon, O.K.

St Mary venait d'entrer dans sa période *Las Vegas Parano*, qu'on appelait aussi parfois période des entretiens d'évaluations annuels.

J'avais des dizaines de dossiers étalés sur mon bureau, et j'étais d'une humeur exécrable. David tapait assidûment sur son clavier, ce qui était curieux, car il ne travaillait jamais aussi dur. Je le soupçonnais de chercher de nouvelles blagues de merde. Le bon côté, c'est qu'il n'avait pas essayé de m'en raconter une seule de la journée. Nous étions bien au chaud à l'intérieur, à l'abri de la pluie et du froid, et j'étais sur le point de suggérer une tasse de thé lorsqu'un bruit a attiré mon attention. J'ai levé la tête et vu le chef Farrell qui se tenait dans l'embrasure de la porte.

— Je peux entrer ?

— Bien sûr, Chef. Que puis-je faire pour toi ?

— J'aimerais te parler. Monsieur Sands, vous voulez bien nous excuser un moment ?

Sacré David. Il s'est contenté de tourner sa chaise vers moi et m'a regardée en levant les sourcils.

— David, si tu veux bien...

Il a eu un grand sourire.

— Je dois voir le professeur Rapson de toute façon. Il dit qu'il peut équiper les roues de mon fauteuil de lames. Tu sais, comme dans *Ben Hur* ? Ce serait la classe, non ?

Il a disparu avant que j'aie le temps d'émettre une quelconque objection.

— Je t'en prie, assieds-toi. Que peut faire le département d'Histoire pour toi aujourd'hui ?

Rester polie et distante. Il était d'une importance vitale que je ne me mette pas en colère. L'amour et la haine sont des sentiments très proches. La personne que vous haïssez est autant le centre de votre monde que celle que vous aimez. C'est l'indifférence qui tue.

Il est resté assis à regarder ses pieds. La pluie martelait les fenêtres. Finalement, il a levé les yeux.

— Pendant combien de temps vas-tu me punir ?

J'ai terminé d'empiler mes dossiers en prenant mon temps, après quoi je les ai soulevés et lâchés sur le bureau de David. Ça le calmerait un peu. *Ben Hur* !

Finalement, je me suis rassise, j'ai serré les mains sur le bureau, et j'ai dit, d'une voix polie et distante :

— Oh mince, je crois que je te dois des excuses, Chef. Je suis vraiment désolée si tu pensais que j'étais simplement de mauvaise

humeur ou en proie à une crise de bouderie aiguë. Je pensais avoir été parfaitement claire et si ce n'est pas le cas, c'est ma faute. Je ne me doutais pas que tu pensais qu'il pouvait y avoir quelque chose à sauver des décombres. Manifestement, je me trompais et je suis désolée si c'est douloureux pour toi, mais il faut que ce soit clair. Je ne te punis pas. Je ne te fais rien du tout. En ce qui me concerne, tout est terminé. Je suis désolée, mais je suis passée à autre chose.

— Eh bien, pas moi. J'aimerais m'excuser.

— Je ne suis pas intéressée.

— Et m'expliquer.

— Toujours pas intéressée.

— Tu dois entendre ce que j'ai à te dire.

— J'en doute fort.

Il a cogné le poing sur la table.

— Écoute-moi !

Dans un soupir, je me suis adossée au fauteuil d'un air las, et j'ai regardé par la fenêtre.

— Si ça te fait plaisir.

Le vent, qui soufflait de plus en plus fort, projetait la pluie contre la vitre et faisait vibrer la fenêtre, assourdissant dans le silence qui n'en finissait pas. Son visage était dépourvu de toute expression.

Tout à coup, il s'est extirpé de son fauteuil et a quitté la pièce, laissant la porte ouverte derrière lui. Je suis restée figée sur ma chaise, soudain glacée jusqu'à la moelle. David est revenu. Ignorant son propre bureau, il s'est arrêté devant le mien.

— Quoi ?

Il s'est mis à taper sur les accoudoirs de son fauteuil d'un air frustré.

— Bon sang, Max, es-tu folle ?

— Quoi ? ai-je répété d'un ton complètement différent.

Il a laissé échapper un soupir tremblant.

— Je travaille pour un organisme qui manipule le temps. Tu crois que je n'essaie pas, tous les jours, de trouver un moyen de revenir en arrière et de me prévenir, laisser un message, désactiver ma voiture, n'importe quoi, n'importe quoi qui puisse modifier l'événement qui a détruit ma vie ? Mais je ne peux pas, et il n'y a rien que je puisse faire. C'est trop tard, putain ! Mais pour toi, ça ne l'est pas. Tout ce dont vous avez besoin, c'est que l'un de vous deux ravale sa fierté stupide.

Car ce n'est pas irrémédiable, et vous devez faire quelque chose avant qu'il soit trop tard. Imagine que l'un de vous meure. Il n'y aura plus rien à faire à ce moment-là. Ce sera trop tard. Mais ça ne l'est pas encore. Vous pouvez encore réparer ça. Ce que je veux dire, Max, c'est que tu ne peux pas passer le reste de ta vie à regretter...

Sa voix s'est brisée et il s'est éloigné rapidement, percutant l'angle de son bureau tout en luttant contre une quinte de toux.

Je me suis levée, même si j'ignore si c'était pour venir en aide à David ou suivre le Chef, et ne le saurai jamais puisque, au même moment, Schiller et Van Owen sont apparues dans l'embrasement de la porte et, dans leur excitation, ont tenté d'entrer au même moment. J'ai profité du temps qu'elles ont mis à se sortir de cette situation délicate pour me ressaisir.

— Max, on a réussi ! On l'a trouvé ! Il faut que tu viennes voir. On a trouvé le point de basculement.

L'espace d'un instant, j'étais perdue. Et puis je me suis souvenue. Notre pièce de théâtre. Celle dans laquelle Bill le Barde avait, dans un moment d'égarement, immortalisé la mort de la mauvaise reine.

— Vous avez fait vite, les filles. Bravo. Montrez-moi. – Avant de quitter la pièce, je me suis tournée vers mon assistant. – Dès que tu seras prêt, David. J'aimerais avoir ton avis.

— Deux minutes, Max, a-t-il répondu, toujours sans me regarder.

Je n'ai pas insisté.

Le hall grouillait d'agitation. Apparemment, tous les historiens qui n'étaient pas en mission étaient présents. Les tableaux et les murs disparaissaient sous une multitude de documents. Deux rangées horizontales de papiers, une rose et une jaune, longeaient les murs. Des éléments étaient entourés ou surlignés, des flèches menaient d'une page à l'autre et inversement. Les tables étaient couvertes de cartes, photos, ouvrages de référence, disques, cubes et clés de données. Le sol était jonché de piles de papiers ornées d'une tête de mort : la version St Mary du panneau « Ne pas toucher ». Le personnel de ménage avait des sueurs froides depuis une semaine. C'était le chaos, mais seulement en apparence.

J'ai trouvé un coin de table libre, m'y suis perchée, et Van Owen a hurlé pour demander le silence.

— O.K., je vous écoute, ai-je dit.

— Ça déchire, Max ! Il y a des passages vraiment très forts. Si elle

est mise en scène un jour, la pièce va faire sensation. – Elle a marché vers le premier panneau de la présentation. – La pièce commence avec la reine mère, Marie de Guise, qui apprend que le roi d'Angleterre, ce bon vieux Henry, prévoit de marier son fils, le futur Edward VI, à la fille de Marie, la jeune Marie Stuart. Marie de Guise est une femme intelligente et elle comprend que sa fille aura un grand rôle à jouer dans les années à venir. Elle l'envoie donc en France, où elle sait qu'elle sera en sécurité. En la donnant en mariage au dauphin maladif, les oncles de Marie espèrent gouverner la France à travers elle. C'est une scène assez verbeuse, dans laquelle tous les personnages exposent leur vie passée et leurs projets futurs. La reine, Catherine de Médicis s'insinue dans leurs vies comme un serpent bien nourri, et des camps commencent à se former. La scène qui suit est celle du mariage. Tout le monde est sur un petit nuage, sauf la reine bien sûr, et tout indique une fin heureuse. Sauf que, comme nous le savons, le roi de France meurt prématurément lors d'une joute et le jeune couple monte sur le trône beaucoup plus tôt que prévu. Et puis, bien sûr, le dauphin sème la pagaille en décédant à son tour, apparemment d'une otite. S'ensuit une scène assez fantastique où les hostilités remontent à la surface : on voit Marie et Catherine échanger des paroles pleines de haine sur son lit de mort et en fin de compte, Catherine oblige Marie à rentrer en Écosse. La réticence de la jeune femme est un peu minimisée afin de ne pas froisser les spectateurs écossais. Mais en ce qui nous concerne, tout va bien pour l'instant, tout est en ordre. – Elle a marqué une pause pour boire une gorgée d'eau. – Marie rentre donc en Écosse. Dans le célèbre épais brouillard écossais. Sur le rivage, elle prononce un discours vibrant dans lequel elle exprime son bonheur de retrouver son pays natal, sa volonté de régner avec justesse et équité, bref, elle leur promet qu'ils vivront désormais dans le monde des Bisounours. Personnellement, je pense qu'elle a plutôt dit un truc du genre : « Fait chier, je suis trempée. Le soleil ne brille donc jamais dans ce putain de trou perdu ? Que quelqu'un me trouve des chaussures sèches et m'apporte à boire ! », le tout en français, mais bon. La pièce ne s'attarde pas sur son mariage avec Darnley, de sorte que nous passons directement au point culminant de la première partie. Le ton de la pièce devient plus sombre. Marie, enceinte jusqu'au cou et servie uniquement par deux ou trois dames de compagnie, se plaint amèrement de son nouveau mari. Elle le déteste. Tout le monde le

déteste. C'est un bon à rien. Un *loser*. Un branleur, bref, vous voyez le genre. Son ami David Rizzio arrive pour un souper intime, comme il en a apparemment l'habitude. Comme nous le savons tous, Darnley et ses amis interrompent violemment ce rendez-vous romantique. Il retient la reine pendant que ses compères poignardent Rizzio. À de nombreuses reprises. Cinquante-six fois, pour être précise. C'est beaucoup. Il s'agrippe aux jupes de la reine et la supplie de l'aider. Elle hurle et maudit son mari. Ses dames de compagnie crient à l'aide, mais personne ne vient. C'est une scène assez dérangeante, qui se termine avec la reine enceinte s'effondrant dans une flaque du sang de Rizzio. – Elle s'est interrompue et m'a regardée. – C'est là que ça se corse. Dans la pièce, elle ne quitte pas le palais de Holyrood. Elle se la joue Henry II en demandant à ce qu'on la débarrasse de ce mari turbulent, sur quoi le comte de Bothwell, dont on sait qu'il est entiché d'elle et légèrement instable, s'empresse d'aller accomplir sa volonté. Autrement dit, Marie est parfaitement innocente. – Quelqu'un a soufflé avec dédain. – On lui apporte la nouvelle de la mort de Darnley, qui l'horrifie et la consterne. Dans la pièce, elle prend immédiatement ses distances avec Bothwell. Pour autant que l'on sache, elle ne le revoit plus. Donc il n'y a pas de viol, pas de disgrâce, pas de troisième mariage fatal, pas de soulèvement contre elle, pas d'emprisonnement en Angleterre.

J'ai inspiré profondément.

— Bon sang ! C'est donc ça. C'est ça, qui est différent. Elle n'épouse pas Bothwell.

— On dirait, oui.

— Et ensuite ?

— Eh bien, comme vous l'aurez compris, l'Histoire est complètement sortie des rails, et les choses ne vont pas aller en s'arrangeant. Encouragé par Marie, le Nord se soulève contre Élisabeth, soutenue par des troupes françaises et écossaises. Philippe d'Espagne, inquiet de l'ascension de la France en Europe, met de côté ses scrupules religieux et aide secrètement Élisabeth. C'est un scénario peu crédible, mais selon des sources contemporaines, il a toujours eu le béguin pour elle. La Hollande tombe, évidemment, puisqu'Élisabeth n'est pas en position de leur envoyer de l'aide. Un grand nombre de protestants fuient l'Angleterre et se réfugient en Amérique. L'Armada prend le large, mais cette fois pour sauver l'Angleterre et non

l'envahir, même si le résultat est le même. Les navires sont mis en déroute par les intempéries. Les troupes françaises et écossaises de la Vieille Alliance franchissent la frontière. Élisabeth tente de s'enfuir mais elle est capturée et emprisonnée. Elle fomente un complot avec l'Espagne dans le but de reprendre le pouvoir, mais elle est trahie. Dans la scène clé de la pièce, Marie lui rend visite en secret la veille de son exécution et, d'une reine à l'autre, la supplie de renoncer au trône d'Angleterre. Si elle reconnaît publiquement son illégitimité, elle aura le droit de terminer sa vie tranquillement en résidence surveillée. Élisabeth rejette la proposition avec dédain, se souvenant probablement qu'elle a passé toute son enfance dans une situation similaire, et les deux rouses échangent des insultes parfaitement indignes d'une reine jusqu'à ce moment très bref, à la fin, où nous les voyons, ces deux femmes dans un monde d'hommes, au bord des larmes, regrettant le passé. C'est une scène finale très touchante. Sauf que...

— Sauf que...

— Sauf que c'est des conneries.

Elle a ouvert un dossier et marqué une pause afin de ménager son effet. Un silence inhabituel régnait dans le hall, pourtant rempli d'historiens connus pour leur tendance au vacarme.

— À partir du meurtre de Darnley, tout est faux. Voici le rapport du docteur Dowson. Le papier, l'encre, le style : tout est différent. Aucun doute, ce n'est pas Shakespeare.

— Une contrefaçon moderne ?

— C'est ça qui est curieux, Max. La seconde partie est contemporaine de la première. Elle a été écrite à la même époque, mais pas par le même homme.

— Mais elle a été enterrée en même temps que la première ?

— Oh oui. Quelqu'un, Dieu seul sait qui, a écrit la seconde partie, l'a substituée à la version originale, et le tout a été enterré de bonne foi par le Dr Bairstow.

J'ai tenté de résumer la situation.

— Donc la pièce date du début du XVII^e siècle. Toute la pièce. Mais elle a été écrite par deux personnes différentes, dont une seule était Shakespeare ?

— Ouai. Voilà un résumé, a-t-elle répondu en me tendant le document en question.

Je l'ai saisi d'un air distrait, tandis que mille pensées traversaient mon esprit. Mes camarades étaient parfaitement silencieux. J'entendais leur cerveau travailler.

— C'est un excellent travail, mesdemoiselles, ai-je dit. Je vous félicite. Je monte immédiatement voir Mme Partridge pour organiser un entretien avec le Boss. Préparez un rapport que vous lui présenterez demain.

Elles se sont éloignées et ont commencé à rassembler des documents. Balayant la pièce du regard, j'ai aperçu David au fond du hall, qui toussait encore un peu. J'ai haussé les sourcils et il a hoché la tête en souriant.

Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai remarqué une sorte de martèlement lointain. Comme personne d'autre ne semblait l'entendre, je n'ai rien dit.

Le bruit devenait de plus en plus fort à mesure que je grimpais les escaliers et longuais la galerie conduisant au bureau de Mme Partridge, qui était vide. J'ai tenté ma chance au service administratif, où l'on m'a informée que je la trouverais au bout du couloir. Je me suis dirigée vers la porte. Le martèlement continuait à s'intensifier. Je sentais mon crâne fourmiller.

Il se passait quelque chose.

Je l'ai trouvée dans la salle d'impression. Notre imprimante digitale dernier cri était parfaitement silencieuse, ce qui ne laissait présager rien de bon. Et effectivement, une vieille machine déglinguée équipée de pièces mobiles s'activait furieusement, crachotant des feuilles de papier que Mme Partridge et son équipe récupéraient et agrafaient au fur et à mesure. J'en ai soulevé une de la pile. Ce n'était rien d'important, juste la mise à jour annuelle des archives.

Pourtant, il se passait quelque chose.

J'ai tourné la tête lentement, essayant de localiser ce... quelque chose.

Dans un dernier fracas, la machine s'est éteinte. Le silence qui régnait désormais dans la pièce ne faisait que souligner le bruit que j'étais toujours la seule à entendre. Les employés ont soupiré de soulagement et chargé les liasses de papier sur un chariot avant de disparaître. Quant à Mme Partridge, elle déambulait tranquillement dans la salle, éteignant des appareils. Lorsqu'elle a eu terminé, elle s'est tournée vers moi.

— Je peux voir le Boss demain ? C'est au sujet de la pièce.

Sans cligner des yeux une seule fois, elle a dit :

— Dix heures, demain matin.

— Merci.

Je n'écoutais pas vraiment. J'ai levé les yeux et elle se tenait devant moi, me dévisageant. Dès que quelque chose d'important se produit à St Mary, Mme Partridge est présente. Quelque part. Toujours.

J'ai commencé à arpenter la pièce. Un gros sac en plastique noir était accroché au mur, à moitié rempli d'impressions ratées. Sans savoir pourquoi, j'ai tendu la main et en ai sorti quelques-unes.

— Attention, m'a-t-elle avertie. Certaines ne sont pas sèches.

— Que s'est-il passé ?

— Notre imprimante habituelle est hors-service, nous avons donc dû utiliser la vieille machine et nous avons mis trop d'encre. Les cent premières pages étaient inutilisables.

C'était important, mais je ne savais pas pourquoi. J'ai regardé les feuilles que j'avais sorties. L'encre humide luisait toujours par endroits. L'impression était gondolée. J'ai tourné la feuille. L'encre avait traversé le papier.

Dans le jargon de l'imprimerie, on appelle ça un transpercement.

Mille pensées ont traversé mon esprit.

J'ai regardé la pluie. La pluie. Des rêves. Des rêves qui étaient réels.

Je me suis tournée vers Mme Partridge, qui rassemblait ses affaires et me dévisageait avec le genre d'expression que l'on réserve généralement à un chaton qui vient de comprendre le fonctionnement de son bac à litière. Elle se tenait d'un air impatient à la porte. J'ai compris.

— N'oubliez pas. Dix heures, demain.

— Non, ai-je marmonné. Je n'oublierai pas.

Et j'ai disparu à l'aveugle dans le couloir, retrouvant par le plus grand des hasards le haut de l'escalier. David me regardait d'en bas. J'ai descendu les marches pour le rejoindre.

— Tu peux retourner à mon bureau ? Fais le vide. Peu importe où tu caches mon bordel. Installe un dictaphone. Tu peux faire ça en vingt minutes ?

— Oui.

— O.K. J'arrive.

Il s'est éloigné et je me suis réfugiée dans le silence de la bibliothèque. Ça allait être gênant, mais je ne pouvais pas y échapper. J'ai allumé ma radio.

— Chef Farrell ?

— Docteur Maxwell ?

Son ton était surpris mais neutre.

— Oui. Je me demandais, si tu n'es pas trop occupé, si tu pouvais m'accorder une demi-heure dans mon bureau ? Si c'est un problème, je peux venir te voir, mais je pense que mon bureau est plus calme.

Il y a eu une pause. J'ai commencé à me balancer nerveusement d'un pied sur l'autre, sans rien dire.

— Je peux avoir un indice ?

— On est en train de travailler sur Marie Stuart et je pense que tu pourrais avoir les réponses à certaines questions.

Nouvelle pause.

— Moi ?

— Oui. Peux-tu venir rapidement ?

Encore une pause.

— Tu me donnes dix minutes ?

— Oui.

J'ai coupé la communication avant qu'il ait le temps de changer d'avis et je suis partie en courant vers mon bureau.

J'ignore où David avait planqué tout mon fatras. Il était fort possible qu'il ait juste ouvert la fenêtre et tout balancé sous la pluie. Ça m'était égal. Tout ce qui m'importait, c'était le sentiment d'urgence qui brûlait en moi.

Je l'attendais lorsqu'il est apparu, un peu méfiant, dans l'embrasement de la porte. David avait allumé la lumière rouge au-dessus de l'entrée. On risquait de prendre mon bureau pour un bordel, mais au moins, nous ne risquions pas d'être dérangés. Je me suis levée, m'efforçant de paraître à la fois polie et professionnelle. C'était comme si notre conversation précédente n'avait jamais eu lieu.

— Chef, merci d'être venu si rapidement. J'espère ne pas avoir trop chamboulé ton après-midi. J'aimerais te poser quelques questions, si tu n'y vois pas d'inconvénient. Je t'en prie, entre et assieds-toi.

J'ai immédiatement accaparé le fauteuil près du radiateur. Le simple fait d'écouter la pluie tomber me donnait froid. Il a examiné le petit dictaphone d'un air suspicieux.

— Ce n'est rien de malveillant, Chef. Je veux juste me concentrer sur ce que tu as à dire, plutôt que m'acharner à m'en souvenir. Je vais devoir te demander de me faire confiance pendant que je tâtonne dans l'obscurité jusqu'à ce que je trouve ce que je cherche sans le savoir.

— La technique de prédilection du département d'Histoire. Très bien, docteur Maxwell, je t'écoute.

— J'aimerais te poser quelques questions au sujet des événements récents. Je te dirai avec plaisir de quoi il s'agit lorsqu'on en aura terminé, mais pas avant, si ça ne te dérange pas, car je ne veux pas influencer ce que tu vas dire.

Il a hoché la tête, le visage fermé. Je connaissais cette expression.

— Quand tu étais inconscient, tu as rêvé, n'est-ce pas ?

Il a de nouveau hoché la tête, les bras croisés, le menton contre la poitrine.

— Peux-tu me dire quels étaient ces rêves ?

— Je ne suis pas vraiment sûr. Je ne m'en souviens plus très bien.

— Mais tu as dit qu'ils te paraissaient réels à l'époque ?

Il a fait signe que oui.

— Très réels. Plus réels que la réalité que tu voyais en te réveillant ?

Il a acquiescé en silence, visiblement réticent à s'impliquer. Nous n'allions nulle part. J'ai décidé de revoir ma stratégie. J'ai sorti une des impressions ratées de Mme Partridge et l'ai posée sur la table devant lui. Il l'a prise entre ses mains.

— La nouvelle liste des archives ?

— Regarde au dos.

Il a tourné la feuille.

— C'est du travail de cochon.

— On appelle ça un transpercement.

— Et ?

— Et je pense que ce n'est pas le seul exemple de transpercement dont j'ai été témoin récemment. Je pense... je pense que lorsque ta conscience, était altérée, tu as toi-même été victime d'un transpercement. Je pense que tes rêves n'étaient pas nécessairement des rêves. Je pense que la raison pour laquelle ils te paraissaient si

réels, c'est qu'ils l'étaient. Je pense que quelque chose a transpercé ta conscience, et c'est ce dont tu te souviens aujourd'hui. Des fragments imparfaits et flous comme le verso de cette impression. Tu as dit...

J'ai inspiré profondément et l'ai vu se crispier légèrement.

— Tu as dit : « Écosse », « longues jupes », « lumières », « tissus scintillants ». C'est une description très visuelle. Je pense que tu en sais plus que tu ne l'imagines. J'aimerais que tu te détendes, réfléchisses, et me dises ce dont tu te souviens. S'il se trouve que j'ai tort, alors nous t'offrirons une tasse de thé, nos sincères remerciements et tu pourras repartir vaquer à tes occupations comme si de rien n'était.

Il a regardé ses pieds pendant un moment avant de finir par parler.

— Je ne suis pas sûr de me souvenir de quoi que ce soit.

Je n'allais pas laisser tomber aussi facilement.

— On essaie quand même ?

Il a soupiré.

— Tu es pire qu'un terrier, tu sais ?

J'ai préféré laisser courir.

— O.K., essaie de revenir en arrière. Essaie de retourner dans tes rêves. Est-ce que tu sens une odeur particulière ?

La réponse a été immédiate.

— Des chevaux. De la fumée de bois. De l'humidité. De la moisissure.

— Quel temps fait-il ?

— Il pleut. Il fait froid. La nuit tombe.

— Tu es à l'extérieur ?

— Oui. Je rentre chez moi.

Intéressant.

— Où ça, chez toi ?

— Juste à l'angle. Derrière le portail. La maison à pignons. Il y a des aigles en pierre au-dessus de la porte. L'un a une aile cassée.

Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais. Je m'attendais à une ville. J'ai tenté de chasser de mon esprit toute idée préconçue pour le suivre.

— Que se passe-t-il ensuite ?

— Je traverse une petite cour. Des escaliers. Trois marches. Une porte en bois. Il fait chaud à l'intérieur. Il y a un grand feu dans la cheminée.

— Qui est avec toi ?

— Je vois Guthrie. Il est trempé et secoue son manteau. Non, sa cape. Il secoue sa cape. Je vois aussi Peterson, assis à une table. Une longue table. Tu es près du feu avec quelqu'un d'autre. Je vois des ombres vacillantes. Une porte s'ouvre et une bougie s'éteint. On parle. Tu dis... non, je sais plus.

Il a secoué la tête.

— Non, c'est très bien. Tu vois que tu t'en souviens. C'est toujours dans cette pièce ?

— Non, il y en a une autre. Avec de belles boiseries. Magnifique. Beaucoup de gens. Ça brille. Il y a du bruit. De la musique. Il fait chaud. Je ne vois pas les visages, mais il y a quelqu'un. C'est comme une performance. Des applaudissements. Des rires. Je suis... mal à l'aise. Tu te tiens dos à la fenêtre. Tu es tendue. Tout le monde me regarde. – Il s'est tu. – C'est tout.

— Tu sais pourquoi tu es mal à l'aise ?

— Non.

— Rien d'autre ? Une phrase ? Une image dans ton esprit ? Une sensation ?

Il a remué sur son fauteuil.

— Il y a une chose. C'était un rêve récurrent. J'attends. Dans l'obscurité. Il fait noir. Je ne vois rien du tout. Il pleut des cordes. Je ne vois rien. Je n'entends rien. Il y a un problème. J'attends... quelque chose. Quelqu'un. Qui ne vient pas. Il y a un problème... – Sa phrase est restée en suspens. – C'est tout, je crois.

J'ai éteint le dictaphone.

— Des idées ?

Il a soupiré lourdement, encore plongé dans le passé.

— Non, c'est tout ce dont je me souviens.

Je me suis levée et j'ai allumé la bouilloire.

— Tu veux une tasse de thé ? Je t'expliquerai de quoi il s'agit.

— Non, merci. Je suis assez occupé en ce moment.

Il ne voulait pas en parler. Il voulait juste partir. Je ne lui en tenais pas rigueur.

J'ai soupiré.

— D'accord. Merci quand même, Chef.

Dès qu'il est sorti, j'ai éteint la lumière rouge et me suis rassise pour réfléchir. Je n'avais rien du tout. Rien de tangible. Rien que je

puisse pointer du doigt et qui me ferait dire « *Là* ». Je tâtonnais dans le noir. Tout ce que j'avais, c'était une intuition. Et Mme Partridge et son transpercement. J'étais convaincue que c'était important, mais peut-être accordais-je trop de valeur à la simple défaillance technique d'une vieille imprimante. J'ai fixé mon bureau d'un air morose. La personne avec laquelle je discutais de ce genre de choses venait de partir. J'avais besoin d'un autre point de vue.

J'ai appelé Peterson.

— Salut, je n'arrive pas à travailler, alors je me disais que j'allais aussi t'empêcher de travailler.

— Je ne travaille pas. Je regarde avec désarroi les réponses à l'examen de cette semaine en me demandant s'il ne vaut pas mieux arrêter les frais et tous les expulser immédiatement. Prentiss décrit une courbe chronologique fermée comme...

— Tu veux une tasse de thé ?

— Oh mon Dieu, oui. J'arrive.

Quelques minutes plus tard, il franchissait la porte en courant et se jetait dans un fauteuil.

— Alors, quoi de neuf, demi-portion ?

— Je commence où ?

— Au début. Et tu t'arrêtes à la fin.

Je me suis calée dans mon fauteuil et j'ai commencé à tout lui raconter, sans omettre les hypothèses, les sensations, les suppositions, les intuitions, tout.

— Donc comme tu le vois, au bout du compte, je n'ai rien. Rien d'assez tangible pour pouvoir en parler au Boss en tout cas.

— Oh, je ne sais pas. Écoutons ça avant de nous laisser aller au désespoir.

Il a allumé le dictaphone, l'a laissé tourner un moment, puis a sorti son bloc-notes et a commencé à écrire.

— O.K., écoute. Les mots-clés. Chevaux. Maison. Portail. Aigles. Guthrie. Moi. Toi. Une pièce somptueuse quelque part. Une sorte de performance qui est importante. On peut s'en servir. On peut discerner le scénario d'une mission.

Il a rallumé le dictaphone et nous avons écouté. Dans mon esprit, des images commençaient à se former.

Si les souvenirs du Chef n'étaient pas seulement des rêves, alors c'était un véritable trésor. C'était un scénario. Le personnel présent

correspondait à une mission. C'étaient les personnes que j'emmènerais avec moi, avec quelques autres en plus, peut-être. Il faisait froid et il pleuvait : l'Écosse au début de l'été. Et nous avions déjà Édimbourg au début du XVI^e siècle. Logiquement, nous arrivions à l'été 1567. Après le meurtre de Darnley, mais avant Bothwell. Peterson avait raison, si on considérait les choses sous cet aspect, c'était facile.

D'un autre côté, il ne s'agissait peut-être que de rêves, dans lesquels mon esprit obsédé par Marie Stuart voyait des choses qui n'existaient pas. À une époque, l'ancienne Max, sûre d'elle, aurait bâti une maison sur ces fondations précaires. Il me manquait toujours quelque chose. Mais c'était un début.

J'ai allumé ma table de données et commencé à élaborer un scénario. Peterson s'est installé sur celle de David et m'a imitée. Au bout de trente minutes, il a levé la tête.

— J'ai fini.

— Moi aussi, tout juste.

— Je te montre le mien si tu me montres le tien.

Nous avons échangé nos scénarios et constaté qu'ils étaient relativement similaires, hormis quelques points sur lesquels nous avons tous les deux fait des concessions. Il y a eu plusieurs échanges vigoureux et une discussion ouverte et franche à la fin, mais, plusieurs heures plus tard, nous avions quelque chose. Nous avons retravaillé le scénario jusqu'à ce que nous soyons entièrement satisfaits, puis nous sommes allés dîner.

Le lendemain, j'étais réveillée aux aurores, trop excitée pour rester au lit.

Malgré tout, je n'étais pas la première levée. Plusieurs historiens s'affairaient dans le hall, examinant les panneaux d'affichage, pointant du doigt, débattant. Le comportement classique de l'historien dans son habitat naturel. Je suis restée un moment au fond de la salle à les observer. Des piles de documents de travail, des sources secondaires, des éléments de contexte et quelques cartes étaient disposés le long du mur du fond. J'ai attrapé une carte au hasard. Celle de l'Ordnance Survey de 1852. Tous les lieux d'intérêt familiers y figuraient : le palais de Holyrood, Princes Street, la maison de John Knox, le cimetière de Greyfriars, le château. Je l'ai examinée pendant quelques minutes et j'ai su, avec une certitude entière et inébranlable, que

j'avais raison. Ma tête s'est mise à tourner.

J'ai pris un moment pour mettre de l'ordre dans mes idées. Le cerveau humain est programmé pour trouver une logique dans un monde aléatoire. Le combat éternel de l'homme pour apporter un peu d'ordre dans le chaos. Était-ce ce que j'étais en train de faire ? Je me suis appuyée sur la table, sentant mon cœur battre la chamade tandis que j'essayais de me reprendre et de réfléchir calmement. J'ai pris de longues inspirations et trouvé un point sur lequel me concentrer. Ce n'était pas le moment de défaillir.

Voyant le docteur Dowson entrer dans la bibliothèque, je lui ai emboîté le pas.

— Bonjour, Max, vous êtes bien matinale aujourd'hui.

— Bonjour, docteur. J'ai besoin d'informations urgentes, s'il vous plaît. Maintenant, si possible.

Il m'a considérée par-dessus ses lunettes demi-lune. Manifestement, je semblais toujours en état de choc puisqu'il a vigoureusement hoché la tête.

— Je m'en occupe personnellement. Que voulez-vous savoir ?

Je lui ai expliqué.

— Eh bien, ça ne me paraît pas très compliqué.

Il a tapé furieusement sur son clavier et a attendu, puis a froncé les sourcils, enfoncé quelques touches de plus, et s'est dirigé vers une table de données sur laquelle il s'est affairé un moment.

Mon cœur battait de plus en plus vite. J'avais raison. Je le savais.

— Hmm, c'est assez curieux... Juste une minute, Max...

Il a consulté un index sur fiches cartonnées, à l'ancienne. Au bout de la table, une imprimante a vrombi avant de cracher une feuille de papier. Il me l'a apportée. Nous l'avons parcourue ensemble.

— C'est tout ce que vous avez ?

— Je le crains.

— Vous ne pouvez pas trouver le reste ?

— Il n'y a rien d'autre. Ce que vous voyez, c'est tout ce qu'il y a.

— Quoi, toutes sources confondues ?

— On dirait bien.

— Mais comment est-ce possible ? Il doit bien y en avoir d'autres quelque part, non ?

— Non, Max, c'est tout. Ma seule explication est que ce sont des informations sensibles dont l'accès est protégé par la loi des trente ans,

ou quelque chose de similaire. Même si je dois admettre que je ne comprends pas pourquoi. Votre demande me paraît parfaitement inoffensive.

Je lui ai rendu le document.

— Oui, elle l'est. Eh bien, tant pis. Merci beaucoup pour votre aide, docteur Dowson.

Il n'était pas dupe.

— Si vous le dites, Max.

J'ai filé comme une flèche et foncé droit sur le chef Farrell, qui m'a stabilisée, puis, réalisant qui j'étais, a immédiatement retiré ses mains.

— Docteur Maxwell ?

J'ai décidé de tenter le diable.

— Je ne sais pas si je dois être heureuse de te voir, Chef. Je m'apprêtais à aller voler ta capsule. Tu veux m'accompagner ?

— Voler ma capsule ?

— Seulement si tu es d'accord, bien sûr. Si tu as d'autres projets pour la matinée, je comprendrai.

J'ai essayé de passer devant lui, mais il m'a retenue par le bras.

— Pourquoi ?

— Je dois faire un saut non autorisé. Maintenant. Et je suis désolée, mais je n'ai pas le temps de t'expliquer. Que tu viennes ou pas, ça m'est égal. Enfin, je pense que je préférerais que tu viennes, puisque ça te concerne aussi, mais si tu viens, ça doit être maintenant.

— Tu voles ma capsule et me donnes la possibilité de t'accompagner ?

— Oui, ai-je dit, agacée par sa lenteur. Tu viens ou pas ?

Il m'a dévisagée pendant ce qui m'a paru une éternité. Son visage était indéchiffrable.

— D'accord. Mais ne traverse pas le hall en courant, tu vas te faire remarquer. Marche d'un air désinvolte.

— O.K., ai-je répondu en tâchant de marcher d'un air désinvolte.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'accélérer dans le couloir, mais, en faisant preuve d'une impressionnante maîtrise de moi-même, j'ai réussi à me limiter à un petit trot nonchalant.

Une fois dans la capsule, il a violemment écarté mes mains de la console.

— Non, ça suffit. Dis-moi de quoi il s'agit.

J'ai inspiré profondément.

— Tu ne t'en souviens peut-être pas, mais lorsque tu t'es réveillé de ton coma, les premiers mots que tu m'as dits ont été « Attention, les noms sont les mêmes. »

— Non, je ne m'en souviens pas.

— Eh bien, moi oui. Tu n'avais pas été aussi lucide depuis une éternité.

— Je te crois, mais je ne comprends pas ce que ça veut dire. Quels noms sont les mêmes ?

— Knox. Docteur Alexander Knox et John Knox. Ils portent le même nom. Enfin, le même nom de famille.

Il m'a dévisagée. Je soupçonnais Alexander Knox d'être un sujet tabou.

— John Knox. Tu sais, le célèbre ecclésiastique écossais. Celui qui a mené la Réforme protestante en Écosse. Il a rencontré Jean Calvin. Il s'est opposé à la régente. Il voulait que Marie Stuart soit exécutée pour meurtre.

— Je sais qui il est, a-t-il dit avec impatience. Quel est le rapport avec Alexander Knox ? Et ne réponds pas à ma question en disant « Leurs noms sont les mêmes. »

— C'est pourtant le cas, ai-je fait obstinément. Et c'est toi qui m'as mise en garde.

— J'étais dans le coma !

— Non, tu en étais sorti.

— À peine.

— C'est peut-être le moment où tu fais le meilleur boulot. Tu as peut-être eu une révélation. Et honnêtement, il était temps. Écoute, j'essaie de rassembler des informations sur Alexander Knox et tout ce que le docteur Dowson a trouvé, c'est quelques lignes disant qu'il a ouvert le Redhouse il y a sept ans. Il n'y a rien concernant ses origines ou son éducation. Pas même ses diplômes, ce qui, admetts-le, est un peu louche.

— Compte tenu de son métier, ces informations sont peut-être protégées.

— Exactement. C'est pour ça que je retourne dans le futur pour voir ce qu'ils ont. La règle des trente ans ne s'appliquera plus. On peut y aller maintenant ?

— Pourquoi es-tu toujours si pressée ?

— Je vois le Boss à 10 heures ce matin avec la proposition la plus

bancale de l'histoire de St Mary, et j'aimerais vraiment avoir quelque chose de plus concret à lui donner. On peut partir maintenant, s'il te plaît ?

Nous sommes partis.

Quelques secondes plus tard, nous nous sommes matérialisés devant Hawking et avons tranquillement attendu dans la capsule tandis que les sonneries et sifflets hurlaient à tue-tête. Deux rangées de gardes armés formaient un demi-cercle autour de l'entrée de la capsule. Ils avaient retenu la leçon. J'étais fière.

— J'y vais en premier, a annoncé Farrell. Sors lentement et prudemment.

Dans le bon vieux temps, il aurait dit : « Ne sautille pas comme un wombat surexcité, tu vas te faire tuer », mais nous n'étions plus assez intimes pour que j'aie droit à ce genre d'attentions.

Nous sommes lentement sortis de la capsule, les mains en l'air.

— Identifiez-vous, a intimé une voix.

— Bonjour. Farrell et Maxwell. Nous venons voir la directrice.

— Par ici, s'il vous plaît.

Bien que plusieurs mois se fussent écoulés depuis notre départ, les rénovations n'étaient toujours pas terminées. Les murs étaient encore marqués et roussis, mais le lieu était propre et bien rangé, et les employés s'affairaient bruyamment. J'ai aperçu des visages familiers et quelques personnes m'ont fait signe de la main.

Quelqu'un devait l'avoir déjà contactée puisqu'elle nous attendait sur le demi-palier. J'étais impressionnée. C'était exactement l'endroit que j'aurais choisi. Elle avait eu la courtoisie de venir nous saluer, mais le demi-palier, bien qu'amical et informel, signifiait malgré tout que nous devions monter vers elle. J'aimais son style.

— Je suis ravie de vous revoir. Que peut faire St Mary pour vous ?
J'ai souri.

— Nous aimerions simplement utiliser la bibliothèque, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, madame la directrice. J'ai besoin en toute urgence d'informations qui ne nous sont pas encore disponibles car protégées par la loi des trente ans. J'espérais que vous pourriez nous aider.

— Bien sûr. Si vous nous dites ce dont vous avez besoin, je demanderai à ce qu'on nous apporte tout dans mon bureau. J'espère

que vous avez le temps de rester pour un café.

— C'est très gentil de votre part, surtout que je n'ai pas eu le temps de prendre un petit-déjeuner.

— Alors, que voulez-vous savoir ?

— Tout ce que vous pouvez trouver sur un certain docteur Knox.

Si j'avais encore des doutes quant au bien-fondé de ma démarche, ils se sont aussitôt dissipés. Elle m'a attrapé le bras et a sifflé avec férocité :

— Que savez-vous d'Alexander Knox ?

Si elle voulait jouer à ça...

— Et vous, que savez-vous d'Alexander Knox ? ai-je rétorqué.

Elle a regardé autour d'elle pendant quelques secondes avant de se tourner vers moi, visiblement indécise.

J'ai croisé le regard de Farrell, qui a eu la bonne grâce de hocher la tête.

J'ai ouvert la bouche pour parler, mais elle m'a interrompue.

— Pas ici.

Nous nous sommes rendus dans son bureau, où j'ai réitéré ma demande : je souhaitais connaître ses origines, références, tout ce qu'ils avaient sur lui.

— Ce ne sera pas nécessaire, a-t-elle dit avec amertume. Je peux vous dire tout ce que vous devez savoir sur Alexander Knox.

Elle s'est tue, les yeux rivés sur son bureau. Nous avons attendu en silence. Inutile de la bousculer. Au bout d'un moment, elle a levé la tête et dit avec un demi-sourire :

— Si vous voulez ces informations dans l'ordre chronologique, il est difficile de savoir où commencer.

— Nous sommes les invités, ai-je répondu. Nous pouvons commencer si vous voulez.

Je lui ai presque tout dit. Knox. Le Redhouse. Son absence de références. La coïncidence des noms de famille. Elle m'a écoutée sans un mot, le visage parfaitement neutre.

Finalement, le silence est revenu. Nous avons attendu. Je me suis forcée à faire preuve de patience en songeant à tout ce que nous avions à apprendre.

Elle s'est légèrement écartée de son bureau et a croisé les mains sur ses genoux. Puis, d'une voix dépourvue de toute émotion, elle a dit :

— Le docteur Alexander Knox est notre ancien directeur, celui qui a disparu pendant l'attaque.

TREIZE

Je n'ai pas percuté immédiatement. Je m'étais fait des idées quelque peu extravagantes sur cet homme, imaginant qu'il avait dérivé dans le temps avant de se trouver une maison et une vie au Redhouse. Mais non, St Mary était au bout de la route. Il n'avait qu'à venir frapper à la porte. Souffrait-il d'amnésie ? Être propulsé précipitamment dans le temps a parfois de drôles d'effets sur le cerveau humain (et ce n'est pas comme si les cerveaux de St Mary étaient parfaitement normaux au départ). Et puis, comme l'esprit établit de curieuses priorités, j'ai pensé : *Je ne me suis pas du tout échappée du Redhouse. Il m'a laissée partir.* Étrangement, je le détestais encore davantage à cette idée.

Ils me dévisageaient tous les deux, ayant visiblement atteint la même conclusion beaucoup plus rapidement que moi.

— Il s'est enfui, ai-je dit, essayant d'imaginer ce qu'auraient ressenti les membres de mon institut si le Dr Bairstow nous avait abandonnés lorsque nous avons combattu Ronan à Alexandrie.

Je n'avais pas oublié ce qu'il avait dit, lorsque nous organisions la mission de sauvetage du Chef : il n'abandonnerait pas St Mary ; sa priorité serait toujours de protéger son institut.

Ils étaient silencieux. Je les ai imités pour prendre le temps de réfléchir.

— Non, ai-je fini par dire. Il vous a trahis. Ronan avait si peu d'hommes que vos cuisiniers à eux seuls auraient pu les mettre en déroute. Knox leur a donné les informations : codes d'entrée, protocoles de sécurité : tout ce dont ils avaient besoin pour s'infiltrer, voler les capsules et repartir. Mais Knox sous-estimait son propre institut. Hawking a été vaillamment défendu, vous laissant le temps de mettre les capsules en sécurité. En voyant que son plan avait foiré, Knox a disparu avec... numéro Sept... et les ressources nécessaires

pour commencer une nouvelle vie. À notre époque. Quel salaud.

Le chef Farrell s'est raclé la gorge.

— En fait, je pense que c'est encore pire que ça. Ce n'est peut-être pas une coïncidence s'il s'est établi aussi près de St Mary. Je me suis souvent posé des questions au sujet de Sussman. Il t'aimait. Il te détestait aussi, à la fin, mais à sa manière, il t'aimait. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi Sussman a fait ce qu'il a fait, mais imagine que Knox l'ait contacté. Imagine que Knox ait contacté Barclay. Pense aux dégâts considérables qu'elle a causés à l'institut pendant ses quatre mois en tant que directrice.

C'était de pire en pire. Davey Sussman, mon ancien partenaire, m'avait poussée d'une falaise au Crétacé. Il avait mal fini. Très mal fini. Peut-être travaillait-il pour Alexander Knox. Et Barclay, qui avait abandonné quatre hommes à une mort certaine ; qui m'avait renvoyée de l'institut et dont la performance en tant que directrice temporaire avait bien failli causer la perte de St Mary. Travaillait-elle pour Alexander Knox ? Avec Ronan ? Soudain, tout s'expliquait.

Le Dr Bairstow nous avait envoyés au Redhouse sans penser à mal. J'imagine que Knox n'arrivait pas à croire à sa chance lorsqu'il nous a vus débarquer. J'ai senti mon visage brûler de honte en réalisant la facilité avec laquelle il m'avait manipulée. En moins d'une heure, il m'avait déstabilisée et conduite à remettre en question les bases de ma propre vie. Il avait directement ciblé mes points faibles. Le fait que le Chef et moi étions toujours à St Mary était un véritable miracle. Farrell le devait uniquement au refus du Boss d'accepter sa démission. Knox n'était pas comme Ronan, il ne tuait pas, mais ce qu'il faisait était bien pire. Quels dégâts avait-il secrètement causés à St Mary au fil des ans ? Et j'étais prête à parier qu'il fournissait une base à Ronan et son équipe dès qu'ils en avaient besoin. En y réfléchissant, c'était une question intéressante. Qui travaillait pour qui ? Knox était intelligent ; Ronan était impitoyable et déterminé. Lequel des deux prenait les décisions ? Je me suis souvenue du ravin près d'Alexandrie et des camarades qui y avaient péri. Au fond de moi, la colère a commencé à gronder.

J'ai levé les yeux. Tous les visages disaient la même chose.

— De quoi avez-vous besoin ? ai-je demandé.

— Les coordonnées, a-t-elle répondu. Une ébauche du plan du Redhouse. Autant d'informations que possible. Et une date où vous

aurez tous les deux un alibi en béton.

— Pourquoi ?

— Vous faisiez partie de ses derniers patients. C'est un homme important et influent qui en sait probablement beaucoup plus qu'il ne devrait sur presque tout. Lorsqu'il disparaîtra, c'est-à-dire bientôt, les autorités s'intéresseront de très près à toutes les personnes à qui il a eu affaire. J'ai besoin d'une date pour que vous ne soyez pas impliqués. Nous irons le chercher et le ramènerons ici pour qu'il réponde de ses actes. Ne vous inquiétez pas, votre St Mary sera représentée et vous aurez votre mot à dire. Mais laissez-nous nous occuper du reste, s'il vous plaît.

Sur ces mots, elle a disparu.

— Il est trop tôt pour déjeuner ? ai-je demandé, pleine d'espoir.

C'était une question rhétorique. Je sais mieux que quiconque qu'il est possible de manger à toute heure du jour et de la nuit à St Mary.

Je suis passée voir Mme Partridge, laquelle n'était malheureusement pas dans son bureau. J'aurais aimé la voir avant de partir, étant convaincue qu'elle devait être représentée aussi.

Farrell s'en est allé voir Katie Carr pendant que je m'éclipsais discrètement pour rendre visite aux dodos. Ils n'avaient pas changé : toujours aussi gros, toujours aussi bêtes. Je les ai regardés tourner en rond, cacarder d'étonnement devant quelque brindille sinistre ou rocher menaçant, et j'ai souri en repensant à cette journée magique. Et la nuit qui avait suivi. La vie était beaucoup plus simple à l'époque.

J'ai retrouvé Farrell au réfectoire, où le personnel courait dans tous les sens en brandissant des louches, des gants de cuisine et autres outils de destruction massive. Nous les avons laissés nous chouchouter. Ce n'était pas désagréable.

Nous n'avons pas beaucoup parlé en mangeant. J'avais très faim et Farrell était distrait. Très distrait.

— Quoi ? ai-je fini par dire.

— Je pensais à Knox.

— Comme nous tous, je crois.

— Non, je veux dire, je pense qu'il est possible qu'on ait un autre problème.

— Qui est ?

— Je lui ai parlé de l'Écosse.

J'ai arrêté de manger. C'était une première.

— Oui, effectivement.

J'ai posé ma fourchette et commencé à réfléchir. Il avait parlé de l'Écosse et Knox avait aussitôt changé de sujet. Il était impatient de discuter de l'état de santé du Chef, pourtant, dès que celui-ci avait évoqué l'Écosse, il avait dirigé la conversation dans une direction complètement différente. Une heure plus tard, je rentrais à St Mary, notre relation était irréparable, et nous avions à peine échangé quelques mots depuis.

Il a interrompu mes réflexions.

— Réfléchis. L'Histoire déraile au ^{XVI}^e siècle, c'est en tout cas ce que nous supposons. Quelque chose d'autre s'est produit au ^{XVI}^e siècle, qui semblait... je ne dirais pas insignifiant, mais relativement mineur dans le grand ordre des choses.

Il a marqué une pause pour me laisser le temps de réfléchir.

J'ai secoué la tête.

— Je peux avoir un indice ?

— Proche de nous.

J'ai compris.

— Annie est morte. Oh mon Dieu, Annie est morte.

Je me suis replongée dans le passé, revenant au jour où Farrell m'avait tout raconté. Au ^{XVI}^e siècle, en Écosse. Sous le règne de Jacques VI. Trois jeunes historiens, Edward Bairstow, Clive Ronan et Annie Bessant, sont en mission. Annie contracte une maladie. Au mépris du protocole, elle n'est pas placée en quarantaine. Ronan tire sur Edward Bairstow, le laisse mourir sur place et ramène Annie à St Mary. Mais Edward est secouru. Ronan est fait prisonnier, prend la fuite, vole numéro Neuf, cause la mort d'Annie (et le chagrin éternel et silencieux du Dr Bairstow) et disparaît avant que quiconque puisse l'arrêter.

Je déplaçais distraitement les couverts et les assaisonnements sur la table en réfléchissant à tout ce que cela impliquait. Il a tendu la main pour me faire cesser. J'avais oublié à quel point sa peau était chaude.

— Exprime-toi, a-t-il dit.

— Je n'ai pas eu l'occasion de te le dire, mais la seconde partie de la pièce de théâtre, bien que contemporaine de la première, a été écrite par quelqu'un d'autre.

— Une contrefaçon ?

— Ou un faux. Je n'ai jamais compris la différence.

Cette fois, c'est lui qui a pris un moment pour réfléchir.

— Quelqu'un au XVII^e siècle a remplacé la fin ? Pourquoi ?

J'ai secoué la tête.

— Un message, peut-être. Je ne sais pas.

— D'un autre historien ? Qui essaierait de nous dire quelque chose ?

J'y avais pensé. Une personne en particulier connaissait mieux que quiconque les intentions du Dr Bairstow. Une personne qui était toujours présente lorsqu'un événement important se produisait...

— Je ne sais pas. Je ne sais rien. En voyant la carte avec la maison de John Knox, je me suis dit que j'avais mis le doigt sur quelque chose, et maintenant, le mystère non seulement s'épaissit, mais se solidifie. Que se passe-t-il ?

— Nous avons affaire à deux problèmes différents. L'auteur mystère. Et la fin modifiée. Qui ? Et pourquoi ? Réfléchis.

Ne connaissant pas le *qui*, je me suis concentrée sur le *pourquoi*.

— Je pense... je pense que quelque chose est en train de se passer en 1567 et que quelqu'un est en train d'essayer de nous prévenir. La fin modifiée est un avertissement. Imagine que les événements décrits dans la pièce de théâtre se réalisent. Marie vit et Élisabeth meurt. Marie devient reine d'Écosse et d'Angleterre. Elle s'installe en Angleterre, le siège du pouvoir. Son fils, Jacques, reste en Écosse en tant que roi symbolique. Marie ne l'aime pas, c'est le fils de Darnley après tout. Son pouvoir est minime : il n'a pas la liberté de persécuter les sorcières. Et si Jacques ne persécute pas les sorcières, Annie n'est pas arrêtée. Elle ne tombe pas malade. Rien de tout cela ne se produit. C'est la raison de tout ça. Clive Ronan tente de modifier le cours de l'Histoire. Pour Annie. – J'ai marqué une pause. – Sauf que... Pourquoi l'Histoire n'est-elle pas intervenue ? Nous savons tous ce qui arrive aux historiens qui ne font qu'envisager d'interférer. Alors pourquoi l'Histoire ne fait-elle rien ?

— Je pense que tu n'y as pas réfléchi suffisamment.

— Tu crois ? Qu'est-ce que j'ai raté ?

— Tu n'as rien raté, mais tu n'es pas allée assez loin.

— Explique.

— Si Annie ne tombe pas malade, alors Ronan ne tire pas sur

Edward. Il ne vole pas numéro Neuf. Il ne tue personne. Edward n'a pas besoin de voyager dans le passé pour créer St Mary. Je ne rejoins pas St Mary. Peut-être que St Mary n'est jamais créée. Dans ce cas...

J'ai retenu mon souffle.

— Paradoxe.

Il a hoché la tête.

— Donc je répète, ai-je dit avec urgence. Pourquoi l'Histoire ne l'a-t-elle pas écrasé comme une vulgaire punaise ?

Il semblait pensif.

— Je ne sais pas... Mais j'ai peut-être une idée...

J'étais en colère à présent.

— C'est ridicule. Ce type est en train de bouleverser la ligne temporelle, et l'Histoire ne fait rien. Moi, il suffit que je ne fasse qu'*envisager* d'intervenir dans une possible tentative d'agression, et l'Histoire manque de m'écraser sous un rocher de dix tonnes. Kevin Grant a essayé de sauver une femme et son enfant à Peterloo et s'est retrouvé avec le crâne coupé en deux. Et ce ne sont que des événements insignifiants. En comparaison. Ce salaud de Ronan interfère avec des événements majeurs et l'Histoire ne fait rien. Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien pour l'instant, a-t-il dit, de plus en plus morose. Vraiment, je ne sais pas. N'insiste pas. Je dois vérifier quelque chose à notre retour.

— Ronan est fou de prendre un tel risque, non ?

— Oui, je pense qu'il est fou.

— Tu crois qu'il est en Écosse ?

— Oui.

— Il faut qu'on y aille, ai-je dit en me levant.

— Non, nous devons d'abord finir ce qu'on a commencé. Nous devons neutraliser Knox avant de nous occuper de Ronan, sans quoi ils finiront par nous prendre en étau et nous broyer. Chaque chose en son temps, Max.

Je me suis rassise et j'ai repensé à la série d'événements qui avaient conduit à ce moment.

Le Dr Bairstow, motivé par des raisons économiques, avait eu ce qui paraissait probablement à l'époque être une excellente idée et avait voyagé dans le passé pour commander la pièce de théâtre, donnant à quelqu'un l'opportunité de nous mettre en garde contre des

événements dont nous n'aurions autrement jamais eu connaissance. Quatre siècles plus tard, enquêter sur ce mystère nous avait mis sur la route de ce sale traître de Knox et des dégâts qu'il avait causés.

Chaque incident, aussi futile qu'il puisse paraître, a son importance dans le grand ordre des choses.

Un événement conduit à un autre, qui à son tour en déclenche un autre, et avant même que l'on s'en rende compte, les ramifications de cet incident initial se sont propagées dans toute l'Histoire. Elles résonnent à travers les âges, d'écho en échos, s'estompant peu à peu sans jamais disparaître complètement. On parle de l'harmonie des sphères, mais l'Histoire est en réalité une symphonie d'échos. Chaque petite action a des conséquences majeures. Elles ne sont pas toujours visibles, et parfois, dans notre jeu, la conséquence arrive avant la cause.

Et ça vous fiche un mal de crâne terrible.

Nous avons pris notre thé et notre café à l'extérieur, où Pinkie est venue nous trouver. Elle nous a poliment invités à nous joindre au briefing qui aurait lieu dans son bureau.

J'ai reconnu des visages familiers, en particulier parmi les membres de la sécurité, mais il y en avait aussi des nouveaux. Ils se remettaient petit à petit sur pied, et s'ils parvenaient à capturer le salaud qui les avait trahis, ils pourraient enfin espérer tirer un trait sur ce qui leur était arrivé.

Ce n'était ni plus ni moins qu'une opération commando. Atterrir, localiser, appréhender et rentrer directement à la base. Pas de temps à perdre. L'intervention était prévue à 15 heures, pendant le « moment détente », lorsqu'il serait vraisemblablement en train de travailler dans son bureau.

Nous les avons regardés quitter Hawking. Ils semblaient confiants, bien qu'un peu moroses. Je l'étais beaucoup moins. Ce salopard était aussi insaisissable qu'une anguille, et j'avais parfois l'impression que Ronan et lui avaient des hommes partout. Tout le monde peut être acheté, et pas nécessairement avec de l'argent. Je le voyais leur filer entre les doigts, comme Ronan filait toujours entre les nôtres.

Dès que numéro Cinq a disparu, les techniciens se sont dispersés et ont entrepris de transformer le hangar en tribunal de fortune : trois chaises alignées derrière une table pour le jury, plusieurs autres

disposées en demi-cercle derrière celles-ci pour les spectateurs. L'ensemble faisait face à une unique chaise placée un peu plus loin. Tous les membres de St Mary semblaient avoir décidé d'assister au procès. Certains se sont positionnés le long de la passerelle. Nous nous sommes installés au premier rang avec les autres superviseurs. Quelques visages m'étaient familiers, mais ce n'était pas le moment de bavarder. Ce qui allait arriver avait beau être nécessaire, personne n'allait apprécier.

Le bourdonnement des conversations s'est peu à peu dissous, à mesure que les minutes passaient. La tension montait. J'attendais en silence, les yeux rivés au sol.

Ils n'étaient partis que depuis une demi-heure lorsque les lumières ont clignoté au-dessus des rails et, une seconde plus tard, numéro Cinq s'est matérialisée. Suivie, dix secondes plus tard, de numéro Sept. Ils l'avaient. Lui et sa capsule. Enfin, notre capsule.

Immédiatement, les portes blindées se sont verrouillées, isolant Hawking du reste du monde. J'ai senti le bâtiment trembler autour de moi. Des gardes armés se sont déployés. Toutes les lumières se sont allumées, baignant le hangar dans un éclat brutal et impitoyable. Aussi brutal et impitoyable que le serait la prochaine heure.

Finalement, la porte de la capsule s'est ouverte et la directrice en est sortie, suivie d'Alexander Knox. Flanqué de gardes lourdement armés, il semblait parfaitement indemne. J'admirais leur retenue. Si j'avais été en charge de la mission, il aurait dévalé toutes les volées d'escaliers situées entre mon époque et la leur. Mais bon, la plupart des gens sont beaucoup plus sympa que moi.

Il régnait un tel silence dans le hangar que j'entendais le bourdonnement électronique des lumières et de l'équipement.

Ils ont poussé Knox en avant. La directrice s'est assise sur la chaise du milieu. Ben, le médecin, était à sa droite, et Evan, le superviseur des historiens, à sa gauche.

En voyant Knox s'installer et balayer d'un regard plein d'assurance son ancien institut, je n'ai pas pu m'empêcher de penser au Dr Bairstow.

La directrice s'est levée.

— Ce procès ne relève pas des lois de ce pays. St Mary gère ses propres problèmes. Vos crimes ont été commis contre St Mary et St Mary vous jugera. Est-ce que quelqu'un ici présent a une objection ?

La seule personne susceptible d'émettre une objection était Knox lui-même, lequel a pourtant gardé le silence, se contentant de cligner des yeux sous l'éclairage aveuglant. Sur un signe de la directrice, certaines lumières ont été éteintes. Nous étions à présent dans l'ombre tandis qu'il attendait, seul, soumis à l'éclairage impitoyable. Toujours aussi narcissique, il tentait de remettre de l'ordre dans sa tenue, mais ne bronchait pas. Aucun emportement, aucune dénégation. C'était un homme intelligent, qui réservait ses munitions. Je me suis rappelé une nouvelle fois la facilité avec laquelle il m'avait manipulée, craignant qu'il ne parvienne à se tirer d'affaire en les embobinant.

Mme Partridge s'est glissée sur la chaise à côté de moi et m'a adressé un rapide sourire.

Ils ont lu l'acte d'accusation. C'était assez simple. Ils ont juste dressé la liste de tous les méfaits de Ronan et accusé Knox d'en être complice. C'était une liste longue et exhaustive.

Toutefois, il demeurait silencieux. J'ai remué sur ma chaise, mal à l'aise.

La directrice lui a demandé de plaider.

Il n'a rien dit.

— Si vous ne parlez pas, l'a-t-elle prévenu, nous en concluons que vous admettez votre culpabilité et procéderons en conséquence.

Il n'a rien dit.

Autour de moi, les spectateurs s'agitaient. Ce n'était pas bon. Certes, ils le haïssaient et voulaient sa mort, mais ils auraient été plus sereins s'il avait tout nié en bloc, ou supplié qu'on lui laisse la vie sauve, bref, n'importe quelle forme de réponse. Son comportement les mettait mal à l'aise. La directrice voulait que le procès ait lieu en présence de tout St Mary, car tout St Mary était concerné. Tout le monde devait voir la justice rendue, et je comprenais son raisonnement, mais je commençais à me demander si ça n'allait pas se retourner contre elle. Il n'était là que depuis quelques minutes, et leur détermination vacillait déjà. C'était vraiment un maître de la manipulation.

Peut-être pensait-il que Ronan allait débarquer et le tirer d'affaire. À moins qu'il n'ait toujours des gens ici. Des gens sur qui il comptait pour l'aider à s'enfuir. Je l'ai observé. Son regard parcourait nerveusement le hangar. Il ne pouvait voir clairement que les trois juges devant lui. Le reste des spectateurs n'étaient que des ombres

floues.

Je regardais les grains de poussière tomber tandis que les secondes s'égrénaient en silence. Tout le monde attendait, en vain. Il ne disait rien.

La directrice s'est brièvement entretenue avec les autres juges avant de reprendre la parole.

— Docteur Knox, votre absence de réponse aux accusations portées contre vous nous invite à penser que vous n'avez pas de défense et plaidez donc coupable. Si vous voulez répondre à ces accusations, c'est votre dernière chance. Avez-vous quelque chose à dire ?

Il a parlé.

Enfin, il a parlé.

— J'ai pris la fuite. Je l'admets. J'ai pris la fuite. Pas dans l'espoir de sauver ma peau, comme vous l'avez immédiatement conclu, mais dans un dernier effort désespéré de sauver mon institut en incitant les assaillants à me suivre. En quittant St Mary, j'espérais qu'ils me suivraient en nombre pour que vous puissiez combattre les autres. Si ma tentative a échoué, ce n'est pas ma faute.

— Et pourquoi vous auraient-ils suivi, docteur Knox ? a demandé Evan.

Il a esquissé un sourire. Evan avait posé la question qu'il attendait. J'ai commencé à sentir la situation nous échapper.

— Parce que, *madame la directrice*, a-t-il répondu, marquant une pause très subtile après ces mots, et chers membres de St Mary, je connaissais la localisation de la base secrète. Si je suis, comme vous semblez si impatients de le penser, un renégat et un traître, dites-moi pourquoi je ne lui ai pas dit immédiatement ce qu'il voulait savoir, sauvant la vie de... combien déjà, treize personnes ? Si j'étais aussi malfaisant que vous le pensez, tout ce que j'avais à faire, c'était leur dire. Selon ce que vous affirmez, je leur avais déjà tout donné : les codes, les protocoles de sécurité, etc. Alors pourquoi ne leur ai-je pas donné ce pour quoi ils étaient venus, la localisation de la base secrète ?

Merde ! Merde, merde, merde.

Un murmure s'est propagé autour de moi. Soudain, ça me paraissait évident. Pourquoi ne leur avait-il pas dit ?

Parce qu'il n'était pas l'un d'entre eux.

Mais il a fui, a répondu l'autre moitié de mon cerveau.

Oui, il a fui, mais dans le but de les éloigner. Ça aurait pu fonctionner.

Non. St Mary (mon St Mary) n'était qu'à une demi-heure de route du Redhouse. Il aurait pu demander de l'aide à tout moment. Au lieu de quoi il avait commencé une nouvelle vie (très prospère qui plus est) à influencer les grands de ce monde. Politiciens, têtes couronnées, leaders religieux, hommes d'affaires, haut gradés de la police et de l'armée : ils étaient tous passés entre ses mains. Oublie St Mary. Quels dégâts avait-il causés au pays ces dernières années ? Et ce connard arrogant n'avait même pas pris la peine de changer de nom.

Allait-il s'en tirer aussi facilement ?

À ce moment-là, Mme Partridge s'est levée.

— Puis-je dire un mot ?

J'ignore comment ça se passe dans les autres organisations, mais je suppose que c'est la même chose partout. On a tendance à penser que le pouvoir est entre les mains des directeurs, des patrons, des généraux, etc. Mais c'est faux. La personne la plus puissante d'une organisation est l'assistant personnel du Boss. Celui ou celle qui garde les secrets. Qui comprend le système de classement. Qui détient les clés. Le gardien. Celui ou celle qui rédige les procès-verbaux. Et dans le cas de St Mary, cette personne était également Clio, fille de Zeus et muse de l'Histoire immortelle.

Sans surprise, quand on connaît l'amour des Grecs antiques pour le théâtre, elle n'a pas fait les choses à moitié. Les murmures ont enflé avant de se dissiper à nouveau, tandis qu'elle marchait lentement vers les juges, ses talons claquant contre le sol dur. Elle a pris son temps, et lorsqu'elle s'est finalement trouvée en face des trois juges, le silence était complet dans la salle.

Mais surtout, et pour la première fois, Alexander Knox avait commencé à transpirer. En apparence, il était aussi calme et détendu qu'avant, mais sous la lumière blanche et brutale, je voyais son poulp palpiter sous sa mâchoire.

Evan a légèrement reculé sa chaise, dont les pieds ont grincé contre le sol en béton. Il a levé la main en signe d'excuse.

— Je vous en prie, madame Partridge, nous vous écoutons, a dit la directrice.

Elle s'est placée de profil pour faire face à la fois aux juges et à Alexander Knox.

— Le docteur Knox dit vrai. Il n'a pas révélé la localisation de la base secrète.

Des murmures se sont propagés dans le hangar. J'avais l'étrange sensation que cette affaire allait mal se terminer. Nous étions en train de perdre le contrôle. Il allait s'en tirer.

Elle s'est approchée des juges, se plaçant si près d'eux qu'elle aurait pu les toucher. Ils ont levé les yeux vers elle. Sa voix portait dans le hangar, puissante, claire et déterminée.

— J'ai extrait les coordonnées du coffre et les ai cachées avant l'attaque. Le docteur Knox n'aurait jamais pu les communiquer à nos ennemis.

— Vous voyez, a crié Knox. N'est-ce pas exactement ce que je viens d'affirmer ? – Il a fait un effort énorme pour retrouver son sang-froid. – Je veux dire, merci, madame Partridge. Merci d'avoir dit la vérité aujourd'hui. – Il s'est dirigé vers elle et elle s'est retranchée derrière la table, à côté d'Evan. Les gardes l'ont forcé à se rasseoir. – Je vous l'ai dit, je vous l'ai dit. C'est une erreur. Je sais de quoi ça a l'air, mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Je pensais que si je prenais la fuite, ils en concluraient que j'essayais de cacher les coordonnées et se lanceraient à ma poursuite. J'essayais de les éloigner. C'est mon institut. Je ne ferais jamais...

Les gardes l'ont brutalement repoussé sur sa chaise et il s'est calmé.

— Puis-je continuer ? a demandé Mme Partridge, imperturbable.
La directrice a hoché la tête.

De derrière la table, Mme Partridge s'est tournée face à Knox.

— Vous leur avez bien donné les coordonnées, mais pas les bonnes. Vous leur avez donné celles que j'avais au préalable substituées. Vous, madame la directrice, a-t-elle ajouté en désignant Pinkie, en tant que directrice technique, vous possédiez les vraies coordonnées, évidemment, tout comme le chef de la sécurité. Vous êtes tous les deux, il me semble, des membres loyaux et dignes de confiance de cet institut. Contrairement à vous. – Elle a fixé Knox avec un regard qui n'était pas sans rappeler le harpon utilisé par le capitaine Achab pour chasser Moby Dick. – Par conséquent, j'ai retiré les coordonnées et les ai remplacées par... autre chose. Comme je m'y attendais, vous avez bien tenté de trahir vos collègues. Mais vous n'y êtes pas parvenu.

— Vous ne pouvez pas le prouver, a-t-il répondu à voix basse.

Un sourire s'est esquissé sur le visage de Mme Partridge, et sa voix a transpercé le silence du hangar.

— Conformément aux informations que vous leur avez fournies, docteur Knox, Ronan a envoyé douze de ses hommes sur ces coordonnées pour localiser et rapporter les capsules. Ils n'en sont jamais revenus. Ils ne pouvaient pas. On ne revient pas du lieu où je les ai envoyés.

Elle a marqué une pause, et un frisson a couru le long de mon échine. Où et quand les avait-elle envoyés ? Si Mme Partridge disait qu'ils ne reviendraient pas, alors ils ne reviendraient pas.

Knox la fixait des yeux, la bouche grande ouverte. Il n'était pas le seul.

Elle a poursuivi.

— J'imagine qu'à ce stade de votre relation, vous et M. Ronan avez décidé de vous séparer. Votre poste de directeur ne lui était plus d'aucune utilité. Il vous a autorisé à prendre numéro Sept et à partir pour une nouvelle vie. En échange, vous avez accepté de lui fournir une base qu'il pourrait utiliser à sa guise. Voilà ce que je tenais à dire, madame la directrice.

Je ne voyais que le profil de Mme Partridge, qui se tenait légèrement en retrait derrière Evan, déjà prête à se fondre dans l'obscurité.

On aurait pu entendre un duvet de chardon se poser sur le sol.

La directrice s'est redressée et éclairci la voix.

— Est-ce que quelqu'un souhaite ajouter quelque chose ? Pas vous, a-t-elle ajouté en voyant Knox ouvrir la bouche.

Silence total dans le hangar.

— Très bien. Alexander Knox, vous avez...

C'est tout ce qu'elle a eu le temps de dire avant qu'Evan se lève d'un bond et plaque le canon d'un revolver contre sa tempe.

— La ferme. Docteur Knox, vite. Rejoignez numéro Sept. Ouvrez la porte et je...

Et c'est tout ce qu'il a eu le temps de dire avant que Mme Partridge émerge des ténèbres et lui assène une violente torgnole à l'arrière du crâne à l'aide de son bloc-notes électronique, lequel a volé en éclats tandis qu'Evan s'effondrait contre la table.

Au même moment, Knox a reçu un coup de crosse dans les reins.

Pour l'instant, ils étaient tous les deux sur la touche.

De longues secondes ont passé. Farrell m'a tapoté le genou.

— Respire.

J'ai pris deux longues inspirations afin de remettre mes poumons en marche, et attendu de voir si un autre rebondissement allait survenir, mais apparemment, c'était tout pour le moment.

Knox a été replacé sans délicatesse sur sa chaise et Evan, ensanglanté et hébété, est tombé à genoux à côté de lui.

Mme Partridge n'a esquissé aucun mouvement pour tenter de récupérer les débris de son bloc-notes. Voyant que les enfants pouvaient *enfin* gérer la situation tout seuls, elle a demandé poliment :

— Avez-vous besoin d'autre chose, madame la directrice ?

Pinkie a détaché son regard des deux hommes.

— Non, pas pour le moment, je vous remercie, madame Partridge.

— Merci, madame la directrice, a-t-elle répondu, rejoignant l'obscurité dans une ondulation.

Maintenant qu'ils le tenaient, ils devaient décider de son sort. Et de celui d'Evan. J'ai contemplé l'homme que j'avais nommé superviseur en me demandant s'il n'aurait pas fallu m'enfermer dans un lieu où je ne pourrais faire aucun dégât. Je comprenais enfin pourquoi il n'avait souffert que de blessures relativement légères. Et pourquoi il s'était montré si pénible après. Bien sûr que Ronan avait pensé à laisser un de ses hommes avec les prisonniers. Il était l'un d'entre eux depuis le début. Gardant le silence tandis que ses collègues étaient fusillés, tabassés, violés ; peut-être a-t-il même aidé à choisir les victimes. Je n'étais pas la seule à le regarder d'un air abasourdi tenter de se redresser. Il n'a reçu aucune aide de la part de Knox.

La directrice s'est levée et nous a fait signe de la rejoindre. Avec les officiers supérieurs, nous avons formé un petit groupe.

— D'après moi, a dit le docteur, il faudrait les conduire tous les deux dans un lieu perdu dans le temps et l'espace, et les y abandonner. Les laisser tenter de survivre. S'ils y parviennent. Même s'ils n'ont pas fait preuve d'autant de clémence à notre égard.

Je regardais mes pieds en attendant que quelqu'un émette une objection, mais personne ne l'a fait. Finalement, j'ai levé la tête et croisé le regard de Farrell. Il a opiné d'un air sombre.

— Sauf votre respect, madame la directrice, je ne suis pas d'accord, ai-je lâché. – Tout le monde m'a regardée. Je détestais ça. La

mâchoire serrée, j'ai poursuivi. – Nous ne devons pas oublier que Ronan est toujours là, quelque part. Ce ne sont peut-être pas les meilleurs amis du monde, mais ils n'ont personne d'autre. Knox lui a fourni un refuge pendant des années. Nous devons nous assurer qu'il ne puisse plus jamais le faire. Il est possible qu'ils aient établi un mode de communication, nous n'en savons rien, et que Ronan débarque pour le sauver dès que nous aurons le dos tourné. Et alors, aucun de nos St Mary ne sera en sécurité.

À côté de moi, le Chef a acquiescé en silence.

J'ai continué.

— Nous ne pouvons pas prendre ce risque. Je m'apprête à soumettre au Dr Bairstow les détails d'une mission visant à attaquer Ronan. Vous pouvez sans crainte le laisser entre nos mains, madame la directrice. En revanche, je pense que nous devons nous occuper de Knox maintenant. Et de façon permanente.

Machinalement, nous nous sommes tous tournés vers eux. Evan était parvenu à s'asseoir, la tête entre les mains. Quant à Knox, il fixait intensément ses propres doigts. Je me demandais s'il espérait que le destin intervienne pour l'aider. J'ai repensé à toutes les personnes courageuses qui avaient donné leur vie en défendant St Mary, dans le présent comme dans le futur, et mon cœur s'est durci.

Pinkie s'est éloignée avec son chef de la sécurité et ils ont discuté un moment. Des ordres ont été donnés. Knox et Evan ont été escortés à la capsule. Finalement, la directrice s'est tournée vers nous.

— Vous êtes libres de nous accompagner en tant que témoins. Tout le monde doit savoir ce qui va se passer.

Nous avons hoché la tête en silence. L'idée ne me réjouissait pas, mais on ne peut pas condamner quelqu'un à mort et refuser d'en assumer les conséquences. Je me tenais près de Farrell lorsque nous avons sauté. Tout le monde avait les yeux baissés.

La porte s'est ouverte sur un paysage morne et désert. Il faisait froid, mais ce n'était pas un froid polaire. Je suis sortie, mon souffle formant un nuage blanc devant ma bouche. Le sol était couvert d'une couche de neige si fine qu'elle ressemblait à du talc. L'autre capsule avait atterri quelques mètres plus loin. Evan et Knox étaient déjà sortis et se tenaient seuls au milieu de la neige, scrutant les alentours. Le soleil se levait sur une journée que ni l'un ni l'autre ne vivrait.

Ce n'est que lorsque les six agents de sécurité se sont alignés qu'ils

ont compris ce qui allait leur arriver. Ils devaient penser que nous allions simplement les lâcher dans la nature. Et que quelqu'un viendrait les secourir. Ce dernier espoir anéanti, ils ont commencé à paniquer. Ils regardaient fiévreusement autour d'eux, à la recherche d'un endroit où se cacher, n'importe lequel, mais l'élément le plus haut à l'horizon était l'herbe soufflée par le vent. Il n'y avait nulle part où s'enfuir.

— Vous ne pouvez pas faire ça, a hurlé Knox dans le vent. Ce n'est pas légal !

Ni lui ni Evan ne semblait comprendre la gravité de la situation. Les gens ont parfois tendance à penser que St Mary n'est qu'une bande d'historiens adorablement excentriques. Et c'est vrai. Mais ne vous méprenez pas, St Mary a des dents. Et lorsqu'il le faut, nous n'hésitons pas à mordre.

La directrice disait quelque chose que je ne parvenais pas à entendre par-dessus le vent et les cris. Je me suis approchée. Elle récitait une liste de noms. Des larmes coulaient sur ses joues. Dans ma tête, j'ai ajouté mes propres noms à la liste.

À présent, ils hurlaient tous les deux à en perdre leurs voix. Je l'ai entendue donner l'ordre et me suis forcée à regarder. J'étais impliquée dans tout ça, et j'en étais en partie responsable.

Ce n'était pas la première fois que je voyais quelqu'un mourir, mais ceci était une exécution. Une autre. Le cauchemar recommençait. Je voyais Barclay gisant à mes pieds, gaspillant les dernières secondes de sa vie dans des paroles de haine. Je devais surmonter ce moment. Et vivre avec les conséquences. Je me tenais à côté de Farrell. Il a pris ma main gelée et l'a serrée fort dans la sienne. Je l'ai serrée à mon tour, reconnaissante.

Une très rapide succession de détonations, si rapide qu'on aurait dit un seul tir éraillé, a retenti, et puis, le silence. Le chef de la sécurité s'est approché d'eux.

— Attends-moi dans la capsule, a dit Farrell rapidement.

Pour une fois, je n'ai pas discuté.

J'ai entendu deux nouveaux coups de feu, et c'était la fin.

QUATORZE

Nous ne nous sommes pas attardés, désireux de rentrer à notre St Mary au plus vite. Pinkie nous a escortés à la capsule dans une atmosphère glaciale. Les événements de la journée avaient porté un coup à leur moral, mais ils s'en remettaient. C'était enfin terminé. Il était temps pour nous de partir.

Farrell a sauté en premier. Je l'ai suivi dans numéro Sept, à nouveau aux commandes d'une capsule que je ne connaissais pas.

Le Chef avait avisé Hawking du retour de notre dernière capsule perdue, de sorte que des forces de sécurité symboliques m'attendaient. Sitôt la lumière de décontamination éteinte, je me suis ruée hors de la capsule et j'ai couru vers la porte. Avant de sortir, je me suis tournée vers le hangar, réalisant que c'était la première fois que je voyais tous les rails occupés. Nous avions récupéré nos capsules. Ce moment demandait davantage de respect que je ne lui en avais témoigné.

Je me suis finalement dirigée vers le bâtiment principal, où il n'y avait pas trace du Chef.

J'ai consulté ma montre. Il me restait vingt minutes avant mon entretien avec le Boss, ce qui me laissait juste le temps de me laver le visage, de me coiffer et de prendre une tasse d'une boisson chaude et sucrée.

Cela fait, j'ai pris la direction du bureau du Boss, récupérant Schiller et Van Owen au passage. J'étais stressée, essoufflée et désorientée. Mes bottes et les jambes de ma combinaison étaient humides de neige. J'entendais toujours les coups de feu déchirant l'air glacial, je voyais toujours les deux formes noires gisant au sol dans des flaques de neige écarlates.

J'ai pris une longue inspiration dans le bureau de Mme Partridge, et je suis entrée calmement. Le Boss m'attendait au centre de la pièce, une expression grave sur le visage. Derrière son épaule, je voyais le

chef Farrell assis sur une des deux chaises, une pile de documents imprimés éparpillée à ses pieds.

— Docteur Maxwell, si vous voulez bien entrer. Mademoiselle Van Owen, mademoiselle Schiller, merci d'être venues. Je vous prie de patienter quelques minutes.

Je l'ai suivi jusqu'à son bureau. Farrell a tourné la tête vers nous. Il avait très mauvaise mine, mais probablement pas autant que moi. Le Boss s'est assis.

— Qui commence ?

J'étais ravie de laisser la parole à Farrell, qui s'en est au demeurant très bien sorti, expliquant la situation beaucoup plus clairement que je ne l'aurais fait. À la fin, le Boss s'est levé et a regardé par la fenêtre.

— Vous êtes sûrs qu'ils sont morts ?

— Certain, a confirmé le Chef. J'ai vérifié moi-même. Ils étaient tous les deux morts.

J'ai hoché la tête, même si le Boss ne me voyait pas. Il est resté silencieux un long moment.

J'ai attendu.

Pour la toute première fois, il semblait désemparé. Finalement, il s'est tourné vers nous.

— Je crois que je vous dois à tous les deux des excuses. Je n'avais réellement aucune idée de l'identité de Knox lorsque je vous ai envoyés au Redhouse. Visiblement, ça a été une expérience difficile pour vous deux, et je suis soulagé que vous en soyez sortis relativement indemnes. – C'était inattendu et surprenant de sa part, mais il est rapidement revenu à son état normal. – Max, votre instinct incroyable rend hommage à votre entraînement et votre développement, et St Mary s'en attribue le mérite. Votre décision de vous retirer aussi vite que possible était, étant donné les circonstances, parfaitement justifiée. Les événements qui ont suivi, un peu moins, bien sûr, mais nous en avons déjà discuté. La disparition de Knox va causer des remous, mais je ne pense pas que St Mary sera impliquée. Nous serons peut-être soumis à un rapide interrogatoire, mais vous pouvez compter sur moi pour vous fournir un alibi si nécessaire.

— Merci, monsieur, a dit Farrell.

Le Boss a soupiré et s'est rassis à son bureau, puis il a croisé les mains et m'a regardée d'un air plein d'attente.

— Alors, docteur Maxwell, qu'avez-vous pour moi aujourd'hui ?

Il connaissait parfaitement la raison de ma venue, mais sa question nous a permis à tous les trois de revenir au présent. J'ai appelé mes historiennes, rassemblé les dossiers et lui ai tout expliqué, étape par étape. Schiller et Van Owen lui ont résumé la pièce. Rapidement, le bureau s'est rempli de documents, diagrammes, cubes et disques de données. Elles avaient fait un excellent boulot. Nous avons démarré sa table de données et elles ont fait apparaître leurs piles. Il les a étudiées attentivement, posant toutes sortes de questions auxquelles elles avaient les réponses. J'étais fière d'elles.

À la fin, il les a poliment remerciées et raccompagnées à la porte. Je les ai entendues détalier.

Il est revenu devant la pile de données qui tournait toujours au-dessus de sa table et l'a examinée en silence.

— Je suppose que ce n'est pas tout.

Je lui ai alors parlé du transpercement et des rêves du Chef, lequel a exposé sa théorie selon laquelle Ronan aurait voulu changer l'Histoire dans le but de sauver Annie. Leurs deux visages étant dépourvus de toute expression, je me suis efforcée de les imiter.

À la fin, j'ai pris la parole.

— J'admets qu'individuellement, tous ces éléments sont peu convaincants, mais si nous les considérons dans leur ensemble, monsieur, je pense que vous conviendrez que cela mérite au moins une enquête.

— Je suis d'accord. Pendant que vous vous intéressiez à ce problème particulier, le chef Farrell a examiné l'historique de la capsule numéro Quatre. Chef, je crois que vous voulez ajouter quelque chose.

— En effet, monsieur. En téléchargeant et en analysant l'historique des sauts de numéro Quatre, j'ai réussi à retracer la plupart de ses déplacements depuis qu'on nous l'a volée. Ronan a bien effectué un saut à Édimbourg en 1567.

— C'est une bonne nouvelle, ai-je dit. Nous savons où le trouver. On le chope avant qu'il ait le temps de causer davantage de dégâts et on le neutralise. Sans faire dans la délicatesse.

— Non, ce n'est pas du tout une bonne nouvelle, a-t-il répondu. Ronan était encore relativement jeune quand il s'est enfui de St Mary. Apparemment, il est arrivé en Écosse quelques mois seulement après la mort d'Annie Bessant, déterminé à changer l'Histoire sans se soucier

des conséquences.

Je me suis tournée vers le Dr Bairstow.

— C'est ça que je ne parviens pas à saisir, monsieur. Pourquoi l'Histoire n'est-elle pas intervenue ? Pourquoi l'Histoire ne l'a-t-elle pas tué à ce moment-là pour nous épargner tous ces ennuis ?

Ils ont échangé un regard, et c'est finalement le Dr Bairstow qui a parlé.

— Vous avez répondu à votre propre question, docteur Maxwell. Tous ces « ennuis » ne doivent pas nous être épargnés. S'il est tué dans sa jeunesse, il ne pourra pas interférer avec nous au Crétacé ou à Alexandrie, ou ailleurs encore. Notre passé changerait. St Mary n'existerait peut-être pas, et là encore, nous aurions créé un paradoxe. Nous sommes au cœur d'un dilemme. Volontairement ou non, Ronan s'est rendu intouchable. Ni St Mary ni l'Histoire ne peuvent faire quoi que ce soit. Nous devons enquêter sur cette anomalie et la rectifier, mais nous ne pouvons pas tuer ou interférer de quelque manière que ce soit avec la cause de cette anomalie qu'est Ronan.

— Alors, que pouvons-nous faire ?

— L'année dernière, nous avons pris la décision de surveiller la ligne temporelle et de corriger toute irrégularité. Donc nous enquêtons. Nous identifions le problème et tentons de réparer la ligne temporelle avant que la situation empire. Mieux vaut prévenir que guérir, comme on dit. Docteur Maxwell, commencez à préparer la mission, s'il vous plaît. Je veux un...

— En fait, monsieur, l'ai-je interrompu en démarrant une autre pile de données, le docteur Peterson et moi avons déjà terminé.

Il a parcouru le plan de mission une première fois.

Puis une deuxième. Le chef Farrell progressait plus lentement, haussant régulièrement un sourcil perplexe. Je dois admettre que j'étais aussi sceptique que lui. Mais nous n'avions pas d'alternative. Peterson et moi avons parcouru tous les fichiers plusieurs fois, et au bout du compte, nous avons le choix entre Farrell, Peterson lui-même et le commandant Guthrie, qui arrivait étonnamment en troisième position. Farrell l'emportait.

Il semblait dubitatif.

— Pourquoi moi ? Pourquoi pas... ? – Il a marqué une pause, fouillant en vain son cerveau à la recherche d'un autre candidat potentiel. – Pourquoi moi ?

— C'est ta faute, ai-je répondu non sans une certaine malice. Tu parles parfaitement français. Elle va t'adorer.

Dans mon bureau, j'ai trouvé David en proie à une nouvelle quinte de toux. Il paraissait essoufflé et fiévreux, et j'entendais sa poitrine siffler.

— Tout va bien ? ai-je demandé en lui tendant un verre d'eau.

— C'est moi qui devrais... poser cette question. C'est toi qui... reviens d'une mission un peu... douteuse... dont tu ne veux parler à... personne.

— N'essaie pas de changer de sujet, ai-je dit, sur le ton de quelqu'un à qui on ne la fait pas. Tu prends quelque chose ?

— Pas... pas en ce moment.

— Eh bien, va voir le docteur Foster et fais-toi soigner. Je ne veux pas d'un bureau plein de glaires.

— Moi aussi je suis content de... te voir. Comment ça s'est passé ?

— Mission accomplie, ai-je répondu laconiquement.

Je n'avais pas du tout envie d'en parler.

— Félicitations, a-t-il dit, sur le ton de quelqu'un à qui on ne la fait pas davantage. Tu seras ravie... mais pas surprise, d'apprendre que ton... assistant incroyablement brillant est parfaitement à jour dans son travail, et qu'il n'y a absolument rien d'intéressant à savoir. Tu peux... retourner te coucher.

— La prochaine fois que tu vois ce jeune assistant incroyablement brillant, remercie-le de ma part s'il te plaît, et demande-lui si ça l'intéresserait de prendre ta place.

— Très drôle. D'ailleurs, toc toc...

— La ferme.

Grommelant des paroles inaudibles entrecoupées de quintes de toux, il m'a apporté une pile de courrier.

— Il n'y a rien d'urgent. J'ai préparé toutes les réponses... Tu n'as plus qu'à les valider et je les enverrai. Une tasse de thé ?

— Hmm... oui, s'il te plaît, ai-je répondu, pensant naïvement que nous allions travailler un peu.

— Alors, comment vas-tu ?

— Je vais bien, ai-je fait, sans vraiment l'écouter.

— On ne dirait pas.

— Je vais bien, ai-je répété de mon ton censé signifier « change de

sujet ».

Ce qu'il a fait. Et je l'ai aussitôt regretté.

— Et comment va le chef Farrell ?

— Bien.

Son silence m'a fait lever les yeux.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je sais.

Nouveau silence.

— Tu l'as regardé récemment ?

— David, je viens de passer la matinée avec lui. Bien sûr que je l'ai regardé.

— Non, je veux dire, vraiment regardé.

— On n'examine pas de près son supérieur hiérarchique. C'est probablement passible de poursuites.

— Je te propose un marché.

— S'il implique la disparition des blagues de merde, j'accepte.

— Je... je vais voir le docteur Foster si tu discutes avec le chef Farrell. Je ne vous demande pas de vous réconcilier immédiatement sur l'oreiller. Juste de prendre le temps de discuter un peu. Ça ira mieux ensuite, crois-moi...

J'ai soupiré en prenant mon air de directrice des opérations au bout du rouleau.

Il a recommencé à tousser. Délibérément, je parie.

— O.K., je vais le faire. Je ne sais pas quand, en revanche. Tu veux que je signe quelque chose ? Maintenant, file à l'infirmerie avant que je décroche le téléphone et leur demande de venir te chercher. Crois-moi, ce n'est jamais agréable.

Il a reculé jusqu'à la sortie, raclant la peinture au passage. Enfin, ce qu'il en restait. Le montant de la porte subissait une nouvelle agression dès qu'il entraient ou sortait. Il était dans un piètre état. Il l'est toujours, d'ailleurs. Je ne les ai jamais laissés le repeindre. David a disparu et sa toux a petit à petit laissé place au silence, jusqu'à ce qu'un cri retentisse dans le couloir, suggérant quelque accrochage avec un autre employé.

J'ai parcouru le courrier. Tout ce qu'il avait fait était parfait, aussi l'ai-je placé dans la corbeille de départ. J'ai moi-même préparé mon thé, pour changer, et j'ai commencé à plancher sur la mission Marie Stuart.

Captivée par mon travail, j'ai rapidement perdu la notion du temps. Je n'ai pas remarqué que David n'était pas revenu.

Et puis le téléphone a sonné.

C'était Helen, et elle n'a pas perdu de temps.

— Max, rapplique à l'infirmerie. Maintenant.

Je crois que je n'ai même pas pris la peine de replacer le combiné sur son socle. Je suis partie comme une flèche, traversant la galerie à une vitesse que je n'avais pas atteinte depuis ma formation. J'ai descendu les marches trois par trois. Des historiens stupéfaits se figeaient sur mon passage. J'ai enfoncé les portes du long couloir en criant « Dégagez le passage ! » à tous ceux qui ne s'écartaient pas assez vite. Quelqu'un a eu le bon sens d'ouvrir la porte à l'autre bout du couloir. J'ai levé le menton et accéléré. Ils avaient appelé l'ascenseur, Dieu merci. Je crois que je n'aurais jamais réussi à monter l'escalier. Je n'avais qu'une seule pensée en tête : *Qui ? Qui était-ce cette fois ?*

Dès qu'elles ont commencé à s'ouvrir, je me suis glissée entre les portes de l'ascenseur et j'ai couru jusqu'au bureau des infirmières, qui était vide.

— Helen ? Docteur Foster ? ai-je crié.

Elle est aussitôt apparue.

— Par ici, Max.

Elle m'a fait signe de la suivre, s'éloignant à grands pas. À ma surprise, nous sommes passées devant les chambres sans nous arrêter, pour nous diriger directement vers la salle d'isolement au bout du couloir. J'y avais séjourné une fois, lorsque j'étais revenue de Pétra à l'époque des Nabatéens, avec ce qui s'est finalement révélé n'être qu'un vilain rhume. C'était une petite pièce, un peu mieux meublée que les autres chambres puisque les patients y séjournaient en général plus longtemps.

Le Dr Bairstow et Mme Partridge attendaient en silence à l'extérieur. Le Boss courbait la tête, et la douleur que je lisais sur le visage de Mme Partridge m'a glacé le sang.

Je me suis tournée vers Helen.

— Qui ? Qui est-ce ? Que s'est-il passé ?

— C'est David. Respire, Max. Tu dois rester calme. Il n'en a plus pour longtemps.

Non. C'était impossible. Nous étions en train de discuter quelques

heures plus tôt. Comment était-ce possible ?

Devant la porte, j'ai pris plusieurs longues inspirations et baissé les épaules, m'efforçant de recouvrer un semblant de calme avant d'entrer. La pièce, tranquille et douillette, baignait dans une lumière tamisée. Ils en avaient fait un lieu agréable. David était étendu sur le dos, les mains posées sur le ventre, sa poitrine se soulevant douloureusement à chaque respiration. J'ai cherché en vain les machines, perfusions, ballons d'oxygène. Il n'y avait rien. Il aurait aussi bien pu se trouver dans sa propre chambre.

Je suis aussitôt ressortie et j'ai demandé avec violence :

— Où est l'oxygène ? Où est l'équipement ? Pourquoi vous ne le soignez pas ?

Helen a soupiré. Je ne me souvenais pas l'avoir déjà vue aussi accablée.

— Il a refusé d'être soigné, Max. Non, a-t-elle ajouté lorsque j'ai ouvert la bouche pour protester. Ce n'était pas une décision impulsive, il a signé les papiers il y a plusieurs mois.

— Helen...

— Max, tout le monde ne s'accroche pas à la vie avec autant d'acharnement que toi. Maintenant, va le voir. Chaque seconde compte.

Je n'arrivais pas à y croire. Je pensais qu'il était heureux. Je pensais qu'il aimait son travail. Qu'il avait accepté sa nouvelle vie. Comment avais-je pu me tromper à ce point ?

J'ai reniflé et me suis essuyé les yeux avec colère avant d'entrer doucement dans la chambre. Helen m'a emboîté le pas.

— Il a du mal à parler.

Hochant la tête, je me suis assise délicatement sur le lit et me suis penchée pour qu'il puisse me voir.

— Hé.

Un faible sourire s'est esquissé sur son visage pâle comme la mort. Il avait les lèvres exsangues et les yeux cernés d'ombres noires. Il respirait difficilement, inspirant et expirant dans un sifflement rauque. Il présentait tous les symptômes d'une pneumonie. Je savais qu'il était vulnérable aux infections, mais ça avait été si rapide. Pendant combien de temps avait-il été malade sans que je m'en rende compte ?

J'ai pris délicatement ses mains dans les miennes et me suis penchée vers lui.

— David. – Ses paupières ont tremblé. – Tu dois revenir immédiatement au bureau. Je ne trouve pas le dossier sur Périclès.

Il a soufflé, ce qui devait être une sorte de rire.

— Arrête ça. Tu sais que le docteur Foster n'aime pas que les patients rient.

Il a souri et a serré faiblement mes mains.

— David, tu avais raison pour Leon et moi, ai-je chuchoté. Je vais arranger les choses. Mais il faut que tu te rétablisses, pour pouvoir me dire que tu me l'avais bien dit. Laisse Helen te soigner. S'il te plaît. Je n'y arriverai pas sans toi. – Son regard ne m'a pas quittée. – Ne meurs pas. Ne meurs pas, David, ne meurs pas, ai-je répété dans un murmure, comme si mes mots pouvaient le guérir.

Comme si, par la simple force de ma volonté, je pouvais l'empêcher de nous quitter. De me quitter.

— David. Tu es mon ami. S'il te plaît, ne meurs pas.

Ses lèvres ont bougé et je me suis approchée de son visage pour l'écouter. Tout doucement, il a dit :

— Toc... toc.

J'ai dégluti et demandé :

— Qui est là ?

Mais il n'a pas répondu.

Je lui ai tenu les mains, refusant de comprendre ce qui était en train de se passer, incapable de le laisser partir.

Finalement, Helen m'a touché l'épaule.

— Laisse-moi m'occuper de lui, Max. Allez, viens.

Je me suis levée à contrecœur, laissant Helen et Hunter s'affairer autour du lit, et j'ai lentement quitté la chambre. Le Boss et Mme Partridge étaient toujours là.

— J'aimerais que son nom soit ajouté au tableau d'honneur, ai-je dit. – Ils ont hoché la tête. – Et qu'il soit enterré dans sa combinaison bleue. C'était un historien après tout, un excellent historien.

— Naturellement, a répondu le Dr Bairstow.

J'ai traversé le couloir, descendu l'escalier, franchi les portes, traversé un autre couloir, puis le hall, monté l'escalier, longé la galerie, pris à droite et non à gauche, gravi une autre volée de marches, frappé à la porte, et je suis entrée sans attendre.

Il était assis dans un fauteuil, des dossiers ouverts sur ses genoux et autour de ses pieds. Nous nous sommes regardés. Il a prestement

refermé les dossiers et les a jetés par terre. Refermant la porte d'un coup de pied, j'ai traversé la chambre, me suis roulée en boule sur ses genoux, et j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.

En me réveillant le lendemain matin, je me sentais atrocement mal. Mes yeux étaient tout collés, ma gorge irritée et j'avais apparemment dormi dans mes vêtements. J'ai essayé de me redresser et découvert que j'étais piégée dans un cocon de couvertures, qui s'étaient entortillées autour de mes membres. Et puis j'ai remarqué que je n'étais pas dans le bon lit. Ni la bonne chambre. Et je me suis souvenue pourquoi.

David...

Je me suis débattue avec les couvertures pour libérer mes bras et me suis assise. Puis j'ai placé mes cheveux derrière mes oreilles et regardé autour de moi. Un mot était posé sur la table de nuit.

Personne ne s'attend à te voir aujourd'hui. Je ne serai pas de retour avant midi, alors prends ton temps. LF.

Un thermos de thé était posé à côté du réveil. Il était à peine 9 heures. J'avais encore le temps. Tant que j'étais partie avant son retour. Je me suis versé une tasse de thé, j'ai tapoté les coussins pour mieux m'y adosser et j'ai bu une première gorgée. Il était chaud et sucré, exactement ce dont j'avais besoin. Je venais de boire une deuxième gorgée lorsque, après un rapide coup à la porte, le chef Farrell est entré.

Nous nous sommes fixés un moment, puis j'ai soulevé le mot et lu à voix haute :

— *Je ne serai pas de retour avant midi.*

— J'ai menti, a-t-il répondu calmement avant de s'asseoir dans le fauteuil.

Nous avons continué à nous dévisager en silence.

— Je suis désolé pour David, a-t-il fini par dire.

Sentant les larmes affluer, j'ai cligné des paupières pour les chasser. Je n'allais pas craquer à nouveau.

J'ai repris une gorgée de thé et il a contemplé ses pieds.

— Il va te manquer.

J'ai enfoui mon visage dans ma tasse afin de cacher ma lèvre tremblante. J'ignore pourquoi je ne voulais pas pleurer devant lui alors que je m'étais pratiquement mouchée dans son tee-shirt la veille.

— Max, tu lui as permis de garder sa dignité. Tu lui as donné un

but. Il aimait travailler avec toi. Il parlait tout le temps de toi.

— Pas assez pour vouloir se battre.

— Il a toujours su que ça arriverait. Il a simplement préféré que ce soit maintenant.

J'ai terminé mon thé, secoué le thermos pour vérifier qu'il en restait, et me suis versé une autre tasse.

— Je serai partie dans une minute. J'ai juste très soif.

— Non, reste. Je voulais te parler.

Je n'allais pas pouvoir y échapper. J'avais promis à David. Je me suis adossée aux coussins.

— Je t'écoute.

— Ce n'est pas une excuse. Je voulais juste te dire ce qui s'est passé, et pourquoi. Et m'excuser, ce que j'ai essayé de faire, mais... Max, tu dois savoir à quel point je suis désolé.

Je lui ai fait signe de se taire, mais il m'a ignorée.

— Quand je suis sorti dans ce petit jardin au Redhouse, j'ai honnêtement cru que Knox t'avait frappée. Ton visage était... Je n'avais pas vu cette expression depuis la mort de Sussman. Même si j'étais toujours un peu vaseux et désorienté, j'ai bien vu que quelque chose n'allait pas. Mais avant que j'aie le temps de reprendre mes esprits et de te poser la question, tu avais disparu. Je me suis assis et Knox m'a servi un verre d'eau. Il semblait très inquiet pour toi. Il a dit qu'après nous avoir vus tous les deux, il était convaincu que tu avais davantage besoin d'aide que moi. Il affirmait que tu avais des... difficultés, et que tu dressais des barrières. Il a dit qu'en temps normal, ça n'aurait pas été un problème ; qu'avec le temps, ces barrières pouvaient tomber. Mais comme il n'avait que deux semaines pour travailler avec toi, il devait agir rapidement, et il fallait que j'envisage une solution un peu drastique. Il a demandé si j'étais prêt à l'aider et j'ai répondu oui, bien sûr. – Il a marqué une pause et inspiré avant de poursuivre, les yeux toujours rivés sur ses pieds. – Il a dit qu'il voulait te causer un grand choc, puis abattre tes défenses, aller droit au cœur du problème, et consacrer le reste de ton séjour là-bas à t'aider à te reconstruire. Il a dit que ce serait brutal, mais que ça pouvait être très efficace, surtout lorsque le temps manquait, et il m'a demandé si j'étais toujours d'accord. J'ai répondu peut-être, et demandé en quoi ça consisterait. Il m'a expliqué et j'ai dit non. Je veux que tu le saches, Max ; c'est important que tu le saches. J'ai dit

non. Plusieurs fois. Il a dit qu'il s'attendait à cette réponse et a entrepris de m'expliquer comment ça fonctionnerait. Pourquoi ça devait venir de moi. Pourquoi ça devait être rapide et brutal. Plus il parlait, plus son idée me paraissait raisonnable et logique. Il m'a assuré, à plusieurs reprises, que ça devait être fait, qu'il en allait de ta santé mentale. Ma réponse était toujours non. Il a continué à parler et parler. Il avait une réponse à chaque objection et, à la fin, il m'avait convaincu que c'était une démarche nécessaire. — Il a soupiré. — Comme nous le savons à présent, ce n'étaient que des mensonges et je n'arrive toujours pas à croire que j'ai accepté de le faire. Que j'ai dit oui.

J'ai repensé aux paroles de Ben, le médecin de St Mary. « *Il va falloir que vous soyez très prudents pendant quelque temps. Il sera très influençable.* » Je n'avais aucun mal à imaginer la scène : le jardin ensoleillé, paisible, l'atmosphère chaude et somnolente, et les paroles entêtantes de Knox...

Il a poursuivi.

— Enfin, tu sais ce qui est arrivé ensuite. En découvrant que tu étais partie, j'ai... je veux dire, il a tenté de m'apaiser, s'est excusé, et a dit que si je voulais partir aussi, il n'y voyait pas d'inconvénient. Il disait qu'il était important que je te parle le plus tôt possible. Que je te force à écouter, si nécessaire. Et je l'aurais fait, mais Guthrie m'a intercepté avant et m'a dit que c'était des conneries, de laisser tomber bon sang, car pour le moment, ce n'était que ma voiture qui flottait inerte dans le lac...

Guthrie lui avait sauvé la vie. Dans l'état où j'étais, broyée entre les rochers jumeaux de l'humiliation et du rejet, s'il s'était approché de moi, je l'aurais tué sur place. Knox le savait. Quelle enflure !

Il a souri, triste et fatigué.

— Je pensais que tu te calmerais, qu'un jour je pourrais t'expliquer, mais tu t'es complètement fermée à moi et je ne savais pas comment arranger les choses. J'ai essayé de te parler. J'ai essayé de t'écrire, mais je ne trouvais pas les mots, parce qu'il n'y a vraiment rien à dire, n'est-ce pas ? Et les choses ont traîné et traîné, et regarde où on en est aujourd'hui.

Je ne savais que trop bien où nous en étions.

— Avant que tu ailles plus loin, ai-je dit, il y a quelque chose que tu dois savoir. Ça ne va pas te plaire, mais tu dois l'entendre. Knox

n'avait pas complètement tort. Quelque chose de grave était arrivé, et visiblement, je ne gérais pas la situation aussi bien que je le pensais.

J'ai reposé la tasse, enroulé la couverture autour de moi comme pour me protéger, et lui ai balancé les mots au visage.

— C'est moi qui ai tué Isabella Barclay. Je lui ai tiré dans le dos. Je ne lui ai laissé aucune chance. Puis je lui ai tiré dans le crâne. Je l'ai abattue sans la moindre hésitation, j'ai caché le corps dans l'ascenseur et je l'ai envoyé au sous-sol.

— Oui, je sais.

Son ton était parfaitement neutre.

J'aurais voulu disparaître sous terre.

— Comment le sais-tu ?

— On s'en est douté. Moi, Guthrie, Peterson. C'était assez évident.

Je me suis figée, paniquée.

— Donc tout le monde est au courant ?

— Non.

Je ne savais pas quoi dire.

— Je...

— Max, tu nous as sauvé la vie, à Katie et moi.

— Je...

Les mots ne voulaient pas sortir.

Il s'est dirigé vers le siège sous la fenêtre et s'est assis. Il était plus près de moi, mais sa silhouette n'était à présent qu'une ombre noire se dessinant contre la vitre. Derrière lui, les gouttes de pluie ruisselaient sur les carreaux. Je pouvais entendre la souffrance dans sa voix lorsqu'il m'a demandé :

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

Parce que tu m'as rejetée.

— C'était trop douloureux au début. Et ensuite, on a été dépassés par les événements.

— Ce n'était pas un reproche. Si quelqu'un mérite des reproches, c'est moi. J'aurais dû voir... C'est ce que je voulais te dire, Max. Si on se connaissait mieux...

J'ai pensé à toutes les épreuves que nous avons traversées ensemble.

— Je crois qu'on se connaît très bien.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Pas dans ce sens-là.

J'ai tendu le bras pour saisir ma tasse de thé avant de me raviser,

me débattant avec les couvertures pour sortir du lit.

— Où vas-tu ? a-t-il demandé avec inquiétude.

C'est bien beau toutes ces émotions, mais au bout d'un moment, après deux tasses de thé, on a besoin d'aller aux toilettes. J'en ai profité pour me laver le visage et les mains, puis j'ai contemplé mes cheveux avec désarroi.

Lorsque je suis sortie, il m'attendait.

Je me suis assise au bord du lit et j'ai commencé à enfiler mes bottes.

— Où vas-tu ?

— Douche. Petit-déjeuner. Bureau. Dans cet ordre.

— C'est tout ? Tu t'en vas ? Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu ne veux pas me parler ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire. On n'a pas arrêté de parler depuis une heure. Qu'est-ce que tu veux de moi ?

Soudain, il était en colère.

— Plus. Je veux tellement plus. J'avais peur de ce que tu dirais, mais finalement, tu ne dis rien du tout. Pourquoi pars-tu maintenant ?

— Je suis fatiguée. J'ai beaucoup à faire. Des gens à qui parler. Au sujet de David, je veux dire.

— Non ! Non, ne fais pas ça. Ne te sers pas de David Sands comme d'une excuse pour ne pas me parler.

J'étais en colère à présent. Il valait mieux que je parte avant de prononcer des paroles que je risquais de regretter.

— Ce n'est pas à toi de me dire ce que je dois faire. C'est moi qui décide de ma vie, et personne d'autre.

— Ah oui ? Et ça t'a réussi jusqu'à présent ?

— Je m'en sors très bien.

— C'est ça, ouais.

La colère continuait à gonfler en moi. Je sentais le sang palpiter dans mes tempes. Je devais partir d'ici avant de perdre le contrôle.

Il a continué.

— Tu te complais dans ta tristesse et ta solitude, Maxwell. Et ça ne changera jamais.

— Et tu sais de quoi tu parles.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Ça allait mal finir. Il était temps que l'un de nous batte en retraite.

— J'y vais.

— Non.

J'ai essayé de passer, mais il m'a attrapé le bras. J'ai monté le niveau d'alerte à Defcon 3.

— Qu'est-ce que tu essaies de faire ?

— T'empêcher de fuir.

— Et qu'est-ce que je suis en train de fuir ?

— Tout. Toi-même. Ton passé. Tes émotions. Tes regrets.

— Je n'ai pas de regrets. Ma vie est parfaite. J'aime ma vie. Alors lâche-moi si tu ne veux pas perdre un bras.

— Ta vie n'est pas parfaite. Elle ne l'est pas aujourd'hui et elle ne l'était certainement pas quand tu étais jeune.

— Je répète. Je n'ai aucun problème avec ma vie d'aujourd'hui, et le passé appartient au passé. Je te l'accorde, je n'ai pas eu une enfance de rêve, mais ça fait partie du chemin qui m'a conduite ici. C'est le prix que j'ai dû payer pour la vie que je mène aujourd'hui, et j'en suis ravie. Compris ?

Il m'a secouée légèrement.

— Non, tu as tort.

— Je t'assure que non.

— Non, je veux dire, tu n'as rien eu à payer.

— Pardon ? Lâche-moi tout de suite. Je te préviens, Chef, je me fiche éperdument de ton grade, si tu ne me laisses pas passer, je te fous une raclée.

Au lieu de me laisser partir, il a saisi mon autre bras. J'ai tenté de me défaire, le rouant de coups de pieds, en vain.

— Tu aimes répéter ça parce que ça te permet de te distancier de ton enfance, Max, mais tu n'as pas vraiment payé ce prix, pas vrai ? La Maxwell d'aujourd'hui est une historienne brillante, courageuse et turbulente. La Maxwell d'aujourd'hui est née à l'université de Thirsk et a eu la vie dont elle rêvait. La personne qui en a payé le prix, ce n'est pas toi – c'est la petite Maddy. Est-ce que tu te souviens d'elle, au moins ? La petite Maddy, assise seule dans le noir, cachée dans son placard, sans personne vers qui se tourner.

Comment savait-il ? Comment savait-il, pour le placard ?

J'ai ouvert la bouche pour parler, mais il n'avait pas terminé.

— C'est la pauvre petite Maddy oubliée qui a payé le prix de ton succès aujourd'hui, et tu l'as abandonnée sans un regard en arrière, n'est-ce pas ?

J'ignore comment je ne lui ai pas arraché la tête sur place. J'ai inspiré profondément, me suis forcée à me détendre, et me suis figée, les yeux rivés au sol. Pendant très longtemps, rien ne s'est passé. Le seul bruit était celui de nos respirations.

Et soudain, j'ai compris. Il savait pour le placard. Le placard dans lequel, des années plus tôt, j'avais trouvé un livre sur la bataille d'Azincourt. Le livre qui m'a mise sur la voie de St Mary. À présent, je savais comment il s'était retrouvé dans le placard. Farrell l'y avait laissé. J'ignore comment, mais il l'y avait laissé pour que je le trouve.

J'étais incapable de le regarder. J'ai pris sur moi pour ne pas succomber au tourbillon de culpabilité, remords, chagrin, colère et souffrance qui faisait rage en moi. Pour quelqu'un qui se targue de ne jamais avoir ressenti plus de deux émotions dans sa vie, et jamais pendant très longtemps, c'était dévastateur. Je suis restée immobile. Ma priorité était de ne pas m'effondrer. Former des mots et marcher viendraient plus tard.

J'ai fini par remarquer qu'il parlait, d'une voix plate et morne.

— Je ne te comprends pas. Et je commence à croire que je ne te comprendrai jamais. Cette petite merde de Sussman te pousse d'une falaise et tu lui pardones. Ton père fait de ta vie un enfer et tu l'acceptes comme si de rien n'était. Mais pas moi. J'essaie d'arranger les choses et tu n'es même pas foutue de me regarder en face, et encore moins me parler. Pourquoi peux-tu leur pardonner à eux, et pas à moi ?

J'ignore d'où venait cette voix, car je n'avais pas l'intention de lui répondre. Elle s'est frayé un chemin à travers mes mâchoires serrées, rauque, blessée par le rejet et la trahison.

— Parce que Davey Sussman et John Maxwell ne comptent pas. Ils n'ont aucune importance pour moi. Mais toi, tu étais censé être différent. Tu étais le centre de mon univers. Je t'aimais plus que tout et tu m'as blessée, Leon Farrell. Tu m'as fait plus de mal que quiconque dans ma vie. Tu m'as appris à t'aimer et à te faire confiance, et lorsque mes dernières défenses sont tombées, tu m'as tuée. Non, tu as fait pire que me tuer. J'aurais préféré que tu me tues pour ne pas avoir à vivre avec cette douleur à chaque instant du reste de ma vie.

Je suis restée figée, écoutant ces mots qui n'auraient jamais dû être prononcés résonner à travers la pièce. Aucun de nous n'a bougé.

Aucun de nous ne savait quoi faire à présent. Pendant longtemps, nous avons simplement écouté la pluie tomber.

Il a baissé les bras et m'a laissée partir.

— Alors, a-t-il dit d'un air las. Que faisons-nous maintenant, Max ? Est-ce qu'il y a une chance que les choses s'arrangent ?

J'ai trouvé une voix au fond de moi.

— Je ne pense pas que l'on puisse réparer ça. Je pense que la meilleure chose à faire maintenant est de tirer un trait sur cette histoire et de passer à autre chose.

À la façon dont ses épaules se sont affaissées, j'ai compris qu'il avait mal interprété mes paroles.

— Ensemble, ai-je ajouté. Peut-être que nous pourrions essayer de repartir de zéro. Peut-être qu'on fera mieux la prochaine fois.

— Oui, a-t-il dit doucement. Oui, ce serait bien. Peut-être dans un jour ou deux, après la cérémonie en l'honneur de David ?

Il semblait tellement brisé que j'ai acquiescé d'un signe de tête et lui ai délicatement touché le bras avant de quitter la pièce.

QUINZE

Tout le monde était présent à la cérémonie en l'honneur de David, que nous avions voulue simple et sobre. Le Boss a parlé. À la fin, je suis restée un moment dans le cimetière à contempler les rangées de tombes : celle de Kevin Grant, mon ancien camarade de promo, tombé lors de sa toute première mission. Tom Baverstock, mort sur le plancher de sa propre capsule. Juste leurs noms, nous n'inscrivions jamais de date. Les pierres tombales commençaient à s'éroder. Celle de David se trouvait devant celles de Dave Murdoch et Jamie Cameron, qui avaient tous deux péri à Alexandrie. En parcourant les différents noms, j'ai réalisé que les camarades que j'avais perdus au fil des ans étaient presque aussi nombreux que ceux qui avaient survécu. Peterson a intercepté mon regard, et j'ai compris qu'il pensait la même chose.

Nous nous sommes remis au travail dès le lendemain, et petit à petit, le hall a recommencé à bourdonner jusqu'à retrouver son effervescence habituelle.

Mon bureau, en revanche, était plongé dans un silence lugubre, que le poste de travail vide près de la porte ne faisait qu'accentuer.

J'étais en train de m'occuper du courrier, une des nombreuses tâches dont David se chargeait pour moi, lorsque Mme Partridge est apparue. Son expression criait « nouvel assistant ». Je n'étais pas sûre d'en vouloir un.

— Bonjour, docteur Maxwell.

— Bonjour, madame Partridge. En quoi le département d'Histoire peut-il vous aider aujourd'hui ?

— Eh bien, comme vous vous en doutez, je viens vous voir concernant votre nouvel assistant...

Je l'ai interrompue.

— Je ne suis pas sûre...

— Je vous en prie, écoutez-moi.

Elle était tenace. Je le savais, pourtant. J'ai posé mon coupe-papier pour ne pas être tentée de l'utiliser et je me suis calée dans mon fauteuil, prête à écouter son baratin.

— Nous entrons dans une période chargée, comme vous le savez, et j'ai longuement réfléchi à vos besoins. Il vous faut quelqu'un d'efficace, dévoué, organisé, aimable, serviable et capable de s'adapter à différentes charges de travail. Après mûres réflexions, j'ai choisi Mlle Lee.

Je me suis brusquement redressée. J'avais besoin de quelqu'un d'efficace, dévoué, organisé, aimable et que sais-je encore, et elle me refilait Rosie Lee, laquelle était impolie, fainéante, têtue, contrariante... je m'arrête là, car la liste est longue. Je soupçonnais fortement Mme Partridge de profiter de cette opportunité pour se débarrasser d'un membre impopulaire de son équipe.

J'avais un vague souvenir de Mlle Lee : petite, brune et hargneuse. Je devais réfléchir vite et avec stratégie.

— Et que diriez-vous... ? ai-je commencé à dire en plissant les yeux d'un air machiavélique. Que diriez-vous d'affecter Mlle Lee à Peterson ? Tout le monde aime Peterson, même elle, et je récupère Mme Shaw à la place. – C'était une manœuvre brillante. Mme Shaw était adorable, et elle lui apportait des biscuits. C'était acceptable. – Je suis sûre que travailler pour Peterson serait très bénéfique à Mlle Lee.

Elle m'a regardée avec pitié.

— À vrai dire, docteur Maxwell, je vous propose Mlle Lee pour votre bénéfice, pas le sien.

Il en faudrait un peu plus pour me convaincre.

— Merci, ai-je répondu d'un ton sarcastique qui ne l'a même pas effleurée.

Interprétant volontairement mal mes paroles, elle a baissé la tête et esquissé un petit sourire suffisant.

— Je vous en prie, a-t-elle dit avant de disparaître.

Une nouvelle bataille de perdue. Le score à ce jour était de 33 à 0 pour Partridge.

J'ai soupiré et entrepris de faire le tri dans le chaos de mon courrier entrant, jusqu'à ce qu'un petit bruit dans le couloir me fasse lever la tête. C'était Méduse, ses cheveux bruns ondulants autour de sa

tête comme autant de serpents, qui me regardait d'un œil torve. Elle n'avait aucune boîte en carton remplie de plantes, photos et autres effets personnels ; juste elle-même. Malgré sa tenue soignée, il y avait en elle quelque chose de légèrement négligé, qui était peut-être dû au fait que ses cheveux n'avaient pas été coiffés depuis des mois. Elle levait le menton avec un air de bravade. Nous nous sommes toisées.

J'ai pris conscience que c'était la fille dont personne ne voulait. Bazardée de service en service, où elle ne restait jamais plus longtemps que la période d'essai d'un mois. Pas étonnant qu'elle n'ait rien apporté avec elle : elle ne s'attendait pas à rester. Elle se tenait dans l'embrasure de la porte, exsudant le défi par tous les pores. Je me demandais si c'était sa dernière chance.

J'ai laissé tomber le petit discours de bienvenue que j'avais initialement prévu.

— Mademoiselle Lee, je vous souhaite la bienvenue. Je suis ravie de vous voir. Votre bureau est juste là. N'hésitez pas à explorer les lieux pour prendre vos marques. M. Sands était quelqu'un de très méthodique, aussi vous ne devriez pas rencontrer de difficultés particulières. Lorsque vous serez prête, pourriez-vous jeter un coup d'œil à mon courrier entrant ? Je voudrais que vous le classiez par priorité : ce que je dois faire immédiatement, ce qui peut attendre, et ce que je peux déléguer à d'autres personnes. Je vous laisse tranquille, maintenant. Je suis dans le hall si vous avez besoin de moi.

Pas mal, hein ? J'étais impressionnée. Pas elle. Elle m'a dévisagée assez longtemps pour que je comprenne qu'entrer dans la pièce était son choix et n'avait absolument rien à voir avec ma personne, et s'est dirigée vers son bureau.

— Il n'y a pas de chaise.

— Bien sûr qu'il n'y a pas de chaise, David était en fauteuil roulant. Il avait sa propre chaise. – Ce n'est pas ce que j'avais prévu de dire. Seigneur, elle avait vraiment le chic pour se mettre les gens à dos. – Appelez M. Strong et il vous en montera une, ai-je ajouté, quittant la pièce avant qu'elle ne se retrouve écrasée sous le meuble de classement.

Mme Partridge faisait mine de ne pas rôder dans les escaliers.

— Le corps est sous le bureau, ai-je dit en passant, histoire de lui donner une raison de s'inquiéter.

Dans le hall, je suis tombée sur Peterson.

— Je venais justement te voir, a-t-il dit. Ça te tente une petite sortie ?

— Peut-être... Qu'avais-tu en tête ?

— Les Éclaireurs. Ils ont terminé leur dernière simulation. Les choses sérieuses peuvent commencer. Tu te joins à nous ?

Les Éclaireurs sont les nouveaux diplômés. Ils font ce que leur nom indique : ils éclairent notre chemin. Parfois, lorsque nous ne sommes pas sûrs de nos dates, ils sautillent d'un point à l'autre, à la recherche de l'événement en question, précisant les coordonnées jusqu'à ce que nous trouvions ce que nous cherchons. Ils s'occupent aussi de la Carte temporelle. Ils ne participent aux missions les plus excitantes que lorsqu'ils ont gagné un peu de bouteille.

J'ai chassé Marie Stuart tout au fond de mon esprit.

— Un lieu en particulier ?

— Oui. Tu te souviens, quand on était à l'autre St Mary et qu'on ne trouvait pas les jardins suspendus de Babylone ?

— Personne ne les a jamais trouvés. Pas la moindre trace.

— Je crois que tout le monde cherchait au mauvais endroit au mauvais moment. Des sources très fiables suggèrent qu'il s'agissait en réalité des jardins suspendus de Ninive. Ça te dit d'aller vérifier ?

— Oui, ai-je répondu avec enthousiasme, ravie de laisser derrière moi le chaos sentimental qu'était ma vie pour profiter des plaisirs simples qu'offrait le voyage dans le temps, comme prendre ses jambes à son cou pour tenter d'échapper à une foule assoiffée de sang ou succomber à quelque épidémie mortelle dans un passé obscur et lointain.

Nous nous sommes rassemblés à Hawking, devant numéro Trois. Peterson dans son rôle d'entraîneur et mentor ; messieurs Hopwood et Dewar et Mlle Prentiss pour le dernier voyage de leur formation. Et moi. Officiellement, pour aider à superviser la mission, mais en réalité, pour prendre la fuite.

Peterson et moi nous sommes faits discrets dans un coin tandis qu'ils entraient les coordonnées soigneusement calculées et, sous le regard attentif de Dieter, procédaient aux dernières vérifications. J'ai lissé les plis de ma tunique et arrangé mon foulard sur ma tête. Finalement, ils étaient prêts.

Dieter s'est retiré.

Peterson a dit : « Quand vous voulez, jeunes gens », et le monde est devenu blanc.

— Nom d'une pipe, a laissé échapper Hopwood avec un évident manque de professionnalisme, et je ne pouvais qu'abonder dans son sens.

Ninive en 680 av. J.-C. était absolument époustouflante.

Nous nous sommes assis sous un petit arbre juste derrière la porte Mashki, au nord-ouest de la ville, pour prendre le temps d'admirer les lieux. Le dernier roi, Sennachérib, avait entièrement remodelé Ninive, faisant construire de nouvelles routes et places, ainsi que le « Palais sans rival ». Il avait apporté l'eau dans la ville en creusant des canaux et en bâtissant des aqueducs, aménagé des jardins et fait ériger des centaines de statues, dont l'homme-taureau à quelques mètres de nous, qui ne me quittait pas des yeux.

Ninive était une ville immense d'environ 750 hectares, construite toute en démesure. Les portes, quinze en tout, étaient colossales. Les murailles de pierre et de terre mesuraient vingt mètres de haut et quinze d'épaisseur. Et comme si cela ne suffisait pas à décourager les envahisseurs, des tours de pierre avaient été érigées tous les vingt mètres.

À l'intérieur des murailles, la ville était dominée par le palais royal, construit pour la femme bien-aimée de Sennachérib, Tashmetu-sharrat.

Nous étions arrivés depuis une dizaine de minutes, et personne ne semblait nous prêter la moindre attention. Comme toujours, nous ne nous fondions guère dans le paysage, mais Ninive se trouvant au croisement des principales routes commerciales de l'époque, les rues grouillaient déjà d'autres individus étranges parlant des langues obscures.

Cette partie de la mission était sous le contrôle de M. Hopwood.

— Par ici, a-t-il dit d'un air assuré. Mlle Prentiss et docteur Maxwell, si vous voulez bien fermer la marche.

C'était une manière polie de dire : « Les femmes à l'arrière, à leur place. » Enfin bon, je m'estimais heureuse qu'ils n'aient rien apporté de lourd à nous faire transporter. Dans l'Antiquité – et encore aujourd'hui, en y réfléchissant bien – c'était toujours les femmes qui

portaient les charges lourdes.

Nous avons pris la direction du palais. Même moi, je n'aurais eu aucun mal à le trouver. Sennachérib était un membre à part entière de l'école d'architecture « dans ta gueule ». Le palais, fait d'énormes blocs de calcaire, scintillait sous le soleil brûlant. Deux splendides lions en cuivre gardaient l'entrée principale. Les terrasses, piliers et sentiers étaient envahis de verdure et de cascades. On aurait légitimement pu penser qu'il s'agissait des célèbres jardins suspendus, mais ce n'était pas le cas. Il fallait continuer encore un peu pour les voir, reliés au palais par un canal et une avenue royale.

J'ai retenu mon souffle. Nous avons tous retenu notre souffle. Les jardins suspendus de Ninive étaient splendides. Joyau vert au milieu d'un désert de sable, ils étaient constitués de plusieurs carrés concentriques, dont le plus grand était aménagé à la manière d'un jardin public. Nous distinguons de petits bosquets traversés de chemins ombragés invitant à l'exploration. L'entrée semblait ouverte à tous.

Ce premier jardin contenait de larges douves couvertes de nénuphars, derrière lesquelles nous apercevions un autre jardin carré plus petit, à la végétation plus dense, et visiblement privé. Mais le véritable joyau était l'immense ziggourat de trois étages s'élevant au-dessus des jardins. Les terrasses, belles et luxuriantes, étaient agrémentées de statues, d'arbres et buissons ornementaux, ainsi que des célèbres feuillages suspendus qui donnaient leur nom aux jardins. Le sommet était couronné d'un taillis de grands arbres. De l'eau s'écoulait en cascade d'une terrasse à l'autre, comme pour crier au monde : « Nous sommes Ninive, nous sommes riches et puissants et nous pouvons nous permettre tout ce gaspillage. »

— Nom d'une pipe, a répété M. Hopwood.

Encore une fois, personne ne l'a contredit.

— À droite, a indiqué M. Dewar, craignant que nous nous égarions.

De fait, les historiens ont tendance à se perdre dans l'instant et il n'aurait pas été totalement inutile d'investir dans un aiguillon à bestiaux et quelques bons chiens de berger.

Il était en charge de la deuxième partie de la mission. Tenant à faire les choses dans les règles, il nous a priés de vérifier que nos radios fonctionnaient, puis nous nous sommes dispersés. Peterson et

moi, qui en savions autant en horticulture qu'un politicien sur la manière de gouverner efficacement un pays, avons reçu la partie nord du parc.

Nous marchions lentement dans l'espoir de ne pas attirer l'attention, au milieu des familles venues profiter d'un peu de fraîcheur en cette fin d'après-midi étouffante. Les enfants, plus résistants à la chaleur, couraient dans tous les sens en hurlant. Des marchands d'eau jalonnaient les sentiers. Des bancs en pierre invitaient au repos à l'ombre des arbres et, où que nous allions, nous percevions le murmure de l'eau qui court.

— Je veux voir comment ils font monter l'eau, a annoncé Tim en observant la ziggourat.

Sennachérib, qui n'était jamais trop modeste quant à ses accomplissements, affirmait avoir utilisé un système qui ressemblait étrangement à la vis d'Archimède, quatre siècles avant que ce dernier l'invente.

— Intéressant. Je te suis.

Le soleil tapait beaucoup trop fort pour que nous nous déplaçons rapidement, mais nous n'étions pas pressés. Nous marchions paresseusement, nous écartant poliment du chemin avec un sourire dès que nous croisions quelqu'un. C'était sans aucun doute la mission la plus paisible à laquelle j'aie participé.

Jusqu'à ce que la voix de Mlle Prentiss grésille dans mon oreille.

— Docteur Peterson. Nous avons un problème.

Tim a soupiré.

— Je vous écoute.

— M. Hopwood a été piqué. Par un scorpion.

— Gros comment ? Vous l'avez vu ?

Étonnamment, plus ils sont petits, plus ils peuvent être dangereux. Donc si vous vous faites piquer par un scorpion de la taille d'un petit camion, vous devriez vous en sortir. La taille compte. Qu'il s'agisse d'une femme, d'une plaque de chocolat ou d'un scorpion, plus il y a de matière, mieux c'est.

— Plutôt petit. Mais ce n'est pas le problème. Je crois qu'il fait une réaction allergique.

— Symptômes ?

— Température élevée. Pouls erratique. Fourmillements aux extrémités. – Il y a eu une pause, suivie d'un son désagréable. – Et

vomissements sévères.

— Où êtes-vous ?

— Déjà dans la capsule.

— Ramenez-le immédiatement. Vous reviendrez nous chercher plus tard. On est à l'extrémité nord, il nous faudrait au moins vingt minutes pour vous rejoindre. Allez-y.

— Monsieur, vous êtes sûr ?

— Oui. Évacuation sanitaire. Ramenez-le immédiatement. Vous avez mon autorisation.

— Oui, monsieur. Nous revenons aussi vite que possible.

— Prenez le temps qu'il faudra.

En arrière-plan, j'entendais l'ordinateur initier le compte à rebours.

« ... Trois, deux, un... »

Et ils ont disparu.

— Bon, on continue ? a aussitôt demandé Tim, désireux de cacher le soudain sentiment de malaise que nous ressentions tous les deux à l'idée d'être coincés sur place.

C'était la première fois qu'une capsule partait sans moi, me laissant sans aucun moyen de fuir en cas de besoin. D'un autre côté...

J'ai parcouru du regard la végétation luxuriante qui se déchaînait autour de nous, traversée de ruisseaux murmurant délicatement. Des oiseaux magnifiques voletaient d'arbre en arbre. Un chemin sinueux invitait à s'aventurer plus profondément dans les jardins. Un paon roucoulait. Le paysage respirait la paix et la sérénité. Lorsqu'on sait que nous évoluons généralement sur des champs de bataille sanglants, dans des bas quartiers grouillant de rats, ou à proximité de catastrophes naturelles aussi spectaculaires que dangereuses, la situation aurait pu être pire. Nous étions dans un jardin. Quel malheur pouvait arriver ?

Nous avons continué à flâner tranquillement dans le parc, nous arrêtant de temps en temps pour admirer une fleur, jeter un coup d'œil dans les profondeurs d'un bassin ornemental, ou simplement respirer le parfum frais et délicat du jardin. Parfois, à travers les arbres, nous apercevions l'immense ziggourat centrale couronnée de vert.

Nous n'avions toujours aucun moyen de savoir s'il s'agissait des fameux jardins suspendus, mais dans le cas contraire, Babylone allait devoir rapidement enfile ses bottes de caoutchouc si elle voulait faire

mieux.

Lentement, nous nous sommes éloignés des zones plus fréquentées pour nous rapprocher des douves, où nous aurions une meilleure vue de la ziggourat.

J'étais en extase.

— Tim, c'est magnifique.

— Oui, hein ? Je pourrais rester ici pour toujours.

On ne retient jamais la leçon.

En prononçant ces mots, nous avons émergé des arbres et rejoint les douves, derrière lesquelles se dressaient la ziggourat et une volée de marches conduisant à la première terrasse. Même s'il s'agissait de la partie la moins fréquentée du parc, Sennachérib avait tenu à soigner les détails, comme en témoignaient les deux léopards ailés gardant l'escalier.

Nous avons grimpé sur un petit monticule herbeux pour mieux admirer les lieux.

C'est alors que trois silhouettes vêtues de tenues somptueuses ont émergé face à nous, de l'autre côté des douves. Le premier homme, qui se tenait plusieurs marches au-dessus des autres, portait un chapeau conique haut et doré. Les deux autres étaient tête nue. Ils discutaient entre eux. Il s'agissait manifestement de membres de la haute noblesse. Leurs barbes étaient ondulées et huilées comme le voulait la mode de l'époque, et les deux plus jeunes portaient des robes dorées assorties de châles écarlates. Le plus âgé portait du pourpre. Du pourpre royal.

Tim s'est raidi.

— C'est bien ce que je pense ?

J'ai hoché la tête. Quelque chose clochait. Quelque chose clochait sérieusement. J'avais la très désagréable impression que nous avions devant nous le puissant Sennachérib en personne. Et compte tenu de l'absence de gardes et d'escorte personnelle, les deux hommes plus jeunes devaient être des membres de sa famille. Ses fils, probablement. Deux fils.

La joie que je ressentais quelques secondes plus tôt s'est aussitôt évaporée.

— Tim, il va falloir qu'on déguerpisse en vitesse.

— Pourquoi ?

Trop tard.

Sous nos yeux ébahis, un des deux jeunes hommes a éclaté de rire et tendu le doigt vers le ciel, attirant l'attention des deux autres sur un oiseau qui passait. Dès que le vieil homme a levé les yeux, ses fils ont dégainé leurs épées et fondu sur lui, ne laissant aucune chance à leur victime, qui s'est effondrée immédiatement. En quelques secondes, c'était fini. Le vieil homme gisait sur les marches, la tête en bas, inerte. Un filet de sang écarlate coulait sur l'escalier en une parodie effroyable des cascades d'eau qui nous entouraient.

Nous sommes restés cloués sur place.

Ils avaient tué le roi. Sous nos yeux, ils avaient tué le roi. Le puissant Sennachérib. L'Assyrien qui était arrivé comme le loup dans la bergerie. Tué dans son propre jardin. Par ses propres fils. Et nous en avions été témoins.

C'était inquiétant. Très, très inquiétant.

Mais ce qui l'était encore davantage, c'est que nous avions la mauvaise date. Nous pensions être en 680 av. J.-C., or nous nous étions trompés. Si les sources étaient correctes, et elles l'étaient, nous étions en 681. Ce qui signifiait...

Ce n'était pas le moment d'y penser. Ayant examiné le corps, les deux hommes se sont redressés. L'un des deux, tout en essuyant tranquillement son épée sur la robe de son père, a jeté un coup d'œil derrière les douves et nous a vus. Qui le regardions.

La suite s'est passée comme au ralenti. Il nous a observés pendant une seconde avant de tourner la tête et de crier un ordre. Ils n'étaient pas seuls du tout. Une douzaine d'hommes lourdement armés ont émergé des arbres et des buissons.

Il nous a pointés du doigt. Inutile de parler akkadien pour comprendre ce qui allait nous arriver. Se tenir sur un petit monticule près du lieu d'un meurtre n'est jamais une bonne chose, quel que soit le pays.

— Merde ! a soufflé Tim, résumant assez bien la situation.

Ils se sont élancés vers un des ponts qui enjambaient les douves.

— Cours, ai-je dit. Vite.

Et nous avons pris la fuite.

— Il faut qu'on sorte d'ici, a haleté Tim.

En effet. Une fois qu'ils auraient fermé les portes des jardins, nous serions pris au piège. Ils passeraient la zone au peigne fin et ce ne serait qu'une question de temps avant qu'ils nous trouvent. Sauf si

nous atteignons les portes avant.

Alors nous avons couru.

Je me suis débarrassée de mon châle, décision que je regretterais plus tard, et j'ai détaché mes cheveux. De loin, j'étais désormais une rousse vêtue d'une tunique plutôt qu'une femme d'âge mûr portant le foulard traditionnel.

Nous avons couru le long du chemin, émergeant près de la porte où se dressait la stèle en pierre. Prendre la fuite est une de nos spécialités. Nous avons ralenti et, l'air de rien, nous avons marché aux côtés d'une famille qui quittait les jardins.

Le petit garçon a laissé tomber un jouet sculpté, que Peterson s'est empressé de ramasser, commençant à jouer avec lui. Au même moment, j'ai débarrassé une des femmes du lourd panier qu'elle portait. Elle ne semblait pas particulièrement heureuse de me le confier, mais je ne lui ai pas laissé le choix. Nous sommes tous sortis en même temps tandis que des voix s'élevaient derrière nous, troublant la quiétude du parc.

Une fois à l'extérieur, je lui ai rendu son panier, qu'elle m'a arraché des mains avec colère. Peu importe, nous étions sortis. Nous nous sommes éloignés à grands pas pour rejoindre la porte de Mashki.

— C'était quoi, ça ? a demandé Peterson.

— Le meurtre de Sennachérib en 681 av. J.-C. par deux de ses fils pour se venger de sa profanation de Babylone. Un autre fils, Assarhaddon, lui succédera, mais pas pour le moment, car il n'est pas ici. Il va probablement y avoir une période de troubles et d'anarchie le temps que la situation se précise et que de nouveaux acteurs émergent. Un peu comme après une élection générale.

— Tu veux dire qu'il n'y a pas de troubles et d'anarchie *avant* une élection générale ?

Blague à part, notre situation n'était guère réjouissante. Des soldats patrouilleraient bientôt les rues et un couvre-feu serait très certainement instauré. Et d'ici le retour de numéro Trois, nous n'avions nulle part où aller.

Mais surtout, nous avons été témoins du meurtre. Et ils le savaient.

Numéro Trois n'est jamais arrivée.

Nous avons raison pour les soldats. Et le couvre-feu. Et l'absence

de lieu où nous réfugier.

— Écoute, a dit Tim. On ne peut pas attendre ici que St Mary vienne nous sauver. Dieu sait quand ils arriveront. Il fera bientôt nuit, il faut qu'on trouve un endroit pour nous cacher. Juste au cas où.

Il avait raison. St Mary viendrait, mais peut-être pas à temps. Nous devons trouver un refuge, et rapidement. Avant la tombée de la nuit.

Nous avons quitté l'artère principale pour nous enfoncer dans le labyrinthe de ruelles séparant les portes de Mashki et de Nergal, choisissant des rues de plus en plus étroites jusqu'à ce que nous atterrissions dans une petite allée cachée derrière des murs sans fenêtres. C'était un cul-de-sac, ce qui n'était pas idéal, mais le mur était assez bas pour que nous puissions l'escalader au besoin. Et de là, nous pouvions traverser l'arrière-cour d'une maison, franchir un autre mur afin de rejoindre une allée similaire, et déguerpir.

La nuit s'annonçait rude. La soif et la fatigue qui nous tourmentaient n'allaient faire qu'empirer au fil des heures. Le ciel était clair et parsemé d'étoiles. Nous nous sommes assis contre le mur froid et avons discuté à voix basse de notre situation.

En premier lieu, évidemment, quelque chose avait foiré lors de la saisie des coordonnées. La date de la mort de Sennachérib étant mentionnée dans de nombreuses sources fiables, nous savions qu'elle était correcte. C'était nous qui nous étions trompés. Et si cette erreur n'avait pas été repérée, ils nous chercheraient à la mauvaise date. Nous étions en 681 av. J.-C. Ils nous chercheraient un an plus tard.

Peterson était confiant.

— Entre le chef Farrell, Dieter et Polly Perkins – Polly était directrice informatique –, il y en aura bien un qui remarquera l'erreur. Même si ce n'est pas tout de suite, ils vérifieront une nouvelle fois lorsqu'ils ne nous trouveront pas. Ils finiront bien par comprendre.

À côté de lui, j'ai hoché la tête dans l'obscurité.

— D'ici là, nous devons nous mettre en sécurité. Les soldats sont sûrement à notre recherche, mais la ville compte environ cent mille personnes, alors tant que nous faisons profil bas, tout ira bien.

Il avait raison. Mais ce n'étaient pas les soldats dont nous devons nous méfier. Si nous n'étions pas secourus d'ici un jour ou deux, alors notre vie deviendrait très compliquée. Très, très compliquée.

Tout le monde occupe une place précise dans le temps. Tout le monde ou presque appartient à une famille, une tribu, une confrérie,

et même les autres, ceux qui vivent en marge de la société, savent en général comment survivre. Où aller, où ne pas aller. Où ils ont des chances de trouver de la nourriture. De qui se méfier. Nous ne savions rien de tout ça. Nous ne connaissions pas la langue. Nous n'étions pas préparés pour une longue mission. Nous n'avions pas d'argent, ni aucun équivalent. Nous n'avions rien à marchander. Rien à échanger. Si nous voulions manger, alors nous devrions voler, avec tous les dangers que cela implique. Nous pouvions être pendus. Avoir les mains coupées. Être empalés. Pas les trois en même temps, bien sûr. Mais rien de tout cela n'était très réjouissant.

L'eau serait moins problématique, puisque nous pouvions utiliser les puits publics. Mais nous n'avions rien pour la tirer. Il faudrait persuader quelqu'un de le faire pour nous. À moins que nous ne rejoignons une rivière comme le Khosr, qui traversait la ville, ou le grand Tigre, qui ne coulait qu'à un kilomètre et demi.

Malheureusement, nous ne pouvions pas trop nous éloigner de la porte de Mashki, car c'était là qu'ils nous chercheraient. Enfin, dans un an. Puisque nous étions à la mauvaise date. Nous ne survivrions jamais toute une année.

Aucun de nous n'a dormi cette nuit-là. Il y avait des soldats partout. Et nous ignorions s'ils étaient à notre recherche ou s'ils ne faisaient que vérifier que le couvre-feu imposé pendant le vide politique était respecté. À deux reprises, nous avons entendu des voix puissantes au bout de notre petite allée, mais personne ne s'y est aventuré.

Les nuits dans le désert peuvent être très froides. Nous frissonnions tous les deux dans nos fines tuniques. Nous nous sommes collés l'un contre l'autre, enveloppant le châle de Tim autour de nous.

— Tu te souviens de notre premier saut ensemble ? a-t-il demandé.

— Évidemment, tu m'as pissé dessus.

— Tu veux que je recommence ? En souvenir du bon vieux temps ?

— Retiens-toi. Si on doit se terrer quelque part, on sera peut-être obligés de boire notre propre urine.

— J'y ai souvent réfléchi. Est-ce qu'on boit la sienne, ou celle de l'autre personne ?

— Quand tu dis « *souvent* réfléchi »...

— Oh, tu sais, de temps en temps. Par simple curiosité.

— Tu ne boiras pas mon urine.

— C'est un peu égoïste. Je veux dire, dans une telle situation, il faut se serrer les coudes. Je suis un peu déçu par ton attitude.

— D'accord. Une demi pinte de *Maxwell's Old Peculiar*, je t'apporte ça tout de suite. Bois tant que c'est chaud.

Je l'ai senti glousser.

— Demain à la même heure, nous serons à St Mary.

Il se trompait.

Nous avons passé une journée de merde. Même d'après les critères de St Mary, c'était objectivement une journée de merde.

Nous nous sommes aventurés hors de notre petite allée aux premières heures du jour pour rejoindre le puits au bout de la rue. Malgré l'heure très matinale, deux vieilles biques étaient déjà là. Peterson a tiré deux seaux d'eau pour elles et elles nous ont donné à boire en remerciement. Nous avons englouti tout ce que nous pouvions, les avons remerciées d'un signe de tête et avons pris la direction de la porte.

Nous avons erré autour toute la journée, nous éloignant dès que nous attirions sur nous des regards suspicieux. Nous marchions un moment sous le soleil brûlant, puis nous revenions.

Le résultat restait le même. Pas de St Mary.

Les soldats étaient partout. Des troupes marchaient d'un pas décidé d'un point A à un point B, puis, je suppose, revenaient au point A. Quelques-uns étaient campés aux coins des rues tandis que de larges contingents surveillaient les portes. Nous n'aurions pas pu sortir, même si nous avions voulu.

La chaleur s'intensifiait à mesure que le soleil grimpa dans le ciel. N'ayant ni chapeau pour me protéger la tête ni peigne pour me coiffer, j'ai remonté mes cheveux en une sorte de chignon qui, d'après Peterson, me donnait l'air d'une grand-mère hagarde.

La ville paraissait à la fois calme et tendue. Les habitants sentaient qu'il s'était passé quelque chose, mais ils ne savaient pas quoi. Sous le règne de Sennachérib, Ninive avait vécu une période de grande stabilité. Personne ne savait ce qui arriverait lorsque la nouvelle de sa mort circulerait. Une panique générale, probablement. Les gens n'aiment pas le changement.

Manifestement, leur plan était de garder le secret jusqu'à ce qu'un successeur soit choisi. Mais Assarhaddon était encore loin. Il

entreprendrait une série de marches forcées. Il finirait par arriver. Mais pour l'instant, il n'était pas là.

Je me demandais ce qu'il était advenu des meurtriers. Faisaient-ils profil bas en attendant la fin de la tempête ? Ou avaient-ils pris la fuite quand le corps était encore chaud ? En parlant du corps...

— Allons voir, a suggéré Peterson.

Le lieu du crime était immaculé. Depuis les douves, nous ne voyions pas la moindre trace de violence. Ce qui expliquait la présence de tous ces gardes, qui étaient tout simplement l'équipe de nettoyage. La tragédie de la veille semblait n'avoir jamais eu lieu.

Nous sommes lentement retournés à la porte de Mashki, où il n'y avait toujours pas trace de St Mary.

— Typique, a dit Peterson. Sans toi ou moi pour leur montrer le chemin, ils sont même pas fichus de trouver Hawking, alors Ninive...

Il y avait une petite foule autour du puits à présent, et nous avons dû attendre longtemps notre tour. Nous avons faim aussi. L'heure du déjeuner approchant, des odeurs délicieuses flottaient dans l'air. Mon estomac grondait.

Nous sommes retournés dans notre petite allée, où l'air était suffocant. Pour se débarrasser de leurs ordures, les citoyens de Ninive utilisaient la technique immémoriale consistant à les balancer par-dessus le mur de la cour, solution discutable mais indéniablement efficace.

Nous avons fouillé un peu et trouvé d'étranges planches en bois, une sandale (pourquoi n'y en a-t-il toujours qu'une ?), de curieux morceaux de légumes ratatinés dont, visiblement, même les chèvres ne voulaient pas, le contenu de plusieurs pots de chambre, un rat mort, et de la vaisselle cassée.

Nous sommes St Mary. Nous pouvons fabriquer n'importe quoi à partir de n'importe quoi. Nous aurions probablement pu construire un réacteur nucléaire à partir de ces quelques déchets, mais nous nous sommes contentés d'installer les planches en bois contre le mur et de placer le châle de Peterson au-dessus, à la fois pour nous cacher et nous protéger du soleil. Me glissant sous notre abri de fortune, j'ai trié les tessons de poterie et trouvé un morceau pouvant contenir plusieurs centimètres d'eau.

Nous avons dormi un peu, jusqu'à ce que la famille de l'autre côté du mur nous réveille. Apparemment, ils étaient sortis de la maison

dans l'unique but de se hurler dessus pendant une demi-heure avant de rentrer comme si de rien n'était.

L'air étant toujours aussi étouffant dans l'allée, nous sommes repartis vers le puits. À l'aide de notre précieux morceau de poterie, nous avons pu nous décrotter un peu et nous désaltérer.

Le soleil se couchait. Nous étions à Ninive depuis vingt-quatre heures. À cette pensée, mon estomac s'est remis à gronder. Les vendeurs des marchés commençaient à remballer leurs marchandises et nous longions lentement les étals dans l'espoir de trouver des fruits et légumes défraîchis. Mais nous sommes restés bredouilles. Les gamins des rues avaient déjà tout raflé. Nous devons vraiment nous secouer.

Je réfléchissais à une manière de nous tirer de ce pétrin lorsque Peterson, en se tournant vers moi, a frôlé une pile de figues et en a renversé une demi-douzaine par terre. Il s'est arrêté, les a ramassées et les a replacées en s'arrangeant pour en garder deux. Pour le remercier, le marchand lui en a donné deux de plus, une chacun.

Un festin !

Assis sur un muret, nous nous sommes partagé notre butin, mangeant le plus lentement possible, après quoi nous étions toujours loin de nous sentir rassasiés. En face de nous, un homme s'affairait sur un énorme chaudron dont émanait une odeur fort alléchante, et distribuait de la soupe à ceux qui lui présentaient un bol. Et de l'argent.

Nous nous sommes éloignés.

L'odeur de pisse suggérait que nous approchions des cuves de lavage et de teinture du linge.

J'ai eu une idée.

Le secret, c'est de ne pas courir. Courir attire l'attention. Non, il faut avancer lentement et d'une démarche assurée. Je me suis approchée du premier bac, dans lequel stagnait une eau rougeâtre. J'ai attrapé un bol, l'ai rempli, et je suis tranquillement sortie rejoindre Peterson, qui m'attendait à l'extérieur. Je pense que personne n'a remarqué ma présence.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— On va rompre le couvre-feu ce soir.

— Ah oui ?

— Oui. On doit faire quelque chose. St Mary est en train de fouiller la ville en ce moment même. Mais à la mauvaise date. Et je commence à en avoir marre d'attendre. Donc on va leur laisser un message. Aussi visible que possible. Sur ce gros édifice blanc près de la porte. Là où même St Mary ne pourra pas le rater.

Nous sommes sortis en catimini après le couvre-feu, au moment où les dernières lumières s'éteignaient, et nous avons rejoint le mur. Nous avons convenu que Peterson se chargerait du message pendant que je guetterais les alentours.

Il a fait de son mieux, opérant presque à l'aveugle dans l'obscurité de la nuit. Nous ne pouvions que croiser nos doigts tachés de teinture pour que le message soit lisible.

En émergeant de notre petite allée le lendemain matin, nous nous sommes arrêtés un moment devant l'édifice afin d'admirer notre travail. Les énormes signes rougeâtres gribouillés en travers du mur formaient ce mystérieux message :

681AVJC

On ne pouvait pas le rater. Même St Mary ne pouvait pas le rater. Et la beauté de la chose, c'était que personne ici n'aurait la moindre idée de ce que ces symboles signifiaient. Ils pourraient même penser que c'était une décoration. Et le AVJC était crucial. Le message ne pouvait venir que de nous.

L'équipe de secours viendrait à notre recherche. Ils commenceraient en 680 av. J.-C. Lorsqu'ils ne nous trouveraient pas, ils décideraient de chercher ailleurs sur la ligne temporelle. Nous devons leur laisser un message. Leur indiquer où chercher. Tôt ou tard, si personne ne nettoyait le mur, ou si l'édifice ne s'effondrait pas, ou si le message ne s'effaçait pas avec le temps, quelqu'un le verrait. Dès lors, ils concentreraient leurs recherches sur 681 av. J.-C. Nous étions marqués. Dès qu'ils auraient la bonne date, ils nous trouveraient.

Ils devaient nous trouver. Car il se tramait quelque chose. J'entendais des hommes marchant au pas. Des trompettes. Des ordres criés. Des soldats patrouillaient dans les rues.

De toute évidence, le secret avait été ébruité. On pouvait le voir circuler d'habitant en habitant, leurs traits déformés par le choc et la

peur. Des femmes se couvraient le visage et pleuraient. Des hommes criaient, demandant en vain des détails. Même les enfants arrêtaient de courir et se figeaient, sans savoir ce qui se passait réellement, mais conscients que c'était quelque chose de grave.

Les soldats ont commencé à repousser les badauds, s'efforçant de restaurer l'ordre. Les marchands remballaient en hâte leurs étals. L'agitation couvait. Les gens disparaissaient des rues, entraînant leurs enfants avec eux. Les portes et les volets se fermaient. Ceux qui étaient loin de leur maison couraient pour s'y réfugier au plus vite. Dans la panique, le bétail se mutinait et refusait de bouger. Les soldats poussaient et tiraient, hurlant des paroles incompréhensibles, mais le message était on ne peut plus clair.

Rentrez chez vous.

Dans la confusion, j'ai réussi à dérober quelques abricots, et lorsque nous avons retrouvé notre humble demeure, Peterson a sorti un pain de sous son épaule.

— Qu'est-ce qui se passe, d'après toi ? a-t-il demandé.

— La nouvelle s'est répandue. Ils nettoient les rues pour éviter les problèmes. Ça ne durera peut-être qu'une journée. Sinon, on est dans la merde.

— On devrait manger tout le pain maintenant. Il sera immangeable demain.

Vrai. Ne jamais, jamais, sous-estimer les propriétés merveilleuses des conservateurs alimentaires. Dans un climat aussi sec, le pain devenait dur comme du bois en une heure. Les boulangeries produisaient des petites fournées toute la journée. Les gens se jetaient sur les pains dès qu'ils sortaient des fourneaux et les mangeaient souvent sur place, encore chauds. Nous nous sommes donc partagé le pain et avons gardé les abricots pour plus tard.

J'étais tellement tiraillée par la soif que j'avais l'impression que ma langue était trop grosse pour ma bouche, sans parler de la migraine de déshydratation qui commençait à palpiter dans mon crâne. Et il faisait chaud. De plus en plus chaud.

— Garde la bouche fermée, m'a conseillé Peterson. Respire par le nez.

Pour la toute première fois, j'ai envisagé la possibilité que St Mary ne nous trouve pas à temps. Ils nous trouveraient, je le savais, mais il serait peut-être trop tard.

Il y a de nombreuses années, nous avons perdu cinq historiens lors de deux incidents séparés. C'était avant mon époque, mais je sais qu'ils les ont cherchés et cherchés pendant des mois, en vain. C'était ce qui nous inquiétait. Pas le fait d'être secourus, mais le fait de rester en vie assez longtemps pour l'être. Ce qui ne risquait pas d'arriver si nous ne trouvions pas de l'eau rapidement.

La journée s'écoulait, longue et chaude.

Le puits n'était qu'à quelques mètres. La question était de savoir si nous devions nous y rendre pendant le couvre-feu, lorsque la nuit serait à la fois notre amie et notre ennemie, ou essayer pendant la journée, ou nous pouvions voir, mais aussi être vus. Si les soldats arrêtaient toutes les personnes rôdant dans les rues, comme tous les étrangers en période de troubles, nous aurions des problèmes. Sans compter qu'ils cherchaient peut-être toujours leurs témoins.

Nous avons finalement convenu que la meilleure solution était de sortir après le couvre-feu. C'était comme retourner à l'école. Si vous décidez d'enfreindre les règles, autant le faire jusqu'au bout. Il y avait une limite aux nombres d'heures de colle possible dans un trimestre. Malheureusement, la punition réservée aux personnes violant le couvre-feu devait être légèrement plus déplaisante qu'une heure de colle, mais le besoin d'eau devenait urgent. En plus, nous avions désormais un bol. D'une couleur peu ragoûtante, certes, mais qu'importe. Nous pouvions rapporter l'eau dans notre allée la nuit et y rester cachés la journée. Ça semblait être un bon plan.

Nous avons attendu aussi longtemps que possible, à la fois pour laisser à la chaleur le temps de se dissiper et à la lune celui de se lever.

Puis nous sommes sortis furtivement de l'allée tels deux chats de gouttière préparant un mauvais coup. Longeant les murs, nous nous sommes dirigés à tâtons vers le puits, papillonnant d'une ombre à l'autre. Trois soldats flemmardaient au bout de la rue. Le premier était appuyé contre un mur, le deuxième était accroupi, le troisième regardait distraitemment dans la direction opposée. Ils devraient attendre plus de vingt siècles avant de pouvoir faire tourner une cigarette.

Nous nous sommes faufiletés dans l'obscurité pour rejoindre la rue principale, qui semblait déserte. Je discernais une ombre plus dense : le haut des marches descendant au puits. J'imaginais déjà la citerne

froide et humide, le clapotis de l'eau contre les murs en pierre... l'eau glacée coulant bientôt dans ma bouche... Et il n'y avait personne en vue. C'était trop beau pour être vrai.

Bien sûr que ça l'était.

Nous longions prudemment la façade d'une maison lorsque la voix de Guthrie a retenti dans mon oreillette.

— Max ?

J'ai fait un bond de deux mètres et renversé un objet qui s'est écrasé au sol avec fracas. Un chien a aboyé. À l'intérieur de la maison, une voix inquiète s'est fait entendre.

— Merde, a fait Peterson.

Tout se serait bien passé s'il n'y avait pas eu ce putain de chien. Il ne voulait pas la fermer. Un volet s'est ouvert en claquant et une lumière est apparue.

Nous n'avions plus d'autre choix que de courir.

— On est dans la merde, commandant, ai-je dit à Guthrie. Il faut que vous nous sortiez de là, et vite !

Une voix a crié derrière nous. Le chien devenait fou.

J'ai suivi Peterson.

Dans les maisons environnantes, d'autres lumières tremblotantes sont apparues. Des portes se sont ouvertes. Des hommes passaient leur tête dans l'entrebâillement, exigeant probablement des explications. Nous nous sommes serrés dans une zone d'ombre plus dense.

Et puis quelqu'un a lâché ce foutu chien.

— Montez, nous a ordonné Guthrie.

Nous nous sommes hissés sur le toit d'une maison pour découvrir avec effroi qu'il était déjà occupé, la moitié de la ville dormant sur les toits.

Autour de nous, des silhouettes se sont redressées, des têtes sont apparues, des enfants se sont mis à pleurer, des femmes à crier.

— Bon sang... a murmuré Peterson, et nous sommes redescendus du toit.

Abandonnant tout espoir de discrétion, nous nous sommes sauvés à toutes jambes.

— Impossible, commandant, ai-je dit en haletant. Et pas le temps de bavarder. Trouvez-nous.

Nous n'avions aucune idée de l'endroit où nous allions. Notre priorité était de fuir tout ce raffut. Nous réfléchissions aux détails plus

tard.

Au loin, une lumière tremblotait devant nous. Des soldats. Nous avons fait une embardée sur la gauche, mais ils nous avaient déjà repérés. Ils ont crié. J'entendais un étrange fracas métallique, qui se propageait à travers les rues. Ils devaient frapper leurs épées contre leurs boucliers pour alerter leurs collègues.

D'autres cris ont retenti, plus près de nous. Que faire ? Rester sur la route principale, ou risquer de s'engager dans une rue plus étroite avec la possibilité de se retrouver piégés ?

Nous n'avons pas eu à décider.

Quatre hommes ont émergé de l'embrasure d'une porte. L'un d'eux a brandi son épée et Peterson s'est effondré comme une masse. Il ne bougeait plus.

J'aurais dû m'enfuir. J'aurais dû le laisser. Ainsi, au moins l'un d'entre nous s'en serait sorti. Mais c'était Tim. Mon ami.

Je suis restée debout à côté de lui et les ai regardés avec hargne. Ils ont éclaté de rire et quelqu'un m'a attrapée par derrière. Il puait l'oignon, le cuir, la transpiration et la poussière. Je ne me suis pas débattue. Je ne voulais pas leur donner une excuse pour nous malmenier. Peut-être que si je parvenais à les convaincre que nous cherchions juste de l'eau, ils nous laisseraient partir. Peut-être même qu'un cochon volant nous apporterait une délicieuse tasse de thé.

Ayant perdu le bol, j'ai placé mes mains en forme de coupe, fait semblant de boire, et montré du doigt la rue conduisant au puits.

Ils ont levé la lampe et m'ont dévisagée.

Ils n'ont pas dû être déçus du spectacle. Mes cheveux étaient lâchés. J'étais couverte de poussière et de crasse. Mes mains et ma tunique étaient toujours tachées de teinture rouge sang.

Je savais exactement ce qu'ils pensaient.

Des pillards.

Des vauriens qui sortent une fois la nuit tombée et profitent de la confusion générale pour piller et voler tout ce qui a de la valeur. Peut-être même tuer.

Quelle que soit l'époque, on ne fait jamais preuve de clémence envers les pillards. Leurs gorges sont tranchées. Leurs corps abandonnés dans la poussière jusqu'à ce que la charrette les récupère le lendemain matin. Et plus personne n'y pense. Nous allions mourir lentement, regardant notre sang se déverser de nos corps et imbiber la

poussière assoiffée du désert.

La mission la plus paisible à laquelle j'avais jamais participé allait mal se terminer.

— Commandant, où êtes-vous ?

Pas de réponse. La communication avait-elle été coupée ?

J'ai tenté de me débattre, mais je m'épuisais pour rien. Je crois même que mon ravisseur n'a rien remarqué.

— De l'eau, ai-je dit d'un air désespéré. On cherchait de l'eau.

S'ils réalisaient que j'étais étrangère, ils penseraient peut-être que nous n'avions pas compris le couvre-feu et nous laisseraient partir.

Mais ils ne m'écoutaient pas.

Peterson a remué. Ils ont échangé un regard et hoché la tête.

L'un des hommes s'est accroupi à côté de lui, l'a attrapé par les cheveux et a tiré sa tête en arrière. Comprenant vaguement ce qui allait se passer, Peterson a essayé de se débattre.

— Commandant, ai-je dit avec urgence, c'est maintenant ou jamais.

L'un des soldats a prononcé des mots qui ne pouvaient vouloir dire qu'une chose : « Vas-y. »

Il a sorti son poignard dans un sifflement métallique.

Un autre m'a violemment tiré la tête en arrière.

Aïe.

Puis j'ai senti le métal froid sur ma peau.

Je contemplais les étoiles, belles et indifférentes à mon malheur, lorsqu'une voix venue à la fois de mon oreillette et du toit au-dessus de ma tête s'est fait entendre.

— Max, tiens bon.

C'était le commandant Guthrie qui, une seconde plus tard, sautait du toit. Au même moment, Markham et Evans ont émergé de l'ombre.

Comme à leur habitude, l'équipe de sécurité avait fait fi de toute fidélité historique, arborant une tenue d'intervention complète et des casques noirs à visières. Nos ravisseurs ont dû croire que les démons du désert s'étaient soulevés contre eux, mais ils n'ont pas eu le temps de se remettre de leur frayeur que déjà ils gisaient dans la poussière.

— Bonsoir, camarades historiens. Besoin d'aide, peut-être ?

J'ai regardé les quatre soldats inconscients.

— Pourquoi vous avez fait ça ? On gagnait.

Ils ont aidé Peterson à se lever.

Guthrie a parlé dans sa radio.

— Monsieur Clerk, on les a. Renvoyez tout le monde à la maison et attendez notre retour.

Plus loin dans la rue, un cri a retenti. Nous n'étions pas encore tirés d'affaire.

— Par ici, a indiqué Guthrie, et nous lui avons emboîté le pas.

Weller et Evans soutenaient Peterson, qui n'était pas au meilleur de sa forme.

— Capsule cinq. Deux rues plus bas. Sur la gauche. Tu peux marcher ?

— Bien sûr que je peux marcher.

D'autres cris. Plus près cette fois.

— Tu peux courir ?

— Tu arriveras à me suivre ? ai-je raillé avant de partir comme une fusée.

Toute la ville était en train de se réveiller à présent. Des cris et des cliquetis métalliques résonnaient contre les murs. Tous les chiens de la ville hurlaient à la mort. Aucun doute, St Mary avait débarqué.

— Bravo pour votre discrétion, commandant. Imagine, si les habitants savaient qu'on était là.

— Tais-toi et cours.

Notre salut n'était plus qu'à quelques mètres. Clerk avait ouvert la porte. Ritter nous couvrait.

Nous nous sommes précipitamment jetés dans la capsule à la manière traditionnelle de St Mary : dans une cacophonie de cris suppliant de fermer la porte.

Enfin, nous étions en sécurité.

J'ai plaqué mes mains sur mes genoux et tenté de reprendre mon souffle.

— Eh bien, a dit Guthrie en rangeant ses armes. Vous avez foutu un beau merdier, hein ?

Je me suis laissée glisser avec gratitude le long du mur pour m'asseoir par terre.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire. On a vu Sennachérib mourir.

— Vous devez êtres ravis. Surtout que ça vous a bien réussi, pas vrai ?

— Et vous avez vu, a marmonné Peterson tandis qu'ils le posaient à terre. C'étaient des soldats d'infanterie, pas des archers.

J'ai englouti une bouteille d'eau.

— Oui – pas de couvre-joues sur leurs casques.

— Et nous avons découvert les jardins suspendus de Ninive. Pas Babylone.

Guthrie m'a pris ma bouteille d'eau des mains.

— Doucement.

Il a commencé à tâter mes bras et mes jambes.

J'ai récupéré l'eau.

— Que fais-tu ?

— J'essaie de voir d'où vient tout ce sang.

— C'est pas du sang, c'est de la teinture. Tu vois pas la différence ?

— Comment va M. Hopwood ? a demandé Tim.

— Parfaitement remis. Pourquoi êtes-vous tous les deux couverts de teinture ?

— Vous n'avez pas vu notre message ?

— Quel message ?

— On vous a laissé un message. Sur le mur. Bon sang, c'était écrit en énorme. Même la sécu ne pouvait pas le rater.

— Nous n'avions pas besoin de message. On a juste suivi le chaos. Et surprise, surprise ! C'était vous.

— Vous vous êtes bien fait désirer, quand même.

— On était avec vous depuis cinq bonnes minutes. On attendait juste une opportunité de vous récupérer discrètement. Qui n'est jamais arrivée.

— Vous auriez pu nous donner un indice pour qu'on sache que vous étiez là.

— Votre mission visant à réveiller toute la ville se déroulait comme sur des roulettes. Vous n'aviez pas besoin de nous.

— On a disparu depuis combien de temps ?

— Six semaines.

— Pardon ?

Pour nous, ça ne faisait que deux, non, trois jours.

J'ai fermé les yeux et senti une nouvelle fois le métal froid sur ma peau.

Guthrie a posé délicatement sa main sur mon bras et je l'ai serrée un moment avant de le remercier d'un signe de tête.

Il s'est levé.

— Très bien, monsieur Clerk. Tout le monde a sauté ?

— Affirmatif, commandant.
— Alors rentrons à la maison.
Et le monde est devenu blanc.

Tout St Mary nous attendait à Hawking. Des agents armés et vêtus de gilets pare-balles fourmillaient dans le hangar, criant et applaudissant. Mlle Prentiss, M. Dewar et M. Hopwood se sont approchés.

Peterson, soutenu par Markham et Evans, s'est redressé pour passer immédiatement en mode officier instructeur.

— Bien. Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer ce qui a foiré ?

Lorsque j'ai ouvert les yeux à l'infirmerie, tout était très calme. J'étais dans mon lit habituel, près de la porte.

Le Dr Bairstow était assis près de moi, le visage détourné. Il avait une main posée délicatement sur la mienne.

J'ai refermé les yeux, bruyamment soupiré et battu un peu des paupières. Lorsque je les ai rouverts, ses deux mains étaient posées sur sa canne.

— Bonjour, docteur Maxwell.

— Bonjour, monsieur.

J'appréciais le fait qu'il ne demande jamais comment j'allais. Selon lui, si vous n'étiez pas complètement mort, vous étiez apte au travail.

— Une mission mouvementée.

— En effet, monsieur.

Je me suis redressée avec effort et il m'a tendu une bouteille de boisson réhydratante.

— Donc, ai-je fait en sirotant le liquide. Six semaines.

— Ou trois jours.

C'était un vieux débat. J'affirmerais que nous avions disparu pendant six semaines, ce qui devait se refléter sur notre bulletin de salaire. Il répondrait que selon ma ligne temporelle personnelle, seuls trois jours étaient passés, et que par conséquent, je n'avais droit qu'à trois jours de salaire. Je n'ai jamais gagné, mais je ne me suis jamais lassée de ce débat. Il en va de notre responsabilité de faire en sorte que nos supérieurs restent alertes. Je leur faisais une faveur, vraiment. Il n'était jamais reconnaissant mais nous ne devions pas laisser l'ingratitude managériale nous détourner de notre devoir.

Le docteur Foster est apparu une heure plus tard. Après m'avoir sommairement examinée, elle a allumé une cigarette et tapoté sur son bloc-notes en marmonnant des paroles apocalyptiques au sujet de quelque parasite nommé douve du foie.

Je la fixais avec un grand sourire car je savais que ça l'énervait. S'il y a une chose qu'elle détestait plus que les patients, c'étaient les patients heureux.

J'ai ensuite reçu la visite de Leon, qui s'est arrêté d'un air incertain près de la porte.

J'avais réfléchi. Étrangement, lorsqu'on se retrouve perdu dans le temps, à contempler les étoiles en attendant de se faire trancher la gorge, nos priorités et nos perceptions changent.

Je me suis extraite du lit et dirigée vers lui d'un pas mal assuré.

Nous sommes restés longtemps silencieux. Je crois que nous pensions tous les deux que nous en avions assez dit. Malheureusement, j'ai fini par devoir parler.

— Leon. Je ne peux plus respirer.

Il a légèrement desserré son étreinte. Très légèrement.

Nous y étions enfin. Prêts pour notre réconciliation romantique. Je le regardais dans les yeux. Nous nous tenions au pied d'un arc-en-ciel, bercés par la musique et le doux chant des merles.

Et la putain d'alarme incendie s'est déclenchée.

Il a prononcé un juron à faire trembler les murs.

— C'est pas vrai.

J'admets que c'était difficile à croire, les piles ayant été retirées de tous les détecteurs de fumée du bâtiment.

Il a quitté la pièce à grands pas. J'entendais des cris dans le couloir. Beaucoup de cris. J'entendais Leon. Et Peterson. Et M. Markham. Bien sûr qu'il était là.

Comme le Dr Bairstow ne nous laissait pas adopter une chèvre, M. Markham était ce qui se rapprochait le plus d'une mascotte. Petit, les cheveux hirsutes et perpétuellement crasseux, il avait gagné le respect de tout l'institut en perdant connaissance après avoir foncé la tête la première dans le postérieur d'un cheval. Et ce n'était là que le début de ses aventures à St Mary. D'un enthousiasme inébranlable, il avait été gravement blessé à plusieurs reprises. Il s'en remettait toujours, ce qui lui avait valu sa réputation d'indestructibilité.

Naturellement, il venait avec moi à Édimbourg.

J'entendais aussi la voix d'Helen tranchant sans effort le raffut. Et celle du commandant Guthrie. Tout le monde semblait avoir beaucoup de choses à raconter. J'avais très envie de les rejoindre, histoire d'aggraver encore la situation, mais je me suis retenue.

Le hurlement strident des alarmes a continué pendant de longues minutes. Et soudain, Dieu merci, le silence.

Les cris, en revanche, se sont prolongés pendant un certain temps.

Finalement, Leon est revenu et a refermé énergiquement la porte derrière lui.

— Qu'est-ce que c'était ?

— En rendant visite à Peterson, M. Markham a réussi à mettre le feu aux rideaux de sa chambre. Tout le monde pense que c'est ta faute. Viens là.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Parce que je veux te prendre dans mes bras. Viens.

— Je veux dire, pourquoi ils pensent que c'est ma faute ?

— Tu lui as demandé de travailler ses tours de prestidigitation. Les rideaux ont pris feu. Mais c'est terminé. Viens ici.

— Le tour consiste à faire apparaître un foulard en soie, nom d'une pipe. Comment s'est-il démerdé pour mettre le feu aux rideaux ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Je suis juste heureux qu'il n'essaie pas de scier une femme en deux. Allez, viens s'il te plaît.

Nous nous sommes assis sur la banquette de la fenêtre et il m'a parlé à voix basse. Ses paroles, simples mais sincères, m'ont profondément touchée. Et le chaos noir et sale qui pesait dans ma poitrine depuis si longtemps a commencé à se dissiper, quittant mon corps en même temps que les larmes coulant sur mes joues.

SEIZE

Il était prévu que je fasse le point avec toute l'équipe sur la mission Marie Stuart deux jours après ma sortie de l'infirmerie.

Non sans une certaine appréhension, j'ai réuni tout le monde dans mon bureau pour distribuer les rôles. Ce serait notre première mission impliquant autant d'interactions. Cela allait à l'encontre de notre formation, et de tout ce que nous dictait notre instinct. Cette fois, nous n'allions pas nous fondre dans le décor.

J'ai balayé du regard les participants : le chef Farrell, volontaire le plus réticent de l'histoire, M. Dieter du service technique, le commandant Guthrie et Tim Peterson. Mme Enderby, qui représentait les costumes, servait de zone tampon entre le professeur Rapson et le docteur Dowson. Mlles Schiller, Van Owen et Lee étaient serrées en bout de table.

Je les ai regardés. Ils m'ont regardée. Et nous avons commencé.

— Tout le monde a lu les éléments de contexte ? ai-je demandé. — Ils ont hoché la tête. — Je vais les passer en revue en intégralité car certains d'entre vous en savent plus que d'autres. Après le briefing, je serai ravie de répondre à vos questions et d'écouter vos suggestions. Je ne prétends pas avoir toutes les réponses, et si vous estimez que j'ai oublié quelque chose, n'hésitez pas à me le faire savoir. Initialement, nous pensions que cette mission serait relativement simple, mais les choses ont évolué et nous avons à présent deux objectifs. Le premier, comme vous le savez, est de vérifier si Marie Stuart, reine d'Écosse, est mariée ou sur le point d'être mariée à James Hepburn, comte de Bothwell. Dans le cas contraire, un de nos objectifs est de nous faire introduire à sa cour afin d'aider les événements à revenir dans le droit chemin. Nous serons donc au centre de l'attention. Il nous sera impossible de travailler discrètement en arrière-plan. Pour la toute première fois, nous chercherons à interagir avec les protagonistes de

l'Histoire. Et nous n'avons pas beaucoup de temps. Darnley a été assassiné le 10 février 1567, et Marie est censée épouser Bothwell le 15 mai, ce qui nous laisse une fenêtre de quatre-vingt-dix jours pour découvrir ce qui a foiré et tenter d'y remédier. Nous allons donc devoir agir rapidement. Et ne vous méprenez pas, c'est une mission dangereuse. Le second objectif est de localiser et de neutraliser la cause probable de tout ça. Je vous présente le méchant de la pièce, Clive Ronan, que la plupart d'entre nous connaissent déjà, il me semble.

J'ai affiché la meilleure image que nous avons pu trouver de lui.

— Nous pensons que, non content de s'être fait botter le cul au Crétacé et dans le désert égyptien l'année dernière, il tente également de manipuler l'Histoire pour son propre intérêt. Vous avez lu le mémo ; je n'ai pas à vous expliquer les conséquences si nous n'intervenons pas.

Une ligne temporelle endommagée. Une Histoire modifiée. Des répercussions personnelles. Un paradoxe. Rien de bon pour personne.

— Donc, commençons. Nous sautons à Édimbourg au ^{XVI}e siècle et, au lieu de faire profil bas et d'éviter les problèmes, nous allons foncer droit dedans. Le docteur Peterson et moi avons élaboré un scénario approuvé par le Boss, que voici. L'Écosse est une nation marchande. Tout comme l'Angleterre. La laine anglaise est la base de leur économie. L'Écosse en exporte également ; la laine de Melrose est un produit de qualité, mais dans ce domaine, c'est l'Angleterre qui domine le marché. Nous avons décidé de gérer le problème d'une manière inhabituelle. L'idée est d'offrir à Marie des marchandises et des tissus exotiques en provenance de l'Orient, en échange de laine de Melrose. Pour établir l'Écosse sur les routes commerciales importantes de l'époque, ce qui lui permettra d'améliorer son image et lui donnera l'opportunité de jouer dans la cour des grands. Si et seulement si elle accepte de la vendre substantiellement moins cher que les prix d'Élisabeth. Nous ne voulons pas faire naître des soupçons en lui présentant une offre trop belle pour être vraie. Cependant, compte tenu de la rivalité qui oppose les deux femmes, nous pensons qu'elle sautera sur l'occasion de gagner un avantage aussi lucratif sur sa cousine. À cet effet, nous nous ferons passer pour une délégation de marchands venue d'Istanbul. Et faites attention. Constantinople est tombée en 1453, date à laquelle elle est officiellement devenue

Istanbul. Il est probable que les deux noms soient utilisés. Ne l'oubliez pas. Nous représentons une confrérie de marchands internationaux désireux d'établir une relation commerciale avec l'Écosse. Cela ne devrait pas avoir un impact trop important sur la ligne temporelle. Nous ne faisons qu'anticiper de quelques années la création de la Compagnie du Levant. Nous serons riches, majestueux, vaniteux, et très, très visibles. Nous obtiendrons une audience avec la reine, présenterons nos références, lettres d'introduction et de recommandation, et nous apporterons des cadeaux, des cadeaux précieux. Cela devrait nous permettre d'entrer dans sa cour et, grâce à cette entrée remarquée, nous essaierons d'influencer les événements afin de remettre les choses en ordre. Et avant de prendre cet air consterné, n'oubliez pas une chose. Pour une fois, il est possible que l'Histoire soit de notre côté. Puisque nous sommes les gentils, elle interviendra peut-être en notre faveur, alors croisons les doigts. Maintenant, comment allons-nous procéder ? Si vous voulez bien prendre la liste des personnages. La délégation sera dirigée par sir Richard Hampton, un francophone représentant les marchands d'Istanbul. Ou le chef Farrell, comme il préfère qu'on l'appelle. Il sera accompagné de son frère Christopher, joué par le docteur Peterson, et de son aide de camp, Robert Morton. Ian, c'est toi. Pendant que j'y pense, M. Markham est déjà inscrit, mais j'aimerais que tu sélectionnes deux ou trois autres membres de ton équipe pour nous accompagner. Merci d'insister sur le fait que leur mission principale sera de protéger un groupe d'historiens prédisposés au désastre, et que par conséquent, des pulsions suicidaires et un mépris total de leur propre sécurité seront un avantage non négligeable pour cette mission.

Un grand sourire s'est dessiné sur son visage.

— Ils font déjà la queue.

— Vraiment ?

Son sourire s'est encore élargi.

— Tu plaisantes ?

— O.K. Mettons de côté le comportement de lemming de l'équipe de sécurité pour le moment. Je jouerai quant à moi la sœur, Mary Hampton. Une présence féminine pourra nous être utile puisqu'il s'agit d'une reine. Mlle Schiller, notre spécialiste des Tudors, sera Janet, ma domestique et chaperonne.

— Bon courage, lui a lancé Peterson, et elle a eu un petit rire.

— La bave du crapaud... ai-je dit en les fusillant tous les deux du regard. Bref, concernant l'équipement requis : nous utiliserons les capsules Cinq et Six. Les grosses. Néanmoins, elles ne sont pas assez grandes pour autant de personnes, donc... – J'ai inspiré profondément. C'était là que ça risquait de coïncider. – Nous ne les utiliserons pas comme bases. Seulement comme moyens de transport. Nous les laisserons en dehors de la ville. Nous allons vivre parmi les contemporains du ^{XVI}^e siècle.

Silence complet.

O.K., ça aurait pu être pire. Ils n'avaient pas décampé. J'ai poursuivi péniblement.

— Nous pourrions y passer jusqu'à trois mois. Nous serons au moins huit, à faire des allers et retours. Avec tout l'équipement que nous emportons, nous aurions besoin au minimum de quatre capsules. C'est trop. En plus, nous allons nous faire remarquer. Il faudra peut-être que nous recevions. Donc nous louerons une maison. Au cœur du quartier à la mode, Canongate, où vit la haute société. Mais en premier lieu, je veux envoyer Mme Enderby en mission. Accompagnée, bien sûr, ai-je ajouté pour la rassurer, ce qui était parfaitement inutile puisque son visage venait de s'illuminer, à Istanbul au ^{XVI}^e siècle, pour s'occuper de l'achat de tapis, soie, dentelle, velours, toutes sortes de tissus : des cadeaux qui nous serviront à convaincre la reine d'Écosse de signer un accord commercial.

— On ne peut pas utiliser des tissus de notre époque ? a-t-elle demandé.

— Nous pourrions, mais si nous devons partir précipitamment, et nos expériences passées suggèrent que ce sera le cas, nous ne pourrons pas les laisser sur place. Et nous ne pouvons tout de même pas offrir des cadeaux somptueux à Sa Majesté écossaise pour lui demander ensuite de nous les rendre, n'est-ce pas ?

— Nous pourrions les lui montrer et les récupérer ensuite, a suggéré Guthrie.

— Ce sont des cadeaux, Ian, a rétorqué Peterson d'un ton cinglant. Tu n'es pas censé demander à les récupérer. La vache, ça doit être sympa Noël chez toi.

J'ai poursuivi.

— Du point de vue de la sécurité, et compte tenu de la nature de la

mission, je ne suis pas favorable à quoi que ce soit qui pourrait retarder notre fuite. Cependant, il serait effectivement plus rapide et plus simple de lui présenter des tissus de notre époque, qui feront sans aucun doute forte impression.

— Oui, a confirmé Mme Enderby, se joignant à la discussion. Des tissus modernes, des couleurs modernes, des techniques modernes. Ça lui en mettrait plein la vue. Je peux préparer quelque chose de vraiment somptueux. Après tout, le but est de l'impressionner. Si nous ne sommes pas invités à sa cour, la mission sera terminée avant même d'avoir commencé.

— Mme Enderby a raison, a dit Peterson. Mais qu'est-ce qu'on en fait après ?

— Rien, est intervenu Guthrie. On les laisse là-bas. Si notre mission est un succès, elle ne restera pas longtemps en Écosse et elle sera bien trop occupée pour penser à des chiffons. C'est biodégradable. Ils finiront probablement oubliés au fond d'un placard. On les laisse là-bas.

— Effectivement, ça simplifierait grandement les choses, ai-je admis, essayant de passer outre mon instinct qui me criait que c'était une mauvaise idée.

Cette chère Mme Enderby est venue à mon secours.

— On peut faire les deux, Max. J'utiliserai des tissus modernes pour vos propres costumes. Elle en aura plein la vue, et ensuite, nous pourrons nous servir de tissus d'époque pour les présentations. On gagne sur les deux tableaux. Faites-moi confiance ; je vais préparer une collection qui lui en bouchera un coin. Nous commencerons avec la couleur. Les Ottomans utilisaient du fil métallique pour que leurs soies scintillent à la lumière. Je sais qu'elle aime le blanc, et nous pourrons nous en servir pour mettre en valeur leurs couleurs riches et profondes. Je pense à Bursa plutôt qu'Istanbul. Il nous faudra des accessoires, naturellement : dentelles, rubans, lacets. Ah, des fraises en dentelle aussi. Et elle aime les coiffes. Et puis il y a le velours italien, bien sûr, nous pourrons en trouver facilement. Ainsi que du taffetas, du satin, du damas. Oh, et je les tailladerai ! a-t-elle ajouté avec excitation. — L'espace d'un instant, j'ai cru que Jack l'Éventreur était de retour. — Les étoffes, je veux dire. Faites-moi confiance, Max.

— Excellente idée, ai-je répondu. Je vous remercie. Ensuite, le docteur Dowson et l'équipe des archives vont nous fabriquer de faux

papiers d'identité, qui devront pouvoir résister à un examen minutieux. Professeur Rapson, j'aimerais que les membres du R&D les aident, je vous prie.

Ils ont hoché la tête, temporairement réunis. Ça ne durerait pas longtemps, mais, avec un peu de chance, assez pour que le travail soit fait. Tant qu'ils ne faisaient rien exploser. D'un autre côté, nous ne serions pas St Mary s'il n'y avait pas constamment un incendie en cours quelque part.

— Étape suivante : le docteur Peterson et l'équipe du commandant Guthrie se rendent à Édimbourg. Ils louent une maison, une grande maison, et préparent notre arrivée. Messieurs, je veux du luxe et des paillettes. Dépensez sans compter. Nous n'avons que quatre-vingt-dix jours maximum. Moins, si nous nous trompons dans les coordonnées. On ne peut donc pas se permettre d'être timides. Oubliez l'idée de se fondre dans le décor pour cette mission. Lorsque tout sera prêt pour leur entrée en fanfare, sir Richard et ses amis arriveront, se feront présenter à la reine, montreront leurs références, et leurs cadeaux, entreront dans ses bonnes grâces et...

Je me suis interrompue.

Car mon plan s'arrêtait là, évidemment. Ça paraissait si simple sur le papier. *Faire en sorte que la reine et Bothwell se marient.*

— Pour être honnête, après ça, il va falloir improviser.

Silence.

— Nous trouverons quelque chose, a dit Peterson. Nous sommes St Mary.

Les mots magiques. Tout le monde s'est ragaillardé.

— La seconde partie de la mission est plus difficile à définir. Quelque part au milieu de tout ça se trouve la cause de tous nos problèmes, notre vieil ami Clive Ronan. Nous ignorons s'il travaille seul ou avec des contemporains. Nous n'avons aucune information permettant de le localiser. Nous pensons connaître son objectif, mais nous pouvons nous tromper. Pour résumer, nous n'avons rien. La seule chose que nous savons, c'est que quelque chose a foiré en 1567 et que nous devons réparer les dégâts.

J'ai attendu, mais ils étaient tous en train de taper furieusement sur leurs blocs-notes sans piper mot.

— Ce n'est pas le pire, ai-je poursuivi. Une fois que nous aurons localisé M. Ronan, nous ne savons pas ce que nous ferons de lui. Je ne

viser pas uniquement l'équipe de sécurité, commandant, mais je veux que les choses soient bien claires. Aucun mal ne doit être fait à M. Ronan. Nous avons tous lu le mémo. S'il meurt, nous ne croiserons pas sa route au Crétacé. Ni à Alexandrie. Nous ne croiserons jamais sa route, en fait. Et par extension, il est possible que St Mary n'existe tout simplement pas. Je n'ai pas l'habitude de fixer des règles, mais je le fais dans ce cas. Je veux que tout le monde ait bien compris. *Aucun mal ne doit être fait à M. Ronan.*

Guthrie a opiné de la tête, les lèvres pincées.

— Question, a dit Schiller. Où est l'Histoire dans tout ça ? Comment les choses ont-elles pu foirer à ce point ? Clerk s'est fait casser le bras l'année dernière lorsqu'il a tendu la main pour aider une femme à descendre une marche.

— Nous pensons, dans ce cas, qu'il est possible que l'Histoire emploie une méthode plus... subtile, par l'intermédiaire de St Mary.

— St Mary est l'option la plus subtile ?

— Notre plan est en tout cas plus subtil qu'exterminer Ronan, détraquer la ligne temporelle et causer la fin du monde tel que nous le connaissons. St Mary est peut-être la seule option.

— On est foutus, a soufflé Guthrie.

— Prochaine étape, ai-je repris. Une fois notre objectif accompli, nous exécuterons ce qui est toujours la partie la plus importante de toute mission : nous rentrerons sains et saufs. Commandant, une de tes équipes restera en permanence à la maison pour s'assurer que nous pourrions partir à tout moment. Leur priorité, si les choses tournent mal, sera de vider la maison de tout objet anachronique et de les ramener à la capsule. Insiste bien sur ce point, s'il te plaît. Tout le monde devra ranger ses affaires dans un sac qui sera disponible à tout moment. Notre départ sera très certainement précipité. Nous n'aurons pas le temps de faire nos bagages. C'est pénible, mais c'est comme ça.

Il a acquiescé en silence. J'ai marqué une pause et bu une gorgée d'eau en balayant la salle du regard. Tout le monde était penché sur son bloc-notes. J'ai attendu qu'ils aient terminé de taper avant de poursuivre.

— Donc, voici les responsabilités de chacun : Chef, merci de préparer les capsules et de commencer à travailler sur le personnage de Richard Hampton. Ian, forme ton équipe, briefe-les et travaille également ton personnage. Madame Enderby, s'il vous plaît, choisissez

les membres des costumes qui vous accompagneront. Vous avez lu le mémo. Vous serez dans la capsule Six avec M. Dieter. Le commandant Guthrie et son équipe vous escorteront dans la capsule Cinq. Achetez tout ce dont vous avez besoin ; le Dr Bairstow a réussi à convaincre le département d'Histoire de Thirsk de nous fournir de la monnaie d'époque. Chargez vos marchandises dans numéro Six pour que le commandant Guthrie les apporte à Édimbourg. M. Dieter vous ramènera ici dans la capsule Cinq. Le docteur Peterson récupérera alors numéro Cinq pour se rendre à Édimbourg et rencontrer le commandant Guthrie. Vous louerez une maison et préparerez notre arrivée. Renvoyez quelqu'un dans numéro Cinq lorsque vous serez prêts. Le chef Farrell, Mlle Schiller et moi vous rejoindrons. Nous ferons alors notre entrée dans Édimbourg dans le plus grand vacarme possible. Mlle Van Owen, vous serez responsable du département d'Histoire jusqu'à notre retour, mais j'aimerais que vous continuiez à assister à ces réunions au cas où nous aurions besoin d'une remplaçante. Docteur Peterson, les Éclaireurs peuvent-ils préciser les coordonnées ? Nous n'avons pas beaucoup de marge de manœuvre et nous ne voulons pas arriver à moins de vingt-quatre heures de la date butoir. Il faudra aussi qu'ils localisent un endroit sûr à l'extérieur de la ville où cacher les capsules. Passez tous aux costumes pour recevoir votre équipement. À ceux qui souhaitent se laisser pousser la barbe, sachez qu'elle n'était à la mode que chez les hommes. Outre nos papiers d'identité, le docteur Dowson a élaboré une documentation détaillée sur l'Écosse du XVI^e siècle, ainsi qu'un glossaire assez simple. Étudiez-les soigneusement. Beaucoup de mots ont pris un sens différent au fil du temps. Par exemple, le terme « appréhension » désignait la faculté de comprendre et n'était pas synonyme d'inquiétude comme aujourd'hui. Le mot « formidable » signifiait « dangereux » ou « effrayant » et à ce titre peut davantage être utilisé pour qualifier les activités du R&D que pour complimenter la reine. Le terme « prostituée » avait beaucoup de synonymes, parmi lesquels « catin », « fille » et « ribaude ». Afin qu'il n'y ait aucun malentendu, sachez que les mots « baiser » et « faire l'amour » signifiaient respectivement « embrasser » et « courtiser ». Ne dites « gente dame » et « messire » que si vous voulez passer pour des ringards et le premier qui prononce le mot « oyez » en ma présence sera confié au professeur Rapson pour jouer le rôle principal dans son expérience visant à

déterminer combien de fois les druides pouvaient réellement enrôler les entrailles d'un homme autour d'un chêne sacré. Vous trouverez également une liste de mots et gestes à *ne pas* utiliser. Il y a déjà assez de conflits dans nos vies, n'allons pas en plus insulter par inadvertance la mère de quelqu'un. Nous avons également inclus des informations sur le protocole royal, les formules de politesse, etc. Ainsi qu'une documentation sur Istanbul, au cas où un petit malin déciderait de nous poser des questions. D'ailleurs, est-ce que quelqu'un a des questions ?

— Pas pour l'instant, a répondu Peterson, qui parlait pour tous. Peut-être plus tard.

— Très bien. Nous nous retrouverons donc ici à 9 h 30 après-demain pour discuter de l'avancement des préparatifs. Mlle Lee distribuera les comptes-rendus cet après-midi. Merci à tous.

DIX-SEPT

Quelle entrée avons-nous faite. Les mois de travail acharné que nous avons fourni payaient enfin. Vêtus de tenues somptueuses et montés sur les plus beaux chevaux que Peterson avait pu se procurer, nous avons franchi triomphalement les portes d'Édimbourg.

Markham nous précédait à pied, cognant sur un tambour pour des raisons connues de lui seul en criant : « Faites place, faite place ! » en anglais, en français, en latin et dans une langue incompréhensible qui était d'après lui un obscur dialecte du Nord de l'Angleterre.

Les gens se dispersaient sur notre passage, et Markham parvenait facilement à calmer toute hostilité causée par son autoritarisme multilingue en jetant négligemment des poignées de pièces autour de lui, déclenchant de petites émeutes.

Farrell le suivait, Peterson à son côté. Ils ôtaient leurs chapeaux et saluaient les spectateurs qui, sans avoir la moindre idée de ce qui se passait, nous acclamaient avec enthousiasme. Nous exsudions l'argent par tous les pores. Les yeux des marchands locaux devaient déjà briller d'excitation.

Schiller et moi leur emboîtions le pas. Je chevauchais une élégante jument couleur crème, fougueuse mais facile à contrôler. Comme nous, elle tendait le cou et caracolait pour tenter d'impressionner les badauds. J'ai baissé ma capuche et me suis forcée à sourire.

Nous étions suivies par le commandant Guthrie, qui avait étrangement fière allure, tandis que Randall et Weller fermaient la marche, conduisant un chariot qui croulait sous le fruit du dur labeur de Mme Enderby.

Les gens criaient, pour diverses raisons, ma petite jument hennissait, des chiens aboyaient, Markham tapait sur son tambour. Aucun doute, nous étions arrivés.

Il y avait la maison et il y avait les deux aigles au-dessus de la porte. L'aigle de droite avait une aile cassée, exactement tel que Leon me l'avait décrit dans mon bureau cet après-midi pluvieux. J'ai croisé le regard de Peterson, qui m'a souri. Il avait trouvé la maison.

Leon l'a observée pendant quelques instants, ses cauchemars prenant vie sous ses yeux. Je lui ai adressé un sourire rassurant et il m'a aidée à descendre de cheval. Puis il m'a cérémonieusement offert son bras et nous avons gravi les marches de l'entrée. Markham a jeté une dernière poignée de pièces dans un élan de générosité dont nos amis de Thirsk auraient grand mal à se remettre et, dans un roulement de tambour théâtral, nous a suivis dans la maison. La porte s'est refermée sur la clameur.

À présent, toute la ville savait où nous vivions.

Comme la plupart des maisons de l'époque, la porte d'entrée donnait directement sur la pièce principale, qu'un paravent protégeait des courants d'air. La cheminée était flanquée de deux grands bancs à dossier qui, avec un peu de chance, étaient plus confortables qu'ils n'en avaient l'air. Un coffre délabré était posé sous les fenêtres et une grande armoire sculptée se dressait dans un angle. Tous les meubles étaient en chêne et de belle facture, y compris les tabourets disposés le long des murs lambrissés. Les planchers en bois brillaient délicatement à la lumière de deux lampes à huile très odorantes. Certains carreaux de fenêtres étaient vitrés, tandis que d'autres étaient faits d'une matière opaque qui, selon Schiller, était de la corne.

La cuisine, presque aussi grande que la pièce principale, était dominée par une longue table fraîchement récurée. Les murs étaient occupés par deux bancs et plusieurs placards en bois dépareillés contenant de la vaisselle en terre cuite. J'ai ouvert un tiroir déglingué où étaient rangés des cuillères et des couteaux. Pas de fourchettes. Un autre banc à dossier était placé devant un imposant foyer encombré de chaudrons et broches, ainsi que divers ustensiles en fer et autres objets de nature culinaire et douteuse qui n'étaient pas sans rappeler l'Inquisition espagnole.

L'escalier invitait à la prudence. Il ne valait mieux pas le dévaler dans une longue robe avec une bougie vacillante à la main.

Schiller et moi partageons la chambre du fond, dans laquelle trônait un antique lit à baldaquin rouge. Il était un peu petit pour

deux et il manquait les rideaux, mais le matelas en plume semblait propre et relativement confortable. Nous avons posé nos sacs de couchage et regardé autour de nous. Une commode était installée au pied du lit. Il n'y avait pas d'armoire, mais des patères étaient fixées au mur où nous pouvions accrocher nos vêtements. Farrell et Peterson partageaient la chambre à l'avant, au mobilier similaire, qui donnait sur une petite pièce où nous entreposerions les cadeaux destinés à la reine.

Nous avons des lits gigognes, mais Guthrie et ses hommes préféraient dormir au rez-de-chaussée.

— Juste au cas où, avait-il expliqué.

Nous avons commencé à défaire nos bagages et nous affairer bruyamment, nos pieds claquant sur le plancher en bois jusqu'à ce que nous posions les tapis. Nous en avons également accroché deux ou trois aux murs afin d'impressionner les potentiels invités. Peterson a allumé des feux dans toutes les pièces de la maison, qui s'est rapidement remplie d'une odeur de fumée de cheminée, clous de girofle et bois chaud, à laquelle se mêlaient des relents moins agréables de suif et de graisse brûlée.

Je me suis promis de ne jamais, *jamais*, mettre le pied dans les toilettes de l'arrière-cour. Ou même simplement dans l'arrière-cour. Rien qu'à cette idée, je sentais mon colon prendre une posture défensive.

— Ce n'est pas si terrible, a dit Peterson avec entrain. Au moins elles sont dans notre propre cour. La plupart des gens doivent se traîner jusqu'au tas d'ordures près des étables.

Je me suis promis de ne jamais, *jamais*, me traîner jusqu'au tas d'ordures près des étables.

Il a remarqué mon silence.

— D'accord, d'accord. Il y a des seaux dans les chambres. Il faudra juste les vider dans les toilettes au fur et à mesure.

Une crise de constipation aiguë n'est pas toujours une mauvaise chose.

— Après, a-t-il poursuivi, il suffit de vider les cendres de la cheminée par-dessus et hop, adieu les odeurs. On ne rigole pas avec l'hygiène ici, hein ?

— Seigneur, a soufflé Guthrie. Comment êtes-vous toujours en vie ? Nos dernières mésaventures à Alexandrie ne vous ont rien appris

sur le méthane ?

Nous l'avons dévisagé.

Il a soupiré.

— Je vais faire simple, comme vous êtes historiens. Nous avons une fosse remplie de... disons d'effluents. Ça couve. Un idiot balance un seau de cendres chaudes et peut-être un ou deux charbon ardent. Pas besoin d'être un génie pour savoir ce qui se passera ensuite. J'ai déjà été aspergé de merde explosive une fois. Ça ne se reproduira pas.

Nous l'avons dévisagé de plus belle.

— O.K., a concédé Peterson. On oublie cette histoire de cendres. Tu n'as qu'à verser ton seau et déguerpir.

Ah, le romantisme et le glamour du voyage dans le temps...

Selon nos calculs, nous étions à la mi-avril. Nous avions donc un peu moins d'un mois devant nous. C'était moins que ce que j'aurais voulu, mais ça aurait pu être pire.

Deux jours après notre arrivée, le chef Farrell, le commandant Guthrie et Peterson se sont rendus au palais, accompagnés de Weller et Randall. Markham est resté à la maison pour travailler ses tours de magie, sans qu'aucun rideau ne parte en fumée. Contraints d'attendre leur retour, nous avons décidé de nous occuper de la maison, ce qui, comme nous l'avons rapidement découvert, était une activité à plein temps. Pas étonnant que ces gens aient autant de serviteurs.

Pour commencer, l'eau devait être puisée à l'extérieur et amenée à l'étage. Après un incident particulièrement humide impliquant M. Markham qui montait et M. Randall qui descendait, nous avons décidé de nous laver à tour de rôle dans la cuisine. Puis un porteur d'eau s'est présenté à la porte pour proposer ses services, et j'ai bien cru que Markham allait lui demander de l'épouser.

Après nous être lavés, nous avons enfilé une quantité impressionnante de vêtements. Pour ma part, une chemise, un jupon à cerceaux, deux autres jupons dont un en velours, une robe, des manches, des bas, des chaussures et une coiffe. La tenue de Schiller était équipée d'un simple bourrelet tandis que je me retrouvais avec ce que Mme Enderby affirmait être un vertugadin très discret. J'avais quatre tenues : deux robes pour la cour, une de voyage, et une autre en laine censée être plus confortable pour porter à la maison.

Cela fait, nous devons nous occuper du petit-déjeuner. Les

quelques provisions que nous avions apportées étant réservées aux urgences, Weller et Randall se sont rendus au marché, d'où ils ont rapporté du pain, du fromage et des paniers remplis de machins tout crottés qui étaient apparemment des légumes. Les navets prédominaient. Par chance, le père de Weller était boucher, l'anatomie du lapin n'avait donc aucun secret pour lui. Au moment de préparer le repas, j'ai été reléguée aux tâches ne nécessitant pas de talent particulier : couper, éplucher et, exceptionnellement, fourrer. Ça nous a pris des heures. Tout comme le nettoyage qui a suivi.

Après quoi il a fallu ranger la maison, allumer les feux et, à mon plus grand désarroi, vider les seaux. Ça n'en finissait pas. Comment ces gens trouvaient-ils le temps pour la guerre, l'adultère, le vol de bétail, la zoophilie et autres passe-temps traditionnels de l'époque ?

Ils sont revenus en début de soirée, de longues heures après leur départ. Ayant laissé leurs chevaux à l'écurie, ils sont entrés discrètement par la porte de derrière et se sont effondrés, épuisés, sur les bancs. Markham a tenu à leur servir de la bière, sans que je comprenne en quoi c'était censé les aider.

Farrell a été le dernier à rentrer. Il se tenait devant la porte et affichait une expression étrange. J'ai regardé autour de moi. Guthrie, trempé jusqu'aux os, secouait sa cape. Peterson, assis à table, s'est tourné pour le saluer. Schiller était assise avec moi près du feu. Le courant d'air qui s'est engouffré par la porte ouverte a éteint une des bougies. Une fumée odorante flottait dans la pièce. Je savais de quoi il s'agissait. Il voyait la scène qu'il m'avait décrite dans mon bureau.

— Tout va bien, entre, ai-je murmuré, le ramenant à la réalité.

Je mourais d'envie de savoir ce qui s'était passé, mais je me suis forcée à leur laisser une minute pour souffler. Après avoir vidé sa tasse, Guthrie en a examiné le fond, et l'a repoussée d'un air circonspect.

— Comment ça s'est passé ? ai-je fini par lâcher, incapable de me taire plus longtemps. Vous l'avez vue ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

La procédure standard veut que je prononce un simple « Au rapport ». Mais que voulez-vous, on ne peut pas toujours se souvenir de tout.

Farrell a soupiré.

— On ne l'a pas vue.

— Pardon ? Vous avez passé tout ce temps là-bas, et vous ne l'avez

pas vue ?

C'était une de mes craintes. Qu'on aille la voir, jour après jour, et qu'elle ne puisse pas ou ne veuille pas nous recevoir, et que le temps passe jusqu'à ce qu'il soit trop tard...

— Ce n'est pas si terrible, a-t-il dit d'un air las. Ils ont pris nos papiers. Ils nous ont bien traités. Ils savaient qui on était.

— Et ?

— Ils nous contacteront.

C'était catastrophique. J'avais envisagé la possibilité que nous nous fassions tuer, qu'un désastre quelconque s'abatte sur nous, voire que nous soyons confondus, mais jamais qu'ils puissent tout simplement nous ignorer.

— Ça grouille de monde là-bas, a-t-il ajouté en buvant, choisissant sagement de ne pas vider sa tasse. Les gens font la queue pendant des heures pour demander une audience. Elle ne peut pas tous les recevoir. C'est une sorte de filtrage. Ils nous contacteront.

Il était temps de faire preuve d'initiative.

— Bien, ai-je dit. Demain, on sort. On va faire les magasins. Nous achèterons tout ce que nous voyons. Ne vous inquiétez pas pour l'argent. Nous sommes des aristocrates. Personne ne s'attend jamais à les voir payer quoi que ce soit. Il faudra qu'on laisse tous nos achats derrière nous en partant pour qu'ils ne perdent rien. Markham, tu pourras refaire ton petit manège avec les pièces. Et tes tours de magie. Joue avec les enfants. Tim, souris aux dames. Je vais flirter avec tout le monde. Même les chevaux s'il le faut. Chef, ton rôle est décisif : tu donneras les ordres et suinteras l'argent par tous les pores. Commandant...

— Je sais, a-t-il fait d'un air résigné. Nous veillerons à ce que personne ne soit importuné, agressé ou assassiné.

Nous sommes sortis vers midi en grande pompe, laissant Weller gérer la boutique.

Farrell et moi menions la marche à travers les rues boueuses, des petits garçons et des chiens courant sur nos talons. Markham est rapidement entré en action tandis que Peterson, un peu à l'écart, courbait la tête et distribuait des sourires à la foule.

Nous nous sommes arrêtés à un étal de bibelots, où Farrell a acheté tous les objets qui me plaisaient sous le regard incrédule du

marchand, qui n'en croyait pas sa chance.

Guidés par l'odeur de nourriture, nous avons ensuite rejoint une petite auberge. Le gérant nous a préparé une salle privée où nous avons dégusté un oiseau rôti et une pâtisserie fourrée de fruits secs. L'alcool coulait à flots. Farrell a distribué des pourboires exorbitants à tout le monde.

À notre sortie, une petite foule attendait dans la rue pour nous inviter à visiter l'auberge, l'étal, et Dieu sait quoi d'autre encore, tenu par un membre de leur famille, et peut-être aussi à acheter leurs sœurs.

Markham et Randall étaient quelque peu ralentis par nos achats, qui incluaient plusieurs paires de gants, des rubans, de la dentelle (« Oh merveilleux, encore de la dentelle ! »), des gâteaux au miel, deux petits citrons flétris, une cage occupée par un oiseau chanteur (lequel a été rapidement relâché), un lot d'aiguilles (qui nous seraient très utiles si l'un de nous décidait un jour d'apprendre à coudre), un petit oreiller rembourré d'herbe (pour assurer un sommeil paisible à Madame), un bracelet en cuivre (pour prévenir les articulations douloureuses) et un pot de miel.

Farrell a fait prendre des mesures pour une paire de bottes qui seraient prêtes le lendemain, lui a-t-on assuré, et même Guthrie n'a pas pu résister à une petite dague italienne accompagnée de sa gaine en cuir usé.

Peterson a partagé son temps entre les jeunes filles, qui gloussaient et rougissaient, et les vieilles dames, qui le faisaient glousser et rougir.

On aurait juré que la moitié des habitants de la ville nous suivait d'étal en étal et je pense qu'un certain nombre venait d'Holyrood. Finalement, lorsque la nuit a commencé à tomber, Guthrie a déclaré qu'il était temps de rentrer.

Nous avons regagné la maison, fatigués, sales et affamés. Il n'y avait rien à faire de plus. Notre sort était entre les mains des dieux à présent. Ou de l'Histoire elle-même.

Le lendemain, Schiller, Markham et moi sommes sortis nous promener en ville pour prendre nos marques et repérer des chemins d'évasion possibles jusqu'aux capsules, qui étaient situées à environ deux kilomètres de la ville. Nous les avons donc ratés. Lorsque nous sommes rentrés à la maison, tout le monde s'affairait à l'étage, se débattant frénétiquement avec des rouleaux de tissu et le reste de la

marchandise. Pendant que nous étions sortis, les messagers de la reine étaient passés. Nous étions convoqués au palais le lendemain. Pour nous présenter à la reine. Nous tous.

Mon agitation cette nuit-là n'était pas entièrement due aux puces dans le matelas. Je n'ai guère fermé l'œil, repassant en revue dans ma tête tous les éléments de la mission. À côté de moi, Schiller s'agitait également.

Nous nous sommes retrouvés de bonne heure autour de la table de la cuisine, où nous avons bu notre thé, l'unique luxe que nous nous étions accordé (Nous sommes St Mary, le thé est notre carburant) et mangé du pain avec du fromage. Nous n'avons pas beaucoup parlé. C'était inutile, nous savions tous ce que nous avions à faire.

Après le petit-déjeuner, Schiller et moi avons disparu à l'étage pour nous habiller. Pour notre première apparition, nous avons décidé que je devais porter quelque chose d'un peu différent. J'avais deux robes de cour. L'une était splendide, mais classique, noire et dorée. La seconde en revanche était d'un magnifique turquoise, une couleur que le pays ne découvrirait vraiment qu'en 1573. Pour les besoins de la mission, nous appelions cette couleur bleu céleste. Nous l'avions choisi à dessein, puisqu'elle s'accordait merveilleusement bien avec les cheveux roux de Marie Stuart.

À la cour d'Angleterre, la mode suivait la tradition espagnole, qui privilégiait les couleurs sombres et lourdes, et les manches larges. Mme Enderby nous avait préparé des tenues dans les styles italiens et français, plus légers, dans l'espoir qu'ils parlent à la sensibilité de celle qui avait grandi à la cour de France. Schiller a fermé ma magnifique fraise en dentelle et nous avons enroulé mes cheveux dans un filet orné de pierreries.

Farrell et Peterson étaient splendides dans leurs costumes identiques noirs et argentés. Guthrie portait du bordeaux et même les membres de la sécurité avaient fière allure. Nous les avons vêtus des étoffes les plus somptueuses qu'ils pouvaient se permettre à une époque où votre rang définissait clairement les vêtements que vous portiez.

Lorsque nous nous sommes retrouvés en bas, la charrette était chargée, les chevaux étaient prêts, et le moment était enfin arrivé.

Encore une fois, Markham et son tambour nous ont précédés. Je

vous l'accorde, c'était peut-être un poil excessif pour un trajet si court, mais nous étions trop importants pour nous rendre au palais à pied et sans escorte.

Nous avons été reçus avec la plus grande courtoisie, ce qui était rassurant. Guthrie et son équipe sont restés à l'extérieur pour décharger la marchandise, et nous avons immédiatement été escortés dans le palais, où une armée de serviteurs nous a débarrassés de nos vêtements d'extérieur. Ils nous ont ensuite invités à entrer dans une grande salle froide et bondée, et juste au moment où je commençais à penser que ce ne serait finalement pas si compliqué, ils nous ont laissés là.

Nous nous sommes serrés les uns contre les autres pour nous protéger et, surtout dans mon cas, nous réchauffer.

Le temps a passé.

Puis le temps a encore passé.

— Allez, a marmonné Peterson. On a que trois semaines, vous savez.

Ça ne lui ressemblait pas de se plaindre. Il était nerveux. Nous l'étions tous.

Pour soulager la tension, j'ai posé ma main sur le bras de Farrell et nous avons commencé à déambuler lentement à travers la pièce. Voir et être vu. Cette pièce grouillait de courtisans de seconde zone, ceux qui n'étaient pas assez importants pour occuper la même pièce que la reine. Comme nous l'avions espéré, nos tenues ont attiré l'attention. Toutes les têtes se tournaient sur notre passage. J'ai surpris des regards en coin et vu des gens murmurer derrière leurs mains.

Le temps a continué à passer.

— C'est normal, ai-je dit, tout en priant pour avoir raison. Si nous n'avions pas à attendre, comment saurions-nous à quel point elle est importante ?

Farrell a hoché la tête, puis s'est raidi et a regardé par-dessus mon épaule.

— Il se passe quelque chose.

De fait, j'entendais qu'on s'agitait derrière moi, mais je ne me suis pas tournée. Nous avons attendu comme si de rien n'était, discutant de la météo sur un ton gai et léger.

Quelqu'un s'est raclé la gorge. Farrell s'est tourné lentement. Un homme s'est courbé et a murmuré des paroles que je n'ai pas

comprises. Puis il a tourné les talons et quitté la pièce. Farrell et Peterson l'ont suivi. Évidemment, je fermes la marche. Les courtisans nous ont regardés partir en silence. Ma robe bruissait à chacun de mes pas.

Devant nous, une porte s'est ouverte. Quelqu'un nous a annoncés.

J'ai eu une vague impression de lumière, beaucoup de lumière, de chaleur et de couleurs.

Nous avons franchi la porte.

Nous y étions enfin.

DIX-HUIT

Il y a des années de cela, j'avais attendu devant une porte close sans savoir ce que le sort me réservait. Ce jour-là, ce qu'il me réservait était la sœur de Mme Partridge, la Sybille, avec une proposition qui avait changé ma vie. Mais ce dont je me souviens le mieux à propos de cette journée, c'est la sensation de plonger dans l'inconnu.

Cette même sensation que je ressentais à présent, et qui était en grande partie due au large dos de Farrell qui me bouchait entièrement la vue.

Un silence soudain s'est abattu sur la salle lorsque nous avons été annoncés. Conformément aux instructions, les hommes ont courbé la tête tandis que Schiller et moi avons fait une révérence. Nous nous sommes redressés et nous avons lentement avancé pour nous incliner une seconde fois. Puis nous sommes restés en retrait tandis que Leon avançait seul, courbait une troisième fois la tête devant elle et attendait la reconnaissance royale.

Reléguée avec Schiller derrière Peterson, je me suis légèrement décalée pour tenter d'apercevoir la reine.

Elle était assise au fond de la salle, tout de noir vêtue. C'était le cas de bon nombre de membres de sa cour, mais il y a noir et noir. En l'occurrence, il s'agissait du second. Sa célèbre coiffe était nichée au milieu de cheveux roux flamboyants ornés de perles. Je sais qu'elle portait une perruque rousse lors de son exécution, et je la soupçonnais d'en arborer une aussi ce jour-là, ce qui n'avait rien d'inhabituel ; beaucoup de femmes cachaient leur chevelure sous des perruques à l'époque. Sa peau était magnifique, elle n'avait pas besoin de se blanchir le visage avec le maquillage au plomb qui a probablement coûté la vie à Élisabeth. Et elle était belle. Une beauté classique : de grands yeux brillants et un petit nez droit. Je n'ai jamais rencontré Élisabeth Tudor, mais je doute que la reine d'Angleterre ait pu

rivaliser avec celle d'Écosse. C'était peut-être une bonne chose, finalement, qu'elles ne se soient jamais croisées.

Ses dames d'honneur étaient regroupées à ses pieds, assises sur des coussins. Englouties dans leurs robes bouffantes, elles ressemblaient à de somptueux champignons. Personne d'autre n'était assis. Il régnait dans cette pièce surpeuplée une chaleur étouffante, mais l'avantage, c'est que si je tombais dans les pommes, les autres n'y verraient que du feu tant ma tenue était rigide.

Je l'ai vue sourire avec grâce, puis les regarder plus attentivement, et sourire à nouveau, avec davantage de chaleur cette fois. Malgré ses goûts douteux en matière de maris, elle savait reconnaître un homme de qualité. Elle leur a dit quelque chose que je n'ai pas entendu. Toute la salle avait les yeux rivés sur la reine, se demandant comme moi comment celle-ci allait réagir. Malheureusement, Farrell nous tournait le dos, nous étions donc dans le flou le plus total. Je me suis forcée à patienter calmement. Il n'y avait rien que je puisse faire. Quelques centimètres derrière moi, Schiller était probablement en train de parcourir la pièce du regard pour identifier les personnes présentes et mettre des noms sur des visages. Guthrie était posté près de la porte selon les instructions, tandis que Randall et Markham attendaient dehors avec la marchandise.

Enfin, Farrell s'est retourné et a intercepté notre regard. Peterson m'a offert son bras et, suivis de Schiller, nous nous sommes lentement approchés de la reine.

Mon Dieu, je m'apprêtais à rencontrer Marie, reine d'Écosse ! J'allais réellement rencontrer Marie Stuart ! Mon cœur battait à tout rompre et, lorsque je me suis courbée pour la troisième fois, je n'étais pas certaine de réussir à me redresser.

Ce n'était pas une femme désagréable. Contrairement à Élisabeth, dont tout le monde savait qu'elle détestait les autres femmes, Marie semblait ravie de me rencontrer, m'invitant à me redresser presque immédiatement. Farrell a d'abord présenté Peterson. Puis mon tour est venu.

J'ai entendu Farrell dire : « Ma sœur, Votre Majesté », mais j'ai gardé les yeux rivés au sol jusqu'à ce qu'elle s'adresse à moi. Ne la dévisage pas, Maxwell. Tu es une historienne, pas une adolescente hystérique.

Elle m'a saluée. Sa voix était très douce et elle s'exprimait avec un

léger accent. Évidemment, je n'étais pas censée répondre. J'étais peut-être responsable de cette mission, mais dans cette cour, je n'étais rien. Elle a examiné longuement ma robe et hoché la tête. Puis elle m'a très poliment congédiée.

Soulagée, j'ai fait une révérence, reculé prudemment et trouvé une place sur le côté, dos à la fenêtre, qui m'offrait une vue parfaite sur la salle.

Peterson venait de se joindre à la conversation, souriant et faisant de grands gestes. Tout semblait se passer comme prévu.

Je les ai laissés faire leur boulot, me concentrant sur le reste de la pièce. Elle était lambrissée d'un bois sombre et ancien, que noircissaient encore la cheminée et les bougies. Aux effluves de parfum, cire et fumée se mêlait une forte odeur corporelle.

Derrière moi, Schiller a murmuré :

— Près de la fenêtre, en noir avec les manches rouges, c'est l'ambassadeur de France, Castelnau.

C'est à ce moment-là que, sous mes yeux, Clive Ronan a fait son apparition. Le commandant Guthrie, toujours posté devant la porte, a gardé son calme et s'est poliment écarté pour le laisser passer. Il s'est dirigé vers Michel de Castelnau, avec qui il a échangé un regard en silence.

Pendant un moment, je crois que nous étions paralysés. Est-ce que ça allait vraiment être aussi facile ?

Guthrie me fixait des yeux. Je me suis ressaisie et, très discrètement, lui ai adressé un signal négatif. Ce n'était ni le moment, ni le lieu. Nous devons nous concentrer sur un problème à la fois. Si nous commettions le moindre faux pas, nous pourrions y laisser nos têtes. Chaque chose en son temps.

Guthrie s'est nonchalamment tourné pour être dos à Ronan. Schiller a attrapé ma manche et m'a discrètement fait reculer d'un pas ou deux pour que nous nous abritions derrière deux très jeunes femmes qui semblaient être liées aux quatre célèbres dames d'honneur de la reine, les quatre Marie. Beaton, Seton, Fleming et Livingston. Seules deux étaient présentes ce jour-là, et je n'aurais pas su dire lesquelles. Néanmoins, c'étaient des femmes importantes, et ces deux jeunes filles étaient, je pense, les dames de compagnie des dames de compagnie.

Il y avait tant de choses à surveiller et à analyser que je ne savais

pas où donner de la tête. Devant moi, Farrell et Peterson semblaient très bien s'en sortir. Schiller était en sécurité avec moi. S'il se passait quoi que ce soit, Randall et Markham nous attendaient dehors et Guthrie s'assurerait que nous puissions tous prendre la fuite. Ce qui me laissait libre de penser à Clive Ronan, qui se tenait derrière l'ambassadeur de France, à une distance respectueuse de quelques centimètres.

La première chose qui m'a frappée, c'est sa jeunesse. Il était très, très jeune. Il possédait encore tous ses cheveux, ses deux oreilles, et aucune balafre ne sillonnait son visage. La deuxième chose, à mon grand soulagement, c'est qu'il ne nous a pas du tout reconnus, ce qui était somme toute logique, puisqu'il ne nous avait pas encore rencontrés. Son futur était notre passé. J'ai jeté un coup d'œil à Farrell et Peterson, qui ne se doutaient de rien. Ils faisaient leur boulot. Guthrie surveillait Ronan sans en avoir l'air. J'ai tourné la tête vers Schiller en portant mon regard sur Ronan. Elle a opiné et s'est discrètement éclipsée. D'autres personnes avaient commencé à se déplacer et à bavarder en comprenant que la reine en avait pour un moment. C'était une cour assez informelle. La reine, accessible et affable, donnait le *la*.

En me tournant, j'ai frôlé par inadvertance le bras de quelqu'un. Une des jeunes dames de compagnie a laissé échapper un petit « oh ! » et lâché l'ouvrage de broderie sur lequel elle s'affairait. Rapidement, j'ai ramassé le tissu et le lui ai tendu.

— Mes excuses, madame.

Elle a souri nerveusement, visiblement troublée. Je ne lui donnais pas plus de quinze ou seize ans.

— Votre broderie est exquise, ai-je ajouté.

Ce qui était vrai. Ne sous-estimez jamais vos ancêtres sous prétexte qu'ils ne savent pas conduire une voiture ou créer une pile de données. Ils possèdent leurs propres talents. Elle a déplié la broderie pour que je puisse l'admirer plus en détail. Elle présentait des oiseaux magnifiques qui volaient et dansaient dans un assortiment de couleurs chatoyantes. C'était charmant.

Elle a rougi.

— Merci.

Nous avons toutes les deux jeté un coup d'œil à la reine, qui était toujours occupée avec mes hommes. Ils semblaient très bien

s'entendre, ce qui était rassurant. Tant qu'aucun des deux ne l'épousait.

N'ayant pas la moindre idée de ce que voulait le protocole, j'espérais ne pas commettre d'impair.

— Je suis Mary.

Elle a souri à nouveau, hoché la tête et murmuré :

— Margaret.

Soit elle était extrêmement timide, soit nous étions en train d'enfreindre une règle quelconque. Craignant d'aller trop loin, je me suis tournée vers la salle pour tenter d'écouter la conversation avec la reine. Au cours des dernières minutes, le niveau sonore avait considérablement augmenté, sans parler des deux ou trois musiciens qui s'étaient installés dans un angle. Mais bon, on dit que les spectateurs voient mieux le jeu que les joueurs eux-mêmes, j'ai donc ouvert grand les yeux pour ne rien en rater.

À présent, la reine riait à gorge déployée, et Farrell a donné le signal. Les portes se sont ouvertes et les visages se sont tournés, surpris. Markham et Randall ont alors fait leur entrée, les bras chargés d'un lourd tapis.

D'un geste grandiloquent, ils l'ont déroulé par terre. L'élan l'a propulsé au milieu de la pièce. C'était une merveille, le plus beau et le plus grand que nous avons trouvé, qui scintillait dans des nuances de rouge et d'or, tissé de symboles complexes dont Farrell était en train d'expliquer le sens à la reine. Elle a hoché la tête d'un air distrait, peu impressionnée. Elle avait ses propres tapis. Mais ce n'était que le début.

J'ai vu Markham discuter et échanger quelques pièces avec les musiciens, qui ont commencé à jouer une mélodie entraînante.

L'atmosphère a changé, et avant que quiconque ait le temps de comprendre ce qui se passait, le spectacle a débuté.

Nous avons convenu que la vitesse était d'une importance capitale. Il fallait que les surprises se succèdent sans qu'ils aient le temps de reprendre leur souffle. Les Perses de l'Antiquité ne se contentaient pas d'exhiber leur richesse, ils affichaient aussi leur mépris pour celle-ci en jetant nonchalamment au sol leurs coûteux tapis comme si ces derniers ne valaient rien. Des kilims magnifiques étaient négligemment empilés, la couche supérieure ne laissant qu'entrevoir les trésors cachés dessous. Nous avions prévu quelque

chose de similaire.

Sans laisser aux courtisans le temps de se remettre de leur surprise, Randall a lancé un rouleau de velours blanc. Irisé de fil métallique, il s'est déroulé sur le tapis pourpre, brillant délicatement à la lumière des bougies. La reine s'est penchée pour l'observer, mais il a aussitôt disparu sous une étoffe ondulante de soie couleur rubis, qui a disparu à son tour sous un brocart noir et doré, suivi d'une autre pièce de soie verte irisée de bleu. À peine avait-elle le temps de découvrir une nouvelle merveille que celle-ci se trouvait enfouie sous une autre.

Les musiciens, qui connaissaient bien leur métier, ont commencé à jouer des morceaux plus rapides pour s'adapter à notre rythme.

Tandis que du taffetas pourpre et bleu se déroulait sur le tapis, Peterson disposait devant la reine des boîtes en cèdre sculptées avec soin et incrustées de nacre, qui exhalaient de délicieux parfums orientaux.

Laissant Randall continuer à lancer des rouleaux de tissu comme si sa vie en dépendait, ce qui était d'ailleurs le cas, Markham a entrepris de séduire les invités, faisant apparaître comme par magie des foulards en soie qu'il agitait artistiquement dans les airs. Il laissait flotter, comme en apesanteur, les fines étoffes qui scintillaient à la lumière des bougies, avant de les rattraper en riant. Puis il faisait mine d'extraire un foulard d'un anneau cueilli derrière l'oreille d'une dame, et lui présentait les deux objets en se courbant d'un grand geste. Les dames applaudissaient avec joie, et il retournait se mêler à la foule, générant un tourbillon de couleurs et de mouvements, présentant des anneaux et des foulards à toutes les femmes qu'il croisait.

De son côté, Randall empilait des rouleaux de dentelle sur lesquels il jetait des pièces de mousseline et de lin si fines qu'elles étaient presque transparentes.

Tandis que des cris de surprise et d'émerveillement fusaient à travers la pièce, j'ai hasardé un rapide coup d'œil vers la reine, laquelle était assise, immobile, toujours aussi inexpressive.

Dans un geste théâtral, Randall a jeté son ultime rouleau de velours ; Markham a laissé ses foulards virevolter et retomber au sol. Les musiciens ont joué un dernier accord et le spectacle s'est terminé, laissant les convives se répandre en exclamations de joie ou de déception.

Tout le monde s'est tourné pour voir la réaction de la reine.

Celle-ci s'est adossée à son fauteuil et a regardé Farrell droit dans les yeux.

— Joli spectacle.

Il s'est incliné.

— Pensez-vous me séduire avec cet étalage ?

— Oh non, Votre Majesté.

Elle l'a dévisagé.

— Ces modestes tissus ne sont qu'un avant-goût.

— Qu'avez-vous d'autre à me proposer ?

Pas de simagrées, pas de tentative polie d'aborder le sujet, elle allait droit au but.

— Des épices, madame, toutes les saveurs connues en Orient.

— Muscade, cannelle, j'ai déjà tout ça, a-t-elle répliqué en haussant les épaules.

— Et du safran jaune, plus précieux que l'or.

Elle a levé un sourcil.

— Et des parfums. Toutes les senteurs de l'Orient pour votre seul plaisir.

Il a souri.

Elle lui a rendu son sourire.

Tout semblait se dérouler comme prévu.

Et puis, soudain, plus rien ne se déroulait comme prévu.

Un chambellan agité est apparu à son côté.

— Votre Majesté, sans avoir jugé nécessaire de vous prévenir, le comte de Bothwell demande à être reçu.

Une lueur d'espoir s'est insinuée en moi. Il était là. Allait-elle le recevoir ? Notre intervention était-elle superflue ? L'Histoire travaillait-elle à notre côté pour rétablir le cours des choses ?

Apparemment, non. Tous les progrès que nous avions accomplis ont volé en éclats lorsque l'ambassadeur français s'est avancé, Ronan sur ses talons.

— Votre Majesté, si vous vous souvenez bien, il a été décidé que vous ne recevriez pas le comte...

Elle n'a même pas pris la peine de le regarder. Ses yeux brillaient. Était-ce de colère, de peur, de culpabilité ? Sa voix a transpercé le silence qui venait de se faire dans la pièce.

— J'ai explicitement demandé à ce que le comte Bothwell ne soit pas admis, or le voilà. Encore. Pour l'amour de Dieu, qu'ai-je fait pour

mériter une telle incompétence ? De grâce, congédiez-le.

Un homme que Schiller a par la suite identifié comme Lord Seton s'est approché.

— Votre Majesté, je vous en conjure...

— Je ne le recevrai pas, a-t-elle répondu, la mâchoire serrée.

— Mais Votre Majesté, a-t-il murmuré pour tenter de la calmer. Le comte de Bothwell a été acquitté. Lord Lennox a accusé le comte d'avoir assassiné votre m... son fils, mais il ne s'est jamais présenté au procès, par conséquent...

C'était un homme courageux, mais malheureusement, elle ne voulait rien savoir.

— Assez !

Sa voix a sifflé à travers la pièce tel un coup de pistolet. Seton s'est empressé de reculer pour se perdre dans la foule. Un silence prudent régnait parmi les courtisans. Personne n'osait bouger, jusqu'à ce que Castelnau dise calmement :

— Si Votre Majesté y consent, je serai ravi de transmettre votre message au comte. Une nouvelle fois.

Eh merde, les choses risquaient de mal tourner. Je n'avais aucune difficulté à imaginer la manière dont ce message allait être transmis. En particulier si Ronan le suivait comme son ombre, murmurant Dieu sait quoi à son oreille. Nous devons intervenir.

Elle a hoché sévèrement la tête sans le regarder, sur quoi il s'est incliné et a quitté la pièce. Ronan lui a emboîté le pas. Il agissait donc par l'intermédiaire de l'ambassadeur français. La situation s'avérait plus complexe que je l'imaginais, mais à présent nous savions que Bothwell était là, quelque part. Et sous la protection du puissant Lord Seton, qui serait un des rares défenseurs du mariage de la reine avec Bothwell. Si tant est qu'il ait lieu, évidemment.

Dans la salle d'audience, personne ne bronchait. Notre dur labeur allait-il être réduit à néant ? La reine était d'une humeur massacrant et nous n'avions plus rien à lui présenter. Certes, il nous restait les épices et les parfums, mais les étoffes étaient le clou du spectacle. Si elles ne l'impressionnaient pas, il était peu probable qu'elle soit intéressée par quelques bâtons et feuilles séchées. Je me sentais terriblement impuissante. Coincée en marge de l'action, j'ai commencé à me tracasser en silence.

Mais je m'inquiétais pour rien, car Farrell avait la situation bien en

main.

— Allons donc, mes maîtres, a-t-elle dit d'un air maussade. Pensiez-vous pouvoir m'acheter si facilement ?

— Je me suis mal exprimé, a-t-il répondu calmement, et il aurait probablement mieux valu qu'il fasse quelques courbettes plutôt que la regarder droit dans les yeux en souriant comme s'il savait quelque chose qu'elle ignorait.

C'était la première fois que je rencontrais un monarque, et surtout la première fois que j'étais confrontée à une saute d'humeur royale. Sa puissance irradiait jusqu'au fond de la pièce, même si je la soupçonnais d'être relativement modérée en comparaison des humeurs d'autres souverains. Dans le pays voisin, il était de notoriété publique que les courtisans d'Élisabeth craignaient tellement sa langue acérée qu'ils s'oubliaient régulièrement devant elle.

J'ai chassé cette image déplaisante de mon esprit pour me concentrer sur la reine, qui était loin de lui rendre son sourire.

— Comment cela ?

— Tout cela, a-t-il dit en désignant la pièce avec une moue de dédain, ce ne sont que des cadeaux de mes maîtres à Istanbul. En gage de notre bonne volonté et de notre respect. – Il a marqué une pause. – Ce que vous verrez demain... – Nouvelle pause. –... est bien différent.

Il s'est tu.

Elle attendait, mais il a gardé le silence.

Elle a tapé du pied.

Il n'a rien dit.

Elle a joué avec la pomme de senteur qui pendait à sa taille.

Il a continué à ne rien dire.

C'est finalement elle qui a brisé le silence, modulant magistralement la menace dans sa voix :

— J'attends.

— Votre Majesté, vous ne voulez quand même pas que je gâche la surprise ?

Rentrant une épaule, elle a répondu d'une voix égale :

— Je n'aime pas les surprises. Dites-moi.

C'était un ordre.

— Ce que vous recevrez demain est un cadeau personnel. De votre humble serviteur à la reine d'Écosse.

— Et vous ne pouviez pas l'apporter aujourd'hui ?

— Mais Votre Majesté, si je vous présente tous ces présents en même temps, vous n'aurez plus aucune raison de m'accorder d'autres audiences, ce qui serait pour moi un grand malheur.

— Pourquoi cela ?

— Votre Majesté, il vous suffit de vous contempler dans un miroir pour connaître la réponse.

J'étais sidérée. Il se penchait dangereusement vers elle, souriait en la regardant droit dans les yeux, parlait d'une voix basse et intime. Bref, il flirtait. Et elle s'en délectait. Pendant des années, j'avais dû me contenter de ses déclarations maladroites et coincées, et voilà qu'il flirtait comme un vrai Don Juan avec la reine d'Écosse.

Un long moment a passé, après quoi elle a éclaté de rire et lui a donné une petite claque sur la main. Un profond soupir de soulagement s'est propagé dans la salle.

Ayant apparemment retrouvé sa bonne humeur, elle a dit :

— Parlez-moi de ce cadeau.

Il ne faisait aucun doute que c'était un ordre.

— Du jade, Votre Majesté. Sculpté spécialement pour vous.

Elle a haussé ses sourcils trop épilés.

— Un jeu d'échecs, Votre Majesté. Les pièces d'un camp sont sculptées dans un jade vert exquis, le plus cher qui soit, et celles de l'autre camp dans un jade lavande, lui aussi rare et précieux. L'échiquier est noir et blanc, serti d'or et de nacre, et articulé avec la plus grande ingéniosité. Il s'agit de l'unique exemple de ce type dans toute la chrétienté et au-delà. Apporté par une caravane à travers les montagnes, les déserts et les océans pour ravir la plus belle reine du monde. – Il a marqué une pause et posé sur elle un regard plein de défi. – Je serais ravi d'enseigner à Votre Majesté toutes les subtilités de... ce jeu.

— Si vous parlez des échecs, sir Richard, sachez qu'ils n'ont aucun secret pour moi.

Elle avait prononcé ces mots très sèchement. Je me suis raidie. Avait-il fait un faux pas ?

Non, bien sûr que non. Il ne s'est pas laissé déstabiliser.

— Votre Majesté, je ne parlais pas des échecs, a-t-il répondu en français, soutenant son regard.

Un long silence a suivi.

Soudain, elle s'est levée, et toute l'attention de la foule s'est de

nouveau portée sur elle.

Tout en posant un long regard énigmatique sur le Chef, elle a quitté la pièce dans un mouvement théâtral. Nous nous sommes inclinés précipitamment sur son passage. C'était une sortie éblouissante, avec tous ces silences et ces non-dits. Ses dames de compagnie l'ont suivie. Leurs dames de compagnie les ont suivies. Margaret m'a adressé un rapide sourire par-dessus son épaule.

Un soupir de soulagement a parcouru la salle, et les courtisans se sont rassemblés autour de la pile de tissus scintillants jusqu'à ce que des chambellans arrivent pour superviser leur retrait. J'ai alors pris conscience que mes jambes tremblaient, que je souffrais d'un mal de crâne atroce, et que je mourais d'envie de faire pipi.

— Rentrons, ai-je dit.

DIX-NEUF

J'ai autorisé mes camarades à boire un verre ce soir-là. Dieu sait que nous l'avions mérité.

Weller a allumé toutes les cheminées, lampes et bougies de la maison, et nous avons retiré nos parures, verrouillé les portes et fermé les volets avant de nous asseoir dans la cuisine. Il avait même eu le bon sens de commander un repas à l'auberge au coin de la rue. Nous avons dîné copieusement : de la volaille bouillie, une soupe excellente, du rôti de bœuf et de la fromentée (je vous laisse chercher).

Nous avons discuté des péripéties de la journée, passé en revue les impressions de chacun, avancé des hypothèses sur la suite des événements. L'apparition de Clive Ronan, effronté, intrépide et insouciant, avait été un choc pour tout le monde. Nous savions qu'il était ici, quelque part, mais personne ne l'imaginait aussi proche de la reine.

Et que penser de la reine elle-même ?

— Elle nous convoquera, ai-je dit d'un ton assuré.

— Peut-être pas nous tous, a répondu Peterson avec un sourire moqueur. Certains ont fait meilleure impression que d'autres.

— Et à juste titre, a dit Farrell calmement en épongeant le reste de sa sauce avec un morceau de pain. Le département technique est enfin reconnu à sa juste valeur.

— Il était temps, a raillé Guthrie. Je crois qu'on s'est tous demandé, à un moment ou un autre, ce que vous fabriquez toute la journée à Hawking.

— Les mystères du département technique ne s'ouvrent pas aux esprits inférieurs. Disons simplement que nous vous avons, encore une fois, sauvé la mise.

— C'est déprimant, non ? a fait Schiller. Que nous devons notre salut au département technique. Qui l'eut cru ?

— Elle nous convoquera, ai-je répété pour couper court aux digressions. La question est simplement : quand ?

— Demain à la première heure ? a suggéré Randall. Elle semblait assez... impatiente.

Schiller a secoué la tête.

— C'est un jeu pour elle, a-t-elle dit. Elle va nous faire attendre.

J'ai opiné. Nous avons moins de trois semaines. Si elle décidait de se faire désirer, nous aurions un problème.

Farrell s'est tourné vers Peterson.

— On nous convoquera peut-être pour discuter affaires. Peut-être qu'une ouverture se présentera. Quelque chose se passera.

Mais il ne s'est rien passé.

Nous sommes restés à la maison le lendemain, au cas où. Et le jour d'après. Nous en avons profité pour discuter de notre plus gros problème : que faire de Ronan ?

Évidemment, les gars de la sécurité étaient tous d'avis de l'abattre à vue. Nous avons eu quelques difficultés à leur expliquer en quoi ce serait une mauvaise chose.

— On altérerait notre propre passé, a répété Schiller. Si nous le tuons maintenant, il ne nous attaquera pas dans son futur. Changer son futur signifie que nous ne serons pas là aujourd'hui pour le tuer. Paradoxe.

— Alors qu'est-ce qu'on peut faire de lui ?

Je n'en avais aucune idée. Nous ne pouvions pas le laisser ici, libre de détraquer la ligne temporelle. Mais nous ne pouvions pas non plus le tuer.

Farrell a repoussé son assiette.

— Encore une fois, le département technique va vous sauver la mise. Nous avons déjà du pain sur la planche. Nous devons réunir la reine et Bothwell. Si nous n'y parvenons pas, le reste n'a aucune importance. Je propose de se concentrer là-dessus. Si l'occasion se présente, ce qui n'est pas impossible, nous suivons Ronan, attendons qu'il soit seul, le mettons hors d'état de nuire d'une manière efficace mais relativement indolore, et nous le ramenons à St Mary, où le Dr Bairstow décidera de ce qu'il veut faire de lui. L'éloigner de cette époque résoudra nos problèmes immédiats. Il a causé, ou causera, tant de dégâts à la ligne temporelle qu'il me semble qu'il n'est pas de notre ressort de nous occuper de son cas. La décision doit revenir au

directeur, selon moi. Peut-être même à plusieurs directeurs.

Autour de la table, tout le monde était d'accord.

Cette solution donnerait au Dr Bairstow l'opportunité et la satisfaction de s'occuper personnellement de l'homme qui avait causé la mort de son Annie, l'avait rendu infirme et avait assassiné plusieurs membres de St Mary dans le passé, le présent et le futur. Une solution admirable, d'autant qu'elle nous laissait libres de nous concentrer sur le problème qui nous attendait au bout de la rue : la reine, et sa précieuse convocation.

Qui se faisaient désirer.

Au bout de quatre jours, je commençais sérieusement à m'inquiéter, et même Farrell semblait tendu.

— Détends-toi, ai-je dit, essayant d'ignorer mon propre genou gauche qui tremblait. Tu n'as pas été si mal. Elle veut juste se faire désirer.

Il a soupiré.

— Si elle se fait trop désirer, on risque de la rater complètement.

J'étais loin d'être aussi assurée que j'en avais l'air. Le temps ne se contentait pas de passer, il filait à grande vitesse. Le silence en provenance du palais était assourdissant. Tout cela n'avait-il été qu'un après-midi de séduction pour elle ? Pourquoi n'était-elle pas impressionnée par notre numéro ? L'accord commercial que nous lui propositions ne la tentait-il pas du tout ? Avions-nous surestimé sa volonté d'enfumer Élisabeth ? Que se passait-il là-bas ? Nous avait-elle déjà oubliés ? Et la question cruciale : est-ce que Ronan, par l'intermédiaire de Castelnau, avait réussi à la convaincre de renvoyer Bothwell ? Ou pire, de le faire exécuter ? Guthrie et ses hommes fouillaient les rues tous les jours à la recherche de Ronan, mais il n'y avait aucun signe de lui nulle part. Vraisemblablement, il passait tout son temps avec Castelnau, dans un lieu où nous ne pouvions pas l'atteindre.

Évidemment, lorsqu'elle a fini par arriver, la convocation ne nous laissait qu'une heure pour nous préparer. Une nouvelle manœuvre psychologique. Nous nous sommes habillés en quatrième vitesse. Randall ne se souvenait pas de l'endroit où il avait caché le jeu d'échecs. Schiller ne parvenait pas à lacer ma robe. Aucune de nous n'a réussi à se coiffer convenablement. Markham est tombé dans les escaliers. Parfois, le mot « pagaille » est encore loin de nous décrire

correctement...

J'aurais aimé écrire « Par une nuit sombre et orageuse... », car le temps était effectivement sombre et orageux, mais nous étions en plein jour. Ce qui n'a rien d'étonnant au début de l'été en Écosse. Il ne pleuvait pas encore, mais ça n'allait pas tarder : les nuages étaient si bas que même moi, j'aurais pu m'y cogner.

Vêtus de nos plus beaux atours, nous étions prêts à faire des ravages. Je portais la lourde robe noire et dorée, qui pesait un âne mort, et de stupides petites pantoufles serties de bijoux qui ne risquaient pas de garder mes pieds au chaud. Contrairement aux bottes de Farrell, Guthrie et Peterson. À cette époque, comme à toutes les autres, les hommes portaient des vêtements pratiques et confortables, tandis que les femmes expiraient sous des couvre-théières trop chargés avec des chaussures inadaptées. Je ne portais que le strict minimum en matière de sous-vêtements et pourtant, il avait fallu à Schiller près d'une heure pour m'y faire rentrer. Par conséquent, j'étais fort mal lunée.

Nous nous sommes examinés mutuellement.

— Vous l'avez ? ai-je demandé.

Peterson a brandi le jeu d'échecs en jade que nous allions présenter à la reine.

Elle nous avait envoyé une voiture fermée qui nous a conduits au palais avec beaucoup de style, à défaut de confort. Le véhicule bringuebalait et tressautait péniblement sur le chemin, progressant si lentement que nous aurions fait aussi vite à pied. Le trajet s'est déroulé dans le silence, à l'exception de quelques jurons dès que Peterson et Guthrie se cognaient la tête au plafond, ce qui a au moins eu le mérite de me mettre de bonne humeur.

Notre seconde visite n'a pas été aussi tapageuse que la précédente, mais nous avons été reçus beaucoup plus vite. Nous avons attendu sans nous séparer, dos à dos pour couvrir tous les angles de la pièce. Derrière moi, j'ai senti Peterson se raidir.

— Regardez discrètement vers la cheminée. À ma droite.

Nous avons nonchalamment tourné la tête. Ronan était en train de discuter avec l'ambassadeur de France et plusieurs autres hommes en se dirigeant vers les portes. Où allait-il ?

J'ai senti un étrange frisson dans l'air.

Il se passait quelque chose.

Encore.

Des mots sont sortis de ma bouche.

— O.K., changement de programme. Commandant, Chef et Markham, suivez Ronan. C'est votre priorité. Nous devons le ramener à St Mary pour que le Boss décide de ce qu'il veut faire de lui. Peterson et Schiller, vous rentrez à la maison. Verrouillez toutes les portes. Préparez tout pour une extraction d'urgence. Si nous arrivons à mettre la main sur Ronan, nous devons peut-être partir précipitamment. Retournez aux capsules et attendez là-bas.

— Et toi ? a demandé Peterson.

— Je vais me concentrer sur notre plan initial et essayer de voir la reine. Je doute de pouvoir y parvenir seule, mais on ne sait jamais, et il faut encore la convaincre d'épouser Bothwell. Je présenterai les excuses de sir Richard, prétextant un malaise soudain ou autre, et je tenterai d'arrondir les angles. Comme nous essayons d'arranger les choses, peut-être que pour une fois, l'Histoire se montrera clémente. Donnez-moi le jeu d'échecs et je verrai ce que je peux faire.

— Elle sera furieuse.

— On n'y peut rien. La priorité est de mettre la main sur Ronan avant qu'il cause de graves dégâts, et puisque nous avons été convoqués, nous ne pouvons pas tous disparaître.

— Je pense que c'est moi qui devrais rester, a dit Farrell.

— Excellente idée, et c'est moi qui vais mettre Ronan hors d'état de nuire.

Ils ont plongé dans un silence pensif.

Manifestement, ils n'étaient pas convaincus. Pourtant, je ne courais aucun danger réel ici. Et je serais au sec. Et c'était moi qui commandais, merde. Ils ont fini par capituler, s'éclipsant discrètement, et j'ai attendu.

Un des avantages à vivre dans un monde d'hommes est qu'il est très, très facile pour une femme de passer inaperçue. Sans un troupeau de mâles autour de moi et le statut social qui allait avec, je me fondais presque dans le lambris. J'ai donc pu me balader en toute discrétion dans la pièce et m'arrêter d'un air distrait à l'entrée d'un couloir, où j'ai tenté un pas en arrière, puis un second, faisant mine d'admirer une petite tapisserie. Encore un pas en arrière et le bourdonnement de voix derrière moi commençait à faiblir.

Ça ne pouvait pas être aussi simple, bien sûr. Il y avait des gardes partout. J'ai retiré ma cape, l'ai pliée sur mon bras, et j'ai porté le jeu d'échecs bien en évidence devant moi. À présent, j'étais une dame de la cour, transportant quelque objet précieux, peut-être même sur ordre de la reine. Les palais fonctionnent un peu comme des ruches. Gouvernés par une reine, ce sont des lieux où l'on considère que si vous êtes à l'intérieur, c'est que vous êtes censé y être. Que quelqu'un, quelque part, a procédé aux vérifications nécessaires et a jugé votre présence acceptable. Le secret, c'est la confiance en soi.

Dans un bruissement de jupons, j'ai lentement arpenté des couloirs, des passages, un escalier de temps en temps, tenant prudemment mon précieux fardeau devant moi. Le subterfuge semblait fonctionner. Un garde m'a même ouvert une porte. J'ai hoché la tête en lui adressant un petit sourire. Rien de trop expansif, un simple remerciement pour sa courtoisie. Il faut toujours sourire aux hommes lourdement armés, que ce soit d'un pistolet, d'une lance, d'une épée, d'un char d'assaut, d'un bloc-notes, que sais-je encore. Si les choses tournaient mal aujourd'hui, ce serait peut-être lui qui m'arrêterait, et j'aurais besoin d'un visage amical.

D'après mes souvenirs des plans du bâtiment que nous avions étudiés, et à en juger par le nombre croissant de gardes, le nombre décroissant de courtisans dans les couloirs et l'atmosphère générale de déférence et de luxe, j'étais proche des appartements privés de la reine au deuxième étage. Elle était là, quelque part, se préparant à l'arrivée du charmant sir Richard, impatiente mais bien décidée à le faire attendre.

J'ai essayé de respirer lentement, ravalant la peur qui me martelait la poitrine. Mon cerveau postérieur me conseillait d'être prudente, car les choses avaient été beaucoup trop simples jusqu'à présent.

Ce qui prouve bien que nous devrions tous écouter notre cerveau postérieur plus souvent, car à ce moment-là, j'ai tourné au bout d'un couloir et foncé droit sur la seconde personne qui rôdait clandestinement dans le bâtiment cet après-midi. Qui n'était autre que la testostérone faite homme, le sex-appeal incarné, j'ai nommé James Hepburn, quatrième comte de Bothwell.

Il ne faisait aucun doute que c'était lui. Même si je n'avais pas passé les dernières semaines à étudier son portrait, je l'aurais immédiatement deviné à son comportement. Qui d'autre que cet

opportuniste errerait seul autour des appartements privés de la reine ?

En parlant d'opportunisme... Au lieu de me repousser, ou simplement me retenir, il a agrippé mes bras et m'a examinée effrontément et ouvertement de pied en cap. Soudain, je bénissais la quantité vraiment énorme de vêtements que je portais. Visiblement, il appréciait ce qu'il voyait (une femme avec un poulx) puisqu'il m'a attirée à lui et s'est collé contre moi. Je sentais son excitation grandissante. Je crois qu'il ne pouvait pas s'empêcher de se jeter sur tout ce qui portait une robe. Il m'a poussée contre une porte, dont la poignée s'est enfoncée dans mes reins.

— Aïe, ai-je fait d'un air indigné.

Il s'est arrêté et m'a regardée, me voyant réellement pour la première fois. Ses yeux marron vert bordés d'épais cils noirs m'ont étudiée d'un air moqueur. Son nez cassé, qui lui donnait un air de canaille, ne le rendait que plus charmant. Je comprenais enfin pourquoi on en faisait tout un plat, et j'étais convaincue que Marie Stuart aussi. Pas étonnant qu'elle tienne à garder ses distances. Lady Caroline Lamb a décrit Lord Byron comme un homme « fou, méchant, et dangereux à connaître », mais Bothwell en était le prototype, l'original. S'il se retrouvait un jour dans la même pièce que la reine...

— Aïe ? a-t-il dit en riant.

J'ai résisté à l'envie de m'éventer violemment.

Comprenant qu'il avait quelque peu expédié les préliminaires, il a entrepris de fouiller ma poitrine. J'ai inspiré profondément, ce qui, réflexion faite, n'était peut-être pas l'idée du siècle. Il a enfoui sa tête dans mon décolleté et a commencé à tirer sur mes vêtements.

— Non, ai-je protesté fermement en remettant de l'ordre dans ma tenue. Non.

Il m'a ignorée, et j'ai eu une idée de génie. Me collant contre lui, j'ai sifflé dans son oreille.

À présent, j'avais toute son attention. Il a levé la tête.

— Par ici.

J'ai cherché à tâtons le loquet derrière moi. La porte s'est ouverte et nous avons plongé dans la chambre. Mon maigre espoir que la pièce soit occupée s'est évanoui.

Il s'est allongé sur le lit en riant pendant que je m'agrippais à ma cape et à mon jeu d'échecs comme à une bouée de sauvetage, ce qu'ils étaient. Car j'avais eu une idée. Une très, très mauvaise idée, mais

aussi une très, très bonne idée. Si elle fonctionnait. Soudain, j'étais convaincue. Elle fonctionnerait. C'était une opportunité à saisir. Une inspiration fulgurante. L'Histoire avait hoché la tête. À mon tour de jouer.

J'avais Bothwell. À présent, il fallait faire en sorte qu'il reste dans cette pièce.

Le voyant essayer d'attraper mes chevilles, j'ai reculé d'un geste élégant.

— Du vin ! me suis-je exclamé.

— Pardon ?

J'avais raison. Il était incapable de maîtriser ses ardeurs. Le vin était mon seul espoir de salut. J'ai esquissé un pas vers la porte.

— Je vais chercher du vin.

— Nous n'avons pas besoin de vin.

Il a agi plus vite que je l'imaginai. Tirant sur mon pied, il m'a fait trébucher avant de me rattraper habilement. Visiblement, il avait de l'entraînement. C'était probablement une de ses meilleures manœuvres. Malheureusement contrée par le jeu d'échecs qui lui est tombé sur la tête.

— Essaies-tu de m'assassiner, femme ?

J'ai placé une distance de sécurité entre nous et répété :

— Du vin.

Il a levé les yeux vers moi et m'a regardée en souriant. C'était sans conteste l'homme le plus attirant que j'avais jamais rencontré. Toutes les femmes devaient se pâmer devant lui.

J'ai ouvert la porte, regardé prudemment dans le couloir et discrètement sorti la clé, la cachant dans ma main. Il s'est relevé et, à mon grand soulagement, s'est jeté sur le lit, croisant les mains derrière sa tête. Puis il s'est brusquement redressé.

— Je viens avec toi.

— Non ! Je veux dire, restez ici et... préparez-vous.

Dieu sait ce que j'entendais par là. Parfois, les mots sortent tout seuls de ma bouche. Toujours est-il qu'il a pris mes paroles pour un encouragement et a commencé à se déshabiller.

J'ai pris la fuite.

Je ne suis pas fière de ce que j'ai fait ce jour-là, mais jusqu'à ce moment, je m'en sortais relativement bien. J'avais eu une idée un peu folle, et je ne pensais pas réellement qu'elle mènerait à quoi que ce

soit, or je me trompais. Je peux accuser l'Histoire autant que je veux, mais c'était ma faute. J'étais la seule responsable. Et ça ne change peut-être rien, mais je suis désolée.

Si j'avais réussi à emporter ma cape, le jeu d'échecs était en revanche perdu à jamais. Il était hors de question que je retourne un jour dans cette pièce.

J'ai posé ma cape sur une commode pour me lisser les cheveux et tenter de me rendre présentable. Puis, la clé toujours cachée au creux de la main, je suis repartie.

Et j'ai foncé droit sur Marie Stuart, reine d'Écosse, reine douairière de France et auto-proclamée reine d'Angleterre. Elle était accompagnée d'une seule dame de compagnie, qui n'était autre que la jeune Margaret.

Aucun doute, l'Histoire était de mon côté ce jour-là.

— Maîtresse Hampton. On m'a dit que vous attendiez dans la salle de réception.

Elle a regardé derrière mon épaule, à la recherche du charmant sir Richard.

J'ai reculé contre le mur et l'ai saluée d'une longue révérence.

— Votre Majesté, on nous a donné une chambre pour attendre votre bon plaisir.

— On s'est bien occupé de vous ?

— Oh oui, Votre Majesté. Nous avons joué aux échecs pour passer le temps.

Elle a souri.

— J'attends avec impatience de me mesurer à votre frère.

Je lui ai rendu son sourire.

— J'attends également cela avec impatience, Votre Majesté. À trois reprises j'ai dû m'incliner contre lui. Ce fripon était fier comme un coq.

Elle a ri.

— J'imagine très bien.

— Nous sommes confortablement installés dans une chambre par ici, Votre Majesté, avec un bon feu pour attendre que vous nous fassiez l'honneur de votre présence.

Je voyais que l'idée lui plaisait. Une soirée en toute intimité en compagnie d'un homme charmant. Un interlude paisible avec du vin et un feu de cheminée. Flirter un peu. Une occasion de montrer ses

talents. Elle n'était accompagnée que d'une dame d'honneur. Elle avait tout prévu... Ce n'était plus entre mes mains. Si elle congédiait Margaret, je me lancerais. Dans le cas contraire... je n'avais pas la moindre idée de ce que je ferais. J'improviserais. Une autre opportunité se présenterait.

Bien sûr que non. C'était maintenant ou jamais.

Elle était en train de congédier Margaret à présent. J'allais dépasser le point de non-retour. Mon rythme cardiaque s'est accéléré et mes paumes sont devenues moites. Je refusais d'y croire. Bothwell, seul, dans une chambre toute proche. La reine, seule également. C'était un coup de chance inouï. Voilà ce qui arrive quand l'Histoire est de votre côté. J'ai serré la clé jusqu'à ce que ma main me fasse mal, en m'efforçant de garder une expression neutre.

Elle marchait devant moi, bavardant gaiement, excitée et heureuse, tandis que je retournais dans ma tête toutes les choses qui pouvaient foirer. Et j'espérais presque que quelque chose foirerait. Que quelqu'un débarquerait et nous surprendrait, qu'une porte s'ouvrirait quelque part, que des gardes surgiraient soudain. Rien d'irrévocable n'était encore arrivé. Il était encore temps d'y renoncer. Je sentais mon poulx cogner dans ma gorge. J'ai dégluti, sans parvenir à soulager mon malaise.

Car une fois qu'elle serait entrée dans cette pièce, sa vie ne serait plus jamais la même.

Plus que dix pas.

Six.

Trois.

J'ai murmuré :

— Par ici, Votre Majesté, pris une longue inspiration douloureuse, et ouvert la porte.

Je me suis écartée pour la laisser entrer.

S'arrêtant sur le seuil, elle a jeté un coup d'œil dans la pièce faiblement éclairée. Hésitait-elle ? Sentait-elle le danger ? Nous ne le saurons jamais. J'ai posé la main sur ses reins et l'ai poussée de toutes mes forces. C'était une grande femme et je craignais de ne pas parvenir à la faire bouger, mais j'ignore ce qu'il s'est passé : peut-être était-elle déséquilibrée, peut-être ai-je trouvé une force inconnue en moi, toujours est-il que je l'ai poussée dans cette pièce, et que tout ce qui est arrivé par la suite est ma faute.

Mais ce n'était pas le moment de me perdre dans ce genre de considérations. J'ai refermé la porte, je me suis débattue avec la clé pendant plusieurs longues secondes désespérées avant de réussir à l'introduire dans la serrure et finalement, elle a tourné.

Puis je me suis agenouillée, tremblante, et j'ai glissé la clé sous la porte, annihilant toutes ses chances de clamer son innocence. Ils (le monde) diraient que la porte était verrouillée de l'intérieur et que la clé était simplement tombée de la serrure. J'ai posé mon front contre la porte dure et froide et essayé de ne pas penser à ce que je venais de faire.

J'ai entendu un son très discret en provenance de la chambre.

Puis le silence.

Cette femme, qui était bonne et intelligente, et qui ne m'avait jamais fait le moindre mal, je venais de la trahir de la manière la plus odieuse qu'une femme puisse en trahir une autre. Je l'avais volontairement poussée dans une pièce où attendait un homme qui, sous ses apparences charmantes, était un redoutable prédateur sexuel. Il n'y avait aucune chance qu'elle sorte de cette pièce indemne. J'avais détruit sa vie. Les événements de ce soir lui aliéneraient sa cour, ses nobles, tout le monde. Sa réputation volerait en éclats et ne serait jamais rachetée par son futur mariage avec Bothwell. Toutes ses années de travail appliqué et patient anéanties en une seule nuit. Par moi. Elle n'avait que vingt-cinq ans. Moins que moi. Et sa vie était terminée. Il n'y avait pas de quoi être fière.

Mais à présent, je devais déguerpir. J'ignorais combien de temps il me restait avant que quelqu'un donne l'alerte. Je n'avais pas une seconde à perdre. J'ai récupéré ma cape et appelé Peterson.

— Que se passe-t-il ? a-t-il demandé, l'inquiétude transparaissant dans sa voix.

— La reine est avec Bothwell, ai-je dit, soudain très fatiguée. Et nous devons partir. Maintenant.

— On a un problème.

Je me suis figée.

— Quoi ?

— Nous n'avons toujours pas mis la main sur Ronan. Nous nous sommes séparés pour le traquer, et Guthrie n'est pas encore revenu.

— Vous n'arrivez pas à le joindre ?

— Non, il a dit qu'il nous appellerait. Il a été très clair.

Je n'en doutais pas ; s'il traquait Ronan dans les ruelles sombres d'Édimbourg, il ne voulait certainement pas qu'on jacas dans ses oreilles.

— Commandant, c'est Max. On annule tout. Retourne à la capsule ou à la maison. Nous avons un problème et nous devons partir immédiatement. On oublie Ronan. Confirme, s'il te plaît.

Rien.

Merde. Voilà ce qui arrive quand on essaie de combiner deux missions. Nous n'étions pas au bout de nos peines.

— Tim, emmène tout le monde aux capsules. Je veux que tout le personnel non essentiel parte immédiatement. Videz la maison et rejoignez les capsules. Ne m'attendez pas. C'est un ordre. Chef, continue d'appeler Guthrie. Trouve-le. Je ne plaisante pas, les mecs. Si nous sommes toujours en vie dans une demi-heure, c'est un miracle. Partez immédiatement. Je suis en chemin, mais ne m'attendez pas. Terminé.

Bien. Une bonne chose de faite. Ne me restait plus qu'à sortir du palais saine et sauve. Je me suis arrêtée en haut des marches et j'ai regardé derrière mon épaule. Silence. Pas un bruit. Que se passait-il là-dedans ? Pensait-elle qu'elle était avec sir Richard Hampton ? Bothwell l'avait-il assommée avant de la violer ? Étaient-ils en train de s'en donner à cœur joie ? Était-elle en train de se débattre, allait-elle se mettre à hurler d'une seconde à l'autre ? Combien de temps avant qu'on remarque son absence ?

Malgré le chaos indescriptible qui régnait dans mon esprit, j'ai tâché de descendre l'escalier aussi lentement et calmement que possible. J'avais replié ma cape et la portais devant moi, sur mes bras, comme s'il s'était agi d'une relique précieuse. Tout le monde avait vu que j'avais été présentée à la reine. Je priais Dieu pour qu'ils pensent que je transportais un vêtement qui lui était destiné avec tout le soin et le respect que demande une telle tâche. Il le fallait. C'était mon unique chance de sortir.

Chance qui serait réduite à néant si je courais, cédant à l'envie dévorante de prendre mes jambes à mon cou. De soulever mes jupons et me ruer dans les couloirs et les escaliers, devant les groupes de courtisans qui bavardaient, les gardes au visage de pierre, pour débouler dans l'air froid de la nuit et filer à toute vitesse en direction de Canongate, mes amis et mon salut.

Je me suis forcée à marcher encore plus lentement, à afficher un visage calme et avenant, en me disant que chaque pas m'éloignait de cette chambre et me rapprochait de la sortie. Mais les couloirs paraissaient sans fin. Chaque recoin plongé dans le noir semblait renfermer un danger inconnu. Chaque ombre, une menace. Le ciel s'était obscurci. Le palais m'apparaissait à présent comme un piège mortel, un immense labyrinthe dans lequel j'étais en train de me perdre telle Ariane sans son fil.

Une porte a claqué dans mon dos et une voix réprobatrice s'est élevée. Je me suis figée et j'ai attendu que mon cœur me rattrape. Il avait bondi hors de ma poitrine et gisait quelque part derrière moi.

J'ai pris un moment pour ralentir ma respiration, après quoi j'ai levé le menton et poursuivi mon chemin, de la démarche lente et suffisante d'une dame accomplissant une tâche importante pour la reine. Je me suis faufilée prudemment à travers les groupes de courtisans. Je baissais la tête, prenant soin de ne croiser le regard de personne, sans toutefois détourner les yeux. La sortie était encore loin et les couloirs me paraissaient interminables, mais j'avais choisi le chemin le plus long, qui passait par des zones moins fréquentées du palais, dans l'espoir de déboucher dans un endroit calme, d'où je pourrais facilement m'éclipser.

La manœuvre semblait avoir fonctionné puisque je sentais un air froid et humide sur mon visage. J'y étais presque. J'ai déplié la cape, l'ai passée par-dessus mes épaules, et j'ai marché lentement vers les portes ouvertes.

Enfin, j'étais dehors. Où la chance m'a immédiatement abandonnée. La tempête avait éclaté, projetant des bourrasques de pluie épaisse qui transperçait l'obscurité et les rares rayons de lumière avant de rebondir sur les pavés, nous éclaboussant jusqu'aux genoux. Le bruit était assourdissant. J'ai observé les alentours. La cour grouillait de monde : des hommes tirant des chevaux énevrés, des messagers inquiets, impatients et trempés qui allaient et venaient en criant des ordres. La scène semblait chaotique, mais lorsqu'on regardait plus attentivement, on remarquait une certaine organisation. Ces gens, curieusement, savaient où ils allaient.

M'efforçant de passer inaperçue, j'ai reculé, ravalé mon inquiétude et réfléchi. J'étais presque la seule femme ici, en tout cas la seule qui ne soit pas une servante. Bientôt, j'attirerais l'attention, et même si je

réussissais à filer, les courtisans se souviendraient de moi. Je devais quitter cet endroit au plus vite, et mon instinct me hurlait de déguerpir, mais il était vital que je ne me fasse pas remarquer. Le lieu était quadrillé de gardes, dont l'unique responsabilité était la sécurité de la reine. Au moindre faux pas, j'étais fichue.

Je regardai en direction de la cour, mais toute mon attention était tournée vers le palais. Je n'arrivais pas à croire que les hurlements n'aient pas encore commencé. À chaque seconde, je m'attendais à entendre des voix crier des ordres, des semelles marteler le sol, des portes claquer. Je devais partir. Pluie ou pas, je devais partir sur-le-champ. Courir attirerait l'attention. Le simple fait de sortir sous cette pluie torrentielle attirerait l'attention, mais je n'avais pas le choix. L'alarme pouvait être donnée à tout moment, et je ne devais pas rester piégée ici.

Rabattant ma capuche sur ma tête, je me suis faufilée à travers la foule amassée devant la porte, et je suis sortie. J'ai longé les murs dans l'espoir qu'ils me protègent un peu de la pluie et avancé avec précaution sur les pavés glissants, évitant les crottins. Je n'apercevais qu'un seul garde, dont j'ai déjoué la vigilance en me cachant derrière un cheval, et je me suis hâtée vers la sortie.

Pour commencer, je suis devenue aveugle. Même à Whitechapel, on pouvait compter sur quelques réverbères. Naturellement, ce n'était pas le cas ici, mais il y avait généralement des torches ou des lanternes devant les maisons importantes, ou de la lumière se déversant des fenêtres et des portes ouvertes. Ou, dans le pire des cas, la lumière de la lune. Mais pas ce soir. Ce soir, puisque je devais me déplacer rapidement et en silence, l'univers avait décidé que les rues seraient plongées dans le noir absolu. Je n'aurais même pas vu ma propre main devant mon visage, et encore aurait-il fallu que je réussisse à la sortir de sous ma cape.

En second lieu, je suis tombée. Je n'ai pas trébuché, j'ai glissé. Mes stupides petites pantoufles n'avaient pas la moindre prise, et je me suis vautrée bruyamment, atterrissant sur le genou gauche. Une douleur cinglante m'a traversé la jambe tandis que je me redressais tant bien que mal, m'enroulant dans des kilomètres de velours mouillé qui menaçaient de me faire chuter à nouveau.

Voilà la situation. J'avais quitté le palais depuis deux minutes, et parcouru deux mètres. À ce rythme-là, il me faudrait deux ans et demi

pour atteindre Canongate.

Et pour couronner le tout, j'étais sourde. Je n'entendais absolument rien, les oreilles saturées du bruit de la pluie cognant contre ma capuche, éclaboussant les toits, se déversant dans les rues. Une armée entière aurait pu arriver derrière moi sans que je ne remarque quoi que ce soit. Et si je tournais la tête pour regarder en arrière, la capuche restait immobile et je me retrouvais piégée à l'intérieur. À contrecœur, je l'ai retirée, laissant la pluie ruisseler sur mon visage et me brûler les yeux. J'avais l'impression de me noyer.

Plus prudemment cette fois, j'ai commencé à avancer, centimètre par centimètre. Je ne pouvais pas faire mieux. Mes lourds jupons absorbaient le torrent de pluie dévalant la rue. Mes pieds, dans ces maudites pantoufles détrempées, étaient gelés, et je sentais chaque caillou à travers la fine semelle. J'ai tendu une main devant moi, à la fois pour éviter de foncer dans un mur et pour amortir ma chute si jamais je tombais à nouveau. Je pouvais gérer une entorse au poignet, mais une cheville blessée me serait fatale. J'ai fait cinq pas en avant, regardé par-dessus mon épaule, cinq autres pas, et regardé à nouveau. Ne panique pas. Reste calme et continue à avancer. Ne t'arrête pas. Ne pense pas à ce qui se passe derrière toi. Ne perds pas de temps à imaginer le pire. Continue à avancer.

De ma main libre, j'ai retroussé mes jupons de plus en plus lourds et mouillés, qui ne demandaient qu'à s'enrouler autour de mes jambes. Tous les quatre ou cinq pas, je devais les lâcher, essuyer mes yeux, écarter mes cheveux, puis de nouveau retrousser mes jupons, faire cinq pas, regarder derrière moi, et continuer à avancer sous cette putain de pluie.

Je n'avais aucune idée de la distance que j'avais parcourue. Pas plus de cinq mètres, je crois. J'aurais dû me concentrer sur le chemin qui me restait à parcourir, mais je ne pensais qu'à une chose : la main qui finirait inévitablement par se poser sur mon épaule. Je les imaginais déjà me traîner devant une reine obnubilée par la vengeance. Comment lui en vouloir ?

Et mes camarades ? S'ils me laissaient ici, ils avaient une chance de quitter la ville et s'enfuir. Ils devaient partir avant que les portes de la ville ne se referment sur eux, les isolant définitivement des capsules.

Je m'apprêtais à allumer ma radio pour leur dire de rentrer, que je

les rejoindrais plus tard, lorsque j'ai glissé à nouveau. Sur le même genou, évidemment. J'étais assise dans la pluie, coincée dans ma cape et mes multiples jupons, jurant comme un charretier, lorsque j'ai vu une lumière s'approcher par derrière. À grande vitesse.

Merde, merde, merde.

Je me suis redressée tant bien que mal et j'ai fait deux longs pas vers la gauche, me cognant dans quelque chose de dur. Un mur. J'ai rabattu ma capuche sur mon visage et je me suis accroupie douloureusement, priant pour qu'ils ne me voient pas.

Ils ne m'ont pas vue. Ce n'étaient pas des soldats, mais trois jeunes nobles, venus de Dieu sait où et allant Dieu sait où, mais en tout cas pressés de s'y rendre au plus vite. Deux d'entre eux tenaient une lanterne qu'ils abritaient sous leur cape. Alternant jurons et éclats de rire, ils marchaient au milieu de la rue, pataugeant sous la pluie.

Dès qu'ils m'ont eu dépassée, je me suis levée et j'ai commencé à les suivre. La faible lueur éclairait surtout le chemin devant eux, mais après la nuit noire dans laquelle j'avais tenté de progresser, elle me faisait l'effet d'un spectacle son et lumière. Et surtout, je pensais savoir où j'étais. Si je continuais dans cette direction, je déboucherais près de Canongate et sa multitude de ruelles où je pourrais me cacher lorsque l'alarme serait donnée. Ce qui arriverait d'une seconde à l'autre. Je refusais de croire que j'avais parcouru autant de chemin sans entendre personne derrière moi. Peut-être allais-je m'en sortir, finalement. Peut-être que l'Histoire hocherait la tête et me ramènerait à la maison saine et sauve.

Tu parles. Les jeunes hommes, vêtus de tenues bien plus adaptées aux conditions météorologiques, progressaient beaucoup plus vite que moi. Ils ont atteint un croisement et se sont volatilisés, me laissant une nouvelle fois dans le noir total. Et la pluie continuait à tomber.

Un murmure s'est fait entendre dans mon oreille. Farrell.

— Où es-tu ?

— Ça n'a pas d'importance pour le moment. Vous avez eu Ronan ? Vous êtes tous sortis de la maison ?

— Non. Et oui. Markham, Schiller, Weller et Randall ont déjà sauté. Peterson m'attend dans numéro Cinq. Je t'attends. Où es-tu ?

— Et Guthrie ?

Silence.

— Et Guthrie ? ai-je répété avec urgence.

— Il n'est toujours pas revenu et je n'arrive pas à le joindre.
Mon cœur s'est serré. Il était mort. Et ce salaud de Ronan était toujours en liberté.

J'entendais la lassitude dans sa voix.

— Où es-tu ? Dis-moi.

— Je sais pas trop. Quelque part entre le palais et la maison.

— J'arrive.

— Non. On y voit que dalle ici. Les soldats me rattraperont d'une seconde à l'autre et je me suis encore fait mal au genou.

— Toi, tu n'y vois que dalle. Moi, j'ai ma Maglite.

Bien sûr qu'il avait sa Maglite, espèce d'idiotie.

— Abrite-toi quelque part et attends-moi, Max.

— Je ne pars pas sans Guthrie.

— Moi non plus, mais on te récupère d'abord. Reste où tu es. Ne bouge pas. J'arrive dans deux minutes.

Il lui a fallu largement plus de deux minutes, mais j'ai fini par apercevoir un rayon de lumière au loin. Avec un immense soulagement, je suis sortie du porche sous lequel je m'étais abritée et j'ai marché tête baissée. Droit dans les bras de Clive Ronan.

Combien de personnes allais-je encore percuter aujourd'hui ?

Nous avons tous les deux été surpris, toutefois j'avais l'avantage de savoir à qui j'avais à faire tandis que lui n'avait pas la moindre idée de mon identité.

Je n'en croyais pas ma chance. Nous avons réuni la reine et Bothwell, et nous allions à présent mettre la main sur Ronan. Mission accomplie.

Je n'avais qu'à le retenir une minute ou deux. Leon serait bientôt là. Je l'espérais en tout cas.

Je me suis jetée sur lui et il a glissé sur les pavés mouillés, m'emportant dans sa chute. Il a prononcé un juron et s'est débattu. Il était sous moi, étouffé par du brocart et du velours trempés. Sa lanterne s'étant brisée, nous étions dans le noir complet. J'ai réussi à libérer un bras et à sortir une épingle à cheveux. Mon arme favorite, quel que soit le siècle.

Nous avons roulé à l'aveugle dans l'obscurité. Je m'attendais à tout moment à sentir la douleur vive de son poignard entre mes côtes, mais je ne pouvais pas le laisser filer.

Il a réussi à se libérer et s'est relevé péniblement. Désespérée, j'ai

attrapé sa jambe, enroulé mes deux bras autour, et mordu de toutes mes forces l'intérieur de sa cuisse. Il a poussé un hurlement, qui a brusquement été interrompu par un coup de lampe torche de Farrell.

Il a chancelé. Toujours au sol, je me suis jetée sur lui tandis que Leon, tentant une manœuvre similaire, s'est effondré sur moi. Profitant de la confusion, Ronan a disparu dans la pluie et l'obscurité.

— Ne le laisse pas s'échapper ! ai-je crié, me débattant avec des kilomètres de ce fichu velours.

Il m'a aidée à me relever. Quelque part derrière nous, j'ai entendu un verrou tourner et un citoyen inquiet s'est débattu un moment pour ouvrir sa porte, désireux de comprendre d'où venait tout ce raffut.

Farrell m'a attirée vers lui.

— Viens, avant que quelqu'un nous aperçoive. Tu as vu d'où il venait ?

— Oui, par là.

J'ai désigné une zone d'ombre encore plus dense sur laquelle il a braqué sa lampe, révélant une ruelle étroite.

— Quel genou ?

— Le gauche, encore, ai-je dit d'un air résigné.

Il s'est placé à ma gauche, a posé son bras autour de ma taille et m'a laissée prendre appui sur sa hanche. Maintenant que j'étais plus ou moins en sécurité, je m'inquiétais pour Ian Guthrie, qui s'était aventuré seul dans ce labyrinthe de ruelles sombres.

À cette distance, nous pouvions utiliser le lecteur de balise, mais il nous a malgré tout fallu une éternité pour le localiser. Après avoir fouillé la multitude de venelles dans lesquelles il pouvait se cacher, nous l'avons finalement trouvé au bout d'une allée, adossé mollement contre un tonneau. La peur m'a étreint la poitrine. Farrell s'est penché sur lui. Du sang s'écoulait d'une vilaine entaille au-dessus de son œil et dégoulinait sur son visage, se mêlant à la pluie. J'ai laissé échapper un soupir de soulagement. Les morts ne saignent pas. Ses paupières ont tressailli à la lumière de la lampe torche. Il était conscient. Sonné, mais conscient.

Nous avons vidé une charrette à bras posée contre un mur et l'avons allongé dessus. Farrell tirait et je poussais, jetant des regards inquiets par-dessus mon épaule. Selon mes estimations, il s'était écoulé une heure. Les soldats avaient eu largement le temps de passer les rues et les allées au peigne fin, tempête ou non. Ils se seraient très

certainement rendus directement à la maison de Canongate et auraient scellé les portes de la ville.

Or, nous n'avons vu personne.

Le déluge avait cessé, laissant place à une simple pluie battante. Le seul son était le martellement incessant de l'eau contre les pavés. Aucun bruit de pas, aucun cri, aucune lumière, aucun tapage indiquant que des soldats étaient en train de mettre la ville sens dessus dessous pour retrouver la jeune femme qui avait provoqué le courroux royal. J'ai continué à avancer en claudiquant, tout en réfléchissant aux possibilités.

La première était que l'alarme avait été donnée, sans que la reine ait transmis plus de consignes. Bothwell avait ou n'avait pas été arrêté, mais aucun autre coupable n'avait été identifié.

La deuxième était que l'alarme avait été donnée, mais que les membres de sa cour, flairant une opportunité, avaient ordonné d'étouffer l'affaire. Officiellement pour protéger la réputation de la reine, mais cette nuit, le pouvoir passerait entre leurs mains et elle n'aurait de reine plus que le nom. Là encore, Bothwell aurait ou n'aurait pas été arrêté.

La troisième était que l'alarme avait été donnée, qu'une traque méthodique de notre groupe était en cours et qu'ils nous trouveraient d'une minute à l'autre. Une possibilité qui me semblait de moins en moins crédible.

La quatrième était qu'aucune alarme n'avait été donnée. Marie ne l'avait pas fait dans la ligne temporelle originale, que ce soit par honte ou parce qu'il avait été le meilleur coup de sa vie, nous n'en savons rien. Le Dr Bairstow m'avait dit un jour : « L'Histoire est fainéante. L'Histoire souffre d'inertie. » Imaginons que l'Histoire soit en train d'influencer les événements pour replacer la ligne temporelle aussi près que possible de sa trajectoire initiale. Marie ne le dénoncerait pas, mais l'épouserait, perdrait son royaume puis la vie, comme elle était censée le faire. Comme l'aurait dit Dark Vador : « C'est son destin. »

Ce qui signifiait peut-être qu'il était inutile de courir comme des forcenés à travers les rues en poussant une charrette à bras.

— Ralentis, ai-je dit à Leon. Je crois qu'ils ne viendront pas.

Il s'est arrêté et a repris son souffle.

Guthrie s'est redressé et a été pris d'une spectaculaire crise de

vomissements.

Nous avons poursuivi péniblement notre chemin, en silence.

Soudain, Farrell a dit :

— Tu l'as... *mordu* ?

J'ai souri de toutes mes dents dans le noir. Je n'avais peut-être pas le droit de lui causer de blessures graves, mais il garderait cette cicatrice jusqu'à la fin de ses jours.

En voyant Guthrie se soulever à nouveau, Farrell a grommelé :

— De l'autre côté, s'il te plaît, Ian. La dernière fois, tout a fini sur mes bottes.

Nous nous sommes approchés des portes de la ville avec prudence. Sans surprise, compte tenu des litres de pluie qui se déversaient du ciel, il n'y avait personne en vue. Ce qui ne signifiait pas qu'aucun danger ne rôdait dans les parages.

— Attends, a dit Farrell. Je vois un garde.

Je me suis raidie en songeant que le palais avait peut-être envoyé des messagers qui ne nous avaient pas repérés dans la nuit, mais nous attendaient à présent dans les ombres noires.

Faux. Un garde corpulent est venu à notre rencontre, essuyant la mousse accrochée à sa grosse barbe. Il m'a fait penser à Falstaff.

Il était suspicieux, bien sûr. Il vivait dans son propre monde et ne savait rien des courtisans, des reines et des palais, mais il pouvait reconnaître un groupe de voyous quand il en voyait un. Des nobles aussi bien habillés ne seraient jamais sortis par une nuit pareille. Et une femme encore moins. Des nobles aussi bien habillés, trempés jusqu'aux os, débraillés, sales, blessés, transportant un des leurs dans une charrette, ce n'était pas de son ressort, et il n'y avait aucune chance qu'il nous laisse passer. Or, tout ralentissement pouvait nous être fatal.

Il a basculé son poids d'une jambe à l'autre avant de tourner la tête pour appeler des renforts. C'était très, très mauvais pour nous.

Nous ne sommes vraiment pas censés blesser les contemporains. C'est une sorte de règle de base. Quels que soient les risques que nous courons, nous sommes censés nous en sortir grâce à la ruse, la fuite et nos couilles d'acier. Pour moi, c'est davantage une suggestion qu'une règle. Rien que cette année, j'avais décapité Jack l'Éventreur, tué Isabella Barclay, supervisé une exécution et regardé Guthrie et

Markham abattre quatre soldats assyriens. Sans parler de la vilaine morsure que je venais d'infliger à Clive Ronan. Ça suffisait.

J'ai tendu la main, saisi le pistolet paralysant de Guthrie sous sa cape et visé le gros Falstaff.

Problème réglé.

Personne n'a bronché.

Nous avons franchi les portes.

J'entendais la voix de Peterson dans mon oreille ; sa retenue ne faisait que souligner son inquiétude.

— Que se passe-t-il ? Vous êtes où, bon sang ?

— On arrive, a soufflé Farrell.

Nous avons commencé à gravir la colline. Mes pieds engourdis par le froid glissaient sur le sol humide, rendant la progression difficile.

— Tu peux allumer une lumière ?

Nous avons fixé l'obscurité. Au-dessus de nous, sur la droite, une lampe a clignoté trois fois puis a projeté un rayon régulier à travers la pluie.

— Ce sera plus rapide sans la charrette, a dit Farrell. Guthrie, tu peux marcher ?

— Aucune idée.

— Appuie-toi sur moi. Max, tu peux marcher ?

— Je crois. Je peux m'appuyer sur toi aussi ?

Il a soupiré.

— Encore une fois, les techniciens vous sauvent la mise.

— Ils te gonflent pas, les techniciens ? a marmonné Guthrie.

— M'en parle pas.

Leon m'a tendu la lampe torche et a laissé Guthrie prendre appui sur lui. Nous nous sommes frayé un chemin à travers l'obscurité, trébuchant et poussant des jurons à chaque pas. Je leur ai fait signe à plusieurs reprises de s'arrêter pour écouter, mais il n'y avait rien ni personne derrière nous. Aucune alarme n'avait été donnée. Si les gardes avaient trouvé le vieux Falstaff, ils s'étaient certainement dit qu'il avait un peu trop picolé ou qu'il avait fait un malaise. À mon avis, le brave homme avait repris ses esprits, s'était relevé et était rentré se servir un petit remontant pour soulager ses nerfs.

La tension s'est calmée. Même la pluie faiblissait.

— Donc, a dit Leon. Dis-moi ce qui s'est passé. Comment tu t'en es sortie, finalement ?

Je lui ai expliqué ce que j'avais fait. C'était plus facile dans le noir, où je ne pouvais pas voir son visage. J'ai tenté de garder un ton détaché et professionnel, mais il a dû détecter quelque chose dans ma voix.

Nous avons fait quelques pas de plus, puis il a dit :

— Tu es trempée et frigorifiée. Ç'a été une mission difficile. Mais pour nous, cela s'est passé il y a des centaines d'années. Ce que tu as fait était censé arriver. Elle aurait pu crier à l'aide. Elle aurait pu le dénoncer. Elle ne l'a pas fait. Ni dans la ligne temporelle originale, ni dans celle-ci. Je comprends ce que tu ressens ; elle aurait pu faire de grandes choses. Mais elle a pris de mauvaises décisions et elle a dû vivre avec. Et souviens-toi, elle n'était pas si innocente que ça. Nous sommes presque certains qu'elle était impliquée dans le meurtre de son mari. Et des pauvres diables qui sont morts avec lui.

Je ne voyais pas son visage, mais il avait flirté avec elle, l'avait charmée, avait regardé au fond de ses yeux...

— Et toi ? Si tu avais mieux mené ta barque, tu serais peut-être le roi Leon aujourd'hui.

— J'ai déjà trouvé ma reine.

Il s'attendait certainement à ce que je réplique une délicatesse du style : « Hé, tu m'as prise pour ta greluche écossaise ou quoi ? » Mais, sans trop savoir pourquoi, je ne l'ai pas fait. J'étais fatiguée, déprimée et pas très fière de moi. Je voulais simplement me poser quelque part et penser à ce que j'avais fait.

Nous avons continué à progresser péniblement dans le noir.

— Je me demandais, a-t-il dit lentement, si ça te dirait d'aller dîner quelque part. Demain soir. Comme des gens normaux.

J'ai arrêté de m'apitoyer sur mon triste sort.

— Tu me files un rencard ? Maintenant ?

— Non, pas maintenant. Demain soir. Si tu es libre, bien sûr.

Bien sûr que j'étais libre. Merde, j'étais toujours libre.

— Il faudra que je vérifie, mais normalement, je le suis.

— Bien. J'appellerai Joe Nelson pour réserver une table.

— Le Falconberg Arms ? Dans le village ?

— Oui, c'est pas comme si on avait le choix.

— Pourquoi ?

— Pas de voiture, a-t-il répliqué sèchement.

Je suis restée clouée sur place.

Ils ont avancé de deux ou trois pas avant de remarquer ma disparition. Guthrie s'est tourné, a posé un regard trouble sur moi, puis de nouveau sur lui, et de nouveau sur moi.

J'étais prête à m'expliquer avec lui ici et maintenant, à envoyer chier tous les chevaux et tous les hommes de la reine.

— Je n'arrive pas à y croire. On est en train d'essayer de sauver notre peau dans les ténèbres et la pluie battante de l'Écosse du ^{XVI}e siècle, et tu continues à m'emmerder avec cette putain de voiture ?

— Sérieusement ? Tu crois que je ne vais pas en parler à intervalles réguliers jusqu'à la fin de ta vie ? Que je ne vais pas le ressortir dans toutes nos disputes ? Que je vais te laisser oublier ? Il y aura des anniversaires du « lancer de voiture dans le lac ». Je commanderai une carte personnalisée à Hallmark. Il y aura des gâteaux. Nous recevrons peut-être même un télégramme du roi.

Il a marqué une pause.

— Alors ?

— T'es sérieux ? T'as pas peur de finir comme ta voiture ? Si tu continues, c'est toi que Dieter extirpera du lac tous les vendredis.

— O.K. Ça va mieux ?

— Je crois.

— Alors viens.

Je crois bien avoir entendu Guthrie ricaner.

Nous avons suivi la lumière et enfin, nous avons atteint la capsule, frigorifiés, trempés et épuisés. Guthrie et moi nous sommes effondrés sur le plancher dans une flaque d'eau sale.

Peterson nous attendait. En nous voyant saloper sa capsule, il a commencé à se plaindre d'une voix qui trahissait son inquiétude.

— Au rapport, ai-je fait.

— Tout le monde a sauté. J'ai procédé au CNOP intérieur. Oui, rigoureusement, avant que tu poses la question.

Le CNOP (Contrôle et nettoyage des objets parasites) intérieur consistait à vérifier que nous n'avions rien emporté de contemporain dans la capsule.

Il m'a tendu une serviette.

— Et Ronan ?

J'ai grogné de frustration.

— Nous l'avions, mais il s'est enfui. Encore une fois. À chaque fois. Salaud !

— Et la reine ? Tu l'as vue, si j'ai bien compris ?

— Je l'ai laissée avec Bothwell. – Inutile d'en dire davantage. – Rentrons à la maison.

Le monde est devenu blanc et nous avons atterri avec une légère secousse : la marque de fabrique de Peterson.

Il a activé le système de décontamination et nous avons attendu la lueur bleue.

— Laisse tes affaires, a dit le Chef. On les récupérera plus tard.

— Tu vois numéro Cinq ? ai-je demandé avec inquiétude.

— Oui, je la vois d'ici. Ils nous attendent. Tout le monde est rentré sain et sauf.

Nous nous attendons toujours. J'insiste. Nous terminons toujours la mission ensemble.

Nous sommes sortis de la capsule sous les acclamations et les applaudissements de nos camarades. Nous étions à la maison. Je reconnaissais l'odeur caractéristique de poussière et d'appareils électriques en surchauffe, qui me procurait un étrange sentiment de réconfort. J'ai levé les yeux vers le Dr Bairstow, qui attendait seul sur la passerelle. J'ai souri et hoché la tête. Il a discrètement baissé le menton et esquissé une curieuse grimace que j'ai choisi d'interpréter comme un sourire de félicitations, et il est reparti en claudiquant.

J'ai porté mon attention sur le reste de mon équipe.

— Alors, a dit Schiller avec impatience. On a réussi ?

— Tu plaisantes ? On a été fantastiques !

Helen et les membres de son équipe sont apparus, impatients et agacés que nous ne soyons pas déjà à l'infirmerie.

Mlle Hunter a habilement intercepté Markham, qui tentait de rejoindre le bar en douce.

— Pourquoi ? a-t-il dit d'un ton plaintif. Tu sais à quel point la bière du XVI^e siècle est dégueulasse ? Il me faut quelque chose pour faire passer le goût.

Elle a posé les mains sur ses hanches, feignant un air horrifié.

— Tu as bu de la bière d'époque ?

— Heu... oui.

— Espèce d'idiot !

— Quoi ? a-t-il fait d'un air abasourdi. Pourquoi ?

— Tu sais ce qui vivait dans l'eau du ^{xvi}^e siècle ?

— Aucune idée, a-t-il répondu fièrement. Mais deux ou trois bières modernes m'en débarrasseront très vite.

— Tu rêves ! Tu as très certainement attrapé des vers, et les ténias du ^{xvi}^e siècle sont les pires. S'ils ne sont pas traités, ils se logent dans tes intestins, où il fait chaud et humide, et j'imagine que les tiens sont plus chauds et humides que la moyenne, et ils grandissent et grandissent. Finalement, quand ils deviennent trop gros pour tes intestins, ils commencent à remonter vers l'œsophage. Pas en une nuit, bien sûr, mais un jour, quand tu seras en train de parler à quelqu'un, tu sentiras la tête du ver pointer au fond de ta gorge.

Markham a pâli.

— Et à ce moment-là, ce sera trop tard, a-t-elle poursuivi, impitoyable. Parce que toute substance assez puissante pour tuer un ver de dix mètres ne te réussira pas non plus, crois-moi.

Tout le monde s'est écarté de lui.

— Et l'autre extrémité ? s'est enquis Dieter, posant la question dont il était le seul à vouloir connaître la réponse. La queue. Elle finit où ?

— Devine.

— J'ai besoin d'un verre, a dit Markham d'un air désespéré.

— Désolée. La bière est la pire chose qu'on puisse boire quand on a un ténia. Ils adorent la levure. Leur taille double en une nuit. Donc pas de bière pendant au moins six mois.

Un grand sourire s'est dessiné sur le visage de l'infirmière, qui était fidèle à elle-même : blonde, mignonne et démoniaque.

— Tu as une couleur vraiment bizarre.

— Je ne me sens pas très bien, a-t-il gémi.

— Mon pauvre chéri. Tu veux t'appuyer sur moi ?

— Si ça ne t'embête pas, a-t-il répondu courageusement.

— En fait, si. Ramène ton cul là-haut. Maintenant.

Cessant de loucher, Guthrie s'est tourné vers Helen.

— Est-il possible de dissoudre M. Markham et de ne garder que le ver ?

Elle a soufflé d'un air moqueur et poussé Markham vers l'infirmerie. Les autres ont suivi.

Ne restait plus que Leon et moi.

— Donc, a-t-il dit gaiement tandis que je traversais le hangar en boitant. Quand voudras-tu me parler de ta rencontre avec le comte de Bothwell ?

Épilogue

Je m'en suis remise, évidemment. Nous nous en remettons toujours. Mais parfois, des ombres subsistent.

J'ai passé une journée à la bibliothèque afin de vérifier le cours des événements après notre intervention. Marie Stuart avait épousé Bothwell et vécu le reste de sa vie dans le chagrin et le regret, exilée de son propre pays et emprisonnée en Angleterre. Je ne l'ai plus jamais appelée la Putain écossaise.

Bothwell s'est enfui au Danemark et a passé dix ans enchaîné à un pilier, incapable de se tenir debout. Il est mort fou. J'essaie de ne pas penser à ses yeux verts et son charme insouciant.

Élisabeth Tudor a été sauvée et a donné son nom à toute une époque.

Jacques VI est devenu Jacques I^{er}.

Tout est rentré dans l'ordre.

Et à bien y réfléchir, Leon avait raison. Tout cela s'était passé il y a des centaines d'années.

J'ai harcelé mon équipe jusqu'à ce que tout le monde ait rendu son rapport, j'ai rédigé le mien, signé et paraphé tout ce qui me tombait sous la main et j'ai remis l'ensemble au Boss, qui m'a félicitée pour mon travail. Je l'ai remercié poliment et nous sommes restés un moment silencieux.

— Il fallait le faire, a-t-il fini par dire. Et c'est vous qui l'avez fait.

— Je sais.

— Personne n'a dit que ce serait facile.

— Je sais. – Je me suis efforcée de sourire. – Ç'a été une année difficile.

— Et cela ne va pas s'arranger. Si vous et vos collègues espérez

avoir la belle vie pendant quelque temps, je regrette, mais vous vous fourvoyez. — Il m’a tendu un dossier. — Lisez cela, s’il vous plaît, et discutez-en avec votre équipe. J’aimerais avoir un programme de mission préliminaire d’ici mercredi prochain.

J’étais un peu blessée. C’était un homme dur, mais ça ne lui ressemblait pas de se montrer aussi insensible. Nous laisser quelques jours pour digérer les événements ne me paraissait pas déraisonnable. J’ai soulevé le dossier et, m’adossant à la chaise, j’ai jeté un coup d’œil à la première page. J’ai rapidement lu le briefing avant de lever les yeux vers son visage sans expression.

— Alors, vous vous sentez d’attaque ? Ou vous préférez que je la confie à quelqu’un d’autre ?

— Plutôt mourir, monsieur.

Les expressions faciales n’étaient pas son fort, mais à ce moment-là, il ressemblait à un chat qui aurait non seulement touché à la crème, mais aussi réussi à ouvrir le réfrigérateur, et qui viendrait peut-être même d’investir dans son premier troupeau de vaches laitières.

— Dans ce cas, vous feriez bien de vous mettre au travail.

Je me suis levée sans broncher, j’ai quitté son bureau, souri poliment à Mme Partridge, traversé à grands pas mesurés le couloir, longé la galerie et descendu l’escalier jusqu’au demi-palier. Dans le hall, un groupe d’aimants à désastres imbibés de thé criaient, se disputaient, gesticulaient. Le département d’Histoire en plein travail.

Finalement, ils ont remarqué ma présence et le silence s’est fait. J’ai tâché de maintenir une expression neutre.

— O.K., les amis. Démontez les panneaux de la mission Marie Stuart et remballiez tout. Je veux que cette pièce soit nettoyée et prête pour notre prochaine mission à la fin de la journée. Faites venir les archives pour savoir ce qu’il faut garder. Mademoiselle Lee, organisez une réunion à 14 heures aujourd’hui, dans mon bureau, avec tous les superviseurs ainsi que le chef Farrell et le commandant Guthrie, s’ils sont disponibles. Docteur Dowson, voici une liste d’informations dont j’ai besoin au plus vite, s’il vous plaît. Je veux que vous annuliez tout ce que vous aviez prévu au cours des deux prochaines semaines minimum. Docteur Peterson, j’aimerais vous voir dans mon bureau dès que vous serez disponible. Mademoiselle Lee, merci de contacter le docteur Black à Thirsk pour lui demander de me rappeler au plus vite. Dès demain matin, nous commençons notre nouvelle mission. Merci à

tous.

Je ne pensais pas m'en tirer aussi facilement, mais ça valait la peine d'essayer.

— Nous avons une nouvelle mission ? Déjà ? C'était rapide. Je pensais qu'on aurait quelques jours de repos.

Il y a eu des marmonnements. Je les ai laissés mariner un peu dans leur jus, jubilant intérieurement. Petit à petit, le silence est revenu. Je l'ai laissé s'installer. Tim, qui me connaissait mieux que personne, a compris en premier.

— Tu plaisantes !

— Nope !

— Comment tu t'es démerdée ?

— Se démerder pour quoi ? a demandé Van Owen. Que se passe-t-il ?

J'ai souri de toutes mes dents.

— Allons, mademoiselle Van Owen, réfléchissez une minute.

Ils m'ont tous dévisagée. Je les ai laissés mijoter encore un peu avant de lever le dossier. Comme je l'avais un jour dit au Dr Bairstow, au fond de moi, tout au fond de moi, j'étais en train de vivre une megateuf.

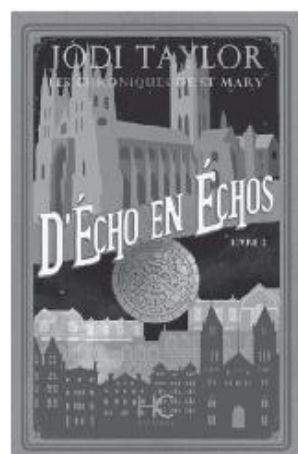
— Mesdames et messieurs, nous allons à Troie.

FIN

LES CHRONIQUES DE ST MARY



- Livre 1 -



- Livre 2 -

- Livre 3 -

UNE SECONDE CHANCE
en librairie le 14 février 2019

www.hc-editions.com